0,60

SCHILLER

WALLENSTEIN

HACHETTE ET Cie

Juniata College
Library

CLASS 832.63 BOOK Sch3wal

ACCESSION

Gift of
C.M. Grimminger

WALLENSTEIN

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

JUNIATA COLLEGE LIBRARY
HUNTINGDON, PA.

SCHILLER

WALLENSTEIN

POÈME DRAMATIQUE

EN TROIS PARTIES

I. LE CAMP DE WALLENSTEIN. — II. LES PICCOLOMINI
III. LA MORT DE WALLENSTEIN

TEXTE ALLEMAND

PUBLIÉ AVEC UNE NOTICE, DES ARGUMENTS ANALYTIQUES
ET DES NOTES EN FRANÇAIS

PAR P. COTTLER
Agrégé de l'Université, Professeur d'allemand au lycée Louis-le-Grand

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

832.63
Sch 3 wal
PT
2468
.W1
1881

NOTICE SUR WALLENSTEIN.

En mai 1794, une société d'histoire naturelle était réunie à Iéna; vers la fin de la séance, deux membres se levèrent en même temps pour se retirer : c'étaient Gœthe et Schiller. Une conversation s'engagea entre eux sur les sciences naturelles. Schiller fit l'observation très-inattendue pour son interlocuteur, que, pour initier le grand nombre à l'intelligence de la nature, il fallait en donner un tableau d'ensemble, présenter des vues générales et ne pas se contenter d'explications fragmentaires. Gœthe s'associa complétement à cette idée et donna à entendre qu'il était en possession de cette autre méthode et qu'il se faisait fort de montrer la nature au sein de sa vie et de son activité créatrice. Pendant, ce temps on était arrivé devant la maison de Schiller; Gœthe y entra avec son compagnon qui n'était pas encore son ami, et exposa là, à grands traits, sa théorie de la métamorphose des plantes. « Ce n'est pas une expérience, c'est une idée, » riposta l'auteur de *Don Carlos*. Gœthe impatienté, mais craignant de renouveler d'anciennes luttes, se contenta de répondre : « Je suis heureux d'avoir des idées, sans le savoir, et même de les voir de mes yeux. »

Malgré ces divergences profondes, le premier pas était fait. Quelques semaines plus tard, Schiller passa quinze jours à Weimar. Les deux poëtes s'entretinrent de questions d'art et de littérature; ils comprirent que si leurs

points de départ étaient entièrement différents, leur but était le même; et que l'un et l'autre tendaient à ennoblir la nature humaine, en mettant leur génie au service de la civilisation générale. Ils se lièrent donc d'une noble amitié qui leur fit autant d'honneur qu'elle fut utile aux lettres.

Une entreprise commune, la fondation d'un journal littéraire, *les Heures*, cimenta cette alliance; l'indifférence ou plutôt l'ineptie de l'esprit public la resserra davantage. Se voyant méconnus et placés sur la même ligne que les auteurs les plus médiocres, les deux amis unirent leur indignation et leur talent pour flageller la sottise de leurs contemporains et firent paraître ce chef-d'œuvre d'esprit et de critique qu'on appelle *les Xénies*. Mais ce n'était là que la partie négative de leur œuvre; après avoir sévi, il fallait montrer des modèles. Gœthe créa *Hermann et Dorothée*, Schiller fit son *Wallenstein*.

Cette amitié exerça une influence décisive sur l'esprit de Schiller. Un nouvel avenir s'ouvrait devant lui; il devait quitter la route qu'il avait suivie jusqu'alors. Il avait d'ailleurs senti depuis assez longtemps le besoin de changer de manière : ses relations avec Gœthe ne firent que précipiter le mouvement. Une de ses lettres à Kœrner, où il est question de *Wallenstein* et des difficultés qu'il présentait, nous offre cette curieuse confession : « Ce que j'ai jamais produit en fait de drames n'est pas très-propre à m'encourager, et une œuvre médiocre, comme *Don Carlos* me dégoûte maintenant, quelque disposé que je sois à être indulgent pour cette époque de mon esprit. Je prends aujourd'hui, dans le plus vrai sens du mot, une route qui m'est tout à fait inconnue ou que du moins je n'ai jamais essayée; car en poésie j'ai revêtu depuis trois ou quatre ans un homme entièrement nouveau. » Ces lignes trouvent leur meilleur commentaire dans une autre lettre du poëte à Gœthe : « Je me le tiendrai pour dit de ne plus choisir d'autres matières que des matières

historiques; des sujets librement inventés seraient mon écueil. C'est une opération tout autre d'idéaliser un fait réel que de prêter la réalité à quelque chose d'idéal et c'est ce dernier cas qui a lieu pour les fictions libres en particulier. Il est en mon pouvoir de vivifier, de réchauffer et de faire jaillir en quelque sorte une matière donnée, déterminée et limitée, pendant que la précision objective d'un pareil sujet bride mon imagination et résiste à ma fantaisie. »

Schiller indique dans ces deux passages, avec la plus grande netteté, le caractère subjectif de ses premiers drames. Doué d'une imagination admirable et d'une grande générosité de caractère, il s'était laissé entraîner par le courant d'idées qui dominait dans sa jeunesse autour de lui. Les écrivains français, et surtout Rousseau, avaient plaidé avec force en faveur du droit, de l'égalité, de la liberté et avaient trouvé des partisans bien au delà des limites de leur propre pays. Schiller était de ce nombre, mais il aspirait plus haut; il voulait à son tour agir sur les masses; le théâtre devint sa tribune. C'est ce qui explique l'enthousiasme qu'excitèrent quelques-unes de ses premières pièces, malgré leurs très-grands défauts. Le poëte semble s'occuper peu de ses personnages; il n'a en vue que l'idée qu'il veut mettre en relief : le côté moral de son œuvre l'intéresse plus que le côté esthétique. Qu'il invente la fable ou qu'il l'emprunte à la société, il ne se demande pas si les hommes qu'il fait agir peuvent ou ont pu exister, pourvu qu'ils soient les porte-voix de ses théories. Comme il est encore étranger au monde, il imagine des situations impossibles et lors même que l'histoire lui fournit des événements réels, il en détruit l'enchaînement par des intrigues qui font tache. Il ne semble pas comprendre qu'il est difficile d'inventer la vie; que le poëte dramatique doit s'effacer derrière son œuvre et ne pas prendre le parti des uns contre les autres; que les personnages doivent vivre de leur propre

vie, parler en leur propre nom et défendre leur cause par des moyens conformes à leur caractère et à leur temps. Le manque de réalité produisit forcément le pathos des discours, et la recherche de l'effet. On sentait la surexcitation du poëte à travers les paroles de ses personnages, on s'associait à la générosité de ses vues, on se laissait entraîner par l'élan juvénil de son imagination, mais on regrettait qu'il ne sût pas se maîtriser davantage et montrer plus de calme dans la conduite de l'action et le développement des caractères.

Voilà ce que savait Schiller; voilà de quoi il se souvenait, quand il portait sur lui-même ce jugement si sévère; il voyait de plus, vis-à-vis de lui, un homme qui s'était aussi essayé dans le drame et qui avait su donner de la vie une image plus fidèle.

Gœthe, en effet, suivait la voie contraire; il allait du particulier au général, du fait à l'idée. Il était doué d'une curiosité extraordinaire, si bien qu'il n'avait négligé aucune branche du savoir humain. Dans sa jeunesse, il étudie les langues et les littératures étrangères; plus tard, c'est le tour des sciences naturelles où il laisse une trace de son génie. Il semble qu'avec une tournure d'esprit pareille, le moi doive s'effacer ou du moins fléchir sous le poids des idées acquises. Il n'en est rien chez lui; la pensée individuelle domine tout et ses œuvres ne sont que le tableau des diverses phases de sa vie la plus intime. Ces études si variées, ou pour mieux dire, si universelles, ont donné à son esprit une richesse de fond incomparable, mais elles lui ont appris surtout à démêler ce qu'il y a de général dans chaque phénomène, à déterminer les lois de l'existence, à faire jaillir l'idée de la matière. Gœthe connaît si bien les conditions de la vie qu'il ne les dépasse jamais dans ses œuvres, et si on peut constater qu'il n'a pas le génie dramatique au même degré que Schiller, on ne lui reprochera jamais d'avoir été en contradiction avec la vérité soit réelle soit poétique.

Il reste toujours maître de lui ; quand il dépeint les différents états de son âme, il parle comme s'il s'agissait de l'histoire d'un autre ; il a la faculté de traiter les phénomènes du moi comme ceux de la nature ; dès qu'ils appartiennent au passé, ils perdent pour lui leur intérêt immédiat, intime, et deviennent des sujets d'étude. Il se meut avec aisance dans la réalité ; il accorde à chaque rôle ce qui lui revient ; son but principal est de donner aux personnages des contours si marqués, une physionomie si particulière qu'ils deviennent vivants et ne s'effacent plus de la mémoire. Ses vues philosophiques le servent admirablement sous ce rapport : dans son esprit, l'idéal n'est pas opposé au réel ; la réalité est tout pour lui ; elle renferme la matière et l'idée qu'il s'agit de montrer dans leur unité. En un mot, Gœthe est tout artiste ; l'homme et le penseur ne sont qu'au second plan ; le point culminant de son œuvre, c'est l'expression, la forme, dans le sens le plus profond du mot.

Schiller avait conscience de son infériorité ; il aspirait à s'élever à la hauteur de son rival et à devenir « objectif » comme lui ; mais pour cela il lui fallait renoncer à ce qu'il y avait de plus profond dans sa nature et revêtir, comme il le disait lui-même, un tout autre homme. Y a-t-il réussi ? c'est ce que nous dira l'étude de son *Wallenstein*.

Schiller ne se mit décidément à l'œuvre que vers la fin de 1796. *Le Camp de Wallenstein* fut représenté le 12 octobre 1798 à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle salle de spectacle de Weimar. Gœthe avait profité de cette circonstance pour presser le travail de son ami qui hésitait toujours. On ajouta rapidement plusieurs scènes, entre autres celle du Capucin, et la pièce fut donnée au public. *Les Piccolomini* suivirent bientôt : la veille de Noël, le manuscrit fut envoyé à Weimar où la première représentation eut lieu le 30 janvier 1799, jour anniversaire de la naissance de la duchesse régnante. Enfin la *Mort de*

Wallenstein fut terminée deux mois après et jouée le 20 avril de la même année. Francfort, Hambourg et Berlin donnèrent les trois pièces quelques jours plus tard, en vertu de traités spéciaux passés entre l'auteur et ces théâtres. Il faut faire remarquer qu'on avait adopté pour la scène une autre délimitation des différentes pièces. Les deux premiers actes de la *Mort de Wallenstein* faisaient partie des *Piccolomini;* plusieurs scènes étaient transposées et fortement abrégées. On suit encore aujourd'hui le même usage, en prenant pour modèle l'exemplaire du théâtre de Weimar, tel qu'il a été rétabli immédiatement après l'incendie du 21 mars 1825, dans lequel avait péri l'exemplaire primitif enrichi de notes manuscrites de Schiller. *Wallenstein* reçut partout un accueil enthousiaste; la reine de Prusse refusa de le voir dans sa capitale : comme elle devait aller à Weimar, elle voulut assister à la représentation donnée dans cette ville en présence même du poëte. Le succès justifia en tout point le jugement de Gœthe. Ajoutons que ce dernier avait bien mérité des lettres, en arrachant par son opiniâtreté ce chef-d'œuvre à la muse de son ami : il avait montré en même temps que, pour un grand esprit, le dévouement et l'oubli de soi n'étaient pas un sacrifice.

Un ambitieux de talent, Wallenstein, s'était mis au service de l'empereur Ferdinand II et avait succombé au ressentiment des princes de l'Allemagne. Il avait tiré son souverain de détresse et se vit soudainement replacé dans la vie privée, après avoir été l'arbitre de son pays. En 1631, l'empire se trouvait dans un état plus désespéré; Tilly avait été battu à Leipzig et était mort quelques jours après le passage du Lech; la ligue catholique était impuissante et Gustave-Adolphe promenait ses armées victorieuses par toute l'Allemagne. Wallenstein fut rappelé. Depuis sa première disgrâce, il menait un train royal dans ses terres de Bohême et recevait avec un secret plaisir la nouvelle des victoires suédoises. Il pré-

voyait qu'on aurait de nouveau besoin de lui et se préparait à vendre son secours le plus cher possible. Il était d'une fierté chevaleresque et d'une ambition sans bornes; il aimait le faste et montrait la munificence d'un roi. Il fascinait le soldat par ses largesses autant que par ses talents; le mystère dont il entourait sa personne et ses plans, la foi superstitieuse qu'il avait vouée aux astres, avaient fait naître maint récit légendaire sur son compte et accru son prestige. Sa grandeur était plus apparente que réelle; ses vues trahissaient plus d'égoïsme que de génie.

Après des négociations humiliantes pour la dignité impériale, Wallenstein accepta pour la seconde fois le rôle d'un sauveur. Dans l'espace de quelques semaines quarante mille hommes étaient sur pied; des préparatifs faits de longue main, mais tenus secrets, avaient permis de faire de si rapides levées de troupes. Gustave-Adolphe n'en continua pas moins sa marche et remporta sa dernière victoire à Lützen. A partir de ce moment, Wallenstein disparut de la scène et se cantonna dans la Bohême où il semblait couver de vastes projets. Déjà avant la bataille de Leipzig il avait tenté de se rapprocher du roi de Suède pour se venger de l'empereur : il rencontra un refus qui fut pour lui une seconde humiliation : dès lors il se proposa le double but de chasser les Suédois et de combattre son souverain en s'alliant à Jean-George de Saxe.

Ce qui le décida à agir, ce fut l'ordre qu'il reçut de Vienne de détacher de son armée huit mille hommes de cavalerie pour les réunir aux troupes du cardinal-infant. Ferdinand II, plein de confiance d'abord dans les intentions de son généralissime, avait fini par prêter l'oreille aux insinuations de ses adversaires. Wallenstein, en effet, se tenait dans une inaction criminelle, au moment où l'électeur de Bavière perdait une à une ses principales villes. La prise de Ratisbonne, que Tilly, en mourant, avait adjuré son prince de conserver, eut un douloureux

retentissement. Maximilien eut beau supplier; aucun secours ne lui arrivait; il fut même obligé d'abandonner son pays pour faire sa jonction avec Wallenstein à Egra et pour subir là les conditions d'un ennemi irréconciliable. Les deux armées se séparèrent bientôt. L'exaspération de la cour fut portée à son comble, lorsqu'on apprit que le comte de Thurn, l'un des fauteurs des troubles de la Bohême, avait été remis en liberté, après avoir été fait prisonnier avec ses troupes à Steinau sur l'Oder. Le doute n'était plus possible et disparut même complétement par les rapports des émissaires que Ferdinand II avait envoyés dans le camp de son général. Des négociations avaient été entamées avec l'ennemi; Terzky avait demandé une trêve aux Suédois et aux Saxons réunis en leur promettant de conclure avec eux une paix perpétuelle, de payer les soldats, de satisfaire chacun, et même « d'envoyer au diable l'empereur », s'il faisait mine de résister. La cour de France n'était pas étrangère à ces agissements; elle avait autorisé son ambassadeur Feuquières à faire des avances; mais celui-ci fut étonné d'apprendre que Wallenstein s'était adressé aux Suédois sans leur offrir des conditions acceptables, et aux Saxons qui étaient les amis secrets de l'empereur. Pouvait-on compter sur l'appui des uns et sur la discrétion des autres? n'était-ce pas plutôt une ruse grossière pour remporter la victoire sans coup férir? Le chancelier Oxenstiern partagea ses soupçons et sa réserve fit échouer l'entreprise. Des ordres très-précis, venus de Vienne, montraient que l'empereur était au courant de tout et prêt à punir le coupable. Le commandement suprême avait été confié à Gallas et plusieurs autres chefs s'étaient engagés à devenir les espions de leur ancien général. Wallenstein comprit qu'il ne pouvait plus reculer ni cacher plus longtemps ses desseins à son armée. Il convoqua ses principaux généraux à Pilsen pour leur découvrir son secret. C'est là que s'ouvre le drame de Schiller.

On conçoit tout ce qu'une si vaste matière présentait de difficultés pour entrer dans le cadre d'une tragédie. Il ne suffisait pas de montrer le héros à la veille de sa ruine; il fallait exposer, pour l'intelligence de la pièce, quelle série de faits avait précédé ce moment. La mort de Wallenstein n'est elle-même que le dénoûment d'un grand drame historique.

Le Camp de Wallenstein nous fait connaître les principaux événements de la vie du général; s'il ne paraît pas lui-même sur la scène, nous apprenons de la bouche de ses soldats des traits de sa jeunesse, de son caractère, de sa vie la plus intime. Nous assistons à ces récits merveilleux que l'armée se répète sur son compte et que le poëte a présentés avec une admirable intelligence de l'imagination populaire. L'un fait remarquer que le duc de Friedland a su enchaîner la fortune et conclut qu'il doit tenir à sa solde un esprit des enfers; un autre le montre invulnérable à Lützen et explique ce miracle par un onguent magique, quoique le premier chasseur prétère admettre la vertu cachée d'une peau d'élan que les balles ne peuvent traverser; enfin le maréchal des logis, qui sait tout, indique la vraie cause de la grandeur de Wallenstein : fidèle à l'esprit populaire, il ne se contente pas du fait si naturel de la foi aux astres; il donne à la superstition un corps et introduit le petit homme gris :

> Dans les astres, dit-on, il cherche l'avenir;
> Il voit les faits prochains, et les lointaines choses!
> Je sais bien mieux à quoi là-dessus s'en tenir :
> Je sais qu'à travers portes closes,
> Un petit homme gris, la nuit,
> Auprès du prince s'introduit.
> Les gardes bien souvent lui crièrent : Qui vive?
> Et chaque fois que le bonhomme arrive,
> C'est le signal d'un grand événement [1].

1. Cette citation est empruntée à l'excellente traduction de M. Théodore Braun. Paris, 1870. L'Académie française a couronné ce travail.

Dans une autre scène, on soulève une question de droit : l'empereur peut-il ordonner qu'on envoie huit mille hommes au cardinal-infant? Wallenstein est-il obligé d'obéir? C'est une discussion en règle. Le maréchal des logis accumule arguments sur arguments; il sait à quelles conditions son chef a repris du service; ne l'a-t-il pas vu rester couvert devant l'empereur? N'y a-t-il pas des pièces frappées à son effigie? sa démonstration ne laisse rien à désirer.

Nous faisons connaissance avec cette armée composée d'hommes venus de toutes parts. L'histoire du chasseur qui passe de Gustave-Adolphe à la ligue, de la ligue aux Saxons et de ceux-ci à Wallenstein, nous initie à l'esprit de cette soldatesque insolente, chez laquelle l'amour du pillage efface toutes les différences de nationalité et de religion. Peut-on s'empêcher de faire un retour sur le malheureux pays qui a servi de pâture à ces hordes barbares, même si l'image de la misère publique ne nous était présentée sous les traits du paysan, qui cherche à reprendre au moyen de ses faux dés une partie du bien qu'il a perdu? Les hommes étaient pris de vertige; la vie civile n'offrait plus ni garantie, ni attrait; on se faisait soldat, parce qu'on s'affranchissait de toute entrave. Voilà ce qui amène la recrue sous les drapeaux; son parent, un petit bourgeois fort comique a beau lui rappeler le souvenir de sa grand'mère et de sa fiancée ou faire briller à ses yeux le bien-être qui l'attend chez lui : chacun de ses arguments tombe à plat devant les réponses railleuses du chasseur. On reconnaît bien là le soldat, tel que Wallenstein l'a formé; mais on apprend en même temps qu'il y a des points noirs à l'horizon. Un envoyé de la cour, Questenberg est arrivé; c'est un limier qui épie le duc; les généraux ont été convoqués; la duchesse va venir avec sa fille; un capucin même a osé prêcher contre le général; autant d'événements, autant d'énigmes; mais, quoi qu'il advienne, l'armée res-

tera fidèle à son chef, pourvu qu'il ne devienne pas traître. On entrevoit le drame; on en connaît maintenant les données les plus élémentaires.

En lisant ces scènes si faciles et si naturelles, on se figure ce qu'elles ont dû coûter d'études et d'observation à l'auteur; mais ce qu'on n'admirera jamais assez, c'est l'art avec lequel il a su nous transporter en plein dix-septième siècle. Que nous sommes loin du monde imaginaire des premiers drames! quelle vérité, quelle variété! avec quel bonheur sont choisis les détails les plus saillants! On sent que le poëte a fait un pas immense, qu'il a formé son regard au spectacle de la vie. Les contemporains en étaient si frappés que longtemps ils croyaient reconnaître dans *le Camp de Wallenstein* la plume de Gœthe; et, pourtant, de son propre aveu, ce dernier n'a ajouté que deux vers. Ces scènes, que rien ne lie entre elles et qu'on pourrait transposer à volonté, parce qu'il n'y a pas d'action, offrent les principaux incidents qui attirent la curiosité du soldat dans un camp. Les querelles des joueurs interrompent les discussions amenées par l'amour-propre blessé ou la jalousie des corps; les entretiens sur la guerre et la politique s'entremêlent aux histoires des temps passés que viennent égayer des propos égrillards. Il y a même un personnage qu'on s'attendrait moins à trouver là, mais dont la présence est suffisamment expliquée par l'histoire de ces temps : c'est le capucin. Son discours, imité des sermons d'Abraham à Sancta-Clara, est un chef-d'œuvre, où les défauts des prédicateurs de ce temps sont rendus avec une rare habileté. Les caractères sont dessinés avec une rare précision. Un vers suffit parfois pour leur donner une empreinte ineffaçable. « Croate, où as-tu volé ce collier? » dit un tirailleur en abordant son compagnon. En faut-il davantage pour être renseigné sur la morale des Croates? et la suite de la scène ne nous éclaire pas moins sur leur intelligence. Que dire de la cantinière?

avec quel entrain elle raconte ses aventures à un chasseur, son compatriote ; ce sont de vieilles connaissances, qui n'ont rien à se cacher et qui, après une longue séparation, sont heureuses de se faire de nouvelles confidences. La figure du maréchal des logis n'est pas moins bien réussie. Quelle dignité, quelle gravité dénote chacune de ses paroles! N'est-il pas, à un degré inférieur, il est vrai, le représentant de l'autorité suprême? et le sceptre de l'empereur a bien pu être à l'origine une canne comme celle qu'il porte. Ses prétentions au beau langage et aux raisonnements profonds sont d'une vérité frappante. Il est allé à bonne école, à celle du général; il a entendu ses discours, il les répète et les commente devant les soldats, et quand même il rencontre parfois un contradicteur malicieux, il trouve toujours créance auprès de ses subordonnés. C'est un Wallenstein en petit.

L'étude des détails n'empêche pas le poëte de donner à ses personnages une signification toute générale. Ses soldats sont des types ; ils représentent l'esprit des différents corps dont ils font partie ou plutôt la physionomie des chefs qui les commandent. Si le maréchal des logis a des rapports avec le caractère de Wallenstein, nous reconnaissons dans le trompette l'aveugle obéissance de Terzky à son beau-frère, dans l'arquebusier la fidélité de Tiefenbach à l'empereur, dans le premier cuirassier du régiment de Pappenheim la noblesse et l'élévation de Max Piccolomini, etc. C'est comme une première galerie de portraits qui passe sous nos yeux; ces soldats sont le premier moule dans lequel Schiller jette ses caractères pour les reprendre dans la pièce suivante sous les traits des généraux. Ici, nous avons les copies, là nous aurons les originaux.

Nous les trouvons à Pilsen où ils sont convoqués pour entendre les projets de leur chef. Leurs caractères sont bien ce que *le Camp de Wallenstein* nous en a fait entrevoir; mais, à part certaines particularités qui les

distinguent les uns des autres, ils se ressemblent par leur attachement pour Wallenstein et leur haine contre la cour; s'ils diffèrent entre eux, c'est sur un seul point : tous consentiront-ils à participer à une révolte ouverte contre l'empereur? Terzky et Illo suivront seuls leurs chefs jusqu'au bout; Isolani, Tiefenbach, Götz, Colalto resteront fidèles à leur souverain.

De ce dernier groupe se détache la triste figure de Buttler que rien ne caractérise qu'une cruauté sans nom. Simple palefrenier irlandais, il s'était élevé au grade de général et dévoué corps et âme à la fortune de Wallenstein. Il était disposé à se séparer complétement de la cour lorsqu'il apprend par Octavio, qu'il a été la victime d'une infâme perfidie le jour où l'empereur lui refusa le titre de comte. Sa dignité blessée lui fait oublier les bienfaits qu'il a reçus de son général et au lieu de l'abandonner simplement, il demande à être chargé de le prendre mort ou vif. Le seul désir de se venger guide son bras et non la fidélité au devoir; et, ce qui est plus monstrueux encore, c'est qu'il ne se contente pas d'avoir tué son ennemi, mais veut aller à Vienne recevoir une récompense qui sera un nouveau déshonneur. Un pareil caractère répugne à la nature, mais il sert à éveiller notre sympathie en faveur de la victime.

Octavio ne fait partie d'aucun groupe : il agit isolément; il conspire contre le conspirateur. Sous des dehors peu humains, il est d'une froideur repoussante. Compagnon d'armes, ami et confident de Wallenstein, il s'est ligué avec les ennemis du généralissime et a choisi le rôle d'espion et de traître. Politique habile, il cache sous le voile du devoir ce qu'il y a d'odieux dans sa conduite; s'il possède la confiance du duc de Friedland, il ne l'a pas acquise par des artifices ou des complaisances trompeuses; la prudence lui a défendu de montrer ses sentiments vrais; mais il n'a jamais menti. Octavio oublie que mentir on peut manquer de franchise, et que, dans

les circonstances où il se trouve, ce défaut est un crime. Max, qui aime le droit chemin, montre à son père l'abîme où il va se jeter et lui reproche en ces nobles paroles de tromper indignement l'amitié :

> Je ne dois pas, ce semble, aujourd'hui vous comprendre :
> Le prince, dites-vous, au moment d'entreprendre
> Un acte criminel, s'ouvre à vous, franchement;
> Et vous croyez pouvoir, tout naturellement
> Envers ce cœur loyal, user de tromperie
> Pour un acte louable? Ah! cessez, je vous prie!
> Vous ne m'ôterez point l'ami. Ne faites pas
> Que je perde le père [1]....

Octavio ne peut pas résister à cette voix si vraie et si aimante; il rend son fils juge de la conduite du généralissime et du moment où il faudra frapper le coup décisif; mais il ne réussit pas à effacer la tache qui dépare son rôle et il achètera trop cher son titre de prince par la mort de Max et l'assassinat de Wallenstein.

Au-dessus de tous ces personnages s'élève le duc de Friedland qui est le centre de l'action. Schiller l'a dépeint tel que l'histoire le lui a fourni, et les travaux les plus modernes n'ont rien ajouté d'essentiel à ce que nous savions de cet ambitieux qui se prend dans ses propres lacets. Wallenstein, en effet, n'est pas le représentant d'une grande idée; il ne cherche pas à procurer à sa patrie la paix religieuse et politique en jetant son épée dans la balance ; à l'entendre, il veut bien terminer la guerre, mais à la condition qu'il siége parmi les princes de l'empire et qu'il porte une couronne de roi. Pour cacher ce plan secret, il est forcé de recourir aux subterfuges les plus indignes et de tromper la bonne foi de son armée. Sa chute est le châtiment mérité de son égoïsme et n'est mémorable que par le rôle éminent qu'il a joué pendant quelques années; l'Allemagne n'a eu ni à s'en

[1] Trad. de M. Théodore Braun.

éjouir, ni à la regretter. C'est un politique rusé, tacti-
ien dans le cabinet autant que sur le champ de bataille,
abile à manier les hommes et à les éblouir par des
ehors fastueux.

Porter sur le théâtre un pareil sujet, c'était une en-
reprise hasardée; on pouvait sans doute en tirer des
cènes fort intéressantes, en montrant au milieu de ses
alculs ce personnage dont la vie et la mort avaient
appé l'imagination populaire; mais réussirait-on à rem-
lir de longs actes rien qu'avec de la politique et des
ntrigues qui manquaient de grandeur? Comment gagner
es cœurs au spectacle d'une vulgaire trahison? La pièce
urait eu beau « sentir la poudre », elle n'en aurait pas
té moins froide. Schiller se fit toutes ces objections. Il
e pouvait pas changer le caractère du général qui était
onsacré par l'histoire; il était impossible de l'absoudre,
es faits s'y opposaient; et pourtant il fallait, comme
dit le poëte lui-même, que la fatalité jouât un plus
rand rôle dans le dénoûment que les fautes de Wallen-
ein. Mais cela même ne suffisait pas : un autre moyen
ait nécessaire pour entraîner les spectateurs; rien ne
arlait au cœur dans ce milieu tout militaire; le bruit des
rmes n'émeut pas les âmes : Schiller créa les figures de
ax et de Thécla.

L'histoire nous raconte que Wallenstein croyait aux
tres comme la plupart de ses contemporains, et s'était
tirer son horoscope par le plus grand astronome du
mps. Schiller profita de cette circonstance et essaya de
cer son héros sous l'influence dominante des étoiles,
me Macbeth se trouvait sous celle des sorcières.
était rejeter en partie la faute sur une puissance extér-
ure et peindre en même temps l'une des aberrations
plus curieuses de l'esprit humain. Les conceptions
trologiques ne manquaient ni de grandeur ni de poé-
; elles représentaient l'univers comme un système
nt les parties les plus éloignées sont unies entre elles

par des rapports secrets et montraient le ciel comme le livre véridique où la destinée de l'homme est écrite en caractères indélébiles. Voilà ce que fait Wallenstein; il élève sa croyance superstitieuse à la hauteur d'une science infaillible, contre laquelle la réalité la plus incontestable ne saurait prévaloir. Les étoiles ne mentent pas, dit-il en apprenant la trahison d'Octavio, et les signes du ciel ne sont faux que lorsque la nature elle-même sort de ses limites. Son esprit n'est pas accessible au doute, là où les âmes les plus convaincues pourraient être sujettes à une défaillance. Cependant, ce même homme, au sortir de son entrevue avec Wrangel, a des scrupules et fait l'éloge de la fidélité. Étrange caractère qui se livre à une puissance aveugle et qui reconnaît l'autorité de la conscience! Macbeth reste sous l'influence des sorcières jusqu'au bout et suit l'impulsion donnée; il ne se réveille que lorsque le meurtre est commis. Wallenstein a des retours subits sur lui-même; il réfléchit, il mesure la grandeur de sa faute et perd ainsi l'excuse de s'être élevé contre l'ordre établi en cédant à l'action invincible de son cœur. Nous ne voyons plus devant nous qu'un homme que vont perdre l'ambition et l'orgueil, et lorsque le brigadier commande, tour à droite! au moment où Terzky fait arracher des drapeaux les aigles de l'empire, nous entendons le cri de la conscience révoltée. Schiller ne pouvait pas aller aussi loin que Shakspeare, au risque de dénaturer l'histoire; mais, profitant de la superstition de Wallenstein, il sait lui prêter des sentiments assez nobles, assez élevés pour nous rapprocher de lui; il réussit à corriger ce qu'il y avait d'excessif, de vulgaire dans la réalité. La confiance du général dans Octavio est, en effet, la conséquence de ses croyances astrologiques; il a appris que le père de Max et lui étaient nés sous la même étoile; il le choisit pour son ami, et cet ami est un traître. Les chimères de son esprit servent à mettre en relief les qualités de son cœur. Son amitié pour Max surtout nous montre

u'il connaît les mouvements généreux de l'âme et que
s circonstances ont perverti son caractère; nous aimons
apprendre que dans un moment critique, il a reçu ce
oble et vaillant jeune homme et a veillé sur sa vie;
ous sommes touchés d'entendre les regrets que lui in-
pire la nouvelle de sa mort :

Je sens ce que je viens de perdre en le perdant.
Ma vie est devant moi, froide, décolorée;
Elle n'a plus la fleur dont elle était parée.
Ma jeunesse dans lui marchait à mon côté,
Donnant l'attrait du songe à la réalité
Et voilant des objets la vérité vulgaire
Comme des vapeurs d'or dont le matin s'éclaire.
J'en suis venu souvent à l'admiration
A voir comment au feu de son affection,
Ennoblis à mes yeux, les aspects de la vie
Perdaient leur platitude et leur monotonie[1].

Schiller était obligé de modifier ainsi le caractère de
on héros; comme les talents du général ne trouvaient
as d'emploi dans la pièce, il ne serait resté que le traî-
re, et un traître n'inspire jamais d'intérêt. Pour idéaliser
s faits, il a employé trois moyens : il nous offre sous
ne forme agrandie, poétique, les croyances astrologi-
ues de Wallenstein; il place à côté de lui la figure dou-
euse d'Octavio, et le fait tomber sous les coups de l'in-
me Buttler; enfin il nous le montre capable de s'attacher
n noble cœur comme Max. Hâtons-nous d'ajouter qu'en
isant un appel à l'imagination créatrice, il obéissait à
qu'il y avait de plus intime dans sa nature. N'écrivait-
pas à Gœthe qu'il traitait son sujet avec le plus pur
our de l'artiste et que le jeune Piccolomini seul atti-
t sa sympathie? Combien ne devait-il pas souffrir en
ignant le caractère si froid et si égoïste des généraux
Wallenstein et de leur chef lui-même? Il avait mon-
o qu'il avait revêtu un autre homme en poésie et qu'il

1. Traduction de M. Théodore Braun.

savait enfin respecter les droits de la réalité : mais que l'occasion se présente, que l'œuvre elle-même le porte à rentrer dans son monde idéal, il ira avec enthousiasme en tirer des figures ravissantes de pureté et de beauté.

On a beaucoup blâmé les rôles de Max et de Thécla, et les meilleurs critiques de nos jours sont unanimes à les déclarer contraires aux lois de l'art, parce qu'ils ne forment qu'un épisode et que le drame pourrait s'en passer. Assurément la mort de Wallenstein pouvait être traitée sans le secours de ces deux personnages de fantaisie; la troisième pièce a même une double action, ce qui est encore contre la stricte théorie; mais autre chose st la règle, autre chose l'intérêt qu'excite une œuvre d'art et qui oserait dire que cette œuvre n'est pas intéressante? Le public ne s'y est jamais trompé; dès le premier jour il a applaudi, comme Schiller l'appelle, la partie lyrique du drame, et ce jugement n'a pas encore été infirmé.

L'amour de Max et de Thécla n'est d'ailleurs pas aussi épisodique qu'on voudrait le dire. La comtesse Terzky voit très-clairement le parti qu'elle pourra en tirer; si elle tient le fils, elle tiendra peut-être aussi le père et elle sait que le succès de son beau-frère dépend de la fidélité d'Octavio. Si les deux jeunes gens se rencontrent, ce n'est pas fortuit : Wallenstein, au moment de trahir, ne veut pas laisser de gage entre les mains de l'empereur; il fait venir de la Carinthie sa femme et sa fille et leur donne pour compagnon le fils de son ami. Il y a une certaine connexion entre ce fait et l'action principale, et on peut dire que le poëte a au moins sauvé les apparences. Mais ces scrupules, quelque peu méticuleux, disparaissent quand on se dit que la pièce tire son plus vif éclat de cette complication d'événements. Schiller ne se trompait pas en écrivant à Gœthe qu'il était forcé d'opposer à l'activité inquiète et calculée de Wallenstein et de son entourage un amour calme et désintéressé qui se

développe indépendamment du but général de l'œuvre : il donnait ainsi le tableau des deux faces de la vie humaine et l'idéalisme se montrait à côté du réalisme. On est heureux de sortir de ce monde de politiques et d'intrigants pour entendre la voix du cœur libre de toute entrave; on sent combien ces deux tendances de notre esprit sont nécessaires pour assurer, en se complétant, l'harmonie naturelle de notre existence.

Max est un jeune colonel qui a fait ses premières armes sous son père; dix ans auparavant il a sauvé la vie à Octavio au passage de l'Elbe, près de Dessau, et est devenu, par son caractère autant que par sa bravoure, l'idole des soldats. Élevé dans le camp et au milieu des horreurs de la guerre, il a su conserver intact le sentiment de l'honneur et de la loyauté, dont il voit la plus haute personnification dans son père et Wallenstein; comme toutes les âmes généreuses, il prête aux autres ses propres qualités. Le voyage, pendant lequel il a accompagné la duchesse de Friedland et sa fille, lui ouvre un monde nouveau; la nature prend un autre aspect à ses yeux et au spectacle de la guerre s'oppose la riante image de la paix. L'amour s'est emparé de son cœur et lui fait oublier la réalité. A son retour dans le camp, Max est transformé; il est silencieux et semble avoir oublié l'insouciance de la jeunesse; le bruit qui l'entoure, le laisse indifférent; le métier des armes, qu'il aimait tant, a perdu son charme; la solitude a seule des attraits pour lui, et l'humble image de la madone dans la petite église rustique entend sa fervente prière. Nous sommes loin de cet amour violent et passionné que nous voyons généralement au théâtre; ici nous sommes témoins d'un sentiment profond et calme tel qu'il existe entre deux âmes qui se sont rencontrées et reconnues. Il n'a rien de terrestre et ne fait qu'apparaître pour nous laisser entrevoir le ciel d'où il est descendu. C'est dire en même temps tout ce qu'il y a d'idéal dans cette figure. Toute-

fois, Max échappe au danger de se perdre dans le vague par la part importante qu'il prend aux événements et surtout par sa mort héroïque.

Quoique sorti de l'imagination de Schiller, le jeune Piccolomini est animé d'un souffle puissant; ses discours ne sont pas des rêveries : ils ont un tel accent de vérité qu'ils embarrassent même l'habile Octavio. Il oppose d'une manière si saisissante le bien au mal, que son père est obligé d'avouer qu'il vaut mieux suivre la voix du cœur que la ruse et l'intrigue font taire trop souvent. On pouvait craindre, en voyant ce généreux jeune homme aux prises avec la politique rusée du vieillard, que ses arguments ne fussent impuissants contre les raisonnements de son adversaire; et, en effet, Octavio défend avec un rare bonheur et une merveilleuse éloquence l'idée de la tradition contre les attaques de son fils; mais que Max parle de la conscience, du devoir, de l'honneur, enfin de ce qui fait le fondement moral de l'humanité, il triomphe de toute réplique ou plutôt il rend toute réplique impossible. Cet antagonisme entre les deux caractères est admirablement représenté et ressort d'autant plus vivement que Max n'a jamais douté de la noblesse de son père. Octavio le place dans la situation la plus douloureuse : il accuse de trahison le duc de Friedland qui était jusqu'ici l'objet de la vénération de tous les soldats. Que faire? Quel parti prendre? Le cœur est engagé des deux côtés. Max ira donc demander la vérité au général lui-même; il repoussera toute trahison, la jonction avec l'ennemi; mais il défendra les droits de son chef, même contre l'empereur, pourvu que la justice soit de son côté. Son caractère ne sert pas seulement à montrer par contraste les défauts d'Octavio et de Wallenstein, il est lui-même le représentant positif du vrai et du juste; sa pensée est celle du poëte qui ne peut se déclarer ni pour les habiles ni pour les traîtres. Lorsque le mot est enfin prononcé, que le doute n'est plus possible, Max désabusé,

désespéré, se réfugie dans le seul sentiment qui lui reste, dans son amour :

> Malheur à moi ! J'ai changé de nature.
> D'où me vient le soupçon ? mon âme en était pure.
> Tout, confiance, espoir, foi, tout en est sorti ;
> Tout ce que j'ai le plus vénéré m'a menti !
> Non, elle me reste, elle, en ma profonde peine !
> Comme le sont les cieux, elle est pure et sereine.
> Je vois régner partout mensonge et trahison,
> Hypocrisie et meurtre et parjure et poison.
> Notre amour, notre amour, voilà le sanctuaire,
> Le seul qui ne soit point profané sur la terre [1].

Cet amour sera son plus vif tourment et sa plus belle consolation, il est pour lui la plus haute expression de tout ce qu'il y a de pureté et de vérité sur la terre. La vie et les honneurs ont perdu leur prix. Max y renonce et les sacrifie parce qu'il sait que son âme est indissolublement unie à celle de Thécla. Aussi rien ne l'arrête plus ; il sort de Pilsen avec ses soldats, les conduit contre l'ennemi et trouve sur le champ de bataille une mort glorieuse.

Le caractère de Thécla ne s'analyse pas : il est tout sentiment. Le poëte a beau le rattacher par quelques détails à la réalité ; il n'y réussit pas. Thécla est plus une idée qu'une personne, et lorsqu'elle dit que Max et elle ne font pas partie de leurs familles, elle est tout à fait dans le vrai, au moins pour ce qui regarde son propre rôle. Elle a été élevée dans le couvent où elle est restée séparée de ses parents pendant huit ans ; aussi est-elle comme une étrangère au milieu des siens. A peine sortie du cloître, elle a senti l'influence irrésistible de l'amour et lui appartient tout entière. Il serait difficile de dire ce qu'elle est en dehors du sentiment ; nous n'apprenons à la connaître que sous ce seul aspect. Elle aime tout ce qui peut se concilier avec son amour ; l'as-

1. Traduction de M. Théodore Braun.

trologie excitait d'abord sa curiosité; quand Max lui explique le sens profond de cette science, elle en devient enthousiaste et s'écrie :

> Se dire, que pour nous, dans l'éternel séjour,
> A l'heure où nous naissions, la couronne d'amour,
> D'astres étincelants était déjà tressée,
> Oh ! la charmante image ! Oh ! la douce pensée [1] !

L'amour la rend clairvoyante et lui inspire de noirs pressentiments; elle s'aperçoit immédiatement que sa tante Terzky sert une autre passion que la sienne; elle devine que son idéal ne se réalisera pas. Détachée de tout intérêt, elle ne vit que par son cœur et lorsqu'on lui demande de servir la cause de son père par son amour, elle ne comprend pas, elle n'est pas comprise. Celui qu'elle aime ne doit ni ne peut forfaire à l'honneur; sa vie et ses actions sont sous l'égide du plus pur sentiment; s'il est fidèle à son devoir, il est en même temps fidèle à son amour; s'il meurt, il ne mourra pas seul. A la nouvelle que Max a péri, Théela tombe sans force; si elle se recueille pour entendre le récit du capitaine suédois, c'est en même temps pour apprendre où l'on a mis le cadavre. Au milieu de la confusion générale, elle disparaît pour toujours d'une scène où elle n'avait jamais pris racine.

La comtesse Terzky a plus de vigueur. C'est un caractère fortement trempé. Ambitieuse, elle veut assurer la grandeur de sa maison par tous les moyens; la gloire est son idole; comme Wallenstein, elle rêve un avenir brillant pour sa famille; mais elle a une qualité qui n'appartient qu'à elle seule, c'est l'énergie de la volonté. Elle sait ce qu'elle veut et poursuit son but avec une étonnante persévérance; rien ne l'effraye, aucun obstacle ne la rebute, aucun scrupule ne la retient. Douée d'une vive intelligence, elle saisit à première vue le vrai côté de chaque

1. Traduction de M. Théodore Braun.

situation et met au service de sa pensée les armes les plus redoutables de l'esprit. Wallenstein l'estime et la craint; il n'ose pas lui répondre comme à sa femme, comme à ses généraux, par une parole impérieuse ou par un dédaigneux silence : il est obligé de la subir, elle s'impose à lui. Elle ne comprend pas les hésitations de son beau-frère; elle les combat à outrance; tantôt elle emploie la plus mordante ironie, quand elle lui indique le moyen de rentrer en grâce auprès de son souverain et de devenir un grand monarque en petit; tantôt elle a recours aux plus habiles sophismes, pour lui démontrer qu'entre l'empereur et lui il ne peut plus être question de fidélité ni de devoir et que, si le but a changé, le rôle a toujours été le même. Mais ce qui lui donne le plus d'espoir pour le succès, c'est l'amour de Max et de Thécla. C'est une intrigue qu'elle mène seule, à l'insu même de Wallenstein; elle pense bien asservir à ses desseins ces deux jeunes gens, sans se douter qu'elle rencontrera de leur part les difficultés les plus insurmontables; c'est qu'elle ne connaît pas un pareil amour; elle le confond avec l'amour vulgaire. La comtesse Terzky voit enfin que ses efforts sont vains, que la ruine de sa maison ne peut plus être retardée; elle apprend la mort de son mari, l'assassinat de Wallenstein; elle ne survivra pas à tant d'infortunes et use ses dernières forces à demander à Octavio, pour elle et Terzky, une place dans le tombeau de leurs ancêtres. Cette fin, si courageuse et si digne, fait oublier le rôle douteux qu'elle a joué dans sa vie.

La duchesse de Friedland n'est qu'un personnage secondaire; étrangère à la politique, elle pressent le malheur qui va frapper Wallenstein et le supplie de céder. Le poëte n'a pu lui donner que la tendresse de la mère et de la femme, après avoir attribué le rôle actif à la comtesse Tersky. Tels sont les principaux caractères qui paraissent dans les deux dernières pièces. Il ne nous reste plus qu'à parler de l'ensemble de l'œuvre.

On sait qu'en écrivant l'histoire de la guerre de Trente ans, Schiller avait compris tout ce que cette période si agitée contenait de péripéties émouvantes dont la poésie pourrait tirer parti. La figure de Gustave-Adolphe l'attirait beaucoup et semblait avoir un caractère épique. Plus tard, il abandonna cette idée et résolut de faire de Wallenstein le héros d'un drame. Sa correspondance nous fait assister à la lutte acharnée qu'il soutenait contre son sujet. Comment faire entrer ces nombreux événements dans une seule tragédie? Comment amener une catastrophe vraiment tragique? Le premier acte prenait des dimensions démesurées et était plus long que les trois premiers actes de l'*Iphigénie* de Gœthe : c'était plutôt une épopée qu'une tragédie. Et pourtant, il était nécessaire de lui donner cette extension pour expliquer dans quel monde se meut l'action. Fallait-il reculer devant ces obstacles et abandonner une matière parce qu'elle était trop riche? Le sujet n'était-il pas tout trouvé pour un poëte qui voulait brider son imagination en l'enchaînant aux données positives de l'histoire? Schiller tint bon et se proposa d'achever l'œuvre sans se soucier de la possibilité de la faire représenter. Gœthe lui conseilla de faire trois pièces et prit la peine de dire que cette ressemblance extérieure avec le théâtre ancien était fortuite et non cherchée. Nous le croirions aisément sur parole, si même les lettres de l'auteur n'étaient pas là pour en faire foi. Il y aurait eu intention d'imiter les Grecs, que ce ne serait pas une trilogie dans le vrai sens du mot. Les anciens représentaient, en effet, sous ce titre trois pièces qui étaient comme les différents actes d'une même tragédie, mais dont chacune formait un tout et pouvait être facilement donnée à part sur la scène. Il n'en est pas de même de *Wallenstein* qui ne forme à vrai dire que deux pièces : les *Piccolomini* se terminent comme une conversation interrompue et aux premières représentations on a pu y ajouter les deux premiers actes

de la *Mort de Wallenstein* sans inconvénient; au contraire, on corrigeait le défaut d'une division tout arbitraire. Ces réserves sont nécessaires au nom de l'art dont on ne viole jamais les règles impunément. Le poëte d'ailleurs l'avait bien compris lui-même : dans le prologue il s'excuse de ne développer le sujet qu'en une série de tableaux, au lieu d'entraîner le spectateur d'un pas rapide vers le dénoûment.

Le *Camp de Wallenstein* est un chef-d'œuvre comme tableau des mœurs militaires au dix-septième siècle : il doit nous faire connaître cette armée dont les décisions feront réussir ou échouer les plans du général. Les *Piccolomini* forment une seconde introduction au drame destinée à nous mettre en présence des chefs et surtout d'Octavio et de Max; mais cette seconde pièce présente des longueurs. L'action ne fait pas un pas pendant les deux premiers actes; Questenberg répète dans trois scènes différentes que la cour est mécontente de Wallenstein; trois fois on assiste à l'explosion des sentiments violents qu'excitent les discours du conseiller impérial. Le quatrième acte a un caractère plus épique que dramatique et la leçon d'histoire que fait le sommelier à Neumann rappelle un peu trop que l'auteur a écrit l'histoire de la guerre de Trente ans. On sent que le poëte est forcé par son plan d'allonger le sujet pour remplir ses cinq actes.

Après ces critiques indispensables, nous nous hâtons d'ajouter que toutes les scènes, prises en elles-mêmes, offrent de rares beautés de détail. Sans même parler de ces caractères si variés qui présentent des contrastes si saisissants, on est frappé de ce que Schiller a complétement oublié le ton déclamatoire de ses premiers drames. Il a rapporté de sa studieuse retraite des idées plus riches et plus vraies sur la vie; ses discussions politiques sont des modèles de finesse et de modération. Il a appris le lan-

à peine sortons-nous de ces scènes où la froide raison seule a parlé, qu'il nous enlève dans le ciel avec Max et Thécla. La même observation s'applique à la *Mort de Wallenstein*. Les *Piccolomini* nous conduisent jusqu'au moment où Octavio, au sortir du banquet, découvre à son fils les projets secrets du général et la mission que lui-même a reçue de l'empereur. La troisième pièce s'ouvre par la scène astrologique : quoique Sésina ait été pris et que la trahison soit découverte, Wallenstein hésite encore et attend du ciel l'ordre d'agir; mais bientôt il cède aux instances d'Illo et de la comtesse, il se décide à recevoir Wrangel, et dès ce moment l'action marche à grands pas vers le dénoûment. C'est là que se place cet admirable monologue, où, rappelant en quelque sorte un trait de Hamlet, il se persuade qu'il n'a voulu que jouer avec sa pensée sans jamais songer à l'exécuter et déplore que le crime passe enfin le seuil de sa porte, resté pur jusqu'ici. Son entretien avec le capitaine suédois est un chef-d'œuvre; il est taillé dans le massif des faits, comme un historien doublé d'un diplomate pouvait seul le faire. Wallenstein a fait le pas décisif; il charge Octavio de s'emparer d'Altringer et de prendre le commandement des troupes espagnoles et arme ainsi lui-même son ennemi le plus redoutable; des messagers sont envoyés à Prague et dans d'autres villes; toutes les mesures sont prises; les étoiles sont favorables et le succès paraît assuré. Tout à coup la nouvelle se répand que les généraux ont fait défection, qu'Octavio a trahi, que les garnisons ont juré fidélité à l'empereur; l'armée de Pilsen se détache même en partie de son chef; les cuirassiers s'éloignent de lui en entendant le mot de rébellion. C'était un coup de maître que d'introduire ces simples soldats sur la scène; non-seulement l'effet est des plus dramatiques que de voir un général condamné par la conscience de ses plus humbles subordonnés; mais encore cette intervention des représentants de l'armée est

la dernière conclusion des scènes du *Camp*. Wallenstein est privé de tous les appuis sur lesquels il avait compté, mais il ne s'abandonne pas lui-même et sait assez oublier ses malheurs pour consoler sa famille. Il ira à Egra pour faire sa jonction avec les Suédois. Une nouvelle épreuve l'attend encore là : Max périt à Neustadt, Thécla disparaît et sa propre mort est hâtée par cette victoire des Suédois. Les scènes entre le noble Gordon et Buttler, entre Buttler et les capitaines Devéroux et Macdonald augmentent encore le saisissant intérêt qu'excite cette série d'infortunes qui se succèdent avec une habile gradation. Wallenstein tombe enfin, victime de ses fautes, mais aussi de son cœur.

Telle est cette œuvre par laquelle Schiller, après un long silence, a ouvert la seconde partie de sa carrière dramatique et fondé sa réputation de poëte de génie. Ses premiers drames laissaient deviner un esprit bien doué, une imagination brillante, mais déréglée, une âme généreuse, mais trop facilement enthousiaste : Wallenstein est la première pièce qui a prouvé que le poëte était doublé d'un penseur et d'un observateur hors ligne.

Wallensteins Lager.

Prolog.

Gesprochen bei Wiedereröffnung der Schaubühne in Weimar im October 1798.

Der scherzenden, der ernsten Maske Spiel,
Dem ihr so oft ein willig Ohr und Auge
Geliehn, die weiche Seele hingegeben,
Vereinigt uns aufs neu in diesem Saal —
Und sieh! er hat sich neu verjüngt [1], ihn hat
Die Kunst zum heitern Tempel ausgeschmückt,
Und ein harmonisch hoher Geist spricht uns
Aus dieser edeln Säulenordnung an
Und regt den Sinn zu festlichen Gefühlen.

Und doch ist dies der alte Schauplatz noch,
Die Wiege mancher jugendlichen Kräfte,
Die Laufbahn manches wachsenden Talents.
Wir sind die Alten noch, die sich vor euch
Mit warmem Trieb und Eifer ausgebildet.
Ein edler Meister [2] stand auf diesem Platz,
Euch in die heitern Höhen seiner Kunst
Durch seinen Schöpfergenius entzückend.
O! möge dieses Raumes neue Würde
Die Würdigsten in unsre Mitte ziehn

1. Le théâtre de Weimar avait été restauré : le 12 octobre 1798, jour de la réouverture, on y représenta

2. Il s'agit du célèbre acteur Iffland (1777-1814). Comme Eckhof et Schröder, il honora la scène par sa

Und eine Hoffnung, die wir lang gehegt,
Sich uns in glänzender Erfüllung zeigen.
Ein großes Muster weckt Nacheiferung
Und gibt dem Urtheil höhere Gesetze.
So stehe dieser Kreis, die neue Bühne
Als Zeugen des vollendeten Talents.
Wo möcht' es auch die Kräfte lieber prüfen,
Den alten Ruhm erfrischen und verjüngen,
Als hier vor einem auserles'nen Kreis,
Der, rührbar jedem Zauberschlag der Kunst,
Mit leisbeweglichem Gefühl den Geist
In seiner flüchtigsten Erscheinung hascht?

Denn schnell und spurlos geht des Mimen Kunst,
Die wunderbare, an dem Sinn vorüber,
Wenn das Gebild des Meißels, der Gesang
Des Dichters nach Jahrtausenden noch leben.
Hier stirbt der Zauber mit dem Künstler ab,
Und wie der Klang verhallet in dem Ohr,
Verrauscht des Augenblicks geschwinde Schöpfung,
Und ihren Ruhm bewahrt kein dauernd Werk[1].
Schwer ist die Kunst, vergänglich ist ihr Preis,
Dem Mimen flicht die Nachwelt keine Kränze;
Drum muß er geizen mit der Gegenwart,
Den Augenblick, der sein ist, ganz erfüllen,
Muß seiner Mitwelt mächtig sich versichern
Und im Gefühl der Würdigsten und Besten
Ein lebend Denkmal sich erbaun — So nimmt er
Sich seines Namens Ewigkeit voraus;

1. **Kein dauernd Werk.** Alfred de Musset exprime les mêmes idées dans ses stances à la Malibran :

Le peintre et le poëte
Laissent, en expirant, d'immortels [héritiers :
Jamais l'affreuse nuit ne les prend [tout entiers.
. . . . . .
Celui-là sur l'airain a gravé sa pensée;
Dans un rhythme doré, l'autre l'a [cadencée.
. . . . . .
Et de toi, morte hier, de toi, pauvre [Marie,
Au fond d'une chapelle il nous reste [une croix.

(*Note de M. Lévy.*)

Denn wer den Besten seiner Zeit genug
Gethan, der hat gelebt für alle Zeiten.

Die neue Ära, die der Kunst Thaliens
Auf dieser Bühne heut beginnt, macht auch
Den Dichter kühn, die alte Bahn verlassend,
Euch aus des Bürgerlebens engem Kreis
Auf einen höhern Schauplatz zu versetzen,
Nicht unwerth des erhabenen Moments
Der Zeit, in dem wir strebend uns bewegen.
Denn nur der große Gegenstand vermag
Den tiefen Grund der Menschheit aufzuregen,
Im engen Kreis verengert sich der Sinn,
Es wächst der Mensch mit seinen größern Zwecken[1].

Und jetzt an des Jahrhunderts ernstem Ende[2],
Wo selbst die Wirklichkeit zur Dichtung wird,
Wo wir den Kampf gewaltiger Naturen
Um ein bedeutend Ziel vor Augen sehn,
Und um der Menschheit große Gegenstände,
Um Herrschaft und um Freiheit, wird gerungen,
Jetzt darf die Kunst auf ihrer Schattenbühne
Auch höhern Flug versuchen, ja sie muß,
Soll nicht des Lebens Bühne sie beschämen.

Zerfallen sehen wir in diesen Tagen
Die alte feste Form, die einst vor hundert
Und fünfzig Jahren ein willkommner Friede[3]
Europens Reichen gab, die theure Frucht
Von dreißig jammervollen Kriegesjahren.
Noch einmal laßt des Dichters Phantasie
Die düstre Zeit an euch vorüberführen

1. Schiller caractérise ici son propre théâtre. Son but est moins de peindre les passions du cœur humain que de porter sur la scène quel-

2. Les événements du temps avaient quelque chose de prodigieux. La Révolution avait commencé une lutte gigantesque, et Bonaparte, en

Und blicket froher in die Gegenwart
Und in der Zukunft hoffnungsreiche Ferne.

In jenes Krieges Mitte stellt euch jetzt
Der Dichter. Sechzehn[1] Jahre der Verwüstung,
Des Raubs, des Elends sind dahin geflohn,
In trüben Massen gähret noch die Welt,
Und keine Friedenshoffnung strahlt von fern.
Ein Tummelplatz von Waffen ist das Reich,
Verödet sind die Städte, Magdeburg
Ist Schutt, Gewerb und Kunstfleiß liegen nieder,
Der Bürger gilt nichts mehr, der Krieger alles,
Straflose Frechheit spricht den Sitten Hohn,
Und rohe Horden lagern sich, verwildert
Im langen Krieg, auf dem verheerten Boden.

Auf diesem finstern Zeitgrund malet sich
Ein Unternehmen kühnen Übermuths
Und ein verwegener Charakter ab.
Ihr kennet ihn — den Schöpfer kühner Heere,
Des Lagers Abgott und der Länder Geißel,
Die Stütze und den Schrecken seines Kaisers,
Des Glückes abenteuerlichen Sohn,
Der, von der Zeiten Gunst emporgetragen,
Der Ehre höchste Staffeln rasch erstieg
Und, ungesättigt immer weiter strebend,
Der unbezähmten Ehrsucht Opfer fiel[2].
Von der Parteien Gunst und Haß verwirrt
Schwankt sein Charakterbild in der Geschichte;
Doch euren Augen soll ihn jetzt die Kunst,
Auch eurem Herzen menschlich näher bringen.
Denn jedes Äußerste[3] führt sie, die alles

1. La défénestration de Prague eut lieu en 1618; Wallenstein fut tué en 1634.
2. Ces vers avaient quelque chose de prophétique.
3. L'art ne doit pas représenter la réalité dans ce qu'elle a de brutal et d'excessif; sans la dénaturer, il l'ennoblit en lui ôtant ce qu'elle a de vulgaire. Nous avons montré dans l'introduction comment Schiller a fait pour relever Wallenstein.

Begrenzt und bindet, zur Natur zurück,
Sie sieht den Menschen in des Lebens Drang
Und wälzt die größre Hälfte seiner Schuld
Den unglückseligen Gestirnen zu.

Nicht er ist's[1], der auf dieser Bühne heut
Erscheinen wird. Doch in den kühnen Schaaren,
Die sein Befehl gewaltig lenkt, sein Geist
Beseelt, wird euch sein Schattenbild begegnen,
Bis ihn die scheue Muse selbst vor euch
Zu stellen wagt in lebender Gestalt,
Denn seine Macht ist's, die sein Herz verführt,
Sein Lager nur erkläret sein Verbrechen.

Darum verzeiht dem Dichter, wenn er euch
Nicht raschen Schritts mit einem Mal[2] ans Ziel
Der Handlung reißt, den großen Gegenstand
In einer Reihe von Gemälden nur
Vor euren Augen abzurollen wagt.
Das heut'ge Spiel gewinne euer Ohr
Und euer Herz den ungewohnten Tönen;
In jenen Zeitraum führ' es euch zurück,
Auf jene fremde kriegerische Bühne,
Die unser Held mit seinen Thaten bald
Erfüllen wird.

Und wenn die Muse heut,
Des Tanzes freie Göttin und Gesangs,
Ihr altes deutsches Recht, des Reimes Spiel[3],
Bescheiden wieder fordert — tadelt's nicht!
Ja, danket ihr's, daß sie das düstre Bild
Der Wahrheit in das heitre Reich der Kunst

1 On ne représentait ce jour que le *Camp de Wallenstein*.

2. Le poëte sentait fort bien que

3. Schiller avait hésité d'abord entre la prose et les vers; par bonheur, il ne craignit pas de choquer

Hinüberspielt, die Täuschung, die sie schafft
Aufrichtig selbst zerstört und ihren Schein
Der Wahrheit nicht betrüglich unterschiebt;
Ernst ist das Leben, heiter ist die Kunst.

ARGUMENT ANALYTIQUE

DU CAMP DE WALLENSTEIN.

Un paysan vient avec son fils au camp : il a l'intention de proposer aux soldats une partie de dés et de reprendre par la ruse ce que la guerre lui a fait perdre. Il entre dans une tente, au moment où le maréchal des logis explique au trompette ce qu'il pense de la situation (sc. 1 et 2). Différents soldats d'autres corps viennent se joindre à eux, un Croate, un tirailleur, un canonnier, deux chasseurs et la cantinière. Celle-ci trouve dans l'un des chasseurs une ancienne connaissance, qu'elle avait perdue de vue, et lui raconte son histoire (sc. 3, 4, 5.); la conversation se prolonge et nous fait connaître les aventures d'un des personnages qui a passé des Suédois à la ligue, de la ligue aux Saxons et de ceux-ci à l'armée de Wallenstein (sc. 6). Une recrue survient en chantant gaiement; le maréchal des logis lui dévoile les secrets et le sens de la vie militaire. Une querelle menace d'éclater entre deux soldats au sujet de la nièce de la cantinière (sc. 7), lorsque l'attention générale se porte sur un capucin qui prononce un long sermon et ne se gêne pas d'attaquer Wallenstein. Les auditeurs veulent se saisir de lui (sc. 8); mais il parvient à s'échapper. Un nouveau tumulte s'élève; on entend des cris et des injures : c'est le paysan qu'on a surpris trompant au jeu; les uns veulent le conduire chez le prévôt, d'autres le défendent, enfin un cuirassier de Pappenheim lui donne l'occasion de s'évader (sc. 9 et 10). Il répand en même temps la nouvelle que huit régiments de cavalerie de l'armée de Wallenstein doivent se joindre aux troupes du Cardinal-Infant; les soldats se récrient, et le maréchal des logis, en mettant à nu la pensée de l'empereur, démontre qu'un pareil ordre est contraire au traité qui a été fait avec le généralissime. On décide enfin que tous les régiments enverront à Wallenstein une adresse pour l'assurer de leur fidélité. Tous les soldats se réunissent en chœur et font entendre un admirable chant sur la vie guerrière (sc. 11).

Personen.

Wachtmeister, Trompeter, } von einem Terzky'schen Karabiner-Regiment.
Konstabler.
Scharfschützen.
Zwei Holkische reitende Jäger.
Buttlerische Dragoner.
Arkebusiere vom Regiment Tiefenbach.
Kürassier von einem wallonischen, Kürassier von einem lombardischen } Regiment.
Kroaten.
Uhlanen.
Rekrut.
Bürger.
Bauer.
Bauerknabe.
Kapuziner.
Soldatenschulmeister.
Marketenderin.
Eine Aufwärterin.
Soldatenjungen.
Hoboisten.

Vor der Stadt Pilsen in Böhmen.

Wallensteins Lager.

Erster Auftritt[1].

Marketenderzelte, davor eine Kram- und Trödelbude. Soldaten von allen Farben und Feldzeichen drängen sich durcheinander, alle Tische sind besetzt. Kroaten und Uhlanen an einem Kohlenfeuer kochen, Marketenderin schenkt Wein, Soldatenjungen würfeln auf einer Trommel, im Zelt wird gesungen.

Ein Bauer und sein Sohn.

Bauerknabe. Vater, es wird nicht gut ablaufen,
Bleiben wir von dem Soldatenhaufen.
Sind euch gar trotzige Kameraden;
Wenn sie uns nur nicht am Leibe schaden.

Bauer. Ei was! Sie werden uns ja nicht fressen,
Treiben sie's auch ein wenig vermessen.
Siehst du? sind neue Völker herein,
Kommen frisch von der Saal' und dem Main,
Bringen Beut' mit, die rarsten Sachen!
Unser ist's' wenn wir's nur listig machen.
Ein Hauptmann, den ein andrer erstach,
Ließ mir ein paar glückliche Würfel nach[2]
Die will ich heut' einmal probieren,

1. D'après l'exemplaire du théâtre de Weimar, cette scène commençait par une chanson militaire, qui avait été composée par Gœthe et augmentée par Schiller. Nous en donnons ici quelques strophes à titre de curiosité littéraire :

Es leben die Soldaten!
Der Bauer gibt den Braten,
Der Gärtner gibt den Most,
Das ist Soldatenkost.
Tra da ra, la la la la.

Der Bürger muß uns backen,
Den Adel muß man zwacken,
Sein Knecht ist unser Knecht:
Das ist Soldatenrecht.
Heut schwören wir der Hanne
Und morgen der Susanne;
Die Lieb ist immer neu;
Das ist Soldatentreu!
Tra da ra, ꝛc.

Wir schmausen wie Dynasten,
Und morgen heißt es fasten;
Früh reich, am Abend bloß,
Das ist Soldenloos.
Tra dara, ꝛc.

Es heißt an unsern Festen:
Gestohlnes schmeckt am besten,
Unrechtes Gut macht fett,
Das ist Soldatengebet.
Tra dara, ꝛc.

2. Ces deux vers sont les seuls que Gœthe ait ajoutés à cette pièce

Ob sie die alte Kraft noch führen.
Mußt' dich nur recht erbärmlich[2] stellen,
Sind dir gar lockere, leichte Gesellen.
Lassen sich gerne schön thun und loben,
So wie gewonnen, so ist's zerstoben[5].
Nehmen sie uns das Unsre in Scheffeln,
Müssen wir's wieder bekommen in Löffeln;
Schlagen sie grob mit dem Schwerte drein,
So sind wir pfiffig und treiben's fein.

(Im Zelt wird gesungen und gejubelt.)

Wie sie juchzen[4] — daß Gott erbarm!
Alles das geht von des Bauern Felle.
Schon acht Monate legt sich der Schwarm
Uns in die Betten und in die Ställe,
Weit herum ist in der ganzen Aue[5],
Keine Feder mehr, keine Klaue,
Daß wir für Hunger und Elend schier[6]
Nagen müssen die eigenen Knochen.
War's doch nicht ärger und krauser hier,
Als der Sachs[7] noch im Lande thät[8] pochen[9];

1. Dans le langage populaire, on sous-entend souvent le sujet.

2. Erbärmlich. Ce mot, d'après l'étymologie, signifie « digne d'une aumône ». Le verbe sich erbarmen se disait au moyen âge barmen = be-armen, et en gothique le substantif « armaio » a le sens d'aumône.

3. On remarquera les nombreux proverbes que le poète prête avec tant de vérité à ses personnages dans cette pièce. Le proverbe dont il s'agit ici a encore une forme plus populaire : Wie gewonnen, so zerronnen.

4. Juchzen. Forme populaire de jauchzen, de l'interjection juch! juchhe!

5. Aue, c'est-à-dire une terre entourée d'eau, plus tard une prairie, ici la campagne.

6. Schier. Expression usitée dans le peuple avec le sens de fast, presque. Dérivé du vieil adjectif schiere (rapide), ce mot n'est plus employé que comme adverbe. Cf. bald (bientôt), de l'adjectif balt (vaillant), kaum (à peine), de l'adjectif *kûm* (faible), etc.

7. L'électeur Jean-Georges de Saxe, après s'être allié à Gustave-Adolphe, conquit et dévasta la Bohême pour venger les protestants. Lorsque Wallenstein eut repris le commandement de l'armée, il chassa l'ennemi de ce pays, qui ne gagna rien à ce changement. Voilà de quoi se plaint le paysan.

8. Thät. Le peuple se sert de ce mot comme d'une espèce d'auxiliaire. La forme thät pour that est prédominante au seizième siècle.

9. Pochen = schlagen. On dit an die Thüre pochen; auf etwas pochen, se targuer de quelque chose; c'est probablement une onomatopée.

Und die nennen sich Kaiserliche —
Bauerknabe. Vater, da kommen ein paar aus der Küche,
Sehen nicht aus, als wär' viel zu nehmen.
Bauer. Sind einheimische, geborne Böhmen,
Von des Terschkas Karabinieren,
Liegen schon lang in diesen Quartieren.
Unter allen die schlimmsten just,
Spreizen sich, werfen sich in die Brust,
Thun, als wenn sie zu fürnehm wären,
Mit dem Bauer ein Glas zu leeren.
Aber dort seh' ich die drei scharfe Schützen
Linker Hand um ein Feuer sitzen,
Sehen mir aus wie Tyroler schier [1].
Emmerich komm! an die wollen wir,
Lustige Vögel, die gerne schwatzen,
Tragen sich sauber und führen Batzen [2]. (Gehen nach den Zelten.)

Zweiter Auftritt.

Vorige. Wachtmeister. Trompeter. Uhlan.

Trompeter. Was will der Bauer da? Fort, Halunk [3]!
Bauer. Gnädige Herren, einen Bissen und Trunk!
Haben heut noch nichts Warmes gegessen.
Trompeter. Ei, das muß immer saufen und fressen.
Uhlan (mit einem Glase).
Nichts gefrühstückt? Da, trink, du Hund!
(Führt den Bauer nach dem Zelte; jene kommen vorwärts.)
Wachtmeister (zum Trompeter).
Meinst du, man hab' uns ohne Grund
Heute die doppelte Löhnung gegeben,

1. Schier. Voy. page 10, note 6.
2. Batzen. Petite monnaie de 13 à 4 centimes; ici dans le sens général d'argent. Frappé d'abord à Berne, le Batze a tiré son nom du Bätz = Bär (ours), dont il portait l'effigie. Ra- doivent leur nom à une origine semblable. Sur le florin de Florence on voyait une fleur et sur le kreuzer une croix.
3. Halunk, coquin. Le mot ne date que du seizième siècle; on n'en con-

Nur daß wir flott und lustig leben?
Trompeter. Die Herzogin kommt ja heute herein
Mit dem fürstlichen Fräulein —
Wachtmeister. Das ist nur der Schein.
Die Truppen, die aus fremden Landen
Sich hier vor Pilsen[1] zusammen fanden,
Die sollen wir gleich an uns locken
Mit gutem Schluck und guten Brocken,
Damit sie sich gleich zufrieden finden
Und fester sich mit uns verbinden.
Trompeter. Ja, es ist wieder was im Werke.
Wachtmeister. Die Herrn Generäle und Kommendanten —
Trompeter. Es ist gar nicht geheuer wie ich merke.
Wachtmeister. Die sich so dick[2] hier zusammen fanden --
Trompeter. Sind nicht für die Langweil herbemüht.
Wachtmeister. Und das Gemunkel und das Geschicke —
Trompeter. Ja, ja!
Wachtmeister. Und von Wien die alte Perrücke[3],
Die man seit gestern herumgehn sieht,
Mit der guldenen Gnadenkette,
Das hat was zu bedeuten, ich wette.
Trompeter. Wieder so ein Spürhund, gebt nur Acht,
Der die Jagd auf den Herzog macht.
Wachtmeister. Merkst du wohl? Sie trauen uns nicht,
Fürchten des Friedländers heimlich Gesicht.
Er ist ihnen zu hoch gestiegen,
Möchten ihn gern herunterkriegen[4].
Trompeter. Aber wir halten ihn aufrecht, wir,
Dächten doch alle, wie ich und ihr!
Wachtmeister. Unser Regiment und die andern vier,

1. Wallenstein avait convoqué ses généraux à Pilsen pour leur faire part de ses projets de trahison.

2. Dick. Ce mot rappelle l'expression d'Horace : « densum humeris vulgus. » (*Odes*, II, 13.)

3. Perrücke. Il s'agit ici de Questenberg, le conseiller de l'Empereur, qui avait été envoyé au camp pour faire savoir à Wallenstein la volonté de son maître.

4. Herunterkriegen. Le mot kriegen est employé par le peuple dans le sens de bekommen.

Die der Terschka anführt, des Herzogs Schwager,
Das resoluteste Corps im Lager,
Sind ihm ergeben und gewogen.
Hat er uns selbst doch herangezogen
Alle Hauptleute setzt' er ein,
Sind alle mit Leib und Leben sein.

Dritter Auftritt.

Kroat mit einem Halsschmuck. Scharfschütze folgt. Vorige.

Scharfschütz. Kroat, wo hast du das Halsband gestohlen?
Handle dir's ab! dir ist's doch nichts nütz.
Geb dir dafür das Paar Terzerolen[1].
Kroat. Nix, nix! Du willst mich betrügen, Schütz.
Scharfschütz. Nun! geb dir auch noch die blaue Mütz,
Hab sie so eben im Glücksrad gewonnen.
Siehst du? Sie ist zum höchsten Staat[2].
Kroat (läßt das Halsband in der Sonne spielen).
's ist aber von Perlen und edelm Granat.
Schau, wie das flinkert in der Sonnen[3]!
Scharfschütz (nimmt das Halsband).
Die Feldflasche noch geb' ich drein, (Besieht es).
Es ist mir nur um dem schönen Schein.
Trompeter. Seht nur, wie der den Kroaten prellt!
Halbpart, Schütze, so will ich schweigen.
Kroat (hat die Mütze aufgesetzt). Deine Mütze mir wohlgefällt[4]!
Scharfschütz (winkt dem Trompeter).
Wir tauschen hier! Die Herrn sind Zeugen!

1. Terzerolen. De l'italien *terzevolo*, pistolet d'arçon.
2. Staat. Dans le sens de Putz.
3. In der Sonnen. Vieux datif. Autrefois les féminins avaient, excepté au nom. sing., la terminaison en à tous les cas du sing. et du plur. Quelques composés ont gardé l'ancienne désinence du génitif. Sonnenschein, Sonnenlicht (lumière du soleil).
4. Cette inversion est faite à cause du rhythme.

Vierter Auftritt.

Vorige. Konstabler[1].

Konst. (tritt zum Wachtmeister). Wie ist's, Bruder Karabinier?
Werden wir uns lang noch die Hände wärmen,
Da die Feinde schon frisch im Feld herum schwärmen?
Wachtmeister. Thut's Ihm so eilig, Herr Konstabel?
Die Wege sind noch nicht praktikabel.
Konstabler. Mir nicht. Ich sitze gemächlich hier;
Aber ein Eilbot' ist angekommen,
Meldet, Regensburg[2] sei genommen..
Trompeter. Ei, da werden wir bald aufsitzen.
Wachtm. Wohl gar, um dem Bayer sein Land zu schützen,
Der dem Fürsten so unfreund[3] ist?
Werden uns eben nicht sehr erhitzen.
Konstabler. Meint ihr? — Was ihr nicht alles wißt!

Fünfter Auftritt.

Vorige. Zwei Jäger. Dann Marketenderin. Soldatenjungen Schulmeister. Aufwärterin.

Erster Jäger. Sieh, sieh!
Da treffen wir lustige Compagnie.
Trompeter. Was für Grünröck mögen das sein?
Treten ganz schmuck und stattlich ein.
Wachtmeist. Sind Holkische[4] Jäger; die silbernen Tressen
Holten sie sich nicht auf der Leipziger Messen[5].

1. Konstabler, canonnier.

2. Ratisbonne était une ville impériale, dont l'électeur Maximilien de Bavière s'était emparé par ruse, sur le conseil de Tilly. Bernard de Weimar l'enleva à son tour aux Bavarois et leur coupa ainsi toute communication avec la Bohême. Le succès des Suédois, qui était un grave échec pour les armées impériales, eut un grand retentissement.

3. L'Électeur de Bavière, Maximilien, avait demandé la destitution de Wallenstein à la diète de Ratisbonne.

4. Le général Holk était connu pour sa cruauté et sa rapacité : sur l'ordre de Wallenstein, il dévasta la Saxe et prit Leipzig ; il mourut peu après à Adorf, à la suite de ses débauches.

5. Messen, cf. scène 3, note 3. Le

Market. (kommt und bringt Wein). Glück zur Ankunft, ihr Herrn!
Erster Jäger. Was? der Blitz!
Das ist ja die Gustel aus Blasewitz[1].
Marketender. I freilich! Und Er ist wohl gar, Mußjö,
Der lange Peter aus Itzehö?
Der seines Vaters goldene Füchse[2]
Mit unserm Regiment hat durchgebracht
Zu Glückstadt, in einer lustigen Nacht —
Erst. Jäger. Und die Feder vertauscht mit der Kugelbüchse.
Marketenderin. Ei, da sind wir alte Bekannte!
Erster Jäger. Und treffen uns hier im böhmischen Lande.
Marketend. Heute da, Herr Vetter, und morgen dort —
Wie einen der rauhe Kriegesbesen
Liegt und schüttelt von Ort zu Ort;
Bin indeß weit herum gewesen.
Erster Jäger. Will's Ihr glauben! Das stellt sich dar.
Marketenderin. Bin hinauf bis nach Temeswar[3]
Gekommen mit den Bagagewagen,
Als wir den Mansfelder[4] thäten jagen.
Lag mit dem Friedländer vor Stralsund[5],

not Messe, messe, vient de la — formule *missa est concio*. Il sert aussi à désigner les foires qui coïncidaient avec quelque fête religieuse; cf. Kirmeß (Kirchweihfest), *kermesse*.

1. Die Gustel aus Blasewitz. Schiller donne à la vivandière le nom de Gustel, qui était celui de la fille de l'aubergiste de Blasewitz, où le poète se rendait quelquefois pendant le séjour qu'il fit à Dresde en 1786. D'après la biographie de Schiller, Emilie Palleske, Gustel rappellerait Augusta Segadin, dont la famille habitait à Blasewitz. „Gegenüber von Loschwitz liegt das Dorf Blasewitz. Dort besaß ein Herr Segadin ein Gut. Herr Segadin war mit Körner's befreundet seine Tochter Augusta war ein munteres und ausnehmend schönes Mädchen. Mit ihr soll Schiller auf dem heitersten Neckfuß gestanden haben. Das Andenken an diesen Krieg mischte sich selbst in das gewaltige Bild eines andern Krieglebens. Sein Gustel von Blasewitz erregte im Körner'schen Kreise große Heiterkeit." — Gustel starb als verwittwete Senator Renner am 24. Februar 1856.

2. Füchse. Petite monnaie de cuivre. L'adj. golden montre qu'il s'agit de pièces d'or.

3. Temeswar. Ville du banat de Temes dans la Hongrie méridionale.

4. Le comte de Mansfeld, célèbre condottiere de cette époque, s'était mis tour à tour au service de l'union protestante, de Frédéric V, comte palatin, de la Hollande, du Danemark. Il mourut en 1626 à Zara, en Dalmatie, au moment où il allait tenter de nouveau la fortune à Venise.

5. Wallenstein avait juré de prendre Stralsund, dût cette ville

Ging mir dorten die Wirthschaft zu Grund.
Zog mit dem Succurs vor Mantua,
Kam wieder heraus mit dem Feria,
Und mit einem spanischen Regiment
Hab' ich einen Abstecher gemacht nach Gent[1].
Jetzt will ich's im böhmischen Land probieren,
Alte Schulden, eincassieren —
Ob mir der Fürst hilft zu meinem Geld.
Und das dort ist mein Marketenderzelt.

Erster Jäger. Nun, da trifft Sie alles beisammen an!
Doch wo hat Sie den Schottländer hingethan,
Mit dem Sie damals herumgezogen?

Marketend. Der Spitzbub! Der hat mich schön betrogen.
Fort ist er! Mit allem davon gefahren,
Was ich mir thät am Leibe ersparen.
Ließ mir nichts, als den Schlingel da!

Soldatenjunge (kommt gesprungen).
Mutter! sprichst du von meinem Papa?

Erster Jäger. Nun, nun, das muß der Kaiser ernähren.
Die Armee sich immer muß neu gebären.

Soldatenschulmeister (kommt).
Fort in die Feldschule[2]! Marsch, ihr Buben!

Erst. Jäger. Das fürcht[3] sich auch vor der engen Stuben!

Aufwärterin (kommt). Base, sie wollen fort.

Marketenderin. Gleich, gleich!

Erst. Jäger. Ei, wer ist denn das kleine Schelmengesichte?

Market. s' ist meiner Schwester Kind — aus dem Reich.

Erst. Jäger. Ei, also eine liebe Nichte? (Marketender. geht).

Zweiter Jäger (das Mädchen haltend).
Bleib Sie bei uns doch, artiges Kind.

être attachée au ciel par des chaînes. On sait qu'il y échoua.

1. Gent. La vivandière décrit ici les différentes campagnes qu'elle avait faites avec les troupes espagnoles, commandées par Alvarez, duc de Feria.

2. Fort in die Feldschule. Au dix-septième siècle les femmes suivaient leurs maris à la guerre; les enfants allaient à l'école établie dans le camp. On sous-entend avec fort un verbe de mouvement.

3. Fürcht pour fürchtet.

Aufwärt. Gäste dort zu bedienen sind. (Macht sich los u. geht.)
Erster Jäger. Das Mädchen ist kein übler Bissen! —
Und die Muhme — beim Element!
Was haben die Herrn vom Regiment
Sich um das niedliche Lärvchen gerissen!
Was man nicht alles für Leute kennt,
Und wie die Zeit von dannen rennt. —
Was werd' ich noch alles erleben müssen!
(Zum Wachtmeister und Trompeter.)
Euch zur Gesundheit, meine Herrn! —
Laßt uns hier auch ein Plätzchen nehmen.

Sechster Auftritt.

Jäger. Wachtmeister. Trompeter.

Wachtmeister. Wir danken schön. Von Herzen gern.
Wir rücken zu. Willkommen in Böhmen!
Erster Jäger. Ihr sitzt hier warm. Wir, in Feindes Land,
Mußten derweil uns schlecht bequemen.
Trompeter. Man sollt's euch nicht ansehn, ihr seid galant.
Wachtmeist. Ja, ja, im Saalkreis[1] und auch in Meißen[2]
Hört man euch Herrn nicht besonders preisen.
Zweit. Jäger. Seid mir doch still! Was will das heißen?
Der Kroat es ganz anders trieb,
Uns nur die Nachlese' übrig blieb.
Trompeter. Ihr habt da einen saubern Spitzen[3]
Am Kragen, und wie euch die Hosen sitzen!
Die feine Wäsche, der Federhut!

1. La Saale prend sa source en Bavière et se jette dans l'Elbe. Le mot Saalkreis (cercle de la Saale) désigne ici les pays que traverse cette rivière, c'est-à-dire une partie de la Bavière, de la Thuringe et de la Prusse.
2. Meißen, ville de la Saxe.
3. La peinture de ces petits détails, qui donnent tant de vie à la physionomie des différents personnages, était assez étrangère au talent de Schiller; c'est pour cela qu'on avait cru que le *Camp de Wallenstein* était en grande partie de la plume de Gœthe. On peut faire la même remarque pour beaucoup d'autres passages de cette pièce.

Was das alles für Wirkung thut!
Daß doch den Burschen das Glück soll scheinen,
Und so was kommt nie an unser Einen!

Wachtmeist. Dafür sind wir des Friedländers Regiment,
Man muß uns ehren und respectieren.

Erster Jäger. Das ist für uns andre kein Compliment,
Wir eben so gut seinen Namen führen.

Wachtmeister. Ja, ihr gehört auch so zur ganzen Masse.

Erster Jäger. Ihr seid wohl von einer besondern Rasse?
Der ganze Unterschied ist in den Röcken,
Und ich ganz gern mag in meinem stecken.

Wachtmeister. Herr Jäger, ich muß euch nur bedauern,
Ihr lebt so draußen bei den Bauern;
Der feine Griff und der rechte Ton,
Das lernt sich nur um des Feldherrn Person.

Erster Jäger. Sie bekam euch übel, die Lection.
Wie er räuspert, und wie er spuckt,
Das habt ihr ihm glücklich abgeguckt;
Aber sein Schenie, ich meine, sein Geist
Sich nicht auf der Wachparade weist.

Zweiter Jäger. Wetter auch! wo ihr nach uns fragt,
Wir heißen des Friedländers wilde Jagd
Und machen dem Namen keine Schande —
Ziehen frech durch Feindes und Freundes Lande,
Querfeldein durch die Saat, durch das gelbe Korn —
Sie kennen das Holkische Jägerhorn!
In einem Augenblick fern und nah,
Schnell wie die Sündfluth, so sind wir da —
Wie die Feuerflamme bei dunkler Nacht
In die Häuser fähret, wenn niemand wacht —
Da hilft keine Gegenwehr, keine Flucht,
Keine Ordnung gilt mehr und keine Zucht. —
Es sträubt sich — der Krieg hat kein Erbarmen —
Das Mägdlein in unsern sehnigten Armen —
Fragt nach, ich sag's nicht, um zu prahlen;

In Baireuth[1], im Voigtland[2], in Westphalen,
Wo wir nur durchgekommen sind —
Erzählen Kinder und Kindeskind
Nach hundert und aber[3] hundert Jahren
Von dem Volk noch und seinen Schaaren.

Wachtmeist. Nun, da sieht man's! Der Saus und Braus[4],
Macht denn der den Soldaten aus?
Das Tempo macht ihn, der Sinn und Schick,
Der Begriff, die Bedeutung, der feine Blick.

Erster Jäger. Die Freiheit macht ihn. Mit euren Fratzen[5]!
Daß ich mit euch soll darüber schwatzen. —
Lief ich darum aus der Schul' und Lehre,
Daß ich die Frohn'[6] und die Galeere,
Die Schreibstub' und ihre engen Wände
In dem Feldlager wiederfände? —
Flott will ich leben und müßig gehn,
Alle Tage was Neues sehn,
Mich dem Augenblick frisch vertrauen,
Nicht zurück, auch nicht vorwärts schauen —
Drum hab' ich meine Haut dem Kaiser verhandelt,
Daß keine Sorg' mich mehr anwandelt.
Führt mich ins Feuer frisch hinein,
Ueber den reißenden, tiefen Rhein —
Der dritte Mann soll verloren sein;
Werde mich nicht lang sperren und zieren[7] —
Sonst muß man mich aber, ich bitte sehr,
Mit nichts weiter incommodieren.

Wachtmeister. Nu, nu, verlangt ihr sonst nichts mehr?

1. Baireuth, ville de la Bavière.
2. Le Voigtland désigne le sud du royaume de Saxe.
3. Aber, encore une fois.
4. Der Saus und Braus. Ces deux mots sont toujours employés ensemble pour marquer les plaisirs tumultueux de la vie. On dit : in Saus und Braus leben
5. Fratzen, grimaces, sorneltes.
6. Die Frohne, la corvée. Ce mot nous ramène à l'ancienne expression *vrô*, le maître, qui nous rappelle le gothique *frauja*, le seigneur. La langue moderne en a gardé le mot Frau, qui a proprement le sens de *domina, hera*. C'est le nom le plus noble qu'on puisse donner à une femme allemande.
7. Sich zieren, faire des façons.

Das ließ sich unter dem Wamms da finden.

Erst. Jäger. Was war das nicht für ein Placken und Schinden
Bei Gustav, dem Schweden, dem Leuteplager[1]!
Der machte eine Kirch' aus seinem Lager,
Ließ Betstunde halten, des Morgens, gleich
Bei der Reveille und beim Zapfenstreich.
Und wurden wir manchmal ein wenig munter,
Er kanzelt' uns selbst wohl vom Gaul[2] herunter.

Wachtmeister. Ja, es war ein gottesfürchtiger Herr.

Erster Jäger. Dirnen, die ließ er gar nicht passieren,
Mußten sie gleich zur Kirche führen.
Da lief ich, konnt's nicht ertragen mehr.

Wachtmeister. Jetzt geht's dort auch wohl anders her.

Erster Jäger. So ritt ich hinüber zu den Liguisten[3],
Sie thäten sich just gegen Magdeburg[4] rüsten.
Ja, das war schon ein ander Ding!
Alles da lustiger, loser ging,
Soff und Spiel und Mädels die Menge!
Wahrhaftig, der Spaß war nicht gering,
Denn der Tilly verstand sich aufs Kommandieren.
Dem eigenen Körper war er strenge,
Dem Soldaten ließ er Vieles passieren,
Und ging's nur nicht aus seiner Kassen,
Sein Spruch war: leben und leben lassen.
Aber das Glück blieb ihm nicht stät —
Seit der Leipziger Fatalität[5]
Wollt' es eben nirgends mehr flecken[6],
Alles bei uns gerieth ins Stecken[7];

1. Il fait sans le vouloir l'éloge du roi de Suède.

2. Gaul. Ce mot, qui est employé souvent comme terme de mépris, désignait originairement, sous la forme de *Gâl*, un verrat et en général un mâle.

3. Pour résister à l'Union protestante, l'évêque de Wurzbourg eut l'idée de former la Ligue des États catholiques. L'Électeur de Bavière en était le chef et Tilly le général.

4. Allusion aux *Noces de Magdebourg*.

5. Tilly fut battu à Leipzig (1631) par Gustave Adolphe.

6. Flecken, réussir.

7. Stecken, pour Stocken.

Wo wir erschienen und pochten an,
Ward nicht gegrüßt noch aufgethan.
Wir mußten uns drücken von Ort zu Ort,
Der alte Respect war eben fort. —
Da nahm ich Handgeld von den Sachsen,
Meinte, da müßte mein Glück recht wachsen.

Wachtmeister. Nun, da kamt ihr ja eben recht
Zur böhmischen Beute.

Erster Jäger. Es ging mir schlecht.
Sollten da strenge Mannszucht halten,
Durften nicht recht als Feinde walten,
Mußten des Kaisers Schlösser bewachen,
Viel Umständ' und Complimente machen,
Führten den Krieg, als wär's nur Scherz,
Hatten für die Sach nur ein halbes Herz,
Wollten's mit niemand ganz verderben[1],
Kurz, da war wenig Ehr zu erwerben,
Und ich wär' bald für[2] Ungeduld
Wieder heimgelaufen zum Schreibepult,
Wenn nicht eben auf allen Straßen
Der Friedländer hätte werben lassen.

Wachtmeister. Und wie lang denkt ihr's hier auszuhalten?

Erster Jäger. Spaßen nur! So lange der thut walten,
Denk' ich euch, mein Seel! an kein Entlaufen.
Kann's der Soldat wo besser kaufen? —
Da geht alles nach Kriegessitt',
Hat alles 'nen großen Schnitt,
Und der Geist, der im ganzen Corps thut leben,
Reißet gewaltig, wie Windesweben,
Auch den untersten Reiter mit.
Da tret' ich auf mit beherztem Schritt,
Darf über den Bürger kühn wegschreiten,

1. Le premier chasseur caractérise parfaitement l'attitude de Jean-George de Saxe. Quoique l'allié des Suédois, ce prince redoutait leur influence en Allemagne et ménageait le plus possible l'Empereur qu'il combattait.

2. für pour `vor`.

Wie der Feldherr über der Fürsten Haupt.
Es ist hier wie in den alten Zeiten,
Wo die Klinge noch alles thät[1] bedeuten;
Da gibt's nur ein Vergehn und Verbrechen;
Der Ordre fürwitzig[2] widersprechen.
Was nicht verboten ist, ist erlaubt;
Da fragt niemand, was einer glaubt.
Es gibt nur zwei Ding' überhaupt!
Was zur Armee gehört und nicht;
Und nur der Fahne bin ich verpflicht[3].

Wachtmeister. Jetzt gefallt ihr mir, Jäger, Ihr sprecht
Wie ein Friedländischer Reitersknecht.

Erster Jäger. Der führt's Kommando nicht wie ein Amt,
Wie eine Gewalt, die vom Kaiser stammt!
Es ist ihm nicht um des Kaisers Dienst,
Was bracht' er dem Kaiser für Gewinnst?
Was hat er mit seiner großen Macht
Zu des Landes Schirm und Schutz vollbracht?
Ein Reich von Soldaten wollt' er gründen,
Die Welt anstecken und entzünden,
Sich alles vermessen und unterwinden —

Trompeter. Still, wer wird solche Worte wagen!

Erster Jäger. Was ich denke, das darf ich sagen.
Das Wort ist frei, sagt der General.

Wachtmeister. So sagt er, ich hört's wohl einigemal,
Ich stand dabei. „Das Wort ist frei,
„Die That ist stumm, der Gehorsam blind,"
Dies urkundlich seine Worte sind.

Erster Jäger. Ob's just seine Wort' sind, weiß ich nicht:
Aber die Sach ist so, wie er spricht.

Zweiter Jäger. Ihm schlägt das Kriegsglück nimmer um,
Wie's wohl bei andern pflegt zu geschehen.

1. Thät. Voy. page 10, note 8.
2. Fürwitzig. La proposition für s'employait anciennement dans le sens de vor. Cf. les expressions Fürtuch (tablier), für und für (toujours).
3. Verpflicht, pour verpflichtet.

Der Tilly überlebte seinen Ruhm.
Doch unter des Friedländers Kriegspanieren,
Da bin ich gewiß zu victorisieren[1].
Er bannet das Glück, es muß ihm stehen.
Wer unter seinem Zeichen thut fechten,
Der steht unter besondern Mächten.
Denn das weiß ja die ganze Welt,
Daß der Friedländer einen Teufel
Aus der Hölle im Solde hält.

Wachtmeister. Ja, daß er fest ist, das ist kein Zweifel;
Denn in der blut'gen Affair bei Lützen
Ritt er euch unter des Feuers Blitzen
Auf und nieder mit kühlem Blut.
Durchlöchert von Kugeln war sein Hut,
Durch den Stiefel und Koller fuhren
Die Ballen, man sah die deutlichen Spuren;
Konnt' ihm keine die Haut nur ritzen,
Weil ihn die höllische Salbe thät schützen.

Erster Jäger. Was wollt' ihr da für Wunder bringen!
Er trägt ein Koller von Elendshaut,
Das keine Kugel kann durchdringen.

Wachtmeister. Nein, es ist die Salbe von Hexenkraut,
Unter Zaubersprüchen gekocht und gebraut.

Trompeter. Es geht nicht zu mit rechten Dingen!

Wachtmeister. Sie sagen, er les' auch in den Sternen
Die künft'gen Dinge, die nahen und fernen;
Ich weiß aber besser, wie's damit ist.
Ein graues Männlein pflegt bei nächtlicher Frist
Durch verschlossene Thüren zu ihm einzugehen:
Die Schildwachen haben's oft angeschrien,
Und immer was Großes ist drauf geschehen,
Wenn je das graue Röcklein kam und erschien.

Zweiter Jäger. Ja, er hat sich dem Teufel übergeben,
Drum führen wir auch das lustige Leben.

1. Victorisieren, être victorieux.

Siebenter Auftritt.

Vorige. Ein Rekrut. Ein Bürger. Dragoner.

Rekrut (tritt aus dem Zelt, eine Blechhaube auf dem Kopfe, eine Weinflasche in der Hand). Grüß den Vater und Vaters Brüder! Bin Soldat, komme nimmer wieder.

Erster Jäger. Sieh, da bringen sie einen Neuen!

Bürger. O, gib Acht, Franz! es wird dich reuen.

Rekrut (singt). Trommeln und Pfeifen,
Kriegrischer Klang!
Wandern und streifen
Die Welt entlang,
Rosse gelenkt,
Muthig geschwenkt,
Schwert an der Seite,
Frisch in die Weite,
Flüchtig und flink,
Frei, wie der Fink
Auf Sträucher und Bäumen
In Himmels-Räumen,
Heisa! ich folge des Friedländers Fahn'!

Zweiter Jäger. Seht mir, das ist ein wackrer Kumpan[1]!

(Sie begrüßen ihn.)

Bürger. O, laßt ihn! er ist guter Leute Kind.

Erster Jäger. Wir auch nicht auf der Straße gefunden sind.

Bürger. Ich sag' euch, er hat Vermögen und Mittel. Fühlt her, das feine Tüchlein am Kittel!

Trompeter. Des Kaisers Rock ist der höchste Titel.

Bürger. Er erbt eine kleine Mützenfabrik.

Zweiter Jäger. Des Menschen Wille, das ist sein Glück

Bürger. Von der Großmutter einen Kram und Laden.

Erster Jäger. Pfui, wer handelt mit Schwefelfaden!

Bürger. Einen Weinschank dazu von seiner Pathen,

1. Kumpan, compagnon.

Ein Gewölbe mit zwanzig Stückfaß Wein.

Trompeter. Den theilt er mit seinen Kameraden.

Zweiter Jäger. Hör du! wir müssen Zeltbrüder sein.

Bürger. Eine Braut läßt er sitzen in Thränen und Schmerz.

Erster Jäger. Recht so, da zeigt er ein eisernes Herz.

Bürger. Die Großmutter wird für Kummer sterben.

Zweiter Jäger. Desto besser, so kann er sie gleich beerben.

Wachtmeister (tritt gravitätisch herzu, dem Rekruten die Hand auf die Blechhaube legend). Sieht Er! Das hat Er wohl erwogen.
Einen neuen Menschen hat Er angezogen;
Mit dem Helm da und Wehrgehäng
Schließt Er sich an eine würdige Meng.
Muß ein fürnehmer[1] Geist jetzt in Ihn fahren —

Erster Jäger. Muß besonders das Geld nicht sparen.

Wachtmeister. Auf der Fortuna ihrem[2] Schiff
Ist Er zu segeln im Begriff;
Die Weltkugel liegt vor Ihm offen.
Wer nichts waget, der darf nichts hoffen.
Es treibt sich der Bürgersmann, träg und dumm,
Wie des Färbers Gaul, nur im Ring herum.
Aus dem Soldaten kann alles werden,
Denn Krieg ist jetzt die Losung auf Erden.
Seh' Er 'mal mich an! In diesem Rock
Führ' ich, sieht Er, des Kaisers Stock.
Alles Weltregiment, muß Er wissen,
Von dem Stock hat ausgehen müssen;
Und das Scepter in Königs Hand
Ist ein Stock nur, das ist bekannt.
Und wer's zum Korporal erst hat gebracht,
Der steht auf der Leiter zur höchsten Macht,
Und so weit kann Er's auch noch treiben.

Erster Jäger. Wenn Er nur lesen kann und schreiben.

Wachtmeister. Da will ich Ihm gleich ein Exempel geben;

1. Fürnehm, autre forme : vornehm.
2. Ihrem est superflu pour le sens; le peuple parle encore aujourd'hui ainsi.

Ich thät's[1] vor Kurzem selbst erleben.
Da ist der Schef vom Dragonercorps,
Heißt Buttler, wir standen als Gemeine
Noch vor dreißig Jahren bei Köln am Rheine,
Jetzt nennt man ihn Generalmajor.
Das macht, er thät sich baß[2] hervor,
Thät die Welt mit seinem Kriegsruhm füllen;
Doch meine Verdienste, die blieben im Stillen.
Ja, und der Friedländer selbst, sieht Er,
Unser Hauptmann und hochgebietender Herr,
Der jetzt alles vermag und kann,
War erst nur ein schlichter Edelmann,
Und weil er der Kriegsgöttin sich vertraut,
Hat er sich diese Größ' erbaut,
Ist nach dem Kaiser der nächste Mann,
Und wer weiß, was er noch erreicht und ermißt,
(Pfiffig.) Denn noch nicht aller Tage Abend ist.

Erster Jäger. Ja, er fing's klein an und ist jetzt so groß!
Denn zu Altorf im Studentenkragen,
Trieb er's, mit Permiß zu sagen,
Ein wenig locker und burschikos[3],
Hätte seinen Famulus[4] bald erschlagen.
Wollten ihn drauf die Nürnberger Herren
Mir nichts, dir nichts ins Carcer sperren;
's war just ein neugebautes Nest,
Der erste Bewohner sollt' es taufen,
Aber wie fängt er's an? Er läßt
Weislich den Pudel voran erst laufen,
Nach dem Hunde nennt sich's bis diesen Tag;

1. Thät's pour thätes. Voy. p. 10, n. 8.

2. Baß, en avant; conservé surtout dans fürbaß. Le moyen haut-allemand emploie le même adverbe dans le sens de meilleur, besser, qui appartient à la même racine. Le gothique nous offre le comparatif *batiza*, d'où est dérivé baß.

3. Burschikos, à la façon d'un Bursche. Les étudiants formaient des sociétés, Burschenschaften, dont les habitudes ne sont pas toujours académiques. Le mot Bursche est latin d'origine : il vient de *bursa*, la bourse qui nourrissait des jeunes gens pauvres appelés *bursarii*.

4. Le *famulus* tient à la fois du domestique et du répétiteur.

Ein rechter Kerl sich dran spiegeln mag.
Unter des Herrn großen Thaten allen
Hat mir das Stückchen besonders gefallen.
(Das Mädchen hat unterdessen aufgewartet; der zweite Jäger schäkert mit ihr.)
Dragoner (tritt dazwischen). Kamerad, laß Er das unterwegen!
Zweiter Jäger. Wer Henker! hat sich da drein zu legen!
Dragoner. Ich will's Ihm nur sagen, die Dirn' ist mein.
Erster Jäger. Der will ein Schätzchen für sich allein!
Dragoner, ist Er bei Troste[1] sag' Er!
Zweiter Jäger. Will was Apartes haben im Lager.
Einer Dirne schön Gesicht
Muß allgemein sein, wie's Sonnenlicht! (Küßt sie.)
Drag. (reißt sie weg). Ich sag's noch einmal, das leid' ich nicht.
Erster Jäger. Lustig, lustig! da kommen die Prager!
Zweiter Jäger. Sucht Er Händel? Ich bin dabei.
Wachtmeister. Fried', ihr Herren! Ein Kuß ist frei!

Achter Auftritt.

Bergknappen treten auf und spielen einen Walzer, erst langsam und dann immer geschwinder. Der erste Jäger tanzt mit der Aufwärterin, die Marketenderin mit dem Rekruten; das Mädchen entspringt, der Jäger hinter ihr her und bekommt den Kapuziner zu fassen, der eben hereintritt.

Kapuziner[2]. Heisa, Juchheia! Dudeldumdei!
Das geht ja hoch[3] her. Bin auch dabei!
Ist das eine Armee von Christen?

1 Bei Troste sein, être dans son bon sens.

2 Le discours du capucin est tiré des *Sermons* d'Abraham a Sancta Clara (Ulric Megerle, 1642-1709) de l'ordre des Augustins et prédicateur de la cour de Vienne. Pour se faire écouter, il donnait à ses idées une forme burlesque, ne dédaignait pas l'anecdote facétieuse, le jeu de mots, l'épigramme, et portait dans la chaire la langue du peuple avec toute sa séve et toute sa verdeur. Outre ses *Sermons*, on a de lui „Judas der Erzschelm“, (Judas, l'archicoquin) en 4 vol. in-4. Schiller a pris pour modèle un des sermons d'Abraham contre les Turcs; ce choix était d'autant meilleur que le capucin avait à parler contre Wallenstein, qu'on regardait comme un ennemi de l'Eglise autant que de l'Empereur.

3. Hoch, cela va bon train.

Sind wir Türken? sind wir Antibaptisten
Treibt man so mit dem Sonntag Spott,
Als hätte der allmächtige Gott
Das Chiragra, könnte nicht drein schlagen?
Ist's jetzt Zeit zu Saufgelagen,
Zu Banketten und Feiertagen?
Quid hic statis otiosi'?
Was steht ihr und legt die Hände in Schooß?
Die Kriegsfuri ist an der Donau los,
Das Bollwerk des Bayerlands ist gefallen,
Regensburg ist in des Feindes Krallen,
Und die Armee liegt hier in Böhmen,
Pflegt den Bauch, läßt sich's wenig grämen,
Kümmert sich mehr um den Krug als den Krieg[2]
Wetzt lieber den Schnabel als den Sabel,
Hetzt sich lieber herum mit der Dirn',
Frißt den Ochsen lieber als den Oxenstirn[3].
Die Christenheit trauert in Sack und Asche,
Der Soldat füllt sich nur die Tasche.
Es ist eine Zeit der Thränen und Noth,
Am Himmel geschehen Zeichen und Wunder,
Und aus den Wolken, blutigroth,
Hängt der Herrgott den Kriegsmantel 'runter[4].
Den Kometen steckt er, wie eine Ruthe,
Drohend am Himmelsfenster aus,
Die ganze Welt ist ein Klagehaus,
Die Arche der Kirche schwimmt in Blute,

1. Abraham a Sancta Clara employait pêle-mêle le latin et l'allemand.

2. Krug et Krieg. On aimait fort à réunir par le son des mots qui contrastaient par le sens. On trouve de même au vers suivant Schnabel et Sabel.

3. Schiller imite ici l'un des procédés favoris du prédicateur de Vienne. Oxenstirn était le chancelier de Suède.

4. Cette image est empruntée à l'original, ainsi que toute la description qui suit. On remarquera encore les assonances de Rheinstrom et de Weinstrom, de Klöster et Nester, de Bisthümer et Wüstthümer (déserts), de Abteien et de Raubteien (maisons de voleurs : mot forgé), de Stifte (maisons pieuses), et de Diebeklüfter (antres de voleurs : autre mot forgé), etc.

n das römische Reich — das Gott erbarm!
Sollte jetzt heißen römisch Arm;
Der Rheinstrom ist worden zu einem Peinstrom,
Die Klöster sind ausgenommene Nester,
Die Bisthümer sind verwandelt in Wüstthümer,
Die Abteien und die Stifter
Sind nun Raubteien und Diebesklüfter,
Und alle die gesegneten deutschen Länder
Sind verkehrt worden in Elender —
Woher kommt das? Das will ich euch verkünden:
Das schreibt sich her von euern Lastern und Sünden,
Von dem Gräuel und Heidenleben,
Dem sich Offizier und Soldaten ergeben.
Denn die Sünd' ist der Magnetenstein,
Der das Eisen ziehet ins Land herein.
Auf das Unrecht, da folgt das Übel[1],
Wie die Thrän' auf den herben Zwiebel,
Hinter dem U kömmt gleich das Weh,
Das ist die Ordnung im ABC.
Ubi erit victoriæ spes,
Si offenditur Deus? Wie soll man siegen,
Wenn man die Predigt schwänzt[2] und die Meß,
Nichts thut, als in den Weinhäusern liegen?
Die Frau in dem Evangelium
Fand den verlornen Groschen wieder,
Der Saul seines Vaters Esel wieder,
Der Joseph seine saubern[3] Brüder;
Aber wer bei den Soldaten sucht
Die Furcht Gottes und die gute Zucht
Und die Scham, der wird nicht viel finden,
Thät' er auch hundert Laternen anzünden.

1. Ici le jeu de mots porte sur la suite des lettres de l'alphabet ; l'injustice engendre le mal, et après le mal vient la douleur, de même que le W (qui se prononce comme Weh, douleur) suit l'U (initiale de Uebel).
2. Schwänzt. C'est le terme technique qu'emploient les étudiants pour dire : brûler un cours.
3. Expression ironique.

Zu dem Prediger in der Wüsten,
Wie wir lesen im Evangelisten
Kamen auch die Soldaten gelaufen,
Thaten Buß' und ließen sich taufen,
Fragten ihn: Quid faciemus nos?
Wie machen wir's, daß wir kommen in Abrahams Schooß?
Et ait illis, und er sagt:
Neminem concutiatis,
Wenn ihr niemanden schindet und plackt.
Neque calumniam faciatis,
Niemand verlästert, auf niemand lügt.
Contenti estote, euch begnügt,
Stipendiis vestris, mit eurer Löhnung
Und verflucht jede böse Angewöhnung.
Es ist ein Gebot: Du sollt den Namen
Deines Herrgotts nicht eitel auskramen[1]!
Und wo hört man mehr blasphemieren,
Als hier in den Friedländischen Kriegsquartieren?
Wenn man für jeden Donner und Blitz,
Den ihr losbrennt mit eurer Zungenspitz,
Die Glocken mußt' läuten im Land umher,
Es wär' bald kein Meßner[2] zu finden mehr.
Und wenn euch für jedes böse Gebet,
Das aus eurem ungewaschnen Munde geht,
Ein Härlein ausging aus eurem Schopf,
Über Nacht wär' er geschoren glatt,
Und wär' er so dick wie Absalons Zopf.
Der Josua war doch auch ein Soldat,
König David erschlug den Goliath,
Und wo steht denn geschrieben zu lesen,
Daß sie solche Fluchmäuler sind gewesen?
Muß man den Mund doch, ich sollte meinen,
Nicht weiter aufmachen zu einem Helf Gott[3]!

1. Auskramen, étaler une marchandise.
2. Meßner, sacristain.
3. Helf Gott! Dieu vous soit en aide!

Als zu einem Kreuz Sackerlot![1]
Aber wessen das Gefäß ist gefüllt,
Davon es sprudelt und überquillt.
Wieder ein Gebot ist: Du sollt nicht stehlen.
Ja, das befolgt ihr nach dem Wort,
Denn ihr tragt alles offen fort.
Vor euren Klauen und Geiersgriffen,
Vor euren Praktiken und bösen Kniffen
Ist das Geld nicht geborgen in der Truh[2],
Das Kalb nicht sicher in der Kuh,
Ihr nehmt das Ei und das Huhn dazu.
Was sagt der Prediger? Contenti estote,
Begnügt euch mit eurem Commißbrote[3].
Aber wie soll man die Knechte loben,
Kömmt doch das Ärgerniß von oben!
Wie die Glieder, so auch das Haupt!
Weiß doch niemand, an wen der glaubt!

Erster Jäger. Herr Pfaff! uns Soldaten mag er schimpfen,
Den Feldherrn soll Er uns nicht verunglimpfen.

Kapuziner. Ne custodias gregem meam[4].
Das ist so ein Ahab und Jerobeam,
Der die Völker von der wahren Lehren
Zu falschen Götzen thut verkehren.

Tromp. und Rekrut. Laß Er uns das nicht zweimal hören!

Kapuziner. So ein Bramarbas[5] und Eisenfresser,
Will einnehmen alle festen Schlösser.
Rühmte sich mit seinem gottlosen Mund,
Er müsse haben die Stadt Stralsund,
Und wär' sie mit Ketten an den Himmel geschlossen.

Trompeter. Stopft ihm keiner sein Lästermaul?

Kapuziner. So ein Teufelsbeschwörer und König Saul,

1. Kreuz Sackerlot! c'est un juron.
2. Die Truh, le bahut.
3. Commißbrote, le pain de munition.
4. *Meam* pour *meum*, à cause de la rime.
5. Bramarbas, *Miles gloriosus*. (C'est le nom que le poëte Holberg a donné à l'une de ses comédies. On ne connaît pas l'origine du mot.

So ein Jehu und Holofern,
Verleugnet, wie Petrus, seinen Meister und Herrn,
Drum kann er den Hahn nicht hören krähn —
Beide Jäger. Pfaffe! Jetzt ist's um dich geschehn!
Kapuziner. So ein listiger Fuchs Herodes —
Trompeter und beide Jäger (auf ihn eindringend).
Schweig stille! Du bist des Todes!
Kroaten (legen sich drein). Bleib da, Pfäfflein, fürcht dich nit[1],
Sag dein Sprüchel und theil's uns mit.
Kapuzin. (schreit lauter). So ein hochmüthiger Nebucadnezer!
So ein Sündenvater und muffiger Ketzer[2],
Läßt sich nennen den Wallenstein;
Ja freilich ist er uns allen ein Stein[3]
Des Anstoßes und Ärgernisses,
Und so lang der Kaiser diesen Friedeland
Läßt walten, so wird nicht Fried' im Land.

(Er hat nach und nach bei den letzten Worten, die er mit erhobener Stimme spricht, seinen Rückzug genommen, indem die Kroaten die übrigen Soldaten von ihm abwehren.

Neunter Auftritt.

Vorige, ohne den Kapuziner.

Erster Jäger (zum Wachtmeister).
Sagt' mir, was meint' er mit dem Göckelhahn,
Den der Feldherr nicht krähen hören kann?
Es war wohl nur so gesagt ihm zum Schimpf und Hohne?
Wachtm. Da will ich euch dienen. Es ist nicht ganz ohne[4]

1. Nit pour nicht.
2. Ein muffiger Ketzer, un hérétique rance. Le mot Ketzer est d'origine grecque; il vient de καθαρός. On sait que les hérétiques se croyaient plus purs que les autres hommes. C'est pour cela que les Albigeois avaient pris le nom de Cathares.
3. Jeu de mots sur le nom de Wallenstein, que le capucin fait rimer avec Allen ein Stein, c'est-à-dire que le général est à tous un pierre d'achoppement; de même qu dans le vers suivant le nom d Friedland lui fait dire: „so wird nich Fried' im Land."
4. Es ist nicht ganz ohne, locutio elliptique. Il faut sous-entendre Ursache. Cf. *conditio sine qua non* où le verbe n'est pas exprimé.

Der Feldherr ist wundersam geboren,
Besonders hat er gar kitzlichte Ohren.
Kann die Katze nicht hören mauen,
Und wenn der Hahn kräht, so macht's ihm Grauen.
Erster Jäger. Das hat er mit dem Löwen gemein.
Wachtmeister. Muß alles mausstill um ihn sein.
Den Befehl haben alle Wachen,
Denn er denkt gar zu tiefe Sachen.
Stimmen (im Zelt; Auflauf).
Greift ihn, den Schelm! Schlagt zu! Schlagt zu!
Des Bauern Stimme. Hilfe! Barmherzigkeit!
Andere Stimmen. Friede! Ruh!
Erster Jäger. Hol mich der Teufel! Da setzt's Hiebe.
Zweiter Jäger. Da muß ich dabei sein! (Laufen ins Zelt.)
Marketenderin (kommt heraus). Schelmen und Diebe!
Trompeter. Frau Wirthin, was setzt euch so in Eifer?
Marketend. Der Lump! der Spitzbub! der Straßenläufer!
Das muß mir in meinem Zelt passieren!
Es beschimpft mich bei allen Herrn Officieren.
Wachtmeister. Bäschen, was gibt's denn?
Marketenderin. Was wird's geben?
Da erwischten sie einen Bauer eben,
Der falsche Würfel thät' bei sich haben.
Trompeter. Sie bringen ihn hier mit seinem Knaben.

Zehnter Auftritt.

Soldaten bringen den Bauer geschleppt.

Erster Jäger. Der muß baumeln!
Scharfschützen und Dragon. Zum Profoß! zum Profoß[2]!
Wachtmeister. Das Mandat ist noch kürzlich ausgegangen.
Marketenderin. In einer Stunde seh' ich ihn hangen!

1. Thät. Remarquez encore l'emploi de thun comme auxiliaire. Voy. note 8, page 10.

2. Profoß, le prévôt. De *praepositus*, cf. le mot Probst, prieur, qui a la même origine.

Wachtmeister. Böses Gewerbe bringt bösen Lohn.

Erster Arkeb. (zum andern). Das kommt von der Desperation. Denn seht, erst thut man sie ruinieren,
Das heißt sie zum Stehlen selbst verführen.

Tromp. Was? Was? Ihr red't ihm das Wort noch gar? Dem Hunde! Thut euch der Teufel plagen?

Erster Arkeb. Der Bauer ist auch ein Mensch — so zu sagen.

Erst. Jäg. (zum Trompeter). Laß sie gehen! sind Tiefenbacher[1]. Gevatter Schneider und Handschuhmacher!
Lagen in Garnison zu Brieg,
Wissen viel, was der Brauch ist im Krieg.

Eilfter Auftritt.

Vorige. Küraſſiere.

Erster Küraſſier. Friede! Was gibt's mit dem Bauer da?

Erster Scharfsch. 's ist ein Schelm, hat im Spiel betrogen!

Erster Küraſſier. Hat er dich betrogen etwa?

Erster Scharfschütz. Ja, und hat mich rein ausgezogen.

Erster Küraſſier. Wie? Du bist ein Friedländischer Mann. Kannst dich so wegwerfen und blamieren,
Mit einem Bauer dein Glück probieren[2]?
Der laufe, was er laufen kann.

(Bauer entwischt, die Andern treten zusammen.)

Erster Arkebusier. Der macht kurze Arbeit, ist resolut, Das ist mit solchem Volke gut.
Was ist's für einer? Es ist kein Böhm.

Marketenderin. 's ist ein Wallon! Respect vor dem! Von des Pappenheims Küraſſieren.

Erster Dragoner (tritt dazu).

1 Tiefenbacher. Tiefenbach était un des meilleurs généraux de Wallenstein; il resta fidèle à l'empereur. L'arquebusier parle selon les idées de son chef et défendra dans la scène suivante avec beaucoup de chaleur les droits du souverain contre les prétentions des autres soldats.

2. Le cuirassier, en faisant échapper le paysan et en reprochant sa conduite au tirailleur, se montre digne soldat de Max.

Der Piccolomini, der junge, thut[1] sie jetzt führen
Den haben sie sich aus eigner Macht
Zum Oberst gesetzt in der Lützner Schlacht,
Als der Pappenheim umgekommen.
Erst. Arkebusier. Haben sie sich so was 'rausgenommen[2]?
Erster Dragoner. Dies Regiment hat was voraus.
Es war immer voran bei jedem Strauß[3]
Darf auch seine eigene Justiz ausüben,
Und der Friedländer thut's besonders lieben.
Erst. Kür. (zum andern). Ist's auch gewiß? Wer bracht es aus?
Zweiter Kür. Ich hab's aus des Oberst's eigenem Munde.
Erster Küras. Was Teufel! Wir sind nicht ihre Hunde.
Erster Jäger. Was haben die da? Sind voller Gift.
Zweiter Jäger. Ist's was, ihr Herrn, das uns mitbetrifft?
Erster Küraſſier. Es hat sich keiner drüber zu freuen.
(Soldaten treten herzu).
Sie wollen uns in die Niederland' leihen;
Küraſſiere, Jäger, reitende Schützen,
Sollen achttausend Mann aufsitzen.
Marketend. Was? Was? Da sollen wir wieder wandern?
Bin erst seit gestern zurück aus Flandern.
Zweiter Küraſſier (zu den Dragonern).
Ihr Buttlerischen sollt auch mitreiten.
Erster Küraſſier. Und absonderlich wir Wallonen.
Marketend. Ei, das sind ja die allerbesten Schwadronen!
Erster Küras. Den aus Mailand[4] sollen wir hinbegleiten.
Erster Jäger. Den Infanten! Das ist ja kurios!
Zweiter Jäger. Den Pfaffen! da geht der Teufel los.
Erster Küraſſier. Wir sollen von dem Friedländer lassen.

1. Thut, employé comme auxiliaire.
2. 'rausgenommen, pour herausgenommen; sich etwas herausnehmen, prendre un droit.
3. Strauß, le combat; c'est proprement dit le prix du combat; de là : ein blutiger Strauß.
4. Den aus Mailand. Le cardinal-infant, frère de Philippe IV d'Espagne et gouverneur de Milan, avait levé une armée de 14,000 hommes, qui devait opérer indépendamment de Wallenstein. L'Empereur, en ordonnant à ce dernier de donner aux Espagnols huit de ses régiments de cavalerie, croyait avoir trouvé le moyen de l'affaiblir, sans violer le traité qu'il avait conclu avec lui.

Der den Soldaten so nobel hält,
Mit dem Spanier ziehen zu Feld.
Dem Knauser, den wir von Herzen hassen?
Nein, das geht nicht! Wir laufen fort.

Trompeter. Was zum Henker sollen wir dort?
Dem Kaiser verkaufen wir unser Blut.
Und nicht dem hispanischen rothen Hut.

Zw. Jäger. Auf des Friedländers Wort und Credit alle
Haben wir Reitersdienst genommen;
Wär's nicht aus Lieb' für den Wallenstein,
Der Ferdinand hätt' uns nimmer bekommen.

Erster Drag. Thät uns der Friedländer nicht formieren?
Seine Fortuna soll uns führen.

Wachtmeister. Laßt euch bedeuten, hört mich an.
Mit dem Gered' da ist's nicht gethan.
Ich sehe weiter, als ihr alle,
Dahinter steckt eine böse Falle.

Erster Jäger. Hört das Befehlbuch! Stille doch!

Wachtmeister. Bäschen Gustel, füllt mir erst noch
Ein Gläschen Melnecker für den Magen,
Alsdann will ich euch meine Gedanken sagen.

Marketenderin (ihm einschenkend).
Hier, Herr Wachtmeister! Er macht mir Schrecken.
Es wird doch nichts Böses dahinter stecken!

Wachtmeister. Seht, ihr Herrn, das ist all' recht gut,
Daß Jeder das Nächste bedenken thut;
Aber, pflegt der Feldherr zu sagen,
Man muß immer das Ganze überschlagen.
Wir nennen uns alle des Friedländers Truppen.
Der Bürger, er nimmt uns ins Quartier
Und pflegt uns und kocht uns warme Suppen.
Der Bauer muß den Gaul und den Stier
Vorspannen an unsre Bagagewagen,
Vergebens wird er sich drüber beklagen.

1. All po alles.

Läßt sich ein Gefreiter[1] mit sieben Mann
In einem Dorfe von weitem spüren,
Er ist die Obrigkeit drinn und kann
Nach Lust drinn walten und commandieren.
Zum Henker! sie mögen uns alle nicht,
Und sähen des Teufels sein Angesicht
Weit lieber, als unsre gelben Kolleter,
Warum schmeißen[2] sie uns nicht aus dem Land? Potz Wetter!
Sind uns an Anzahl doch überlegen,
Führen den Knüttel, wie wir den Degen.
Warum dürfen wir ihrer lachen?
Weil wir einen furchtbaren Haufen ausmachen!

Erster Jäger. Ja, ja, im Ganzen, da sitzt die Macht!
Der Friedländer hat das wohl erfahren,
Wie er dem Kaiser vor acht — neun Jahren
Die große Armee zusammenbracht.
Sie wollten erst nur von Zwölftausend hören:
Die, sagt' er, die kann ich nicht ernähren;
Aber ich will Sechzigtausend werben,
Die, weiß ich, werden nicht Hungers sterben.
Und so wurden wir Wallensteiner.

Wachtmeister. Zum Exempel, da hack' mir einer
Von den fünf Fingern, die ich hab'
Hier an der Rechten den kleinen ab.
Habt ihr mir den Finger blos genommen?
Nein, beim Kukuk, ich bin um die Hand gekommen!
's ist nur ein Stumpf und nichts mehr werth.
Ja, und diese achttausend Pferd,
Die man nach Flandern jetzt begehrt,
Sind von der Armee nur der kleine Finger.
Läßt man sie ziehn, ihr tröstet euch,
Wir seien um ein Fünftel nur geringer?
Prost't Mahlzeit[3]! da fällt das Ganze gleich.

1. Ein Gefreiter, un caporal. On l'appelle ainsi parce qu'il est délivré des corvées.

2. Schmeißen pour werfen.

3. Prost't Mahlzeit, bien du plaisir

Die Furcht ist weg, der Respect, die Scheu,
Da schwillt dem Bauer der Kamm auf's neu,
Da schreiben sie uns in der Wiener Kanzlei
Den Quartier- und den Küchenzettel,
Und es ist wieder der alte Bettel.
Ja, und wie lang wird's stehen an,
So nehmen sie uns auch noch den Feldhauptmann —
Sie sind ihm am Hofe so nicht grün [1],
Nun, da fällt eben alles hin!
Wer hilft uns dann wohl zu unserm Feld?
Sorgt, daß man uns die Contracte hält?
Wer hat den Nachdruck und hat den Verstand,
Den schnellen Witz und die feste Hand,
Diese gestückelten Heeresmassen
Zusammen zu fügen und zu passen?
Zum Exempel — Dragoner — sprich:
Aus welchem Vaterland schreibst du dich?

Erster Dragoner. Weit aus Hibernien [2] her komm' ich.

Wachtmeister (zu den beiden Küraſſieren).
Ihr, das weiß ich, seid ein Wallon;
Ihr ein Welscher [3]. Man hörts am Ton.

Erst. Küraſſier. Werich bin? ich hab's nie können erfahren:
Sie stahlen mich schon in jungen Jahren.

Wachtmeister. Und du bist auch nicht aus der Näh?

Erster Arkebusier. Ich bin von Buchau am Federsee [4]?

Wachtmeister. Und ihr, Nachbar?

Zweiter Arkebusier. Aus der Schwyz.

Wachtmeister (zum zweiten Jäger).

1. Grün, favorables.
2. Hibernien, l'Irlande.
3. Ein Welscher ou Wälscher, un Italien. Les Allemands appellent ainsi tous leurs voisins romans. Le mot wälsch, proprement *wal-isch*, se rapporte au vieux haut-allemand *walh* ou *walah*, qu'on employait déjà au huitième siècle pour désigner les Gaulois romanisés. A la même racine appartiennent l'anglais *wales* et notre *wallon*. La syllabe *wal* est identique avec *gal*, dont les Romains ont fait *gallus*.
4. Buchau am Federsee. Le lac de Feder se trouve dans le Wurtemberg, cercle du Danube. Il couvrait autrefois presque toute la Souabe supérieure et communiquait avec le lac de Constance.

Was für ein Landsmann bist du, Jäger?
Zweiter Jäger. Hinter Wismar' ist meiner Eltern Sitz.
Wachtmeister (auf den Trompeter zeigend).
Und der da und ich, wir sind aus Eger.
Nun! und wer merkt uns das nun an,
Daß wir aus Süden und aus Norden
Zusammen geschneit und geblasen worden?
Sehen wir nicht aus, wie aus einem Span?
Stehn wir nicht gegen den Feind geschlossen,
Recht wie zusammen geleimt und gegossen?
Greifen wir nicht, wie ein Mühlwerk flink,
In einander auf Wort und Wink?
Wer hat uns so zusammen geschmiedet,
Daß ihr uns nimmer unterschiedet?
Kein andrer sonst, als der Wallenstein!
Erster Jäger. Das fiel mir mein Lebtag nimmer ein,
Daß wir so gut zusammen passen;
Hab' mich immer nur gehen lassen.
Erster Kürassier. Dem Wachtmeister muß ich Beifall geben.
Dem Kriegsstand kämen sie gern ans Leben;
Den Soldaten wollen sie niederhalten,
Daß sie alleine können walten.
's ist eine Verschwörung, ein Complott.
Marketenderin. Eine Verschwörung? Du lieber Gott!
Da können die Herren ja nicht mehr zahlen.
Wachtmeister. Freilich! Es wird alles bankerott.
Viele von den Hauptleuten und Generalen
Stellten aus ihren eignen Kassen
Die Regimenter, wollten sich sehen lassen,
Thäten sich angreifen über Vermögen,
Dachten, es bring' ihnen großen Segen.
Und die alle sind um ihr Geld,
Wenn das Haupt, wenn der Herzog fällt.
Marketend. Ach, du mein Heiland! Das bringt mir Fluch!

1. Wismar, ville du Mecklembourg.

Die halbe Armee steht in meinem Buch.
Der Graf Isolani, der böse Zahler,
Restiert mir allein noch zwei hundert Thaler.

Erster Küraſſier. Was ist da zu machen, Kameraden?
Es ist nur eins, was uns retten kann:
Verbunden können sie uns nichts schaden;
Wir stehen alle für einen Mann.
Laßt sie schicken und ordenanzen,
Wir wollen uns fest in Böhmen pflanzen,
Wir geben nicht nach und marschieren nicht,
Der Soldat jetzt um seine Ehre ficht.

Zw. Jäger. Wir lassen uns nicht so im Land 'rum führen[1]!
Sie sollen kommen, und sollen's probieren!

Erster Arkebuſier. Liebe Herren, bedenkt's mit Fleiß,
's ist des Kaisers Will' und Geheiß.

Trompeter. Werden uns viel um den Kaiser scheren.

Erster Arkebuſier. Laß Er mich das nicht zweimal hören

Trompeter. 's ist aber doch so, wie ich gesagt.

Erster Jäger. Ja, ja, ich hört's immer so erzählen,
Der Friedländer hab' hier allein zu befehlen.

Wachtmeiſt. So ist's auch, das ist sein Beding und Pact[2].
Absolute Gewalt hat er, müßt ihr wissen,
Krieg zu führen und Frieden zu schließen,
Geld und Gut kann er confiscieren.
Kann henken lassen und pardonnieren,

1. 'rumführen pour herumführen.

2. Sein Beding und Pact. Le maréchal des logis est parfaitement informé. Voici au surplus quelques articles du traité : 1° Le duc de Friedland sera et demeurera généralissime tant des armées de Sa Majesté que de celles de la maison d'Autriche et de la couronne d'Espagne. 2° Il sera généralissime *in absolutissima forma*. 3° Le roi de Hongrie ne pourra point paraître à l'armée, ni, à plus forte raison, y prendre aucun commandement. 4° .... 5° .... 6° .... Il aura le droit de confiscation dans tout l'Empire, *in optima forma*. 7° De même plein droit (*liberrime*) de vie et de mort. 8° .... 9° .... Le duc de Friedland sera maître de tous moyens d'argent ou autres, de continuer la guerre. 10° Tous les pays héréditaires de Sa Majesté impériale sont et resteront ouverts au duc de Friedland et à son armée

(Aretin, *Wallenstein*, etc. Ratisbonne, 1806., in-8. Appendice n° 19.)
(*Note de M. Th. Braun.*)

Officiere kann er und Obersten machen,
Kurz, er hat alle die Ehrensachen.
Das hat er vom Kaiser eigenhändig.

Erst. Arkebus. Der Herzog ist gewaltig und hochverständig;
Aber er bleibt doch, schlecht[1] und recht,
Wie wir alle, des Kaisers Knecht.

Wachtmeister. Nicht, wie wir alle! Das wißt ihr schlecht.
Er ist ein unmittelbarer[2] und freier
Des Reiches Fürst, so gut wie der Bayer.
Sah ich's etwa nicht selbst mit an,
Als ich zu Brandeis[3] die Wach gethan,
Wie ihm der Kaiser selbsten erlaubt,
Zu bedecken sein fürstlich Haupt?

Erster Arkebusier. Das war für das Mecklenburger Land,
Das ihm der Kaiser versetzt als Pfand[4].

Erst. Jäg. (zum Wachtmeist.). Wie? in des Kaisers Gegenwart?
Das ist doch seltsam und sehr apart!

Wachtmeister (fährt in die Tasche).
Wollt ihr mein Wort nicht gelten lassen,
Sollt ihr's mit Händen greifen und fassen. (Eine Münze zeigend.)
Weß ist das Bild und Gepräg?

Marketenderin. Weis't her!
Ei, das ist ja ein Wallensteiner!

Wachtmeister. Na, da habt ihr's, was wollt ihr mehr?
Ist er nicht Fürst so gut, als einer?
Schlägt er nicht Geld, wie der Ferdinand?
Hat er nicht eigenes Volk und Land?

1. Schlecht und recht. Locution proverbiale qui signifie ici : somme toute. Le mot schlecht est employé dans le sens de schlicht, simple.

2. Unmittelbarer. Immédiat signifie souverain et est opposé à médiatisé, c'est-à-dire soumis à la souveraineté d'un autre.

3. Brandeis, ville de Bohême, sur l'Elbe.

4. Pfand. Les ducs de Mecklembourg avaient fait alliance avec Christian de Danemark; leur pays fut envahi et dévasté par les troupes impériales; Wallenstein le garda comme gage des sommes qu'il avait avancées à l'empereur et en reçut l'investiture avec le titre de prince de l'Empire en 1628, malgré l'opposition des Bavarois et des Espagnols.

Eine Durchlauchtigkeit[1] läßt er sich nennen!
Drum muß er Soldaten halten können.

Erster Arkebusier. Das disputirt ihm niemand nicht.
Wir aber stehen in des Kaisers Pflicht,
Und wer uns bezahlt, das ist der Kaiser.

Trompeter. Das leugn' ich Ihm, sieht Er, ins Angesicht.
Wer uns nicht zahlt, das ist der Kaiser!
Hat man uns nicht seit vierzig Wochen
Die Löhnung immer umsonst versprochen?

Erst. Arkebusier. Ei was! Das steht ja in guten Händen.

Er. Küras. Fried' ihr Herrn! Wollt ihr mit Schlägen enden?
Ist denn darüber Zank und Zwist,
Ob der Kaiser unser Gebieter ist?
Eben drum, weil wir gern in Ehren
Seine tüchtigen Reiter wären,
Wollen wir nicht seine Heerde sein,
Wollen uns nicht von den Pfaffen und Schranzen[2]
Herum lassen führen und verpflanzen.
Sagt selber! Kommt's nicht dem Herrn zu gut,
Wenn sein Kriegsvolk was auf sich halten thut?
Wer anders macht ihn, als seine Soldaten
Zu dem großmächtigen Potentaten?
Verschafft und bewahrt ihm weit und breit
Das große Wort in der Christenheit?
Mögen sich die sein Joch aufladen,
Die miteffen von seinen Gnaden,
Die mit ihm tafeln im goldnen Zimmer,
Wir, wir haben von seinem Glanz und Schimmer
Nichts, als die Müh' und als die Schmerzen,
Und wofür wir uns halten in unserm Herzen.

Zweiter Jäger. Alle großen Tyrannen und Kaiser
Hielten's so und waren viel weiser.

1. Eine Durchlauchtigkeit, une altesse. Ce mot, qui a aussi la forme de Durchlaucht, vient du participe prétérit du verbe moyen ou haut-allemand *durch-liuhten*, durchleuchten, et signifie donc, en tenant compte du sens de durch, très-luisant, très-brillant.

2. Schranz, courtisan, flagorneur. Hofschranz, schranzen, hofschranzen.

Alles Andre thäten sie hudeln und schänden,
den Soldaten trugen sie auf den Händen.

Erster Küraſſier. Der Soldat muß sich können fühlen.
Wer's nicht edel und nobel treibt,
bleiber weit von dem Handwerk bleibt.
Will ich frisch um mein Leben spielen,
Muß mir noch etwas gelten mehr.
Oder ich lasse mich eben schlachten
Wie der Kroat — und muß mich verachten.

Beide Jäger. Ja, übers Leben noch geht die Ehr'!

Erst. Küraſſier. Das Schwert ist kein Spaten, kein Pflug,
Wer damit ackern wollte, wäre nicht klug.
Es grünt uns kein Halm, es wächst keine Saat,
Ohne Heimath muß der Soldat
Auf dem Erdboden flüchtig schwärmen,
Darf sich an eignem Herd nicht wärmen,
Er muß vorbei an der Städte Glanz,
An des Dörfleins lustigen, grünen Auen,
Die Traubenlese, den Erntekranz
Muß er wandernd von ferne schauen.
Sagt mir, was hat er an Gut und Werth,
Wenn der Soldat sich nicht selber ehrt?
Etwas muß er sein eigen nennen,
Oder der Mensch wird morden und brennen.

Erster Arkebuſier. Das weiß Gott, 's ist ein elend Leben

Erster Küraſſier. Möcht's doch nicht für ein anders geben.
Gelt, ich bin weit in der Welt 'rum kommen,
Hab' alles in Erfahrung genommen.
Hab' der hispanischen Monarchie
Gedient und der Republik Venedig
Und dem Königreich Napoli;
Aber das Glück war mir nirgends gnädig.
Hab' den Kaufmann gesehn und den Ritter
Und den Handwerksmann und den Jesuiter[1],

1. Jesuiter. Forme moins usitée que Jesuit

Und kein Rock hat mir unter allen
Wie mein eisernes Wamms gefallen.

Erster Arkebusier. Nc! das kann ich eben nicht sagen.

Erster Küraſſier. Will einer in der Welt was erjagen,
Mag er sich rühren und mag sich plagen;
Will er zu hohen Ehren und Würden,
Bück' er sich unter die goldnen Bürden;
Will er genießen den Vatersegen,
Kinder und Enkelein um sich pflegen,
Treib' er ein ehrlich Gewerb' in Ruh.
Ich — ich hab' kein Gemüth dazu.
Frei will ich leben und also sterben,
Niemand berauben und niemand beerben
Und auf das Gehudel unter mir
Leicht wegschauen von meinem Thier.

Erster Jäger. Bravo! just so ergeht es mir.

Erster Arkebusier. Lustiger freilich mag sich's haben,
Ueber anderer Köpf[1] wegtraben.

Erster Küraſſier. Kamerad, die Zeiten sind schwer,
Das Schwert ist nicht bei der Wage[2] mehr;
Aber so mag mir's keiner verdenken,
Daß ich mich lieber zum Schwert will lenken,
Kann ich im Krieg mich doch menschlich fassen,
Aber nicht auf mir trommeln lassen.

Erster Arkebusier. Wer ist dran Schuld, als wir Soldaten,
Daß der Nährstand[3] in Schimpf gerathen?
Der leidige Krieg und die Noth und Plag
In die sechzehn Jahr' schon währen mag.

Erster Küraſſier. Bruder, den lieben Gott, da droben,
Es können ihn alle zugleich nicht loben.
Einer will die Sonn', die den andern beschwert;
Dieser wills trocken, was jener feucht begehrt;

1. Köpf pour Köpfe.
2. Die Wage, la balance de la justice.
3. Der Nährstand. On divisait les conditions humaines en trois catégories : der Nährstand (agriculture et métiers), der Lehrstand (l'enseignement), der Wehrstand (l'armée).

So du nur die Noth siehst und die Plag',
a scheint mir des Lebens heller Tag!
eht's auf Kosten des Bürgers und Bauern,
nun, wahrhaftig, sie werden mich dauern;
ber ich kann's nicht ändern — seht,
m hier just, wie's beim Einhau'n geht:
te Pferde schnauben und setzen an,
ege, wer will, mitten in der Bahn,
el's mein Bruder, mein leiblicher Sohn,
erriss' mir die Seele sein Jammerton,
eber seinen Leib weg muß ich jagen,
nun ihn nicht sachte bei Seite tragen.

Erster Jäger. Ei, wer wird nach dem andern fragen!

Erster Küraſſier. Und weil sich's nun einmal so gemacht,
aß das Glück dem Soldaten lacht,
ss't's uns mit beiden Händen fassen,
ng werden sie's uns nicht so treiben lassen.
r Friede wird kommen über Nacht,
r dem Wesen ein Ende macht;
r Soldat zäumt ab, der Bauer spannt ein,
man's denkt, wird's wieder das Alte sein.
tzt sind wir noch beisammen im Land,
r haben's Heft noch in der Hand.
ssen wir uns auseinander sprengen,
rden sie uns den Brodkorb höher hängen.

Erster Jäger. Nein, das darf nimmermehr geschehn!
mmt, laßt uns alle für einen stehn!

Zweiter Jäger. Ja, laßt uns Abrede nehmen, hört!

Erster Arkebuſ. (ein ledernes Beutelchen ziehend, zur Marketen-
derin, was hab' ich verzehrt?

Marketender. Ach, es ist nicht der Rede werth! (Sie rechnen.)

Trompeter. Ihr thut wohl, daß ihr weiter geht,
erbt uns doch nur die Societät. (Arkebusiere gehen ab.)

Erst. Kür. Schad' um die Leut'! Sind sonst wackre Brüder!

Erster Jäger. Aber das denkt, wie ein Seifensieder.

Zweiter Jäger. Jetzt sind wir unter uns, laßt hören,

Wie wir den neuen Anschlag stören.

Trompeter. Was? Wir gehen eben nicht hin.

Erst. Küraſſier. Nichts, ihr Herrn, gegen die Disciplin!
Jeder geht jetzt zu seinem Corps,
Trägt's den Kameraden vernünftig vor,
Daß sie's begreifen und einsehen lernen.
Wir dürfen uns nicht so weit entfernen.
Für meine Wallonen sag' ich gut.
So, wie ich, jeder denken thut.

Wachtmeiſter. Terzkas[1] Regimenter zu Roß und Fuß
Stimmen alle in diesen Schluß.

Zweiter Küraſſier (stellt sich zum ersten).
Der Lombard sich nicht vom Wallonen trennt.

Erster Jäger. Freiheit ist Jägers Element.

Zweiter Jäger. Freiheit ist bei der Macht allein.
Ich leb' und sterb' bei dem Wallenstein.

Erst. Scharfſch. Der Lothringer geht mit der großen Fluth,
Wo der leichte Sinn ist und lustiger Muth.

Dragoner. Der Irländer folgt des Glückes Stern.

Zw. Scharfſchütz. Der Tyroler dient nur dem Landesherrn.

Erster Küraſſier. Also laßt jedes Regiment
Ein Pro Memoria reinlich schreiben:
Daß wir zusammen wollen bleiben,
Daß uns keine Gewalt, noch List
Von dem Friedländer weg soll treiben,
Der ein Soldatenvater ist.
Das reicht man in tiefer Devotion
Dem Piccolomini — ich meine den Sohn —
Der versteht sich auf solche Sachen,
Kann bei dem Friedländer alles machen,
Hat auch einen großen Stein im Bret
Bei des Kaisers und Königs Majestät.

Zwei. Jäger. Kommt'! Dabei bleibt's! Schlagt alle ein!

1. Terzky était le beau-frère de Wallenstein.

Piccolomini soll unser Sprecher sein.

Trompeter. Dragoner. Erster Jäger. Zweiter Küraſſier. Scharfſchützen (zugleich).

Piccolomini soll unser Sprecher sein. (Wollen fort.)

Wachtmeist. Erst noch ein Gläschen, Kameraden! (Trinkt.) Das Piccolomini hohe Gnaden!

Marketenderin (bringt eine Flasche).

Das kommt nicht aufs Kerbholz[1]. Ich geb' es gern. Gute Verrichtung, meine Herrn!

Küraſſier. Der Wehrstand soll leben!

Beide Jäger. Der Nährstand soll geben!

Dragoner u. Scharfſchützen. Die Armee soll florieren!

Trompet. u. Wacht. Und der Friedländer soll sie regieren!

Zweiter Küraſſier (singt).

Wohl auf, Kameraden, aufs Pferd, aufs Pferd!
Ins Feld, in die Freiheit gezogen.
Im Felde, da ist der Mann noch was werth,
Da wird das Herz noch gewogen.
Da tritt kein anderer für ihn ein,
Auf sich selber steht er da ganz allein.

(Die Soldaten aus dem Hintergrunde haben sich während des Gesangs herbeigezogen und machen den Chor.)

Chor. Da tritt kein anderer für ihn ein,
Auf sich selber steht er da ganz allein.

Dragoner.

Aus der Welt die Freiheit verschwunden ist,
Man sieht nur Herrn und Knechte;
Die Falschheit herrschet, die Hinterlist
Bei dem feigen Menschengeschlechte.
Der dem Tod ins Angesicht schauen kann,
Der Soldat allein, ist der freie Mann.

[1] Kerbholz, de l'ancien verbe kerben, il est synonyme de einschreiben. Le bot Kerbholz désigne en effet une baguette dans laquelle les marchands font des incisions pour établir leurs comptes.

Erster Jäger.

Des Lebens Aengsten, er wirft sie weg,
Hat nicht mehr zu fürchten, zu sorgen;
Er reitet dem Schicksal entgegen keck,
Trifft's heute nicht, trifft es doch morgen,
Und trifft es morgen, so lasset uns heut
Noch schlürfen die Neige der köstlichen Zeit.

Chor. Und trifft es morgen, so lasset uns heut
Noch schlürfen die Neige der köstlichen Zeit.

(Die Gläser sind aufs neue gefüllt worden, sie stoßen an und trinken.)

Wachtmeister.

Von dem Himmel fällt ihm sein lustig Loos,
Braucht's nicht mit Müh' zu erstreben;
Der Fröhner, der sucht in der Erde Schooß,
Da meint er den Schatz zu erheben.
Er gräbt und schaufelt, so lang er lebt,
Und gräbt, bis er endlich sein Grab sich gräbt.

Chor. Er gräbt und schaufelt, so lang er lebt,
Und gräbt, bis er endlich sein Grab sich gräbt.

Erster Jäger.

Der Reiter und sein geschwindes Roß,
Sie sind gefürchtete Gäste;
Es flimmern die Lampen im Hochzeitsschloß,
Ungeladen kommt er zu Feste,
Er wirbt nicht lange, er zeiget nicht Gold,
Im Sturm erringt er den Minnesold.

Chor. Er wirbt nicht lange, er zeiget nicht Gold,
Im Sturm erringt er den Minnesold.

Zweiter Küraſſier.

Warum weint die Dirn' und zergrämet sich schier?
Laß fahren dahin, laß fahren!
Er hat auf Erden kein bleibend Quartier,
Kann treue Lieb nicht bewahren.

Das rasche Schicksal, es treibt ihn fort,
Seine Ruh läßt er an keinem Ort.

Chor. Das rasche Schicksal, es treibt ihn fort,
Seine Ruh läßt er an keinem Ort.

Erster Jäger

(faßt die zwei Nächsten an der Hand; die Uebrigen ahmen es nach; alle, welche gesprochen, bilden einen großen Halbkreis).

Drum frisch, Kameraden, den Rappen gezäumt
Die Brust im Gefechte gelüftet!
Die Jugend brauset, das Leben schäumt,
Frisch auf! eh der Geist noch verdüftet.
Und setzt ihr nicht das Leben ein,
Nie wird euch das Leben gewonnen sein.

Chor. Und setzet ihr nicht das Leben ein,
Nie wird euch das Leben gewonnen sein.

(Der Vorhang fällt, ehe der Chor ganz ausgesungen.)

ARGUMENT ANALYTIQUE

DES PICCOLOMINI.

ACTE I.

Illo reçoit Isolani et Buttler qui annoncent que Gallas et Altringer ne viendront pas à Pilsen et regrettent que Wallenstein, qui leur a fait tant de bien, soit de nouveau menacé d'être victime d'une intrigue de cour. L'arrivée de Questenberg accompagné d'Octavio, ne fait qu'augmenter leur colère; ils déclarent au conseiller impérial que l'armée n'obéira qu'à celui qui l'a réunie et formée. On entend subitement les sons de la musique qui salue la duchesse de Friedland et sa fille à leur entrée dans le camp. Max vient immédiatement trouver son père et le rencontre avec Questenberg. Il défend Wallenstein contre les accusations de la cour; il déplore que la guerre dure si longtemps et appelle de ses vœux une ère de paix dont son amour pour Thécla lui fait tracer un poétique tableau. Pour la seconde fois Questenberg s'étonne de trouver si peu de respect et d'amour pour l'empereur et désespère du succès de sa mission. De son côté, Octavio devient pensif : il comprend que le voyage de Carinthie a été un piége pour son fils.

ACTE II.

Le second acte nous conduit dans la maison de Wallenstein. Le général reçoit la duchesse de Friedland qui lui raconte ce qu'elle a vu à Vienne et comment elle y a été reçue. Elle lui fait, les larmes aux yeux, un tableau saisissant des sentiments froids et hostiles qu'a montrés la cour à son égard et le supplie de céder. L'entrée de Thécla, conduite par la comtesse

Terzky, donne à la conversation un autre tour, et l'arrivée de Max achève d'éloigner pour un moment les soucis de la politique. Mais Wallenstein reste pensif à l'écart; Terzky vient confirmer par des faits les impressions reçues par la duchesse; Altringer et Gallas ne viendront pas à Pilsen; le chancelier suédois refuse de conclure le traité proposé; il ne reste plus qu'un moyen, c'est de s'assurer de la fidélité des généraux. Illo presse Wallenstein de ne plus tarder à agir et lui conseille d'avoir moins de confiance dans les astres et les Piccolomini. Pendant ce temps les généraux sont convoqués pour entendre de Questenberg lui-même les conditions faites par la cour. L'exaspération est générale et semble garantir le succès des projets de Wallenstein.

ACTE III.

Illo et Terzky s'entendent sur la conduite à tenir pendant le banquet; ils se séparent, l'un pour aller chez les généraux, l'autre pour attendre la comtesse. Celle-ci a ménagé une entrevue entre Thécla et Max, qui se revoient enfin loin du bruit de la petite cour de Wallenstein. Max raconte l'histoire de son amour avec un enthousiasme qui entraîne et se fait l'interprète poétique de la science des astres. Thécla, tout en s'associant avec bonheur à ces théories idéales, ne s'en est pas moins aperçue que les bontés de sa tante ne sont qu'un jeu; elle en avertit son ami et lui persuade de ne se fier qu'à son cœur. Ses soupçons ne tardent pas à se confirmer : après le départ de Max, qui est allé au banquet, la comtesse Terzky lui reproche de prendre au sérieux cet amour qui est indigne d'elle. Thécla se renferme désormais en elle-même; elle sait que sa perte est certaine; mais au moins elle aimera.

ACTE IV.

Cet acte est rempli tout entier par le banquet. Dès la première scène paraît le texte du fameux serment que les généraux doivent signer. On en donne lecture; mais on en fait une nouvelle copie qui ne contient plus la promesse de fidélité à l'em-

pereur. Les convives s'enflamment et ne se doutent pas de la supercherie : Buttler seul comprend ce qui se passe et s'engage à servir son chef avec ou sans clause. Terzky ordonne de faire passer la grande coupe de Bohême qui devient pour le sommelier une occasion de raconter l'histoire de son pays. Le banquet est terminé; les généraux signent le serment; on compte les noms; il en manque un, c'est celui de Max. Illo, dans le délire de l'ivresse, veut le forcer d'imiter les autres. Max s'y refuse et découvre la fraude. On se sépare; le but de la réunion est manqué.

ACTE V.

Octavio et Max se sont retrouvés chez eux après le banquet. Octavio découvre à son fils toute la vérité, lui montre la lettre impériale qui lui confère le commandement de l'armée et met Wallenstein hors la loi. Un courrier annonce que Sésina a été pris et que le complot est découvert. Max, incrédule, mais ne pouvant pas réfuter les arguments de son père, demandera à Wallenstein de donner un démenti public à ces calomnies et d'affirmer par un acte la pureté de ses intentions.

Personen.

Wallenstein, Herzog zu Friedland, kaiserlicher Generalissimus im dreißigjährigen Kriege.
Octavio Piccolomini, Generallieutenant.
Max Piccolomini, sein Sohn, Oberst bei einem Kürassierregiment.
Graf Terzky, Wallensteins Schwager, Chef mehrerer Regimenter.
Illo, Feldmarschall, Wallensteins Vertrauter.
Isolani, General der Kroaten.
Buttler, Chef eines Dragonerregiments.
Tiefenbach, Don Maradas, Götz, Colalto, } Generale unter Wallenstein.
Rittmeister Neumann, Terzkys Adjutant.
Kriegsrath von Questenberg, vom Kaiser gesendet.
Baptista Seni, Astrolog.
Herzogin von Friedland, Wallensteins Gemahlin.
Thekla, Prinzessin von Friedland, ihre Tochter.
Gräfin Terzky, der Herzogin Schwester.
Ein Kornet.
Kellermeister des Grafen Terzky.
Friedländische Pagen und Bediente.
Terzky'sche Bediente und Hoboisten.
Mehrere Obersten und Generale.

Die Piccolomini

in fünf Aufzügen.

Erster Aufzug.

Ein alter gothischer Saal auf dem Rathhause zu Pilsen, mit Fahnen und anderm Kriegsgeräthe decoriert.

Erster Auftritt.

Illo mit Buttler und Isolani.

Illo. Spät kommt ihr — doch ihr kommt! Der weite Weg,
Graf Isolan[1], entschuldigt euer Säumen.
Isolani. Wir kommen auch mit leeren Händen nicht!
Es ward uns angesagt bei Donauwörth[2],
Ein schwedischer Transport sei unterwegs
Mit Proviant[3], an[4] die sechshundert Wagen. —
Den griffen die Kroaten mir noch auf;
Wir bringen ihn.
Illo. Er kommt uns grad zu Paß[5],
Die stattliche Versammlung hier zu speisen.
Buttler. Es ist schon lebhaft hier, ich seh's.

1. Isolan ou Isolani, chef des Croates, a peu de caractère et moins encore d'intelligence. Le Croate du *Camp de Wallenstein* est son digne représentant.
2. Donauwörth, ville de Bavière, à quarante kilomètres d'Augsbourg.
3. Proviant, les provisions.
4. An, environ.
5. Zu Paß kommen, venir à propos. Le substantif Paß, du latin *passus*, signifie passage et passe-port, et désigne en même temps une certaine mesure longue d'un pas. De ce dernier sens dérive l'expression von Paß sein, c'est-à-dire avoir la mesure convenable et zu Paß kommen — passen, cadrer.

Isolani. Ja, ja,
Die Kirchen selber liegen voll Soldaten; (sich umschauend).
Auch auf dem Rathhaus, seh' ich, habt ihr euch
Schon ziemlich eingerichtet — Nun, nun! der Soldat
Behilft und schickt sich, wie er kann.

Illo. Von dreißig Regimentern haben sich
Die Obersten zusammen schon gefunden;
Den Terzky trefft ihr hier, den Tiefenbach,
Colalto, Götz, Maradas, Hinnersam,
Auch Sohn und Vater Piccolomini, —
Ihr werdet manchen alten Freund begrüßen.
Nur Gallas[1] fehlt uns noch und Altringer[2].

Buttler. Auf Gallas wartet nicht.

Illo (stutzt). Wie so? Wißt ihr —

Isolani (unterbricht ihn).
Max Piccolomini hier? O! führt mich zu ihm.
Ich seh' ihn noch — es sind jetzt zehen Jahr —
Als wir bei Dessau mit dem Mansfeld[3] schlugen,
Den Rappen[4] sprengen von der Brück' herab
Und zu dem Vater, der in Nöthen war,
Sich durch der Elbe reißend Wasser schlagen.
Da sproßt' ihm kaum der erste Flaum ums Kinn,
Jetzt, hör' ich, soll der Kriegsheld fertig sein.

Illo. Ihr sollt ihn heut noch sehn. Er führt aus Kärnthen
Die Fürstin Friedland her und die Prinzessin;
Sie treffen diesen Vormittag noch ein.

Buttler. Auch Frau und Tochter ruft der Fürst hieher?
Er ruft hier viel zusammen.

Isolani. Desto besser.
Erwartet' ich doch schon von nichts als Märschen
Und Batterien zu hören und Attaken;

1. Gallas était venu à Pilsen pour informer la cour de ce qui se passait; mais il n'avait pas assisté au banquet.

2. Altringer, ayant appris les différents incidents du banquet, ne vint pas à Pilsen, malgré une seconde lettre que lui envoya Wallenstein.

3. Voir la note de la scène 5 du *Camp de Wallenstein*.

4. Der Rappe, le cheval noir.

Und, siehe da! der Herzog sorgt dafür,
Daß auch was Holdes uns das Aug' ergötze.

Illo (der nachdenkend gestanden, zu Buttlern, den er ein wenig auf die Seite führt). Wie wißt ihr, daß Graf Gallas außen bleibt?

Buttler (mit Bedeutung).
Weil er auch mich gesucht zurückzuhalten.

Illo (warm). Und ihr seid fest geblieben? (Drückt ihm die Hand.)
Wackrer Buttler!

Buttler. Nach der Verbindlichkeit, die mir der Fürst
Noch kürzlich aufgelegt —

Illo. Ja, Generalmajor! Ich gratuliere!

Isolani. Zum Regiment, nicht wahr, das ihm der Fürst
Geschenkt? Und noch dazu dasselbe, hör' ich,
Wo er vom Reiter hat heraufgedient?
Nun, das ist wahr! dem ganzen Corps gereicht's
Zum Sporn, zum Beispiel, macht einmal ein alter
Verdienter Kriegsmann seinen Weg.

Buttler. Ich bin verlegen,
Ob ich den Glückwunsch schon empfangen darf,
— Noch fehlt vom Kaiser die Bestätigung.

Isolani. Greif zu, greif zu! Die Hand, die ihn dahin
Gestellt, ist stark genug, ihn zu erhalten,
Trotz Kaiser und Ministern.

Illo. Wenn wir alle
So gar bedenklich wollten sein!
Der Kaiser gibt uns nichts — vom Herzog
Kommt alles, was wir hoffen, was wir haben.

Isol. (zu Illo). Herr Bruder, hab' ich's schon erzählt? Der Fürst
Will meine Creditoren contentieren,
Will selber mein Kassier sein künftighin,
Zu einem ordentlichen Mann mich machen.
Und das ist nun das drittemal, bedenk' Er!
Daß mich der Königlichgesinnte vom
Verderben rettet und zu Ehren bringt.

Illo. Könnt' er nur immer, wie er gerne wollte!
Er schenkte Land und Leut an die Soldaten.

Doch wie verkürzen sie in Wien ihm nicht den Arm,
Beschneiden, wo sie können, ihm die Flügel! —
Da, diese neuen, saubern Forderungen,
Die dieser Questenberger bringt!

Buttler. Ich habe mir
Von diesen kaiserlichen Forderungen auch
Erzählen lassen — doch ich hoffe,
Der Herzog wird in keinem Stücke weichen

Illo. Von seinem Recht gewißlich nicht, wenn nur nicht
— Vom Platze!

Buttler (betroffen). Wißt Ihr etwas? Ihr erschreckt mich.

Isolani (zugleich). Wir wären alle ruiniert!

Illo. Brecht ab!
Ich sehe unsern Mann dort eben kommen
Mit Gen'rallieutnant Piccolomini.

Buttler (den Kopf bedenklich schüttelnd). Ich fürchte,
Wir gehen nicht von hier, wie wir kamen.

Zweiter Auftritt.

Vorige. Octavio Piccolomini. Questenberg.

Octavio (noch in der Entfernung).
Wie? Noch der Gäste mehr? Gestehn Sie, Freund!
Es brauchte diesen thränenvollen Krieg,
So vieler Helden ruhmgekrönte Häupter
In eines Lagers Umkreis zu versammeln.

Questenberg. In kein Friedländisch Heereslager komme,
Wer von dem Kriege Böses denken will.
Beinah' vergessen hätt' ich seine Plagen,
Da mir der Ordnung hoher Geist erschienen,
Durch die er, weltzerstörend, selbst besteht,
Das Große mir erschienen, das er bildet.

Octavio. Und siehe da! ein tapfres Paar, das würdig
Den Heldenreihen[1] schließt. Graf Isolan

1. Den Heldenreihen, le cercle des heros. Les mots Reihen et Reigen sont identiques; l'un désigne le cercle qu'on forme à la danse, l'autre désigne 'a

Und Obrist Buttler. — Nun, da haben wir
Vor Augen gleich das ganze Kriegeshandwerk.
(Buttlern und Isolani präsentierend.)
Sie ist die Stärke, Freund, und Schnelligkeit.
Questenb. (zu Octavio). Und zwischen beiden der erfahrne Rath
Octavio (Questenbergen an jene vorstellend).
Den Kammerherrn und Kriegsrath Questenberg,
Den Ueberbringer kaiserlicher Befehle,
Der Soldaten großen Gönner und Patron
Verehren wir in diesem würdigen Gaste. (Allgemeines Stillschweigen.)
Illo (nähert sich Questenbergen).
Es ist das erstemal nicht, Herr Minister,
Daß Sie im Lager uns die Ehr' erweisen.
Questenberg. Schon einmal sah ich mich vor diesen Fahnen.
Illo. Und wissen Sie wo das gewesen ist?
Zu Znaim[1] war's, in Mähren, wo Sie sich
Von Kaisers wegen eingestellt, den Herzog
Um Uebernahm' des Regiments zu flehen.
Questenb. Zu flehn, Herr General? So weit ging weder
Mein Auftrag, daß ich wüßte, noch mein Eifer.
Illo. Nun, ihn zu zwingen, wenn Sie wollen. Ich
Erinn're mich's recht gut — Graf Tilly war
Am Lech[2] aufs Haupt geschlagen — offen stand
Das Bayerland dem Feind — nichts hielt ihn auf,
Bis in das Herz von Oestreich vorzudringen.
Damals erschienen Sie und Werdenberg
Vor unserm Herrn, mit Bitten in ihn stürmend
Und mit der kaiserlichen Ungnad drohend,

lanse elle-même. On sait que la
let re h est en partie d'origine gut-
turale et qu'elle remplace souvent le
g. Cf. zeihen et zeigen, et le verbe ziehen
qui fait zog au prétérit.

1. Zu Znaim. Lorsque l'Empereur
offrit le commandement pour la se-
conde fois à Wallenstein, celui-ci
eut l'air de refuser; mais pour se
rapprocher cependant de la cour, il
quitta la Bohême et alla à Znaim en
Moravie.

2. Après la victoire de Leipzig, Gustave-Adolphe se dirigea vers la Bavière pour enfermer l'Électeur dans ses Etats. Tilly disputa avec plus de courage que de bonheur le passage du Lech aux Suédois, mais fut mortellement blessé et mourut quelques jours après à Ingolstadt.

Wenn sich der Fürst des Jammers nicht erwarme.

Isolani (tritt dazu). Ja, ja! 's ist zu begreifen, Herr Minister,
Warum Sie sich bei Ihrem heut'gen Auftrag
An jenen alten just nicht gern erinnern.

Questenberg. Wie sollt ich nicht! Ist zwischen beiden doch
Kein Widerspruch! Damalen[1] galt es, Böhmen
Aus Feindes Hand zu reißen; heute soll ich's
Befrei'n von seinen Freunden und Beschützern.

Illo. Ein schönes Amt! Nachdem wir dieses Böhmen
Mit unserm Blut dem Sachsen[2] abgefochten,
Will man zum Dank uns aus dem Lande werfen.

Questenberg. Wenn es nicht blos ein Elend mit dem andern
Vertauscht soll haben, muß das arme Land
Von Freund und Feindes Geißel gleich befreit sein.

Illo. Ei was! Es war ein gutes Jahr, der Bauer kann
Schon wieder geben.

Questenberg. Ja, wenn sie von Heerden
Und Weideplätzen reden, Herr Feldmarschall —

Isol. Der Krieg ernährt den Krieg[3]. Gehn Bauern drauf.
Ei, so gewinnt der Kaiser mehr Soldaten.

Questenberg. Und wird um so viel Unterthanen ärmer!

Isolani. Pah, seine Unterthanen sind wir alle!

Questenberg. Mit Unterschied, Herr Graf! Die einen füllen
Mit nützlicher Geschäftigkeit den Beutel,
Und andre wissen nur ihn brav zu leeren.
Der Degen hat den Kaiser arm gemacht;
Der Pflug ist's, der ihn wieder stärken muß.

Buttler. Der Kaiser wär' nicht arm, wenn nicht so viel
— Blutigel saugten an dem Mark des Landes.

Isolani. So arg kann's auch nicht sein. Ich sehe ja,
(Indem er sich vor ihn hinstellt und seinen Anzug mustert.)

1. Damalen, forme vieillie pour damals.

2. Après avoir repris le commandement, Wallenstein s'empressa de délivrer la Bohême, dont les Saxons s'étaient emparés pour venger les protestants.

3. Der Krieg ernährt den Krieg. C'était le principe de Mansfeld et de Wallenstein.

s ist noch lang nicht alles Gold gemünzt.

Questenberg. Gottlob! Noch etwas Weniges hat man
rettet — vor den Fingern des Kroaten.

Illo. Da der Slawata und der Martinitz[1],
ur die der Kaiser, allen guten Böhmen
um Aergernisse, Gnadengaben häuft —
e sich vom Raube der vertriebnen Bürger mästen —
ie von der allgemeinen Fäulniß wachsen,
llein im öffentlichen Unglück ernten —
it königlichem Prunk dem Schmerz des Landes
ohn sprechen — die und ihres Gleichen laßt
en Krieg bezahlen, den verderblichen,
a sie allein doch angezündet haben.

Buttler. Und diese Landschmarutzer, die die Füße
eständig unterm Tisch des Kaisers haben,
ach allen Benefizen hungrig schnappen,
ie wollen dem Soldaten, der vorm Feind liegt,
as Brod vorschneiden und die Rechnung streichen.

Isolani. Mein Lebtag denk' ich dran, wie ich nach Wien
or sieben Jahren kam, um die Remonte
ür unsre Regimenter zu betreiben,
ie sie von einer Antecamera
ur andern mich herumgeschleppt, mich unter
en Schranzen[2] stehen lassen, stundenlang,
ls wär' ich da, ums Gnadenbrod zu betteln.
uletzt — da schickten sie mir einen Kapuziner,
ch dacht', es wär' um meiner Sünden willen!
ie n doch, das war der Mann, mit dem
ch um die Reiterpferde sollte handeln.
ch mußt' auch abziehn unverrichteter Ding'
er Fürst nachher verschaffte mir in drei Tagen,
as ich in Wien in dreißig nicht erlangte.

Questenberg. Ja, ja! Der Posten[3] fand sich in der Rechnung:

1. Slawata und der Martinitz. C'étaient deux conseillers impériaux que le peuple jeta par la fenêtre à Prague.

2. Den Schranzen. Voy. p. 42, note 2.

3. Der Posten, terme de comptabilité : la partie d'un compte.

Ich weiß, wir haben noch daran zu zahlen.

Illo. Es ist der Krieg ein roh, gewaltsam Handwerk.
Man kommt nicht aus mit sanften Mitteln, alles
Läßt sich nicht schonen. Wollte man's erpassen,
Bis sie zu Wien aus vier und zwanzig Uebeln
Das kleinste ausgewählt, man paßte lange!
— Frisch mitten durchgegriffen, das ist besser!
Reiß' dann, was mag! — Die Menschen, in der Regel,
Verstehen sich aufs Flicken und aufs Stückeln
Und finden sich in ein verhaßtes Müssen
Weit besser als in eine bittre Wahl.

Questenb. Ja, das ist wahr! Die Wahl spart uns der Fürst.

Illo. Der Fürst trägt Vatersorge für die Truppe
Wir sehen, wie's der Kaiser mit uns meint.

Questenberg. Für jeden Stand hat er ein gleiches Herz
Und kann den einen nicht dem andern opfern.

Isolani. Drum stößt er uns zum Raubthier in die Wüste,
Um seine theuren Schafe zu behüten.

Questenberg (mit Hohn).
Herr Graf! dies Gleichniß machen Sie — nicht ich.

Illo. Doch, wären wir, wofür der Hof uns nimmt,
Gefährlich war's, die Freiheit uns zu geben.

Questenberg (mit Ernst).
Genommen ist die Freiheit, nicht gegeben;
Drum thut es Noth, den Zaum ihr anzulegen.

Illo. Ein wildes Pferd erwarte man zu finden.

Questenberg. Ein bess'rer Reiter[1] wird's besänftigen.

Illo. Es trägt den einen nur, der es gezähmt.

Questenberg. Ist es gezähmt, so folgt es einem Kinde.

Illo. Das Kind, ich weiß, hat man ihm schon gefunden.

Questenb. Sie kümmre nur die Pflicht und nicht der Name.

1. Ein besserer Reiter. Allusion à Ferdinand III, roi de Hongrie et fils de l'Empereur, auquel on voulait donner la succession de Wallenstein.... Le mot Kind qui suit deux vers plus bas est d'autant mieux choisi que le roi de Hongrie était encore fort jeune.

Buttler (der sich bisher mit Piccolomini seitwärts gehalten, doch mit sichtbarem Antheil an dem Gespräche, tritt näher).

Herr Präsident! dem Kaiser steht in Deutschland
Ein stattlich Kriegsvolk da, es cantonnieren
In diesem Königreich wohl dreißigtausend,
Wohl sechzehntausend Mann in Schlesien;
Zehn Regimenter stehn am Weserstrom,
Am Rhein und Main; in Schwaben bieten sechs,
In Bayern zwölf den Schwedischen die Spitze,
Nicht zu gedenken der Besatzungen,
Die an der Grenz' die festen Plätze schirmen.
All dieses Volk gehorcht Friedländischen
Hauptleuten. Die's befehligen, sind alle
In eine Schul' gegangen, eine Milch
Hat sie ernährt, ein Herz belebt sie alle.
Fremdlinge stehn sie da auf diesem Boden;
Der Dienst allein ist ihnen Haus und Heimath.
Sie treibt der Eifer nicht fürs Vaterland,
Denn Tausende, wie mich, gebar die Fremde,
Nicht für den Kaiser, wohl die Hälfte kam
Aus fremdem Dienst feldflüchtig uns herüber,
Gleichgültig, unterm Doppeladler fechtend,
Wie unterm Löwen[1] und den Lilien.
Doch alle führt an gleich gewalt'gem Zügel
Ein Einziger, durch gleiche Lieb' und Furcht
Zu einem Volke zusammenbindend.
Und wie des Blitzes Funke sicher, schnell,
Geleitet an der Wetterstange[2], läuft,
Vollzogen sein Befehl vom letzten fernen Posten,
Wo an die Dünen branden hört den Belt,
Wo in der Etsch[3] fruchtbare Thäler sieht,
Bis zu der Wache, die ihr Schilderhaus
Hat aufgerichtet an der Kaiserburg.

1. Löwen. Le lion désigne l'Angleterre; l'aigle double représente l'Autriche; et le lis, la France.

2. Die Wetterstange. C'est un anachronisme.

3. Die Etsch, l'Adige.

Queſtenberg. Was iſt der langen Rede kurzer Sinn?

Buttler. Daß der Reſpect, die Neigung, das Vertraun,
Das uns dem Friedland unterwürfig macht,
Nicht auf den erſten Beſten ſich verpflanzt,
Den uns der Hof aus Wien herüberſendet.
Uns iſt in treuem Angedenken noch,
Wie das Kommando kam in Friedlands Hände.
War's etwa kaiſerliche Majeſtät,
Die ein gemachtes Heer ihm übergab,
Den Führer nur geſucht zu ihren Truppen?
— Noch gar nicht war das Heer. Erſchaffen erſt
Mußt' es der Friedland, er empfing es nicht,
Er gab's dem Kaiſer! Von dem Kaiſer nicht
Erhielten wir den Wallenſtein zum Feldherrn.
So iſt es nicht, ſo nicht! Vom Wallenſtein
Erhielten wir den Kaiſer erſt zum Herrn,
Er knüpft uns, er allein, an dieſe Fahnen.

Octavio (tritt dazwiſchen).

Es iſt nur zur Erinnerung, Herr Kriegsrath,
Daß Sie im Lager ſind und unter Kriegern.
Die Kühnheit macht, die Freiheit den Soldaten.
Vermöcht' er keck zu handeln, dürft' er nicht
Keck reden auch? — Eins geht ins Andre drein. —
Die Kühnheit dieſes würd'gen Officiers, (auf Buttlern zeigend)
Die jetzt in ihrem Ziel ſich nur vergriff,
Erhielt, wo nichts als Kühnheit retten konnte,
Bei einem furchtbaren Aufſtand der Beſatzung
Dem Kaiſer ſeine Hauptſtadt Prag.

(Man hört von fern eine Kriegsmuſik.)

Illo. Das ſind ſie!
Die Wachen ſalutieren — Dies Signal
Bedeutet uns, die Fürſtin ſei herein.

Octavio (zu Queſtenberg).

So iſt auch mein Sohn Max zurück. Er hat ſie
Aus Kärnthen abgeholt und hergeleitet.

Iſolani (zu Illo). Gehn wir zuſammen hin, ſie zu begrüßen?

Illo. Wohl! Laßt uns gehen. Oberst Buttler, kommt!
(Zum Octavio.)
Erinnert euch, daß wir vor Mittag noch
Mit diesem Herrn beim Fürsten uns begegnen.

Dritter Auftritt.

Octavio und Questenberg, die zurückbleiben.

Questenberg (mit Zeichen des Erstaunens).
Was hab' ich hören müssen, Gen'rallieutnant!
Welch zügelloser Trotz? Was für Begriffe!
— Wenn dieser Geist der allgemeine ist —

Octavio. Drei Viertel der Armee vernahmen Sie.

Quest enb. Weh uns! Wo dann ein zweites Heer gleich finden,
Um dieses zu bewachen! — Dieser Illo, fürcht' ich,
Denkt noch viel schlimmer, als er spricht. Auch dieser Buttler
Kann seine böse Meinung nicht verbergen.

Octav. Empfindlichkeit — gereizter Stolz — nichts weiter! —
Diesen Buttler geb' ich noch nicht auf; ich weiß,
Wie dieser böse Geist zu bannen[1] ist.

Questenberg (voll Unruh auf- und abgehend).
Nein! das ist schlimmer, o! viel schlimmer, Freund
Als wir's in Wien uns hatten träumen lassen.
Wir sahen's nur mit Höflingsaugen an,
Die von dem Glanz des Throns geblendet waren!
Den Feldherrn hatten wir noch nicht gesehn,
Den allvermögenden in seinem Lager
Hier ist's ganz anders!
Hier ist kein Kaiser mehr. Der Fürst ist Kaiser!
Der Gang, den ich an Ihrer Seite jetzt
Durchs Lager that, schlägt meine Hoffnung nieder.

Octavio. Sie sehn nun selbst, welch ein gefährlich Amt
Es ist, das Sie vom Hof mir überbrachten —
Wie mißlich die Person[2], die ich hier spiele.

1. Bannen, de binden.
2. Eine Person spielen rappelle très-bien l'origine de Person, *persona*, le masque de théâtre.

Der leiseste Verdacht des Generals,
Er würde Freiheit mir und Leben kosten,
Und sein verwegenes Beginnen nur
Beschleunigen.

Questenberg. Wo war die Ueberlegung,
Als wir dem Rasenden das Schwert vertraut
Und solche Macht gelegt in solche Hand!
Zu stark für dieses schlimmverwahrte Herz
War die Versuchung! Hätte sie doch selbst
Dem bessern Mann gefährlich werden müssen!
Er wird sich weigern, sag' ich Ihnen,
Der kaiserlichen Ordre zu gehorchen. —
Er kann's und wird's. — Sein unbestrafter Trotz
Wird unsre Ohnmacht schimpflich offenbaren!

Octavio. Und glauben Sie, daß er Gemahlin, Tochter[1]
Umsonst hieher ins Lager kommen ließ,
Gerade jetzt, da wir zum Krieg uns rüsten?
Daß er die letzten Pfänder seiner Treu
Aus Kaisers Landen führt, das deutet uns
Auf einen nahen Ausbruch der Empörung.

Questenberg. Weh uns! und wie dem Ungewitter stehn,
Das drohend uns umzieht von allen Enden?
Der Reichsfeind an den Grenzen, Meister schon
Vom Donaustrom, stets weiter um sich greifend —
Im innern Land des Aufruhrs Feuerglocke —
Der Bauer in Waffen — alle Stände schwierig —
Und die Armee, von der wir Hilf' erwarten,
Verführt, verwildert, aller Zucht entwohnt —
Vom Staat, von ihrem Kaiser losgerissen,
Vom Schwindelnden die schwindelnde geführt,
Ein furchtbar Werkzeug, dem verwegensten
Der Menschen blind gehorchend hingegeben.

Octavio. Verzagen wir auch nicht zu früh, mein Freund!

1. Le poëte explique ainsi dès le commencement de la pièce le voyage de la duchesse de Friedland et de sa fille.

Stets ist die Sprache kecker als die That,
Und mancher, der in blindem Eifer jetzt
Zu jedem Aeußersten entschlossen scheint,
Find't unerwartet in der Brust ein Herz,
Spricht man des Frevels wahren Namen aus.
Indem — ganz unvertheidigt sind wir nicht.
Graf Altringer und Gallas, wissen Sie,
Erhalten in der Pflicht ihr kleines Heer —
Verstärken es noch täglich. — Ueberraschen
Kann er uns nicht; Sie wissen, daß ich ihn
Mit meinen Horchern rings umgeben habe;
Vom kleinsten Schritt erhalt' ich Wissenschaft
Sogleich — ja, mir entdeckt's sein eigner Mund.

Quest. Ganz unbegreiflich ist's, daß er den Feind nicht merkt
An seiner Seite.

Octavio. Denken Sie nicht etwa,
Daß ich durch Lügenkünste, gleißnerische
Gefälligkeit in seine Gunst mich stahl,
Durch Heuchelworte sein Vertrauen nähre.
Befiehl mir gleich die Klugheit und die Pflicht,
Die ich dem Reich, dem Kaiser schuldig bin,
Daß ich mein wahres Herz vor ihm verberge,
Ein falsches hab' ich niemals ihm geheuchelt!

Questenberg. Es ist des Himmels sichtbarliche Fügung.

Octavio. Ich weiß nicht, was es ist — was ihn an mich
Und meinen Sohn so mächtig zieht und kettet.
Wir waren immer Freunde, Waffenbrüder!
Gewohnheit, gleichgetheilte Abenteuer
Verbanden uns schon frühe — doch ich weiß
Den Tag zu nennen, wo mit einem mal
Sein Herz mir aufging, sein Vertrauen wuchs.
Es war der Morgen vor der Lützner Schlacht —
Mich trieb ein böser Traum, ihn aufzusuchen,
Ein ander Pferd zur Schlacht ihm anzubieten.
Fern von den Zelten, unter einem Baum,
Fand ich ihn eingeschlafen. Als ich ihn

Erweckte, mein Bedenken ihm erzählte,
Sah er mich lange staunend an; drauf fiel er
Mir um den Hals und zeigte eine Rührung,
Wie jener kleine Dienst sie gar nicht werth war.
Seit jenem Tag verfolgt mich sein Vertrauen
In gleichem Maß, als ihn das meine flieht.

Questenberg. Sie ziehen Ihren Sohn doch ins Geheimniß?

Octavio. Nein!

Questenberg. Wie? auch warnen wollen Sie ihn nicht,
In welcher schlimmen Hand er sich befinde?

Octavio. Ich muß ihn seiner Unschuld anvertrauen.
Verstellung ist der offnen Seele fremd;
Unwissenheit allein kann ihm die Geistesfreiheit
Bewahren, die den Herzog sicher macht.

Questenberg (besorglich).
Mein würd'ger Freund! Ich hab' die beste Meinung
Vom Oberst Piccolomini — doch — wenn —
Bedenken Sie —

Octavio. Ich muß es darauf wagen — Still! da kommt er.

Vierter Auftritt.

Max Piccolomini. Octavio Piccolomini. Questenberg.

Max. Da ist er ja gleich selbst. Willkommen, Vater!
(Er umarmt ihn; wie er sich umwendet, bemerkt er Questenbergen und tritt kalt zurück.)
Beschäftigt, wie ich seh'? Ich will nicht stören.

Octavio. Wie, Max? Sieh diesen Gast doch näher an.
Aufmerksamkeit verdient ein alter Freund;
Ehrfurcht gebührt dem Boten deines Kaisers.

Max (trocken).
Von Questenberg! Willkommen, wenn was Gutes
Ins Hauptquartier Sie herführt.

Questenberg (hat seine Hand gefaßt). Ziehen Sie
Die Hand nicht weg, Graf Piccolomini!
Ich fasse sie nicht bloß von meinetwegen,

Und nichts Gemeines will ich damit sagen (beider Hände fassend).
Octavio — Max Piccolomini!
Heilbringend vorbedeutungsvolle Namen!
Wie wird das Glück von Oesterreich sich wenden,
So lang zwei solche Sterne, segenreich
Und schützend, leuchten über seinen Heeren.
Max. Sie fallen aus der Rolle, Herr Minister,
Nicht Lobens wegen sind Sie hier; ich weiß,
Sie sind geschickt, zu tadeln und zu schelten —
Ich will voraus nichts haben vor den andern.
Octavio (zu Max).
Er kommt vom Hofe, wo man mit dem Herzog
Nicht ganz so wohl zufrieden ist, als hier.
Max. Was gibts aufs neu denn an ihm auszustellen?
Daß er für sich allein beschließt, was er
Allein versteht? Wohl! daran thut er recht,
Und wird's dabei auch sein Verbleiben haben.
Er ist nun einmal nicht gemacht, nach andern
Geschmeidig sich zu fügen und zu wenden,
Es geht ihm wider die Natur, er kann's nicht.
Geworden ist ihm eine Herrscherseele,
Und ist gestellt auf einen Herrscherplatz.
Wohl uns, daß es so ist! Es können sich
Nur wenige regieren, den Verstand
Verständig brauchen — Wohl dem Ganzen, findet
Sich einmal einer, der ein Mittelpunkt
Für viele Tausend wird, ein Halt; — sich hinstellt,
Wie eine feste Säul', an die man sich
Mit Lust mag schließen und mit Zuversicht.
So einer ist der Wallenstein, und taugte
Dem Hof ein andrer besser — der Armee
Frommt nur ein solcher.
Questenberg. Der Armee! Ja wohl!
Max. Und eine Lust ist's, wie er alles weckt
Und stärkt, und neu belebt um sich herum,
Wie jede Kraft sich ausspricht, jede Gabe

Gleich deutlicher sich wird in seiner Nähe!
Jedwedem zieht er seine Kraft hervor,
Die eigenthümliche, und zieht sie groß,
Läßt jeden ganz das bleiben, was er ist;
Er wacht nur drüber, daß er's immer sei
Am rechten Ort; so weiß er aller Menschen
Vermögen zu dem seinigen zu machen.

Quest. Wer spricht ihm ab, daß er die Menschen kenne,
Sie zu gebrauchen wisse! Ueberm Herrscher[1]
Vergißt er nur den Diener ganz und gar,
Als wär' mit seiner Würd' er schon geboren.

Max. Ist er's denn nicht? Mit jeder Kraft dazu
Ist er's, und mit der Kraft noch oben drein,
Buchstäblich zu vollstrecken die Natur,
Dem Herrschtalent den Herrschplatz zu erobern.

Questenberg. So kommt's zuletzt auf seine Großmuth an,
Wie viel wir überall noch gelten sollen!

Max. Der seltne Mann will seltenes Vertrauen.
Gebt ihm den Raum, das Ziel wird er sich setzen.

Questenberg. Die Proben geben's.

Max. Ja, so sind sie! Schreckt
Sie alles gleich, was eine Tiefe hat;
Ist ihnen nirgends wohl, als wo's recht flach ist.

Octav. (zu Questenb.) Ergeben Sie sich nur in gutem, Freund!
Mit dem da werden Sie nicht fertig.

Max. Da rufen Sie den Geist an in der Noth,
Und grauet ihnen gleich, wenn er sich zeigt.
Das Ungemeine soll, das Höchste selbst
Geschehn, wie das Alltägliche. Im Felde
Da dringt die Gegenwart — Persönliches

1. Schiller avait déjà exprimé la même pensée dans son *Histoire de la guerre de Trente ans* : „Bis auf den Augenblick seiner Entlassung hatten seine Ansprüche keinen Widerstand, sein Ehrgeiz keine Grenzen erfahren; der Schlag, der ihn auf dem Regensburger Reichstag zu Boden streckte, zeigte ihm den Unterschied ursprünglicher und übertragener Gewalt und den Abstand des Unterthans von dem Gebieter." Ajoutons ici que l'*Histoire de la guerre de Trente ans* offre un commentaire très-exact de toutes les scènes politiques du *Wallenstein*, et que le poëte a souvent fait des emprunts à l'historien.

Muß herrschen, eignes Auge sehn. Es braucht
Der Feldherr jedes Große der Natur,
So gönne man ihm auch, in ihren großen
Verhältnissen zu leben. Das Orakel
In seinem Innern, das lebendige —
Nicht todte Bücher, alte Ordnungen,
Nicht modrigte Papiere soll er fragen.

Octav. Mein Sohn, laß uns die alten, engen Ordnungen
Gering nicht achten! Köstlich unschätzbare
Gewichte sind's, die der bedrängte Mensch
An seiner Dränger raschen Willen band;
Denn immer war die Willkür fürchterlich —
Der Weg der Ordnung, ging er auch durch Krümmen,
Er ist kein Umweg. Grad' aus geht des Blitzes,
Geht des Kanonballs fürchterlicher Pfad —
Schnell, auf dem nächsten Wege, langt er an,
Macht sich zermalmend Platz, um zu zermalmen.
Mein Sohn! die Straße, die der Mensch befährt,
Worauf der Segen wandelt, diese folgt
Der Flüsse Lauf, der Thäler freien Krümmen,
Umgeht das Weizenfeld, den Rebenhügel,
Des Eigenthums gemessne Grenzen ehrend —
So führt sie später, sicher doch zum Ziel.

Questenberg. O! hören Sie den Vater — hören Sie
Ihn, der ein Held ist und ein Mensch zugleich.

Octavio. Das Kind des Lagers spricht aus dir, mein Sohn.
Ein fünfzehnjähr'ger Krieg hat dich erzogen,
— Du hast den Frieden nie gesehn! Es gibt
Noch höhern Werth, mein Sohn, als kriegerischen,
Im Kriege selber ist das Letzte nicht der Krieg.
Die großen, schnellen Thaten der Gewalt,
Des Augenblicks erstaunenswerthe Wunder,
Die sind es nicht, die das Beglückende,

1. Cette discussion entre le père et le fils est admirable de vérité et de poésie. Il est difficile de prêter à l'amour une langue plus idéale que celle de Max, et de faire parler la politique avec plus d'élévation.

Das ruhig, mächtig Dauernde erzeugen.
In Hast und Eile bauet der Soldat
Von Leinwand seine leichte Stadt; da wird
Ein augenblicklich Brausen und Bewegen,
Der Markt belebt sich, Straßen, Flüsse sind
Bedeckt mit Fracht, es rührt sich das Gewerbe.
Doch eines Morgens plötzlich siehet man
Die Zelte fallen, weiter rückt die Horde,
Und ausgestorben, wie ein Kirchhof, bleibt
Der Acker, das zerstampfte Saatfeld liegen,
Und um des Jahres Ernte ist's gethan.

Max. O, laß den Kaiser Friede machen, Vater!
Den blut'gen Lorbeer geb' ich hin mit Freuden
Für's erste Veilchen, das der März uns bringt,
Das duftige Pfand der neuverjüngten Erde.

Octavio. Wie wird dir? Was bewegt dich so auf einmal?

Max. Ich hab' den Frieden nie gesehn? — Ich hab' ihn
Gesehen, alter Vater, eben komm' ich —
Jetzt eben davon her — es führte mich
Der Weg durch Länder, wo der Krieg nicht hin
Gekommen — O! das Leben, Vater,
Hat Reize, die wir nie gekannt. — Wir haben
Des schönen Lebens öde Küste nur
Wie ein umirrend Räubervolk befahren,
Das, in sein dumpfig enges Schiff gepreßt,
Im wüsten Meer mit wüsten Sitten haust,
Vom großen Land nichts als die Buchten kennt,
Wo es die Diebeslandung wagen darf.
Was in den innern Thälern Köstliches
Das Land verbirgt, o! davon — davon ist
Auf unsrer wilden Fahrt uns nichts erschienen.

Octav. (wird aufmerksam). Und hätt' es diese Reise dir gezeigt?

Max. Es war die erste Muße meines Lebens.
Sag mir, was ist der Arbeit Ziel und Preis,
Der peinlichen, die mir die Jugend stahl,
Das Herz mir öde ließ und unerquickt

Den Geist, den keine Bildung noch geschmücket?
Denn dieses Lagers lärmendes Gewühl,
Der Pferde Wiehern, der Trompete Schmettern,
Des Dienstes immer gleichgestellte Uhr,
Die Waffenübung, das Kommandowort —
Dem Herzen gibt es nichts, dem lechzenden.
Die Seele fehlt dem nichtigen Geschäft —
Es gibt ein andres Glück und andre Freuden.

Octav. Viel lerntest du auf diesem kurzen Weg, mein Sohn!

Max. O schöner Tag, wenn endlich der Soldat
Aus Leben heimkehrt, in die Menschlichkeit,
Zum frohen Zug die Fahnen sich entfalten,
Und heimwärts schlägt der sanfte Friedensmarsch.
Wenn alle Hüte sich und Helme schmücken
Mit grünen Maien, dem letzten Raub der Felder!
Der Städte Thore gehen auf, von selbst,
Nicht die Petarde braucht sie mehr zu sprengen;
Von Menschen sind die Wälle rings erfüllt,
Von friedlichen, die in die Lüfte grüßen, —
Hell klingt von allen Thürmen das Geläut,
Des blut'gen Tages frohe Vesper schlagend.
Aus Dörfern und aus Städten wimmelnd strömt
Ein jauchzend Volk, mit liebend emsiger
Zudringlichkeit des Heeres Fortzug hindernd —
Da schüttelt, froh des noch erlebten Tags,
Dem heimgekehrten Sohn der Greis die Hände.
Ein Fremdling tritt er in sein Eigenthum,
Das längst verlassne, ein; mit breiten Aesten
Deckt ihn der Baum bei seiner Wiederkehr,
Der sich zur Gerte bog, als er gegangen,
Und schamhaft tritt als Jungfrau ihm entgegen,
Die er einst an der Amme Brust verließ.
O! glücklich, wem dann auch sich eine Thür,
Sich zarte Arme sanft umschlingend öffnen —

Octav. (gerührt). O, daß Sie von so ferner, ferner Zeit
Und nicht von morgen, nicht von heute sprechen

Max (mit Heftigkeit sich zu ihm wendend).
Wer sonst ist schuld daran, als ihr in Wien?
Ich will's nur frei gestehen, Questenberg!
Als ich vorhin Sie stehen sah, es preßte
Der Unmuth mir das Innerste zusammen —
Ihr seid es, die den Frieden hindern, ihr!
Der Krieger ist's, der ihn erzwingen muß.
Dem Fürsten macht ihr's Leben sauer, macht
Ihm alle Schritte schwer, ihr schwärzt ihn an —
Warum? Weil an Europas großem Besten
Ihm mehr liegt als an ein Paar Hufen Landes,
Die Oestreich mehr hat oder weniger —
Ihr macht ihn zum Empörer und, Gott weiß!
Zu was noch mehr, weil er die Sachsen schont,
Beim Feind Vertrauen zu erwecken sucht,
Das doch der einz'ge Weg zum Frieden ist;
Denn hört der Krieg im Kriege nicht schon auf,
Woher soll Friede kommen? — Geht nur, geht!
Wie ich das Gute liebe, haß' ich euch —
Und hier gelob' ich's an, verspritzen will ich
Für ihn, für diesen Wallenstein, mein Blut,
Das letzte meines Herzens, tropfenweis', eh' daß
Ihr über seinen Fall frohlocken sollt! — (Er geht ab.)

Fünfter Auftritt.

Questenberg. Octavio Piccolimini.

Quest. O weh uns! Steht es so? (Dringend und ungeduldig.)
Freund, und wir lassen ihn in diesem Wahn
Dahingehn, rufen ihn nicht gleich
Zurück, daß wir die Augen auf der Stelle
Ihm öffnen?
Octavio (aus einem tiefen Nachdenken zu sich kommend).
Mir hat er sie jetzt geöffnet,
Und mehr erblick' ich, als mich freut.

Questenberg. Was ist es, Freund?
Octavio. Fluch über diese Reise!
Questenberg. Wie so? Was ist es?
Octavio. Kommen Sie! Ich muß
Sogleich die unglückselige Spur verfolgen,
Mit meinen Augen sehen — Kommen Sie — (Will ihn fortführen.)
Questenberg. Was denn? Wohin?
Octavio (pressiert). Zu ihr!
Questenberg. Zu —
Octavio (corrigiert sich).
Zum Herzog! Gehn wir. O! ich fürchte alles.
Ich seh' das Netz geworfen über ihn,
Er kommt mir nicht zurück, wie er gegangen[1].
Questenberg. Erklären Sie mir nur —
Octavio. Und konnt' ich's nicht
Vorhersehn? nicht die Reise hintertreiben?
Warum verschwieg ich's ihm? — Sie hatten Recht,
Ich mußt' ihn warnen — Jetzo ist's zu spät.
Questenberg. Was ist zu spät? Besinnen Sie sich, Freund,
Daß Sie in lauter Räthseln zu mir reden.
Octavio (gefaßter).
Wir gehn zum Herzog. Kommen Sie. Die Stunde
Rückt auch heran, die er zur Audienz
Bestimmt hat. Kommen Sie! —
Verwünscht, dreimal verwünscht sei diese Reise!
(Er führt ihn weg, der Vorhang fällt.)

[1] On dirait au premier abord que cette nouvelle complication est étrangère au sujet de la pièce, et quelques critiques ont été de cet avis. Il ne faut pas toutefois exiger du drame une unité trop sévère et lui interdire l'emploi de situations que la vie peut présenter. Le principal, c'est que le poëte ne détruise pas l'unité d'intérêt, et Schiller n'a pas violé cette loi suprême de l'art dramatique.

Zweiter Aufzug

Saal beim Herzog von Friedland.

Erster Auftritt.

Bediente setzen Stühle und breiten Fußteppiche aus. Gleich darauf Seni der Astrolog, wie ein italienischer Doctor schwarz und etwas phantastisch gekleidet. Er tritt in die Mitte des Saals, ein weißes Stabchen in der Hand, womit er die Himmelsgegenden bezeichnet.

Bedienter (mit einem Rauchfaß herumgehend).
Greift an! Macht, daß ein Ende wird! Die Wache
Ruft ins Gewehr. Sie werden gleich erscheinen.

Zweiter Bedient. Warum denn aber ward die Erkerstube,
Die rothe, abbestellt, die doch so leuchtet?

Erster Bedienter. Das frag den Mathematicus. Der sagt,
Es sei ein Unglückszimmer.

Zweiter Bedienter. Narrenspossen[1]!
Das heißt die Leute scheeren. Saal ist Saal.
Was kann der Ort viel zu bedeuten haben?

Seni (mit Gravität).
Mein Sohn, nichts in der Welt ist unbedeutend.
Das erste aber und Hauptsächlichste
Bei allem ird'schen Ding ist Ort und Stunde.

Dritter Bedient. Laß dich mit dem nicht ein, Nathanael.
Muß ihm der Herr doch selbst den Willen thun.

Seni (zählt die Stühle). Eilf! Eine böse Zahl. Zwölf Stühle setzt!
Zwölf Zeichen hat der Thierkreis, fünf und sieben,
Die heil'gen Zahlen liegen in der Zwölfe.

Z. Bedient. Was habt ihr gegen Eilf? Das laßt mich wissen.

Seni. Eilf ist die Sünde. Eilfe überschreitet
Die zehn Gebote.

Zweiter Bedienter. So? und warum nennt ihr
Die Fünfe eine heil'ge Zahl?

1. Narrenspossen. On dit aussi Narrenposseu. Cette dernière forme est plus usitée; l'autre contient, outre le génitif Narren, la lettre s qui sert à lier entre elles les deux parties d'un mot composé.

Seni. Fünf ist
Des Menschen Seele. Wie der Mensch aus Gutem
Und Bösem ist gemischt, so ist die Fünfe
Die erste Zahl aus Grad' und Ungerade.
Erster Bedienter. Der Narr!
Dritter Bedient. Ei, laß ihn doch! Ich hör' ihm gerne zu:
Denn mancherlei doch denkt sich bei den Worten.
Zw. Bed. Hinweg! Sie kommen! Da, zur Seitenthür hinaus!
(Sie eilen fort; Seni folgt langsam.)

Zweiter Auftritt.

Wallenstein. Die Herzogin.

Wallenstein. Nun, Herzogin? Sie haben Wien berührt,
Sich vorgestellt der Königin von Ungarn?
Herzogin. Der Kaiserin auch. Bei beiden Majestäten
Sind wir zum Handkuß zugelassen worden.
Wallenst. Wie nahm man's auf, daß ich Gemahlin, Tochter
Zu dieser Winterszeit ins Feld beschieden?
Herzogin. Ich that nach Ihrer Vorschrift, führte an,
Sie hätten über unser Kind bestimmt
Und möchten gern dem künftigen Gemahl[1]
Noch vor dem Feldzug die Verlobte zeigen.
Wallenstein. Muthmaßte man die Wahl, die ich getroffen?
Herzog. Man wünschte wohl, sie möcht' auf keinen fremden,
Noch lutherischen Herrn gefallen sein.
Wallenstein. Was wünschen Sie, Elisabeth?
Herzogin. Ihr Wille, wissen Sie, war stets der meine.
Wallenstein (nach einer Pause).
Nun — Und wie war die Aufnahm' sonst am Hofe?
(Herzogin schlägt die Augen nieder und schweigt.)
Verbergen Sie mir nichts — Wie war's damit?
Herzogin. O! mein Gemahl — Es ist nicht alles mehr

1. Der Gemahl, l'époux; das Gemahl, l'épouse.

Wie sonst — Es ist ein Wandel vorgegangen.

Wallenstein. Wie? Ließ man's an der alten Achtung fehlen?

Herzogin. Nicht an der Achtung. Würdig und voll Anstand
War das Benehmen — Aber an die Stelle
Huldreich vertraulicher Herablassung
War feierliche Förmlichkeit getreten.
Ach, und die zarte Schonung, die man zeigte,
Sie hatte mehr vom Mitleid als der Gunst.
Nein! Herzog Albrechts fürstliche Gemahlin,
Graf Harrachs edle Tochter, hätte so —
Nicht eben so empfangen werden sollen!

Wallenstein. Man schalt gewiß mein neuestes Betragen?

Herzogin. O, hätte man's gethan! — Ich bin's von lang her
Gewohnt, Sie zu entschuldigen, zufrieden
Zu sprechen die entrüsteten Gemüther —
Nein, niemand schalt Sie — Man verhüllte sich
In ein so lastend feierliches Schweigen.
Ach! hier ist kein gewöhnlich Mißverständniß, keine
Vorübergehende Empfindlichkeit —
Etwas unglücklich Unersetzliches ist
Geschehn — Sonst pflegte mich die Königin
Von Ungarn immer ihre liebe Muhme[1]
Zu nennen, mich beim Abschied zu umarmen.

Wallenstein. Jetzt unterließ sie's?

Herzogin (ihre Thränen trocknend, nach einer Pause).
Sie umarmte mich,
Doch erst, als ich den Urlaub[2] schon genommen, schon
Der Thüre zuging, kam sie auf mich zu,
Schnell, als besänne sie sich erst, und drückte
Mich an den Busen, mehr mit schmerzlicher
Als zärtlicher Bewegung.

Wallenstein (ergreift ihre Hand). Fassen sie sich! —

1. Muhme, se rattache à Mutter et signifie la sœur de la mère. L'ancienne langue disait *mu-ome*.

2. Urlaub. Le préfixe ur a la même origine que le préfixe er : l'un et l'autre viennent du gothique *us*, vers le haut. Cf. erlauben et Urlaub, erheben et Urheber, &c.

Wie war's mit Eggenberg, mit Lichtenstein
Und mit den andern Freunden?

Herzogin (den Kopf schüttelnd). Keinen sah ich.

Wallenstein. Und der hispanische Conte Ambassador,
Der sonst so warm für mich zu sprechen pflegte?

Herzogin. Er hatte keine Zunge mehr für Sie.

Wallenstein. Die Sonnen also scheinen uns nicht mehr,
Fortan muß eignes Feuer uns erleuchten.

Herzogin. Und wär's es? Theurer Herzog, wär's an dem,
Was man am Hofe leise flüstert, sich
Im Lande laut erzählt — was Pater Lamormain[1]
Durch einige Winke —

Wallenstein (schnell). Lamormain! was sagt der?

Herzogin. Man zeihe Sie verwegner Überschreitung
Der anvertrauten Vollmacht, freventlicher
Verhöhnung höchster, kaiserlicher Befehle.
Die Spanier, der Bayern stolzer Herzog
Stehn auf als Kläger wider Sie —
Ein Ungewitter zieh' sich über Ihnen
Zusammen, noch weit drohender, als jenes,
Das Sie vordem zu Regensburg gestürzt.
Man spreche, sagt er — ach! ich kann's nicht sagen —

Wallenstein (gespannt). Nun?

Herzogin. Von einer zweiten — (sie stockt).

Wallenstein. Zweiten —

Herzogin. Schimpflichern
— Absetzung.

Wallenst. Spricht man? (Heftig bewegt durch das Zimmer gehend.)
O! sie zwingen mich, sie stoßen
Gewaltsam, wider meinen Willen, mich hinein.

Herzogin (sich bittend an ihn schmiegend).

1. Guillaume Germeau de Lamormain, jésuite belge, confesseur de l'empereur Ferdinand II, à partir de 1624, mort à Vienne en 1648; l'inspirateur énergique de mesures qui frappaient les protestants: de 1626 à 1637 l'agent le plus actif du pape et de l'ordre des jésuites auprès de la cour de Vienne. (*Note de M. Th. Braun.*)

O, wenn's noch Zeit ist, mein Gemahl! — wenn es
Mit Unterwerfung, mit Nachgiebigkeit
Kann abgewendet werden — Geben Sie nach —
Gewinnen Sie's dem stolzen Herzen ab,
Es ist Ihr Herr und Kaiser, dem Sie weichen.
O! lassen Sie es länger nicht geschehn,
Daß hämische[1] Bosheit Ihre gute Absicht
Durch giftige[2], verhaßte Deutung schwärze.
Mit Siegeskraft der Wahrheit stehn Sie auf,
Die Lügner, die Verleumder zu beschämen!
Wir haben so der guten Freunde wenig.
Sie wissen's! Unser schnelles Glück hat uns
Dem Haß der Menschen bloßgestellt — Was sind wir,
Wenn kaiserliche Huld sich von uns wendet!

Dritter Auftritt.

Gräfin Terzky, welche die Prinzessin Thekla an der Hand führt, zu den Vorigen.

Gräfin. Wie, Schwester? Von Geschäften schon die Rede
Und, wie ich seh', nicht von erfreulichen,
Eh' er noch seines Kindes froh geworden?
Der Freude gehört der erste Augenblick.
Hier, Vater Friedland, das ist deine Tochter!
(Thekla nähert sich ihm schüchtern und will sich auf seine Hand beugen; er empfängt sie in seinen Armen und bleibt einige Zeit in ihrem Anschauen verloren stehen.)

Wallenst. Ja! Schön ist mir die Hoffnung aufgegangen.
Ich nehme sie zum Pfande größern Glücks.

Herzogin. Ein zartes Kind noch war sie[3], als Sie gingen,

1. Hämisch, de Hamen, l'hameçon, *hamus*.

2. Giftig. Les mots : das Gift (poison) et die Gift (Mitgift), la dot, viennent l'un et l'autre de l'ancien *giba*, die Gabe, le don.

3. Thécla paraît comme une étrangère au milieu de sa famille; cela s'explique par les circonstances; mais elle le restera par son amour. Elle quittera les siens sans songer qu'elle a des devoirs à remplir. On sera dans le vrai en disant qu'elle est moins une personne qu'une idée. Voy. l'Introduction sur ce rôle et sur celui de Max.

Das große Heer dem Kaiser aufzurichten.
Hernach, als Sie vom Feldzug heimgekehrt
Aus Pommern, war die Tochter schon im Stifte,
Wo sie geblieben ist bis jetzt.

Wallenstein. Indeß
Wir hier im Feld gesorgt, sie groß zu machen,
Das höchste Irdische ihr zu erfechten,
Hat Mutter Natur in stillen Klostermauern
Das Ihrige gethan, dem lieben Kind
Aus freier Gunst das Göttliche gegeben
Und führt sie ihrem glänzenden Geschick
Und meiner Hoffnung schön geschmückt entgegen.

Herzogin (zur Prinzessin).
Du hättest deinen Vater wohl nicht wieder
Erkannt, mein Kind? Kaum zähltest du acht Jahre,
Als du sein Angesicht zuletzt gesehn.

Thekla. Doch, Mutter, auf den ersten Blick — Mein Vater
Hat nicht gealtert — Wie sein Bild in mir gelebt,
So steht er blühend jetzt vor meinen Augen.

Wallenstein (zur Herzogin).
Das holde Kind! Wie fein bemerkt und wie
Verständig! Sieh, ich zürnte mit dem Schicksal,
Daß mir's den Sohn versagt, der meines Namens
Und meines Glückes Erbe könnte sein,
In einer stolzen Linie von Fürsten
Mein schnell verlöschtes Dasein weiter leiten.
Ich that dem Schicksal Unrecht. Hier auf dieses
Jungfräulich blühende Haupt will ich den Kranz
Des kriegerischen Lebens niederlegen;
Nicht für verloren acht' ich's, wenn ich's einst,
In einen königlichen Schmuck verwandelt,
Um diese schöne Stirne flechten kann.

(Er hält sie in seinen Armen, wie Piccolomini hereintritt.)

Vierter Auftritt.

Max Piccolomini und bald darauf Graf Terzky zu den Vorigen.

Gräfin. Da kommt der Paladin, der uns beschützte.

Wallenst. Sei mir willkommen, Max! Stets warst du mir
Der Bringer irgend einer schönen Freude,
Und, wie das glückliche Gestirn des Morgens,
Führst du die Lebenssonne mir herauf.

Max. Mein General —

Wallenstein. Bis jetzt war es der Kaiser,
Der dich durch meine Hand belohnt. Heut hast du
Den Vater dir, den glücklichen, verpflichtet,
Und diese Schuld muß Friedland selbst bezahlen.

Max. Mein Fürst! Du eilteſt sehr, sie abzutragen.
Ich komme mit Beschämung, ja, mit Schmerz;
Denn kaum bin ich hier angelangt, hab' Mutter
Und Tochter deinen Armen überliefert,
So wird aus deinem Marstall[1], reich geschirrt,
Ein prächt'ger Jagdzug mir von dir gebracht,
Für die gehabte Müh' mich abzulohnen.
Ja, ja, mich abzulohnen. Eine Müh',
Ein Amt bloß war's! nicht eine Gunst, für die
Ich's vorschnell nahm und dir schon volles Herzens
Zu danken kam — Nein, so war's nicht gemeint,
Daß mein Geschäft mein schönstes Glück sein sollte!

(Terzky tritt herein und übergibt dem Herzog Briefe, welche dieser schnell erbricht.)

Gräfin (zu Max). Belohnt er Ihre Mühe? Seine Freude
Vergilt er Ihnen. Ihnen steht es an,
So zart zu denken; meinem Schwager ziemt's,
Sich immer groß und fürstlich zu beweisen.

Thekla. So müßt' auch ich an seiner Liebe zweifeln,

1. Marstall. Mot composé de *stall*, *stabulum*, et de l'ancien *march*, cheval. Cf. Mar-schall et die Märe angl. *mare*, la jument.

Denn seine gütigen Hände schmückten mich,
Noch eh das Herz des Vaters mir gesprochen.
Max. Ja, er muß immer geben und beglücken!
(Er ergreift der Herzogin Hand, mit steigender Wärme.)
Was dank' ich ihm nicht alles — o, was sprech' ich
Nicht alles aus in diesem theuren Namen Friedland!
Zeitlebens soll ich ein Gefangner sein
Von diesem Namen — darin blühen soll
Mir jedes Glück und jede schöne Hoffnung —
Fest, wie in einem Zauberringe, hält
Das Schicksal mich gebannt in diesem Namen.
Gräfin (welche unterdessen den Herzog sorgfältig beobachtet, bemerkt, daß er bei den Briefen nachdenkend geworden.)
Der Bruder will allein sein. Laßt uns gehen.
Wallenst (wendet sich schnell um; faßt sich und spricht heiter zur Herzo.).
Noch einmal, Fürstin, heiß' ich Sie im Feld willkommen.
Sie sind die Wirthin dieses Hofs — Du, Max,
Wirst diesmal noch dein altes Amt verwalten,
Indeß wir hier des Herrn Geschäfte treiben.
(Max Piccolomini bietet der Herzogin den Arm, die Gräfin führt die Prinzessin ab.)
Terzky (ihm nachrufend).
Versäumt nicht, der Versammlung beizuwohnen.

Fünfter Auftritt.

Wallenstein. Terzky.

Wallenstein (in tiefem Nachdenken zu sich selbst).
Sie hat ganz recht gesehn — So ist's und stimmt
Vollkommen zu den übrigen Berichten —
Sie haben ihren letzten Schluß gefaßt
In Wien, mir den Nachfolger schon gegeben.
Der Ungarn König ist's, der Ferdinand,
Des Kaisers Söhnlein, der ist jetzt ihr Heiland,
Das neu aufgehende Gestirn! Mit uns
Gedenkt man fertig schon zu sein, und wie

Ein Abgeschiedner sind wir schon beerbet.
Drum keine Zeit verloren!
(Indem er sich umwendet, bemerkt er den Terzky und gibt ihm einen Brief.)
Graf Altringer läßt sich entschuldigen,
Auch Gallas — das gefällt mir nicht.

Terzky. Und wenn du
Noch länger säumst, bricht einer nach dem andern.

Wallenstein. Der Altringer hat die Tyroler Pässe,
Ich muß ihm einen schicken, daß er mir
Die Spanier aus Mailand nicht herein läßt.
— Nun, der Sesin[1], der alte Unterhändler,
Hat sich ja kürzlich wieder blicken lassen.
Was bringt er uns vom Grafen Thurn[2]?

Terzky. Der Graf entbietet dir,
Er hab' den schwed'schen Kanzler[3] aufgesucht
Zu Halberstadt, wo jetzo der Convent ist;
Der aber sagt, er sei es müd' und wolle
Nichts weiter mehr mit dir zu schaffen haben.

Wallenstein. Wie so?

Terzky. Es sei dir nimmer Ernst mit deinen Reden[4],
Du wollst die Schweden nur zum Narren haben,
Dich mit den Sachsen gegen sie verbinden,
Am Ende sie mit einem elenden Stück Geldes
Abfertigen.

Wallenstein. So! Meint er wohl, ich soll ihm
Ein schönes deutsches Land zum Raube geben,
Daß wir zuletzt auf eignem Grund und Boden
Selbst nicht mehr Herren sind? Sie müssen fort,

1. Jaroslaw Sesyna Raschin, l'intermédiaire, pendant quatre ans (1630-1634), entre Wallenstein et les Suédois et les chefs de l'Union. Sa relation se trouve en entier dans l'ouvrage de de Murr: *Meurtre d'Albert, duc de Friedland*, 1806. (*Note de M. Th. Braun.*)

2. Le comte de Thurn avait été le chef des rebelles de la Bohême.

3. Oxenstiern.

4. Cette indécision de Wallenstein est conforme à l'histoire. Son esprit flotte entre des pensées généreuses et la trahison. A la fin Wallenstein devient traître et tombe, puni à juste titre de son inhabileté et de son égoïsme. Pour le rendre plus tragique, le poëte le représente comme la victime de sa foi dans les astres et introduit Max dans la pièce.

Fort, fort! Wir brauchen keine solche Nachbarn.

Terzky. Gönn' ihnen doch das Fleckchen Land, geht's ja
Nicht von dem Deinen! Was bekümmert's dich,
Wenn du das Spiel gewinnest, wer es zahlt.

Wallenst. Fort, fort mit ihnen! — Das verstehst du nicht.
Es soll nicht von mir heißen, daß ich Deutschland
Zerstücket hab', verrathen an den Fremdling,
Um meine Portion mir zu erschleichen.
Mich soll das Reich als seinen Schirmer ehren,
Reichsfürstlich mich erweisend, will ich würdig
Mich bei des Reiches Fürsten niedersetzen.
Es soll im Reiche keine fremde Macht
Mir Wurzel fassen, und am wenigsten
Die Gothen[1] sollen's, diese Hungerleider,
Die nach dem Segen unsers deutschen Landes
Mit Neidesblicken raubbegierig schauen.
Beistehen sollen sie mir in meinen Planen
Und dennoch nichts dabei zu fischen[2] haben.

Terzky. Doch mit den Sachsen willst du ehrlicher
Verfahren? Sie verlieren die Geduld,
Weil du so krumme Wege machst —
Was sollen alle diese Masken? Sprich!
Die Freunde zweifeln, werden irr' an dir[3] —
Der Oxenstirn, der Arnheim[4], keiner weiß,
Was er von deinem Zögern halten soll.
Am End' bin ich der Lügner; alles geht
Durch mich. Ich hab' nicht einmal deine Handschrift.

Wallenst. Ich geb' nichts Schriftliches von mir, du weißt's.

Terzky. Woran erkennt man aber deinen Ernst,
Wenn auf das Wort die That nicht folgt? Sag' selbst,
Was du bisher verhandelt mit dem Feind,

1. Die Gothen, les Suédois. On sait que la Scandinavie fut envahie par les Goths; le Sud de la Suède porte encore aujourd'hui le nom de Gothie.

2. Nichts dabei zu fischen haben est une expression populaire et signifie : n'avoir pas de part au profit.

3. Ne te comprennent pas.

4. Arnheim, général saxon, était l'intermédiaire entre l'électeur Jean-Georges et Wallenstein.

Hätt' alles auch recht gut geschehn sein[1] können,
Wenn du nichts mehr damit gewollt, als ihn
Zum Besten haben[2].

Wallenstein (nach einer Pause, indem er ihn scharf ansieht).
Und woher weißt du, daß ich ihn nicht wirklich
Zum Besten habe? daß ich nicht euch alle
Zum Besten habe? Kennst du mich so gut?
Ich wüßte nicht, daß ich mein Innerstes
Dir aufgethan — Der Kaiser, es ist wahr,
Hat übel mich behandelt! — Wenn ich wollte,
Ich könnt' ihm recht viel Böses dafür thun.
Es macht mir Freude, meine Macht zu kennen;
Ob ich sie wirklich brauchen werde, davon, denk' ich,
Weißt du nicht mehr zu sagen, als ein andrer.

Terzky. So hast du stets dein Spiel mit uns getrieben[3]!

Sechster Auftritt.

Illo zu den Vorigen.

Wallenstein. Wie steht es draußen? Sind sie vorbereitet?

Illo. Du sind'st sie in der Stimmung, wie du wünschest.
Sie wissen um des Kaisers Forderungen
Und toben.

Wallenstein. Wie erklärt sich Isolan?

Illo. Der ist mit Leib und Seele dein, seitdem du
Die Pharobank[4] ihm wieder aufgerichtet.

Wallenstein. Wie nimmt sich der Colalto? Hast du dich
Des Deodat und Tiefenbach versichert?

Illo. Was Piccolomini thut, das thun sie auch.

1. Geschehen sein. Le sens est : tu aurais agi exactement de la même manière, si tu avais voulu les tromper.

2. Ihn zum Besten haben, se moquer de lui.

3. C'était le défaut de Wallenstein.

4. Die Pharobank. Le Pharaon était un jeu où la supercherie faisait beaucoup de dupes. Dans le *Mariage de Figaro*, Beaumarchais prête à son héros ces paroles : « Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de Pharaon. »

Wallenst. So, meinst du, kann ich was mit ihnen wagen?
Illo. Wenn du der Piccolomini gewiß bist.
Wallenstein. Wie meiner selbst. Die lassen nie von mir.
Terzky. Doch wollt' ich, daß du dem Octavio,
Dem Fuchs, nicht so viel trautest.
Wallenstein. Lehre du
Mich meine Leute kennen. Sechzehnmal
Bin ich zu Feld gezogen mit dem Alten,
— Zudem — ich hab' sein Horoskop gestellt,
Wir sind geboren unter gleichen Sternen —
Und kurz — (Geheimnißvoll.) Es hat damit sein eigenes Bewenden
Wenn du mir also gut sagst für die andern —
Illo. Es ist nur eine Stimme unter allen:
Du dürf'st das Regiment nicht niederlegen.
Sie werden an dich deputieren, hör' ich.
Wallenstein. Wenn ich mich gegen sie verpflichten soll,
So müssen sie's auch gegen mich.
Illo. Versteht sich.
Wallenst. Parole müssen sie mir geben, eidlich, schriftlich,
Sich meinem Dienst zu weihen, unbedingt.
Illo. Warum nicht?
Terzky. Unbedingt? Des Kaisers Dienst,
Die Pflichten gegen Östreich werden sie
Sich immer vorbehalten.
Wallenstein (den Kopf schüttelnd). Unbedingt
Muß ich sie haben. Nichts von Vorbehalt!
Illo. Ich habe einen Einfall — Gibt uns nicht
Graf Terzky ein Bankett heut Abend?
Terzky. Ja.
Und alle Generale sind geladen.
Illo (zum Wallenstein).
Sag'! Willst du völlig freie Hand mir lassen?
Ich schaffe dir das Wort der Generale,
So wie du's wünschest.

Wallenstein. Schaff' mir ihre Handschrift[1].
Wie du dazu gelangen magst, ist deine Sache.

Illo. Und wenn ich dir's nun bringe, Schwarz auf Weiß,
Daß alle Chefs, die hier zugegen sind,
Dir blind sich überliefern — willst du dann
Ernst machen endlich, mit beherzter That
Das Glück versuchen?

Wallenstein. Schaff' mir die Verschreibung!

Illo. Bedenke, was du thust! Du kannst des Kaisers
Begehren nicht erfüllen — kannst das Heer
Nicht schwächen lassen — nicht die Regimenter
Zum Spanier stoßen lassen, willst du nicht
Die Macht auf ewig aus den Händen geben.
Bedenk' das andre auch! Du kannst des Kaisers
Befehl und ernste Ordre nicht verhöhnen,
Nicht länger Ausflucht suchen, temporisieren,
Willst du nicht förmlich brechen mit dem Hof.
Entschließ' dich! Willst du mit entschlossner That
Zuvor ihm kommen? Willst du, ferner zögernd,
Das Aeußerste erwarten?

Wallenstein. Das geziemt sich,
Eh man das Aeußerste beschließt!

Illo. O! nimm der Stunde wahr, eh sie entschlüpft.
So selten kommt der Augenblick im Leben,
Der wahrhaft wichtig ist und groß. Wo eine
Entscheidung soll geschehen, da muß Vieles
Sich glücklich treffen und zusammenfinden —
Und einzeln nur, zerstreuet zeigen sich
Des Glückes Fäden, die Gelegenheiten,
Die, nur in einen Lebenspunkt zusammen
Gedrängt, den schweren Früchteknoten bilden.
Sieh, wie entscheidend, wie verhängnißvoll
Sich's jetzt um dich zusammenzieht! — Die Häupter

1. Voilà un des traits qui font peu d'honneur au caractère de Wallenstein, et qui lui ôtent la grandeur propre aux héros tragiques.

Des Heers, die besten, trefflichsten, um dich,
Den königlichen Führer, her versammelt,
Nur deinen Wink erwarten sie — O! laß
Sie so nicht wieder auseinander gehen!
So einig führst du sie im ganzen Lauf
Des Krieges nicht zum zweitenmal zusammen.
Die hohe Fluth ist's, die das schwere Schiff
Vom Strande hebt — und jedem Einzelnen
Wächst das Gemüth im großen Strom der Menge.
Jetzt hast du sie, jetzt noch! Bald sprengt der Krieg
Sie wieder auseinander, dahin, dorthin —
In eignen kleinen Sorgen und Intressen
Zerstreut sich der gemeine Geist. Wer heute,
Vom Strome fortgerissen, sich vergißt,
Wird nüchtern werden, sieht er sich allein,
Nur seine Ohnmacht fühlen und geschwind
Umlenken in die alte, breitgetretne
Fahrstraße der gemeinen Pflicht, nur wohl-
Behalten unter Dach zu kommen suchen.

Wallenstein. Die Zeit ist noch nicht da.

Terzky. So sagst du immer.
Wann aber wird es Zeit sein?

Wallenstein. Wenn ich's sage.

Illo. O, du wirst auf die Sternenstunde warten,
Bis dir die irdische entflieht! Glaub' mir,
In deiner Brust sind deines Schicksals Sterne.
Vertrauen zu dir selbst, Entschlossenheit
Ist deine Venus! Der Maleficus,
Der einzige, der dir schadet, ist der Zweifel.

Wallenst. Du red'st, wie du's verstehst. Wie oft und vielmals
Erklärt' ich dir's! — Dir stieg der Jupiter[1]
Hinab bei der Geburt, der helle Gott;
Du kannst in die Geheimnisse nicht schauen.

1. Wallenstein, on le voit, a fait une étude approfondie de l'astrologie et l'a élevée au rang d'une science. Toutefois ces hautes considérations ne l'empêchent pas de recourir à de très-petits moyens.

Nur in der Erde magst du finster wühlen,
Blind, wie der Unterirdische, der mit dem bleichen
Bleifarbnen Schein ins Leben dir geleuchtet.
Das Irdische, Gemeine magst du sehn,
Das Nächste mit dem Nächsten klug verknüpfen;
Darin vertrau' ich dir und glaube dir.
Doch, was geheimnißvoll bedeutend webt
Und bildet in den Tiefen der Natur, —
Die Geisterleiter[1], die aus dieser Welt des Staubes
Bis in die Sternenwelt, mit tausend Sprossen
Hinauf sich baut, an der die himmlischen
Gewalten wirkend auf und nieder wandeln,
— Die Kreise in den Kreisen, die sich eng
Und enger ziehn um die centralische Sonne —
Die sieht das Aug' nur, das entsiegelte,
Der hellgebornen, heitern Joviskinder.

(Nachdem er einen Gang durch den Saal gemacht, bleibt er stehen und fährt fort.)

Die himmlischen Gestirne machen nicht
Bloß Tag und Nacht, Frühling und Sommer — nicht
Dem Sämann bloß bezeichnen sie die Zeiten
Der Aussaat und der Ernte. Auch des Menschen Thun
Ist eine Aussaat von Verhängnissen,
Gestreuet in der Zukunft dunkles Land,
Den Schicksalsmächten hoffend übergeben.
Da thut es noth, die Saatzeit zu erkunden,
Die rechte Sternenstunde auszulesen,
Des Himmels Häuser[2] forschend zu durchspüren,
Ob nicht der Feind des Wachsens und Gedeihens

1. Die Geisterleiter, l'échelle des esprits.

2. Des Himmels Häuser. On sait que le ciel entier est divisé en quatre parties par l'horizon et le méridien, qui est perpendiculaire à l'horizon. Les astrologues ont imaginé de faire passer par l'intersection de ces deux cercles, c'est-à-dire par la ligne nord-sud, quatre autres cercles, à gauche et à droite du méridien, par les points de l'équateur, qui en sont distants de trente et de soixante degrés. Le ciel se trouve ainsi partagé en douze parties, ayant la forme de fuseaux terminés aux points nord et sud, et ces douze parties s'appellent *domus*.

(*Note de M. Th. Braun.*)

In seinen Ecken schadend sich verberge.
Drum laßt mir Zeit. Thut ihr indeß das Eure.
Ich kann jetzt noch nicht sagen, was ich thun will.
Nachgeben aber werd' ich nicht. Ich nicht!
Absetzen sollen sie mich auch nicht — Darauf
Verlaßt euch[1].

Kammerdiener (kommt). Die Herrn Generale.

Wallenstein. Laß sie kommen.

Terzky. Willst du, daß alle Chefs zugegen seien?

Wallenstein. Das braucht's nicht. Beide Piccolomini,
Maradas, Buttler, Forgatsch, Deodat,
Caraffa, Isolani mögen kommen.

(Terzky geht hinaus mit dem Kammerdiener.)

Wallenst. (zu Illo). Hast du den Questenberg bewachen lassen?
Sprach er nicht Ein'ge in geheim?

Illo. Ich hab' ihn scharf bewacht. Er war mit niemand,
Als dem Octavio.

Siebenter Auftritt.

Vorige. Questenberg, beide Piccolomini, Buttler, Isolani, Maradas und noch drei andere Generale treten herein. Auf den Wink des Generals nimmt Questenberg ihm gerad gegenüber Platz, die andern folgen nach ihrem Range. Es herrscht eine augenblickliche Stille.

Wallenstein. Ich hab' den Inhalt Ihrer Sendung zwar[2]
Vernommen, Questenberg, und wohl erwogen,
Auch meinen Schluß gefaßt, den nichts mehr ändert.
Doch es gebührt sich, daß die Kommandeurs
Aus Ihrem Mund des Kaisers Willen hören —
Gefall' es Ihnen denn, sich Ihres Auftrags

1. Darauf. . euch, comptez-y.

2. Wallenstein demande que Questenberg dise devant les généraux assemblés quelles sont les volontés de la cour. Cette scène est très-intéressante par le détail; cependant on ne peut s'empêcher de trouver trop longues toutes ces discussions. C'est pour la troisième fois que le conseiller impérial prend la parole pour prouver surabondamment que la réconciliation n'est plus possible; la situation est restée la même depuis le commencement de la pièce; l'action languit ou plutôt ne marche pas du tout.

Vor diesen edeln Häuptern zu entledigen.

Questenberg. Ich bin bereit; doch bitt' ich zu bedenken,
Daß kaiserliche Herrschgewalt und Würde
Aus meinem Munde spricht, nicht eigne Kühnheit.

Wallenstein. Den Eingang spart.

Questenberg. Als Seine Majestät,
Der Kaiser, Ihren muthigen Armeen
Ein ruhmgekröntes, kriegserfahrnes Haupt
Geschenkt in der Person des Herzogs Friedland,
Geschah's in froher Zuversicht, das Glück
Des Krieges schnell und günstig umzuwenden.
Auch war der Anfang Ihren Wünschen hold,
Gereiniget ward Böheim von den Sachsen,
Der Schweden Siegeslauf gehemmt — es schöpften
Aufs neue leichten Athem diese Länder,
Als Herzog Friedland die zerstreuten Feindesheere
Herbei von allen Strömen Deutschlands zog,
Herbei auf einen Sammelplatz beschwor
Den Rheingraf[1] Bernhard, Banner, Oxenstirn
Und jenen nie besiegten König selbst,
Um endlich hier im Angesichte Nürnbergs[2]
Das blutig große Kampfspiel zu entscheiden.

Wallenstein. Zur Sache, wenn's beliebt.

Questenberg. Ein neuer Geist
Verkündigte sogleich den neuen Feldherrn.
Nicht blinde Wuth mehr rang mit blinder Wuth,
In hellgeschiednem Kampfe sah man jetzt
Die Festigkeit der Kühnheit widerstehn

1. Den Rheingraf. Othon-Louis, de la branche de Kirberg-Mœrchingen, général de cavalerie au service de la Suède. La maison des Wild- et-Rhingraves possédait un petit domaine au nord de l'Alsace, dans le Rhingau occidental et y ajouta plus tard quelques districts du bassin de la Sarre.

2. Nürnberg. Gustave-Adolphe, se voyant menacé par les armées réunies de l'électeur Maximilien et de Wallenstein, se jeta dans Nuremberg. Wallenstein s'établit dans un camp retranché vis-à-vis de cette ville. Les ennemis restèrent en présence pendant onze semaines; enfin Gustave-Adolphe, forcé par la faim et les maladies, quitta Nuremberg, après y avoir laissé une garnison. Wallenstein le laissa partir et l'imita cinq jours après.

Und weise Kunst die Tapferkeit ermüden.
Vergebens lockt man ihn zur Schlacht; er gräbt
Sich tief und tiefer nur im Lager ein,
Als gält es, hier ein ewig Haus zu gründen.
Verzweifelnd endlich will der König stürmen,
Zur Schlachtbank reißt er seine Völker hin,
Die ihm des Hungers und der Seuchen Wuth
Im leichenvollen Lager langsam tödtet.
Durch den Verhack des Lagers, hinter welchem
Der Tod aus tausend Röhren lauert, will
Der Niegehemmte stürmend Bahn sich brechen.
Da ward ein Angriff und ein Widerstand,
Wie ihn kein glücklich Auge noch gesehn.
Zerrissen endlich führt sein Volk der König
Vom Kampfplatz heim, und nicht ein Fußbreit Erde
Gewann es ihm, das grause Menschenopfer.

Wallenstein. Ersparen Sie's, uns aus dem Zeitungsblatt
Zu melden, was wir schaudernd selbst erlebt.

Questenberg. Anklagen ist mein Amt und meine Sendung,
Es ist mein Herz, was[1] gern beim Lob verweilt.
In Nürnbergs Lager ließ der schwedische König
Den Ruhm — in Lützens Ebenen das Leben.
Doch wer erstaunte nicht, als Herzog Friedland
Nach diesem großen Tag, wie ein Besiegter
Nach Böheim floh, vom Kriegesschauplatz schwand,
Indeß der junge Weimarische Held[2]
Ins Frankenland unaufgehalten drang,
Bis an die Donau reißend Bahn sich machte,
Und stand mit einemmal vor Regensburg,
Zum Schrecken aller gut kathol'schen Christen.
Da rief der Bayern wohlverdienter Fürst
Um schnelle Hilf' in seiner höchsten Noth, —
Es schickt der Kaiser sieben Reitende

1. Was pour das.
2. Bernard de Weimar, l'un des plus illustres lieutenants de Gustave-Adolphe. Quant à la prise de Ratisbonne, voyez la note du *Camp de Wallenstein*, scène 4.

An Herzog Friedland ab mit dieser Bitte,
Und fleht, wo er als Herr befehlen kann.
Umsonst! Es hört in diesem Augenblick
Der Herzog nur den alten Haß und Groll,
Gibt das gemeine Beste preis, die Rachgier
An einem alten Feinde zu vergnügen.
Und so fällt Regensburg!

Wallenstein. Von welcher Zeit ist denn die Rede, Max?
Ich hab' gar kein Gedächtniß mehr.

Max. Er meint,
Wie wir in Schlesien waren.

Wallenstein. So! so! so!
Was aber hatten wir denn dort zu thun?

Max. Die Schweden draus zu schlagen und die Sachsen.

Wallenstein. Recht! Ueber der Beschreibung da vergeß' ich
Den ganzen Krieg — (zu Questenberg.) Nur weiter fortgefahren!

Questenb. Am Oderstrom vielleicht gewann man wieder,
Was an der Donau schimpflich ward verloren.
Erstaunenswerthe Dinge hoffte man
Auf dieser Kriegesbühne zu erleben,
Wo Friedland in Person zu Felde zog.
Der Nebenbuhler Gustavs einen — Thurn
Und einen Arnheim vor sich fand. Und wirklich
Gerieth man nahe gnug hier an einander,
Doch, um als Freund, als Gast sich zu bewirthen.
Ganz Deutschland seufzte unter Kriegeslast,
Doch Friede war's im Wallensteinischen Lager.

Wallenst. Manch blutig Treffen wird um nichts gefochten,
Weil einen Sieg der junge Feldherr braucht.
Ein Vortheil des bewährten Feldherrn ist's,
Daß er nicht nöthig hat zu schlagen, um
Der Welt zu zeigen, er versteh' zu siegen.
Mir konnt' es wenig helfen, meines Glücks
Mich über einen Arnheim zu bedienen;
Viel nützte Deutschland meine Mäßigung,
Wär' mir's geglückt, das Bündniß zwischen Sachsen

Und Schweden, das verderbliche, zu lösen.

Questenberg. Es glückte aber nicht, und so begann
Aufs neu das blut'ge Kriegesspiel. Hier endlich
Rechtfertigte der Fürst den alten Ruhm.
Auf Steinau's Feldern streckt das schwedische Heer
Die Waffen, ohne Schwertstreich überwunden —
Und hier, mit andern, lieferte des Himmels
Gerechtigkeit den alten Aufruhrstifter,
Die fluchbeladne Fackel dieses Kriegs,
Matthias Thurn[1] des Rächers Händen aus.
— Doch in großmüth'ge Hand war er gefallen,
Statt Strafe fand er Lohn, und reich beschenkt
Entließ der Fürst den Erzfeind seines Kaisers.

Wall. (lacht). Ich weiß, ich weiß — Sie hatten schon in Wien
Die Fenster, die Balcons voraus gemiethet,
Ihn auf dem Armensünderkarrn zu sehn —
Die Schlacht hätt' ich mit Schimpf verlieren mögen,
Doch das vergeben mir die Wiener nicht,
Daß ich um ein Spektakel sie betrog.

Questenberg. Befreit war Schlesien, und alles rief
Den Herzog nun ins hart bedrängte Bayern.
Er setzt auch wirklich sich in Marsch — gemächlich
Durchzieht er Böheim auf dem längsten Wege;
Doch, eh' er noch den Feind gesehen, wendet
Er schleunig um, bezieht sein Winterlager, drückt
Des Kaisers Länder mit des Kaisers Heer.

Wall. Das Heer war zum Erbarmen, jede Nothdurft, jede
Bequemlichkeit gebrach — der Winter kam.
Was denkt die Majestät von Ihren Truppen?
Sind wir nicht Menschen? nicht der Kält' und Nässe,

1. Le comte de Thurn, à la tête d'une petite armée suédoise, avait été pris à Steinau sur l'Oder et remis en liberté. La cour ne pardonna jamais cette générosité calculée à Wallenstein. Celui-ci répondit ironiquement aux ministres de l'empereur : „Was aber hätte ich denn sonst mit diesem Rasenden machen sollen? Wollte der Himmel, die Feinde hätten lauter Generale wie dieser ist. An der Spitze der schwedischen Heere wird er uns weit bessere Dienste leisten als im Gefängniß.“ (*Histoire de la guerre de Trente ans.*)

Nicht jeder Nothdurft sterblich unterworfen?
Fluchwürdig Schicksal des Soldaten! Wo
Er hinkommt, flieht man vor ihm — Wo er weggeht,
Verwünscht man ihn! Er muß sich alles nehmen;
Man gibt ihm nichts, und, jeglichem gezwungen
Zu nehmen, ist er jeglichem ein Gräuel.
Hier stehen meine Generals. Caraffa!
Graf Deodati! Buttler! Sagt es ihm,
Wie lang der Sold den Truppen ausgeblieben?

Buttler. Ein Jahr schon fehlt die Löhnung.

Wallenstein. Und sein Sold
Muß dem Soldaten werden; darnach heißt er!

Quest. Das klingt ganz anders, als der Fürst von Friedland
Vor acht, neun Jahren sich vernehmen ließ.

Wallenstein. Ja, meine Schuld ist es, weiß wohl, ich selbst
Hab' mir den Kaiser so verwöhnt. Da! vor neun Jahren,
Beim Dänenkriege, stellt' ich eine Macht ihm auf
Von vierzigtausend Köpfen oder fünfzig,
Die aus dem eignen Säckel keinen Deut[1]
Ihm kostete — Durch Sachsens Kreise zog
Die Kriegesfurie, bis an die Scheeren[2]
Des Belts den Schrecken seines Namens tragend.
Da war noch eine Zeit! Im ganzen Kaiserstaate
Kein Nam' geehrt, gefeiert, wie der meine,
Und Albrecht Wallenstein, so hieß
Der dritte Edelstein in seiner Krone!
Doch auf dem Regensburger Fürstentag[3],
Da brach es auf! Da lag es kund und offen,
Aus welchem Beutel ich gewirthschaft hatte.
Und was war nun mein Dank dafür, daß ich,
Ein treuer Fürstenknecht, der Völker Fluch
Auf mich gebürdet — diesen Krieg, der nur
Ihn groß gemacht, die Fürsten zahlen lassen?

1. Deut, un liard (c'est le nom d'une petite monnaie de cuivre en usage dans les Pays-Bas.

2. Die Scheeren, les brisants.

3. Wallenstein fut destitué à la diète de Ratisbonne.

Was? Aufgeopfert wurd' ich ihren Klagen,
— Abgesetzt wurd' ich.

Questenberg. Eure Gnaden weiß,
Wie sehr auf jenem unglücksvollen Reichstag
Die Freiheit ihm gemangelt.

Wallenstein. Tod und Teufel!
Ich hatte, was ihm Freiheit schaffen konnte.
— Nein, Herr! Seitdem es mir so schlecht bekam,
Dem Thron zu dienen auf des Reiches Kosten,
Hab' ich vom Reich ganz anders denken lernen.
Vom Kaiser freilich hab' ich diesen Stab;
Doch führ' ich jetzt ihn als des Reiches Feldherr,
Zur Wohlfahrt aller, zu des Ganzen Heil,
Und nicht mehr zur Vergrößerung des Einen!
Zur Sache doch. Was ist's, das man von mir begehrt?

Questenberg. Fürs erste wollen Seine Majestät,
Daß die Armee ohn' Aufschub Böhmen räume.

Wallenstein. In dieser Jahrszeit? Und wohin will man,
Daß wir uns wenden?

Questenberg. Dahin, wo der Feind ist.
Denn Seine Majestät will Regensburg
Vor Ostern noch vom Feind gesäubert sehn,
Daß länger nicht im Dome lutherisch
Gepredigt werde — ketzerischer Gräul
Des Festes reine Feier nicht besudle.

Wallenstein. Kann das geschehen, meine Generals?

Illo. Es ist nicht möglich.

Buttler. Es kann nicht geschehn.

Questenberg. Der Kaiser hat auch schon dem Oberst Suys
Befehl geschickt, nach Bayern vorzurücken.

Wallenstein. Was that der Suys?

Questenberg. Was er schuldig war.
Er rückte vor.

Wallenstein. Er rückte vor! Und ich,
Sein Chef, gab ihm Befehl, ausdrücklichen,
Nicht von dem Platz zu weichen! Steht es so

Um mein Kommando? Das ist der Gehorsam,
Den man mir schuldig, ohne den kein Kriegsstand
Zu denken ist? Sie, meine Generale,
Seien Richter! Was verdient der Officier,
Der eidvergessen seine Ordre bricht?

Illo. Den Tod!

Wallenst. (da die Uebrigen bedenklich schweigen, mit erhöhter Stimme).
Graf Piccolomini, was hat er
Verdient?

Max (nach einer langen Pause).
Nach des Gesetzes Wort — den Tod!

Isolani. Den Tod!

Buttler. Den Tod nach Kriegesrecht!
(Questenberg steht auf. Wallenstein folgt, es erheben sich alle.)

Wallenstein. Dazu verdammt ihn das Gesetz, nicht ich!
Und wenn ich ihn begnadige, geschieht's
Aus schuld'ger Achtung gegen meinen Kaiser.

Questen. Wenn's so steht, hab' ich hier nichts mehr zu sagen.

Wallenst. Nur auf Bedingung nahm ich dies Kommando;
Und gleich die erste war, daß mir zum Nachtheil
Kein Menschenkind, auch selbst der Kaiser nicht,
Bei der Armee zu sagen haben sollte.
Wenn für den Ausgang ich mit meiner Ehre
Und meinem Kopf soll haften, muß ich Herr
Darüber sein. Was machte diesen Gustav
Unwiderstehlich, unbesiegt auf Erden?
Dies: daß er König war in seinem Heer!
Ein König aber, einer, der es ist,
Ward nie besiegt noch, als durch Seinesgleichen —
Jedoch zur Sach'! Das Beste soll noch kommen.

Questenberg. Der Kardinal-Infant wird mit dem Frühjahr
Aus Mailand rücken und ein spanisch Heer
Durch Deutschland nach den Niederlanden führen.
Damit er sicher seinen Weg verfolge,
Will der Monarch, daß hier aus der Armee
Acht Regimenter ihn zu Pferd begleiten.

Wall. Ich merk', ich merk' — Acht Regimenter — Wohl,
Wohl ausgesonnen, Pater Lamormain!
Wär' der Gedank' nicht so verwünscht gescheidt,
Man wär' versucht, ihn herzlich dumm zu nennen.
Achttausend Pferde! Ja, ja, es ist richtig,
Ich seh' es kommen.

Questenberg. Es ist nichts dahinter
Zu sehn. Die Klugheit räth's, die Noth gebeut's.

Wallenstein. Wie, mein Herr Abgesandter? ich soll's wohl
Nicht merken, daß man's müde ist, die Macht,
Des Schwertes Griff in meiner Hand zu sehn?
Daß man begierig diesen Vorwand hascht,
Den span'schen Namen braucht, mein Volk zu mindern,
Uns Reich zu führen eine neue Macht,
Die mir nicht untergeben sei. Mich so
Gerad bei Seit' zu werfen, dazu bin ich
Euch noch zu mächtig. Mein Vertrag erheischt's,
Daß alle Kaiserheere mir gehorchen,
So weit die deutsche Sprach' geredet wird.
Von span'schen Truppen aber und Infanten,
Die durch das Reich als Gäste wandernd ziehn,
Steht im Vertrage nichts — Da kommt man denn
Wo in der Stille hinter ihm herum,
Macht mich erst schwächer, dann entbehrlich, bis
Man kürzeren Proceß kann mit mir machen.
Wozu die krummen Wege, Herr Minister?
Herab heraus! Den Kaiser drückt das Pactum
Mit mir. Er möchte gerne, daß ich ginge.
Ich will ihm den Gefallen thun; das war
Beschlossne Sache, Herr, noch eh Sie kamen.
(Es entsteht eine Bewegung unter den Generalen, welche immer zunimmt.)
Es thut mir leid um meine Obersten;
Ich seh' ich nicht, wie sie zu ihren vorgeschossnen Geldern,
Zu wohlverdienten Lohne kommen werden.
Ein Regiment bringt neue Menschen auf,
Das früheres Verdienst veraltet schnell.

Es dienen viel' Ausländische im Heer,
Und war der Mann nur sonsten brav und tüchtig,
Ich pflegte eben nicht nach seinem Stammbaum,
Noch seinem Katechismus viel zu fragen.
Das wird auch anders werden künftighin!
Nun — mich geht's nichts mehr an. (Er setzt sich.)

Max. Da sei Gott für,
Daß es bis dahin kommen soll! — Die ganze
Armee wird furchtbar gährend sich erheben —
Der Kaiser wird mißbraucht, es kann nicht sein.

Isolan. Es kann nicht sein, denn alles ging zu Trümmern.

Wallenstein. Das wird es, treuer Isolan. Zu Trümmern
Wird alles gehn, was wir bedächtig bauten.
Deßwegen aber find't sich doch ein Feldherr,
Und auch ein Kriegsheer läuft noch wohl dem Kaiser
Zusammen, wenn die Trommel wird geschlagen.

Max (geschäftig, leidenschaftlich von einem zum andern gehend und sie besänftigend).
Hör' mich, mein Feldherr! Hört mich, Obersten!
Laß dich beschwören, Fürst! Beschließe nichts,
Bis wir zusammen Rath gehalten, dir
Vorstellungen gethan — Kommt, meine Freunde!
Ich hoff', es ist noch alles herzustellen.

Terzky. Kommt, kommt! im Vorsaal treffen wir die andern.
(Gehen).

Butt. (zu Questenb.). Wenn guter Rath Gehör bei Ihnen findet,
Vermeiden Sie's, in diesen ersten Stunden
Sich öffentlich zu zeigen, schwerlich möchte Sie
Der goldne Schlüssel[1] vor Mißhandlung schützen.
(Laute Bewegungen draußen.)

Wallenstein. Der Rath ist gut — Octavio, du wirst
Für unsers Gastes Sicherheit mir haften.
Gehaben Sie sich wohl, von Questenberg! (Als dieser reden will.
Nichts, nichts von dem verhaßten Gegenstand!
Sie thaten Ihre Schuldigkeit. Ich weiß

1. La clef de chambellan.

Den Mann von seinem Amt zu unterscheiden.

(Indem Questenberg mit dem Octavio abgehen will, dringen Götz, Tiefenbach, Colalto herein, denen noch mehrere Kommandeurs folgen.)

Götz. Wo ist er, der uns unsern General —

Tiefenb. (zugleich). Was müssen wir erfahren, du willst uns —

Colalto (zugleich). Wir wollen mit dir leben, mit dir sterben.

Wallenstein (mit Ansehen, indem er auf Illo zeigt).

Hier der Feldmarschall weiß um meinen Willen.

(Geht ab.)

Dritter Aufzug.

Ein Zimmer.

Erster Auftritt.

Illo und Terzky.

Terzky. Nun, sagt mir, wie gedenkt ihr's diesen Abend
Beim Gastmahl mit den Obristen zu machen?

Illo. Gebt Acht! Wir setzen eine Formel auf,
Worin wir uns dem Herzog insgesammt
Verschreiben, sein zu sein mit Leib und Leben,
Nicht unser letztes Blut für ihn zu sparen;
Jedoch der Eidespflichten unbeschadet,
Die wir dem Kaiser schuldig sind. Merkt wohl!
Die nehmen wir in einer eigenen Klausel
Ausdrücklich aus und retten das Gewissen.
Nun hört! Die also abgefaßte Schrift
Wird ihnen vorgelegt vor Tische, keiner
Wird daran Anstoß nehmen — Hört nun weiter!
Nach Tafel, wenn der trübe Geist des Weins
Das Herz nun öffnet und die Augen schließt,
Läßt man ein unterschobnes Blatt, worin
Die Klausel fehlt, zur Unterschrift herumgehn.

Terzky. Wie? Denkt ihr, daß sie sich durch einen Eid
Gebunden glauben werden, den wir ihnen

Durch Gaukelkunst betrüglich abgelistet?

Illo. Gefangen haben wir sie immer — Laßt sie
Dann über Arglist schrein, so viel sie mögen.
Am Hofe glaubt man ihrer Unterschrift
Doch mehr, als ihrem heiligsten Betheuern.
Verräther sind sie einmal, müssens sein;
So machen sie aus der Noth wohl eine Tugend.

Terzky. Nun, mir ist alles lieb, geschieht nur was,
Und rücken wir nur einmal von der Stelle.

Illo. Und dann — liegt auch so viel nicht dran, wie weit
Wir damit langen bei den Generalen;
Genug, wenn wir's dem Herrn nur überreden,
Sie seien sein — denn handelt er nur erst
Mit seinem Ernst, als ob er sie schon hätte,
So hat er sie und reißt sie mit sich fort.

Terzky. Ich kann mich manchmal gar nicht in ihn finden.
Er leiht dem Feind sein Ohr, läßt mich dem Thurn,
Dem Arnheim schreiben, gegen den Sesina
Geht er mit kühnen Worten frei heraus,
Spricht stundenlang mit uns von seinen Planen,
Und mein' ich nun, ich hab' ihn — weg auf einmal
Entschlüpft er, und es scheint, als wär' es ihm
Um nichts zu thun, als nur, am Platz zu bleiben.

Illo. Er seine alten Plane aufgegeben!
Ich sag' euch, daß er wachend, schlafend mit
Nichts anderm umgeht, daß er Tag für Tag
Deßwegen die Planeten fragt —

Terzky. Ja, wißt ihr,
Daß er sich in der Nacht, die jetzo kommt,
Im astrologischen Thurme mit dem Doctor
Einschließen wird und mit ihm observieren?
Denn es soll eine wicht'ge Nacht sein, hör' ich
Und etwas Großes, Langerwartetes
Am Himmel vorgehn.

Illo. Wenn's hier unten nur geschieht.
Die Generale sind voll Eifer jetzt

Und werden sich zu allem bringen lassen,
Nur um den Chef nicht zu verlieren. Seht!
So haben wir den Anlaß vor der Hand
Zu einem engen Bündniß widern[1] Hof.
Unschuldig ist der Name zwar, es heißt:
Man will ihn beim Kommando bloß erhalten.
Doch, wißt ihr, in der Hitze des Verfolgens
Verliert man bald den Anfang aus den Augen.
Ich denk es schon zu karten, daß der Fürst
Sie willig finden — willig glauben soll
Zu jedem Wagstück. Die Gelegenheit
Soll ihn verführen. Ist der große Schritt
Nur erst gethan, den sie zu Wien ihm nicht verzeihn,
So wird der Nothzwang der Begebenheiten
Ihn weiter schon und weiter führen; nur
Die Wahl ist's, was ihm schwer wird; drängt die Noth,
Dann kommt ihm seine Stärke, seine Klarheit.

Terzky. Das ist es auch, worauf der Feind nur wartet,
Das Heer uns zuzuführen.

Illo. Kommt! Wir müssen
Das Werk in diesen nächsten Tagen weiter fördern
Als es in Jahren nicht gedieh — Und steht's
Nur erst hier unten glücklich, gebet Acht,
So werden auch die rechten Sterne scheinen!
Kommt zu den Obersten! Das Eisen muß
Geschmiedet werden, weil es glüht.

Terzky. Geht ihr hin, Illo.
Ich muß die Gräfin Terzky hier erwarten.
Wißt, daß wir auch nicht müßig sind — wenn ein
Strick reißt, ist schon ein andrer in Bereitschaft.

Illo. Ja, eure Hausfrau lächelte so listig.
Was habt ihr?

Terzky. Ein Geheimniß! Still, sie kommt! (Illo geht ab.)

1. Widern pour wider den.

Zweiter Auftritt.

Graf und Gräfin Terzky, die aus einem Kabinet heraustritt, hernach Bedienter, darauf Illo.

Terzky. Kommt sie? Ich halt' ihn länger nicht zurück.
Gräfin. Gleich wird sie da sein. Schick' ihn nur.
Terzky. Zwar weiß ich nicht, ob wir uns Dank damit
Beim Herrn verdienen werden. Ueber diesen Punkt,
Du weißt's, hat er sich nie herausgelassen.
Du hast mich überredet und mußt wissen,
Wie weit du gehen kannst.
Gräfin. Ich nehm's auf mich. (Für sich.)
Es braucht hier keiner Vollmacht — Ohne Worte, Schwager,
Verstehn wir uns — Errath' ich etwa nicht,
Warum die Tochter hergefordert worden,
Warum just er gewählt, sie abzuholen?
Denn dieses vorgespiegelte Verlöbniß
Mit einem Bräutigam, den niemand kennt,
Mag andre blenden! Ich durchschaue dich —
Doch dir geziemt es nicht, in solchem Spiel
Die Hand zu haben. Nicht doch! Meiner Feinheit
Bleibt alles überlassen. Wohl! — Du sollst
Dich in der Schwester nicht betrogen haben.
Bedienter (kommt). Die Generale! (Ab.)
Terzky (zur Gräfin). Sorg' nur, daß du ihm
Den Kopf recht warm machst, was zu denken gibst —
Wenn er zu Tisch kommt, daß er sich nicht lange
Bedenke bei der Unterschrift.
Gräfin. Sorg' du für deine Gäste! Geh' und schick' ihn.
Terzky. Denn alles liegt dran, daß er unterschreibt.
Gräfin. Zu deinen Gästen. Geh!
Illo (kommt zurück). Wo bleibt ihr, Terzky?
Das Haus ist voll, und alles wartet euer.
Terzky. Gleich! Gleich! (Zur Gräfin.)
Und daß er nicht zu lang verweilt —

Es möchte bei dem Alten sonst Verdacht —
Gräfin. Unnöth'ge Sorgfalt! (Terzky und Illo gehen.)

Dritter Auftritt.

Gräfin Terzky. Max Piccolomini.

Max (blickt schüchtern herein). Base Terzky! Darf ich?
(Tritt bis in die Mitte des Zimmers, wo er sich unruhig umsieht.)
Sie ist nicht da! Wo ist sie!
Gräfin. Sehen Sie nur recht
In jene Ecke, ob sie hinterm[1] Schirm
Vielleicht versteckt —
Max. Da liegen ihre Handschuh!
(Will hastig darnach greifen, Gräfin nimmt sie zu sich.)
Ungüt'ge Tante! Sie verleugnen mir —
Sie haben Ihre Lust dran, mich zu quälen.
Gräfin. Der Dank für meine Müh'!
Max. O, fühlten Sie,
Wie mir zu Muthe ist! — Seitdem wir hier sind —
So an mich halten, Wort und Blicke wägen!
Das bin ich nicht gewohnt!
Gräfin. Sie werden sich
An manches noch gewöhnen, schöner Freund!
Auf dieser Probe Ihrer Folgsamkeit
Muß ich durchaus bestehn, nur unter der Bedingung
Kann ich mich überall damit befassen.
Max. Wo aber ist sie? Warum kommt sie nicht?
Gräfin. Sie müssen's ganz in meine Hände legen
Wer kann es besser auch mit Ihnen meinen!
Kein Mensch darf wissen, auch Ihr Vater nicht,
Der gar nicht!
Max. Damit hat's nicht Noth. Es ist
Hier kein Gesicht, an das ich's richten möchte,
Was die entzückte Seele mir bewegt.

1. Hinterm pour hinter dem.

— O Tante Terzky! Ist denn alles hier
Verändert, oder bin nur ich's? Ich sehe mich
Wie unter fremden Menschen. Keine Spur
Von meinen vor'gen Wünschen mehr und Freuden.
Wo ist das alles hin? Ich war doch sonst
In eben dieser Welt nicht unzufrieden.
Wie schal ist alles nun, und wie gemein!
Die Kameraden sind mir unerträglich,
Der Vater selbst, ich weiß ihm nichts zu sagen,
Der Dienst, die Waffen sind mir eitler Tand.
So müßt' es einem sel'gen Geiste sein [1],
Der aus den Wohnungen der ew'gen Freude
In seinen Kinderspielen und Geschäften,
Zu seinen Neigungen und Brüderschaften,
Zur ganzen armen Menschheit wiederkehrte.

Gräfin. Doch muß ich bitten, ein'ge Blicke noch
Auf diese ganz gemeine Welt zu werfen,
Wo eben jetzt viel Wichtiges geschieht.

Max. Es geht hier etwas vor um mich, ich seh's
An ungewöhnlich treibender Bewegung;
Wenn's fertig ist, kommt's wohl auch bis zu mir.
Wo denken Sie, daß ich gewesen, Tante?
Doch keinen Spott! Mich ängstigte des Lagers
Gewühl, die Fluth zudringlicher Bekannten,
Der fade Scherz, das nichtige Gespräch,
Es wurde mir zu eng, ich mußte fort,
Stillschweigen suchen diesem vollen Herzen
Und eine reine Stelle für mein Glück.
Kein Lächeln, Gräfin! In der Kirche war ich.
Es ist ein Kloster hier, zur Himmelspforte [2],
Da ging ich hin, da fand ich mich allein.
Ob [3] dem Altar hing eine Mutter Gottes,
Ein schlecht Gemälde war's, doch war's der Freund,
Den ich in diesem Augenblicke suchte.

1. Cet amour est un peu trop céleste.
2. C'est le nom du couvent.
3. Ob, au-dessus de.

Wie oft hab' ich die Herrliche gesehn
In ihrem Glanz, die Inbrunst der Verehrer —
Es hat mich nicht gerührt, und jetzt auf einmal
Ward mir die Andacht klar, so wie die Liebe.

Gräfin. Genießen Sie Ihr Glück. Vergessen Sie
Die Welt um sich herum. Es soll die Freundschaft
Indessen wachsam für Sie sorgen, handeln.
Nur sein Sie dann auch lenksam, wenn man Ihnen
Den Weg zu Ihrem Glücke zeigen wird.

Max. Wo aber bleibt sie denn! — O goldne Zeit
Der Reise, wo uns jede neue Sonne
Vereinigte, die späte Nacht nur trennte!
Da rann kein Sand' und keine Glocke schlug.
Es schien die Zeit dem Ueberseligen
In ihrem ew'gen Laufe stillzustehn.
O! der ist aus dem Himmel schon gefallen,
Der an der Stunden Wechsel denken muß!
Die Uhr schlägt keinem Glücklichen.

Gräfin. Wie lang ist es, daß Sie Ihr Herz entdeckten?

Max. Heut früh wagt' ich das erste Wort.

Gräfin. Wie? Heute erst in diesen zwanzig Tagen?

Max. Auf jenem Jagdschloß war es, zwischen hier
Und Nepomuk, wo Sie uns eingeholt,
Der letzten Station des ganzen Wegs.
In einem Erker standen wir, den Blick
Stumm in das öde Feld hinausgerichtet,
Und vor uns ritten die Dragoner auf,
Die uns der Herzog zu Geleit gesendet.
Schwer lag auf mir des Scheidens Bangigkeit,
Und zitternd endlich wag' ich dieses Wort:
Dies alles mahnt mich, Fräulein, daß ich heut
Von meinem Glücke scheiden muß. Sie werden
In wenig Stunden einen Vater finden,
Von neuen Freunden sich umgeben sehn

1. Image tirée du *Sablier*.

Ich werde nun ein Fremder für Sie sein,
Verloren in der Menge — „Sprechen Sie
„Mit meiner Base Terzky!" fiel sie schnell
Mir ein, die Stimme zitterte, ich sah
Ein glühend Roth die schönen Wangen färben,
Und von der Erde langsam sich erhebend
Trifft mich ihr Auge — ich beherrsche mich
Nicht länger —

(Die Prinzessin erscheint an der Thüre und bleibt stehen, von der Gräfin, aber nicht von Piccolomini bemerkt.)

— fasse kühn sie in die Arme,
Mein Mund berührt den ihrigen — da rauscht' es
Im nahen Saal und trennte uns — Sie waren's.
Was nun geschehen, wissen Sie.

Gräfin (nach einer Pause, mit einem verstohlenen Blick auf Thekla).
Und sind Sie so bescheiden oder haben
So wenig Neugier, daß Sie mich nicht auch
Um mein Geheimniß fragen?

Max. Ihr Geheimniß?

Gräfin. Nun ja! Wie ich unmittelbar nach Ihnen
Ins Zimmer trat, wie ich die Nichte fand,
Was sie in diesem ersten Augenblick
Des überraschten Herzens —

Max (lebhaft). Nun?

Vierter Auftritt.

Vorige, Thekla, welche schnell hervortritt.

Thekla. Spart euch die Mühe, Tante!
Das hört er besser von mir selbst.

Max (tritt zurück). Mein Fräulein! —
Was ließen Sie mich sagen, Tante Terzky!

Thekla (zur Gräfin). Ist er schon lange hier?

Gräfin. Ja wohl, und seine Zeit ist bald vorüber.
Wo bleibt Ihr auch so lang?

Thekla. Die Mutter weinte wieder so. Ich seh' sie leiden

— Und kann's nicht ändern, daß ich glücklich bin.

Max (in ihren Anblick verloren).

Jetzt hab' ich wieder Muth, Sie anzusehn.
Heut konnt' ich's nicht. Der Glanz der Edelsteine,
Der Sie umgab, verbarg mir die Geliebte.

Thekla. So sah mich nur Ihr Auge, nicht Ihr Herz.

Max. O! diesen Morgen, als ich Sie im Kreise
Der Ihrigen, in Vaters Armen fand,
Mich einen Fremdling sah in diesem Kreise —
Wie drängte mich's in diesem Augenblick,
Ihm um den Hals zu fallen, Vater ihn
Zu nennen! Doch sein strenges Auge hieß
Die heftig wallende Empfindung schweigen,
Und jene Diamanten schreckten mich,
Die, wie ein Kranz von Sternen Sie umgaben.
Warum auch mußt' er beim Empfange gleich
Den Bann um Sie verbreiten, gleich zum Opfer
Den Engel schmücken, auf das heitre Herz
Die traur'ge Bürde seines Standes werfen!
Wohl darf die Liebe werben um die Liebe,
Doch solchem Glanz darf nur ein König nahn.

Thekla. O, still von dieser Mummerei[1]! Sie sehn,
Wie schnell die Bürde abgeworfen ward. (Zur Gräfin.)
Er ist nicht heiter. Warum ist er's nicht?
Ihr, Tante, habt ihn mir so schwer gemacht!
War er doch ein ganz andrer auf der Reise!
So ruhig hell, so froh beredt! Ich wünschte,
Sie immer so zu sehn und niemals anders.

Max. Sie fanden sich, in Ihres Vaters Armen,
In einer neuen Welt, die Ihnen huldigt,
War's auch durch Neuheit nur, Ihr Auge reizt.

Thekla. Ja! Vieles reizt mich hier, ich will's nicht leugnen,
Mich reizt die bunte, kriegerische Bühne,
Die vielfach mir ein liebes Bild erneuert,

1. Mummerei, momerie. On prétend que ce mot est pour *mahomerie*, par allusion aux cérémonies qui se font dans les temples de Mahomet.

Mir an das Leben, an die Wahrheit knüpft,
Was mir ein schöner Traum nur hat geschienen.

Max. Mir machte sie mein wirklich Glück zum Traum.
Auf einer Insel in des Aethers Höhn
Hab' ich gelebt in diesen letzten Tagen;
Sie hat sich auf die Erd' herabgelassen,
Und diese Brücke, die zum alten Leben
Zurück mich bringt, trennt mich von meinem Himmel.

Thekla. Das Spiel des Lebens sieht sich heiter an,
Wenn man den sichern Schatz im Herzen trägt,
Und froher kehr' ich, wenn ich es gemustert,
Zu meinem schönern Eigenthum zurück —
(Abbrechend, und in einem scherzhaften Ton.)
Was hab' ich Neues nicht und Unerhörtes
In dieser kurzen Gegenwart gesehn!
Und doch muß alles dies dem Wunder weichen,
Das dieses Schloß geheimnißvoll verwahrt.

Gräf. (nachsinnend). Was wäre das? Ich bin doch auch bekannt
In allen dunkeln Ecken dieses Hauses.

Thekla (lächelnd). Von Geistern wird der Weg dazu beschützt.
Zwei Greife halten Wache an der Pforte.

Gräf. (lacht). Ach so! der astrologische Thurm! Wie hat sich
Dies Heiligthum, das sonst so streng verwahrt wird,
Gleich in den ersten Stunden Euch geöffnet?

Thekla. Ein kleiner alter Mann mit weißen Haaren
Und freundlichem Gesicht, der seine Gunst
Mir gleich geschenkt, schloß mir die Pforten auf.

Max. Das ist des Herzogs Astrolog, der Seni.

Thekla. Er fragte mich nach vielen Dingen, wann ich
Geboren sei, in welchem Tag und Monat,
Ob eine Tages- oder Nachtgeburt —

Gräfin. Weil er das Horoskop Euch stellen wollte

Thekla. Auch meine Hand besah er, schüttelte
Das Haupt bedenklich, und es schienen ihm
Die Linien nicht eben zu gefallen.

Gräfin. Wie fandet Ihr es denn in diesem Saal?

Ich hab' mich stets nur flüchtig umgesehn.

Thekla. Es ward mir wunderbar zu Muth, als ich[1]
Aus vollem Tageslichte schnell hineintrat;
Denn eine düstre Nacht umgab mich plötzlich,
Von seltsamer Beleuchtung schwach erhellt.
In einem Halbkreis standen um mich her
Sechs oder sieben große Königsbilder,
Den Scepter in der Hand, und auf dem Haupt
Trug jedes einen Stern, und alles Licht
Im Thurm schien von den Sternen nur zu kommen.
Das wären die Planeten, sagte mir
Mein Führer, sie regierten das Geschick,
Drum seien sie als Könige gebildet.
Der äußerste, ein grämlich finstrer Greis
Mit dem trübgelben Stern, sei der Saturnus,
Der mit dem rothen Schein, grad' von ihm über,
In kriegerischer Rüstung, sei der Mars,
Und beide bringen wenig Glück den Menschen.
Doch eine schöne Frau stand ihm zur Seite,
Sanft schimmerte der Stern auf ihrem Haupt,
Das sei die Venus, das Gestirn der Freude.
Zur linken Hand erschien Mercur geflügelt.
Ganz in der Mitte glänzte silberhell
Ein heitrer Mann, mit einer Königsstirn,
Das sei der Jupiter, des Vaters Stern,
Und Mond und Sonne standen ihm zur Seite.

Max. O, nimmer will ich seinen Glauben schelten
An der Gestirne, an der Geister Macht.
Nicht bloß der Stolz des Menschen füllt den Raum
Mit Geistern, mit geheimnißvollen Kräften,
Auch für ein liebend Herz ist die gemeine
Natur zu eng, und tiefere Bedeutung
Liegt in dem Mährchen[2] meiner Kinderjahre,

1. Cette description, comme beaucoup d'autres de cette pièce, est plus épique que dramatique.

2. Das Mährchen, le conte; de l'ancien *maere*, qui rappelle le g. thiq. *mer-itha*, la renommée.

Als in der Wahrheit, die das Leben lehrt.
Die heitre Welt der Wunder ist's allein,
Die dem entzückten Herzen Antwort gibt,
Die ihre ew'gen Räume mir eröffnet,
Mir tausend Zweige reich entgegenstreckt,
Worauf der trunkne Geist sich selig wiegt.
Die Fabel ist der Liebe Heimathwelt,
Gern wohnt sie unter Feen, Talismanen,
Glaubt gern an Götter, weil sie göttlich ist.
Die alten Fabelwesen sind nicht mehr,
Das reizende Geschlecht ist ausgewandert;
Doch eine Sprache braucht das Herz, es bringt
Der alte Trieb die alten Namen wieder,
Und an dem Sternenhimmel gehn sie jetzt,
Die sonst im Leben freundlich mit gewandelt;
Dort winken sie dem Liebenden herab,
Und jedes Große bringt uns Jupiter
Noch diesen Tag, und Venus jedes Schöne.

Thekla. Wenn das die Sternenkunst ist, will ich froh
Zu diesem heitern Glauben mich bekennen.
Es ist ein holder, freundlicher Gedanke,
Daß über uns, in unermessnen Höhn,
Der Liebe Kranz aus funkelnden Gestirnen,
Da wir erst wurden, schon geflochtet ward.

Gräfin. Nicht Rosen bloß, auch Dornen hat der Himmel.
Wohl dir, wenn sie den Kranz dir nicht verletzen!
Was Venus band, die Bringerin des Glücks,
Kann Mars, der Stern des Unglücks, schnell zerreißen.

Max. Bald wird sein düstres Reich zu Ende sein!
Gesegnet sei des Fürsten ernster Eifer,
Er wird den Oelzweig in den Lorbeer flechten
Und der erfreuten Welt den Frieden schenken.
Dann hat sein großes Herz nichts mehr zu wünschen,
Er hat genug für seinen Ruhm gethan,
Kann jetzt sich selber leben und den Seinen.
Auf seine Güter wird er sich zurückziehn,

Er hat zu Gitschin einen schönen Sitz,
Auch Reichenberg, Schloß Friedland liegen heiter —
Bis an den Fuß der Riesenberge hin
Streckt sich das Jagdgehege seiner Wälder.
Dem großen Trieb, dem prächtig schaffenden,
Kann er dann ungebunden, frei willfahren.
Da kann er fürstlich jede Kunst ermuntern
Und alles würdig Herrliche beschützen —
Kann bauen, pflanzen, nach den Sternen sehn —
Ja, wenn die kühne Kraft nicht ruhen kann,
So mag er kämpfen mit dem Element,
Den Fluß ableiten und den Felsen sprengen
Und dem Gewerb die leichte Straße bahnen.
Aus unsern Kriegsgeschichten werden dann
Erzählungen in langen Winternächten —

Gräfin. Ich will denn doch gerathen haben, Vetter,
Den Degen nicht zu frühe wegzulegen.
Denn eine Braut, wie die, ist es wohl werth,
Daß mit dem Schwert um sie geworben werde.

Max. O! wäre sie mit Waffen zu gewinnen!

Gräfin. Was war das? Hört ihr nichts? — Mir war's als hört' ich
Im Tafelzimmer heft'gen Streit und Lärmen. (Sie geht hinaus.)

Fünfter Auftritt.

Thekla und Max Piccolomini.

Thek. (sobald d. Gräfin sich entfernt hat, schnell und heimlich zu Piccol.).
Trau' ihnen nicht. Sie meinen's falsch.

Max. Sie könnten —

Thekla. Trau' niemand hier, als mir. Ich sah es gleich,
Sie haben einen Zweck.

Max. Zweck! aber welchen?
Was hätten sie davon, uns Hoffnungen —

Thekla. Daß weiß ich nicht. Doch glaub' mir, es ist nicht
Ihr Ernst, uns zu beglücken, zu verbinden.

Max. Wozu auch diese Terzkys? Haben wir
Nicht deine Mutter? Ja, die Gütige
Verdient's daß wir uns kindlich ihr vertrauen.

Thekla. Sie liebt dich, schätzt dich hoch vor allen andern;
Doch nimmer hätte sie den Muth, ein solch
Geheimniß vor dem Vater zu bewahren.
Um ihrer Ruhe willen muß es ihr
Verschwiegen bleiben.

Max. Warum überall
Auch das Geheimniß? Weißt du, was ich thun will?
Ich werfe mich zu deines Vaters Füßen,
Er soll mein Glück entscheiden, er ist wahrhaft,
Ist unverstellt und haßt die krummen Wege,
Er ist so gut, so edel —

Thekla. Das bist du!

Max. Du kennst ihn erst seit heut. Ich aber lebe
Schon zehen Jahre unter seinen Augen.
Ist's denn das erstemal, daß er das Seltne,
Das Ungehoffte thut? Es sieht ihm gleich,
Zu überraschen wie ein Gott; er muß
Entzücken stets und in Erstaunen setzen.
Wer weiß, ob er in diesem Augenblick
Nicht mein Geständniß, deines blos erwartet,
Uns zu vereinigen — Du schweigst? Du siehst
Mich zweifelnd an? Was hast du gegen deinen Vater?

Thekla. Ich Nichts — Nur zu beschäftigt find' ich ihn,
Als daß er Zeit und Muße könnte haben,
An unser Glück zu denken. (Ihn zärtlich bei der Hand fassend.)
Folge mir!
Laß nicht zu viel uns an die Menschen glauben.
Wir wollen diesen Terzkys dankbar sein
Für jede Gunst, doch ihnen auch nicht mehr
Vertrauen, als sie würdig sind, und uns
Im Uebrigen — auf unser Herz verlassen.

Max. O, werden wir auch jemals glücklich werden!

Thekl. Sind wir's denn nicht? Bist du nicht mein? Bin ich

Nicht dein? — In meiner Seele lebt
Ein hoher Muth, die Liebe gibt ihn mir —
Ich sollte minder offen sein, mein Herz
Dir mehr verbergen; also will's die Sitte.
Wo aber wäre Wahrheit hier für dich,
Wenn du sie nicht auf meinem Munde findest?
Wir haben uns gefunden, halten uns
Umschlungen fest und ewig. Glaube mir,
Das ist um vieles mehr, als sie gewollt.
Drum laß es uns wie einen heil'gen Raub
In unsers Herzens Innersten bewahren.
Aus Himmels Höhen fiel es uns herab,
Und nur dem Himmel wollen wir's verdanken.
Er kann ein Wunder für uns thun.

Sechster Auftritt.

Gräfin Terzky zu den Vorigen.

Gräf. (pressiert). Mein Mann schickt her. Es sei die höchste Zeit.
Er soll zur Tafel — (Da jene nicht darauf achten, tritt sie zwischen sie.)
Trennt euch!

Thekla. O, nicht doch!
Es ist ja kaum ein Augenblick.

Gräfin. Die Zeit vergeht Euch schnell, Prinzessin Nichte.

Max. Es eilt nicht, Base.

Gräfin. Fort, fort! Man vermißt Sie.
Der Vater hat sich zweimal schon erkundigt.

Thekla. Ei nun! der Vater!

Gräfin. Das versteht Ihr, Nichte.

Thekla. Was soll er überall bei der Gesellschaft?
Es ist sein Umgang nicht; es mögen wirb'ge,
Verdiente Männer sein; er aber ist
Für sie zu jung, taugt nicht in die Gesellschaft.

Gräfin. Ihr möchtet ihn wohl lieber ganz behalten?

Thekla (lebhaft). Ihr habt's getroffen. Das ist meine Meinung.
Ja, laßt ihn ganz hier, laßt den Herren sagen —

Gräfin. Habt ihr den Kopf verloren, Nichte? — Graf! Sie wissen die Bedingungen.

Max. Ich muß gehorchen, Fräulein. Leben Sie wohl!

(Da Thekla sich schnell von ihm wendet.)

Was sagen Sie?

Thekla (ohne ihn anzusehen). Nichts. Gehen Sie.

Max. Kann ich's

Wenn Sie mir zürnen —

(Er nähert sich ihr, ihre Augen begegnen sich; sie steht einen Augenblick schweigend, dann wirft sie sich ihm auf die Brust, er drückt sie fest an sich.)

Gräfin. Weg! Wenn jemand käme!

Ich höre Lärmen — Fremde Stimmen nahen.

(Max reißt sich aus ihren Armen und geht, die Gräfin begleitet ihn. Thekla folgt ihm anfangs mit den Augen, geht unruhig durch das Zimmer und bleibt dann in Gedanken versenkt stehen. Eine Guitare liegt auf dem Tische, sie ergreift sie, und nachdem sie eine Weile schwermüthig präludiert hat, fällt sie in den Gesang.)

Siebenter Auftritt.

Thekla spielt und singt.

Der Eichwald brauset, die Wolken ziehn,
Das Mägdlein wandelt an Ufers Grün,
Es bricht sich die Welle mit Macht, mit Macht,
Und sie singt hinaus in die finstre Nacht,
Das Auge von Weinen getrübet.
Das Herz ist gestorben, die Welt ist leer,
Und weiter gibt sie dem Wunsche nichts mehr.
Du Heilige rufe dein Kind zurück,
Ich habe genossen das irdische Glück,
Ich habe gelebt und geliebet.

Achter Auftritt.

Gräfin kommt zurück. Thekla.

Gräfin. Was war das, Fräulein Nichte? Fi? Ihr werft euch Ihm an den Kopf. Ihr solltet Euch doch, dächt ich,

Mit Eurer Person ein wenig theurer machen.

Thekla (indem sie aufsteht). Was meint ihr, Tante?

Gräfin. Ihr sollt nicht vergessen,
Wer Ihr seid, und wer er ist. Ja, das ist Euch
Noch gar nicht eingefallen, glaub' ich.

Thekla. Was denn?

Gräfin. Das Ihr des Fürsten Friedland Tochter seid.

Thekla. Nun? und was mehr?

Gräfin. Was? Eine schöne Frage!

Thekla. Was wir geworden sind, ist er geboren.
Er ist von altlombardischem Geschlecht,
Ist einer Fürstin Sohn!

Gräfin. Sprecht ihr im Traum?
Fürwahr, man wird ihn höflich noch drum bitten,
Die reichste Erbin in Europa zu beglücken
Mit seiner Hand.

Thekla. Das wird nicht nöthig sein.

Gräfin. Ja, man wird wohl thun, sich nicht auszusetzen.

Thekla. Sein Vater liebt ihn; Graf Octavio
Wird nichts dagegen haben —

Gräfin. Sein Vater! Seiner! Und der Eure, Nichte?

Thekla. Nun ja! Ich denk', Ihr fürchtet seinen Vater,
Weil Ihr's vor dem, vor seinem Vater, mein' ich,
So sehr verheimlicht.

Gräfin (sieht sie forschend an). Nichte, Ihr seid falsch.

Thekla. Seid Ihr empfindlich, Tante? O, seid gut!

Gräfin. Ihr haltet euer Spiel schon für gewonnen —
Jauchzt nicht zu frühe!

Thekla. Seid nur gut!

Gräfin. Es ist noch nicht so weit.

Thekla. Ich glaub' es wohl.

Gräfin. Denkt Ihr, er habe sein bedeutend Leben
In kriegerischer Arbeit aufgewendet,
Jedwedem stillen Erdenglück entsagt,
Den Schlaf von seinem Lager weggebannt,
Sein edles Haupt der Sorge hingegeben,

Nur um ein glücklich Paar aus euch zu machen?
Um dich zuletzt aus deinem Stift zu ziehn,
Den Mann dir im Triumphe zuzuführen,
Der deinen Augen wohlgefällt? — Das hätt' er
Wohlfeiler haben können! Diese Saat
Ward nicht gepflanzt, daß du mit kind'scher Hand
Die Blume brächest und zur leichten Zier
An deinen Busen stecktest!

Thekla. Was er mir nicht gepflanzt, das könnte doch
Freiwillig mir die schönen Früchte tragen.
Und wenn mein gütig freundliches Geschick
Aus seinem furchtbar ungeheuren Dasein
Des Lebens Freude mir bereiten will —

Gräfin. Du siehst's wie ein verliebtes Mädchen an.
Blick' um dich her. Besinn' dich wo du bist —
Nicht in ein Freudenhaus bist du getreten,
Zu keiner Hochzeit findest du die Wände
Geschmückt, der Gäste Haupt bekränzt. Hier ist
Kein Glanz, als der von Waffen. Oder denkst du,
Man führte diese Tausende zusammen,
Beim Brautfest dir den Reihen aufzuführen?
Du siehst des Vaters Stirn gedankenvoll,
Der Mutter Aug' in Thränen, auf der Wage liegt
Das große Schicksal unsers Hauses!
Laß jetzt des Mädchens kindische Gefühle,
Die kleinen Wünsche hinter dir! Beweise
Daß du des Außerordentlichen Tochter bist!
Das Weib soll sich nicht selber angehören,
An fremdes Schicksal ist sie fest gebunden.
Die aber ist die beste, die sich Fremdes
Aneignen kann mit Wahl, an ihrem Herzen
Es trägt und pflegt mit Innigkeit und Liebe.

Thekla. So wurde mir's im Kloster vorgesagt.
Ich hatte keine Wünsche, kannte mich
Als seine Tochter nur, des Mächtigen,
Und seines Lebens Schall, der auch zu mir drang,

Gab mir kein anderes Gefühl, als dies:
Ich sei bestimmt, mich leidend ihm zu opfern.
Gräfin. Das ist dein Schicksal. Füge dich ihm willig,
Ich und die Mutter geben dir das Beispiel.
Thekla. Das Schicksal hat mir den gezeigt, dem ich
Mich opfern soll; ich will ihm freudig folgen.
Gräfin. Dein Herz, mein liebes Kind, und nicht das Schicksal.
Thekla. Der Zug des Herzens ist des Schicksals Stimme.
Ich bin die Seine. Sein Geschenk allein
Ist dieses neue Leben, das ich lebe.
Er hat ein Recht an sein Geschöpf. Was war ich,
Eh seine schöne Liebe mich beseelte?
Ich will auch von mir selbst nicht kleiner denken,
Als der Geliebte. Der kann nicht gering sein,
Der das Unschätzbare besitzt. Ich fühle
Die Kraft mit meinem Glücke mir verliehn.
Ernst liegt das Leben vor der ernsten Seele.
Daß ich mir selbst gehöre, weiß ich nun,
Den festen Willen hab' ich kennen lernen,
Den unbezwinglichen, in meiner Brust,
Und an das Höchste kann ich Alles setzen.
Gräfin. Du wolltest dich dem Vater widersetzen,
Wenn er es anders nun mit dir beschlossen?
— Ihm denkst du's abzuzwingen? Wisse Kind!
Sein Nam' ist Friedland.
Thekla. Auch der meinige.
Er soll in mir die echte Tochter finden.
Gräfin. Wie? Sein Monarch, sein Kaiser zwingt ihn nicht,
Und du, sein Mädchen, wolltest mit ihm kämpfen?
Thekla. Was niemand wagt, kann seine Tochter wagen.
Gräfin. Nun, wahrlich! darauf ist er nicht bereitet.
Er hätte jedes Hinderniß besiegt,
Und in dem eignen Willen seiner Tochter
Sollt' ihm der neue Streit entstehn? Kind, Kind!
Noch hast du nur das Lächeln deines Vaters,
Hast seines Zornes Auge nicht gesehen.

Wird sich die Stimme deines Widerspruchs,
Die zitternde, in seine Nähe wagen?
Wohl magst du dir, wenn du allein bist, große Dinge
Vorsetzen, schöne Rednerblumen flechten,
Mit Löwenmuth den Taubensinn bewaffnen.
Jedoch versuch's! Tritt vor sein Auge hin,
Das fest auf dich gespannt ist, und sag' nein!
Vergehen wirst du vor ihm, wie das zarte Blatt
Der Blume vor dem Feuerblick der Sonne.
— Ich will dich nicht erschrecken, liebes Kind!
Zum Aeußersten soll's ja nicht kommen, hoff' ich —
Auch weiß ich seinen Willen nicht. Kann sein,
Daß seine Zwecke deinem Wunsch begegnen.
Doch das kann nimmermehr sein Wille sein
Daß du, die stolze Tochter seines Glücks,
Wie ein verliebtes Mädchen dich gebärdest,
Wegwerfest an den Mann, der, wenn ihm je
Der hohe Lohn bestimmt ist, mit dem höchsten Opfer,
Das Liebe bringt, dafür bezahlen soll! (Sie geht ab.)

Neunter Auftritt.

Thekla allein.

Dank dir für deinen Wink! Er macht
Mir meine böse Ahnung zur Gewißheit.
So ist's denn wahr? Wir haben keinen Freund
Und keine treue Seele hier — wir haben
Nichts als uns selbst. Uns drohen harte Kämpfe,
Du, Liebe, gib uns Kraft, du göttliche!
O! sie sagt wahr! Nicht frohe Zeichen sind's,
Die diesem Bündniß unsrer Herzen leuchten.
Das ist kein Schauplatz, wo die Hoffnung wohnt.
Nur dumpfes Kriegsgetöse rasselt hier.
Und selbst die Liebe — wie in Stahl gerüstet,
Zum Todeskampf gegürtet, tritt sie auf.
Es geht ein finstrer Geist durch unser Haus,

Und schleunig will das Schicksal mit uns enden.
Aus stiller Freistatt treibt es mich heraus,
Ein holder Zauber muß die Seele blenden.
Es lockt mich durch die himmlische Gestalt,
Ich seh' sie nah' und seh' sie näher schweben,
Es zieht mich fort mit göttlicher Gewalt,
Dem Abgrund zu, ich kann nicht widerstreben.
(Man hört von ferne die Tafelmusik.)
O! wenn ein Haus im Feuer soll vergehn,
Dann treibt der Himmel sein Gewölk zusammen,
Es schießt der Blitz herab aus heitern Höhn,
Aus unterird'schen Schlünden fahren Flammen,
Blindwüthend schleudert selbst der Gott der Freude
Den Pechkranz in das brennende Gebäude! (Sie geht ab.)

Vierter Aufzug.

Scene: Ein großer, festlich erleuchteter Saal, in der Mitte desselben und nach der Tiefe des Theaters eine reich ausgeschmückte Tafel, an welcher acht Generale, worunter Octavio Piccolomini, Terzky und Miradas sitzen. Rechts und links davon, mehr nach hinten zu, noch zwei andere Tafeln, welche jede mit sechs Gästen besetzt sind. Vorwärts steht der Kredenztisch, die ganze vordere Bühne bleibt für die aufwartenden Pagen und Bedienten frei. Alles ist in Bewegung; Spielleute von Terzkys Regiment ziehen über den Schauplatz um die Tafel herum. Noch ehe sie sich ganz entfernt haben, erscheint Max Piccolomini; ihm kommt Terzky mit einer Schrift, Isolani mit einem Pokal entgegen.

Erster Auftritt.

Terzky. Isolani. Max Piccolomini.

Isolani. Herr Bruder, was wir lieben! Nun, wo steckt Er?
Geschwind an Seinen Platz! Der Terzky hat
Der Mutter Ehrenweine preisgegeben;
Es geht hier zu, wie auf dem Heidelberger Schloß.
Das Beste hat Er schon versäumt. Sie theilen
Dort an der Tafel Fürstenhüte aus,
Des Eggenberg, Slawata, Lichtenstein,

Des Sternbergs Güter werden ausgeboten
Sammt allen großen böhm'schen Lehen[1] wenn
Er hurtig macht, fällt auch für Ihn was ab.
Marsch! Setz' Er sich!

Colalto und Götz (rufen an der zweiten Tafel). Graf Piccolomini!

Terz. Ihr sollt ihn haben! Gleich! — Lies diese Eidesformel,
Ob dir's gefällt, so wie wir's aufgesetzt.
Es habens' alle nach der Reih' gelesen,
Und jeder wird den Namen drunter setzen.

Max (liest.) „Ingratis servire nefas"

Isolani. Das klingt wie ein latein'scher Spruch — Herr Bruder,
Wie heißt's auf Deutsch?

Terzky. Dem Undankbaren dient kein rechter Mann!

Max. „Nachdem unser hochgebietender Feldherr, der durch-
„lauchtige Fürst von Friedland, wegen vielfältig empfangener
„Kränkungen des Kaisers Dienst zu verlassen gemeint gewe-
„sen, auf unser einstimmiges Bitten aber sich bewegen lassen,
„noch länger bei der Armee zu verbleiben und ohne unser Ge-
„nehmhalten[2] sich nicht von uns zu trennen: als[3] verpflichten
„wir uns wieder insgesammt, und jeder für sich insbesondere,
„anstatt eines körperlichen Eides — auch bei ihm ehrlich und
„getreu zu halten, uns auf keinerlei Weise von ihm zu trennen
„und für denselben alles das Unsrige bis auf den letzten Bluts-
„tropfen, aufzusetzen, soweit nämlich unser dem Kaiser ge-
„leisteter Eid es erlauben wird." (Die letzten Worte werden von Isolani nachgesprochen.) „Wie wir denn auch, wenn einer oder
„der andere von uns, diesem Verbündniß zuwider, sich von der
„gemeinen Sache absondern sollte, denselben als einen bundes-
„flüchtigen Verräther erklären, und an seinem Hab und Gut,
„Leib und Leben Rache dafür zu nehmen verbunden sein wollen.
„Solches bezeugen wir mit Unterschrift unsers Namens."

Terzky. Bist du gewillt, dies Blatt zu unterschreiben?

Isolani. Was sollt' er nicht! Jedweder Officier

1. Lehen, les fiefs: proprement les prêts. Das Lehen vient de leihen.

2. Genehmhalten, approbation.

3. Als pour also.

Von Ehre kann das — muß das — Dint' und Feder!
Terzky. Laß gut sein bis nach Tafel.
Isolani (Max fortziehend). Komm Er, komm Er!
(Beide gehen an die Tafel.)

Zweiter Auftritt.

Terzky, Neumann.

Terzky (winkt dem Neumann, der am Kredenztisch gewartet, und tritt mit ihm vorwärts).
Bringst du die Abschrift, Neumann? Gib! Sie ist
Doch so verfaßt, daß man sie leicht verwechselt?
Neumann. Ich hab' sie Zeil um Zeile nachgemalt[1],
Nichts als die Stelle von dem Eid blieb weg,
Wie deine Excellenz es mir geheißen.
Terzky. Gut! Leg' sie dorthin, und mit dieser gleich
Thu's Feuer! Was sie soll, hat sie geleistet.
(Neumann legt die Kopie auf den Tisch und tritt wieder zum Schenktisch.)

Dritter Auftritt.

Illo kommt aus dem zweiten Zimmer. Terzky.

Illo. Wie ist es mit dem Piccolomini?
Terzky. Ich denke, gut. Er hat nichts eingewendet.
Illo. Er ist der Einz'ge, dem ich nicht recht traue,
Er und der Vater — Habt ein Aug' auf beide!
Terzky. Wie sieht's an eurer Tafel aus? Ich hoffe,
Ihr haltet eure Gäste warm?
Illo. Sie sind
Ganz cordial. Ich denk' wir haben sie,
Und wie ich's euch vorausgesagt — schon ist
Die Red' nicht mehr davon, den Herzog bloß

1. Nachgemalt, copier comme on copie une peinture. La langue gothique n'a pas d'autre expression pour écrire que le verbe peindre. *mel-jan* = malen; *mel*, die Schrift. De même on dit en latin *pingere*

Bei Ehren zu erhalten. Da man einmal
Beisammen sei, meint Montecuculi,
So müsse man in seinem eignen Wien
Dem Kaiser die Bedingung machen. Glaubt mir,
Wär's nicht um diese Piccolomini,
Wir hätten den Betrug uns können sparen.

Terzky. Was will der Buttler? Still!

Vierter Auftritt[1].

Buttler zu den Vorigen.

Butt. (von der zweiten Tafel kommend). Laßt euch nicht stören.
Ich hab' euch' wohl verstanden, Feldmarschall.
Glück zum Geschäfte — und was mich betrifft (geheimnißvoll),
So könnt ihr auf mich rechnen.

Illo (lebhaft). Können wir's?

Buttler. Mit oder ohne Klausel! gilt mir gleich.
Versteht ihr mich? Der Fürst kann meine Treu'
Auf jede Probe setzen, sagt ihm das.
Ich bin des Kaisers Officier, so lang ihm
Beliebt, des Kaisers General zu bleiben,
Und bin des Friedlands Knecht, sobald es ihm
Gefallen wird, sein eigner Herr zu sein.

Terzky. Ihr treffet einen guten Tausch. Kein Karger,
Kein Ferdinand ist's, dem Ihr euch verpflichtet.

Buttler (ernst). Ich biete meine Treu nicht feil, Graf Terzky,
Und wollt' Euch nicht gerathen haben, mir
Vor einem halben Jahr noch abzudingen,
Wozu ich jetzt freiwillig mich erbiete.
Ja, mich sammt meinem Regiment bring' ich
Dem Herzog, und nicht ohne Folgen soll
Das Beispiel bleiben, denk' ich, das ich gebe.

1. Cette scène, comme les suivantes, sont trop longues; d'ailleurs l'observation s'applique à tout le quatrième acte. Schiller avait craint d'être trop court; il est tombé dans l'autre extrême.

Illo. Wem ist es nicht bekannt, daß Oberst Buttler
Im ganzen Heer voran als Muster leuchtet!
Buttler. Meint ihr, Feldmarschall? Nun, so rent mich nicht
Die Treue, vierzig Jahre lang bewahrt,
Nehm mir der wohlgesparte gute Name
Die volle Rache kauft im sechzigsten! —
Stoßt euch an meine Rede nicht, ihr Herrn.
Mich mag es gleichviel sein, wie ihr mich habt,
Und werdet, hoff' ich, selber nicht erwarten,
Daß euer Spiel mein grades Urtheil krümmt —
Daß Wankelsinn und schnell bewegtes Blut,
Nach leichte Ursach sonst den alten Mann
Vom langgewohnten Ehrenpfade treibt.
Kommt! Ich bin darum minder nicht entschlossen,
Weil ich es deutlich weiß, wovon ich scheide.
Illo. Sag's rund heraus, wofür wir Euch zu halten —
Buttler. Für einen Freund! Nehmt meine Hand darauf,
Mit allem was ich hab', bin ich der eure.
Nicht Männer bloß, auch Geld bedarf der Fürst.
Ich hab' in seinem Dienst mir was erworben,
Ich leih' es ihm, und überlebt er mich,
Ist's ihm vermacht schon längst, er ist mein Erbe.
Ich steh' allein da in der Welt und kenne
Nicht das Gefühl, das an ein theures Weib
Den Mann und an geliebte Kinder bindet,
Mein Name stirbt mit mir, mein Dasein endet.
Illo. Nicht eures Geld bedarf's — ein Herz, wie eures,
Wiegt Tonnen Goldes auf und Millionen.
Buttler. Ich kam, ein schlechter Reitersbursch, aus Irland
Nach Prag mit einem Herrn, den ich begrub.
Vom niedern Dienst im Stalle stieg ich auf,
Durch Kriegsgeschick zu dieser Würd' und Höhe,
Das Spielzeug eines grillenhaften Glücks.
Auch Wallenstein ist der Fortuna Kind,
Ich liebe einen Weg, der meinem gleicht.
Illo. Verwandte sind sich alle starken Seelen.

Buttler. Es ist ein großer Augenblick der Zeit,
Dem Tapfern, dem Entschloss'nen ist sie günstig.
Wie Scheidemünze[1] geht von Hand zu Hand,
Tauscht Stadt und Schloß den eilenden Besitzer.
Uralter Häuser Enkel wandern aus,
Ganz neue Wappen kommen auf und Namen;
Auf deutscher Erde unwillkommen wagt's
Ein nördlich Volk, sich bleibend einzubürgern.
Der Prinz von Weimar rüstet sich mit Kraft,
Am Main ein mächtig Fürstenthum zu gründen;
Dem Mansfeld fehlte nur, dem Halberstädter[2]
Ein längres Leben, mit dem Ritterschwert
Landeigenthum sich tapfer zu erfechten.
Wer unter diesen reicht an unsern Friedland?
Nichts ist zu hoch, wornach der Starke nicht
Befugniß hat die Leiter anzusetzen

Terzky. Das ist gesprochen, wie ein Mann!

Buttler. Versichert euch der Spanier und Welschen,
Den Schotten Leßly will ich auf mich nehmen.
Kommt zur Gesellschaft! Kommt!

Terzky. Wo ist der Kellermeister?
Laß aufgehn, was du hast! die besten Weine!
Heut gilt es. Unsre Sachen stehen gut. (Gehen, jeder an seine Tafel.)

Fünfter Auftritt.

Kellermeister mit Neumann vorwärts kommend. Bediente gehen ab und zu.

Kellermeist. Der edle Wein! Wenn meine alte Herrschaft,
Die Frau Mama das wilde Leben säh',
In ihrem Grabe kehrte sie sich um! —

1. Scheidemünze, cf. notre monnaie divisionnaire.

2. Christian de Brunswick, évêque d'Halberstadt, avait, à l'instar de Mansfeld, levé une armée de 20 000 hommes pour défendre la cause de Frédéric, comte palatin. Quoique administrateur d'un diocèse, il se distinguait surtout par sa haine contre le clergé.

Ja, ja! Herr Officier! Es geht zurück
Mit diesem edeln Haus — Kein Maß noch Ziel!
Und die durchlauchtige Verschwägerung
Mit diesem Herzog bringt uns wenig Segen.
Neumann. Behüte Gott! Jetzt wird der Flor erst angehn.
Kellermeister. Meint Er? Es ließ' sich Vieles davon sagen.
Bedienter (kommt). Burgunder für den vierten Tisch!
Kellermeister. Das ist
Die siebenzigste Flasche nun, Herr Leutnant.
Bedienter. Das macht, der deutsche Herr, der Tiefenbach
Sitzt dran. (Geht ab.)
Kellermeister (zu Neumann fortfahrend).
Sie wollen gar zu hoch hinaus. Kurfürsten
Und Königen wollen sie's im Prunke gleich thun,
Und wo der Fürst sich hingetraut, da will der Graf,
Mein gnädiger Herre, nicht dahinten bleiben. (Zu den Bedienten.)
Was steht ihr horchen? Will euch Beine machen.
Seht nach den Tischen, nach den Flaschen! Da!
Graf Palffy hat ein leeres Glas vor sich!
Zweiter Bedienter (kommt).
Den großen Kelch verlangt man, Kellermeister,
Den reichen, güldnen, mit dem böhm'schen Wappen,
Ihr wißt schon welchen, hat der Herr gesagt.
Kellermeist. Der auf des Friedrichs seine Königskrönung
Vom Meister Wilhelm ist verfertigt worden,
Das schöne Prachtstück aus der Prager Beute?
Zw. Bedient. Ja, den! Den Umtrunk wollen sie mit halten.
Kellermeister (mit Kopfschütteln, indem er den Pokal hervorholt und ausspült).
Das gibt nach Wien was zu berichten wieder!
Neumann. Zeigt! Das ist eine Pracht von einem Becher'!
Von Golde schwer und in erhabner Arbeit
Sind kluge Dinge zierlich drauf gebildet.
Gleich auf dem ersten Schildlein laßt' mal sehn!

1. Cette description serait beaucoup mieux placée dans un poëme épique que dans un drame, Voy. page 111, note 1.

Die stolze Amazone da zu Pferd,
Die übern[1] Krummstab setzt und Bischofsmützen,
Auf einer Stange trägt sie einen Hut,
Nebst einer Fahn', worauf ein Kelch zu sehn.
Könnt ihr mir sagen, was das all bedeutet?

Kellermeister. Die Weibsperson, die Ihr da seht zu Roß,
Das ist die Wahlfreiheit der böhm'schen Kron'.
Das wird bedeutet durch den runden Hut
Und durch das wilde Roß, auf dem sie reitet.
Des Menschen Zierrath ist der Hut, denn wer
Den Hut nicht sitzen lassen darf vor Kaisern
Und Königen, der ist kein Mann der Freiheit[2].

Neumann. Was aber soll der Kelch da auf der Fahn?

Kellerm. Der Kelch bezeugt die böhm'sche Kirchenfreiheit,
Wie sie gewesen zu der Väter Zeit.
Die Väter im Hussitenkrieg erstritten
Sich dieses schöne Vorrecht übern Papst,
Der keinem Laien gönnen will den Kelch.
Nichts geht dem Utraquisten[3] übern Kelch,
Es ist sein köstlich Kleinod, hat dem Böhmen
Sein theures Blut in mancher Schlacht gekostet.

Neumann. Was sagt die Rolle, die da drüber schwebt?

Kellermeister. Den böhmischen Majestätsbrief zeigt sie an,
Den wir dem Kaiser Rudolph abgezwungen,
Ein köstlich unschätzbares Pergament,
Das frei Geläut' und offenen Gesang
Dem neuen Glauben sichert, wie dem alten.
Doch seit der Grätzer[4] über uns regiert,
Hat das ein End', und nach der Prager Schlacht,
Wo Pfalzgraf Friedrich Kron' und Reich verloren,
Ist unser Glaub' um Kanzel und Altar,
Und unsre Brüder sehen mit dem Rücken
Die Heimath an, den Majestätsbrief aber

1. Uebern pour über den.
2. Ein Mann der Freiheit = ein freier Mann.
3. Racine: *Utraque (species).*
4. Ferdinand de Grætz, roi de Hongrie, fils de l'empereur.

Zerschnitt der Kaiser selbst mit seiner Scheere.

Neumann. Das alles wißt Ihr! Wohl bewandert seid Ihr in eures Landes Chronik, Kellermeister.

Kellermeister. Drum waren meine Ahnherrn Taboriten und dienten unter dem Prokop und Ziska[1], Fried sei mit ihrem Staube! Kämpften sie Für eine gute Sache doch — Tragt fort!

Neumann. Erst laßt mich noch das zweite Schildlein sehn. Sieh doch, das ist, wie auf dem Prager Schloß Des Kaisers Räthe, Martinitz, Slawata, Kopf unter sich herabgestürzet werden. Ganz recht! Da steht Graf Thurn, der es befiehlt.

(Bedienter geht mit dem Kelch.)

Kellermeist. Schweigt mir von diesem Tag, es war der drei Und zwanzigste des Mai's, da man ein Tausend Sechshundert schrieb und achtzehn. Ist mir's doch, Als wär es heut, und mit dem Unglückstag Fing's an, das große Herzeleid des Landes. Seit diesem Tag, es sind jetzt sechzehn Jahr, Ist nimmer Fried gewesen auf der Erden[2] —

An der zw. Tafel (wird gerufen). Der Fürst von Weimar!

An der drit. und viert. Tafel. Herzog Bernhard lebe!

(Musik fällt ein.)

Erster Bedienter. Hört den Tumult!

Zw. Bedient. (kommt gelaufen). Habt ihr gehört? Sie lassen Den Weimar leben!

Dritter Bedienter. Östreichs Feind!

Erster Bedienter. Den Lutheraner!

Zw. Bedienter. Vorhin, da bracht' der Deodat des Kaisers Gesundheit aus, da blieb's ganz mäuschenstille.

Kellermeist. Beim Trunk geht Vieles drein. Ein ordentlicher

1. Procope et Ziska. Ce dernier, noble de la Bohême, s'était mis à la tête de ses compatriotes révoltés après le supplice de Huss (1417) et devint ainsi le chef des hussites. Il prit Prague (1419) et fit sa place d'armes de Tabor, qui donna son nom aux Taborites. Il mourut en 1624 comme vice-roi de la Bohême. Un de ses aides de camp était Procope, surnommé l'*Hercule de la Bohême*.

2. Erden pour Erde.

Bedienter muß kein Ohr für so was haben.

Dritter Bedienter (bei Seite zum vierten).

Paff' ja wohl auf, Johann, daß wir dem Pater
Quiroga recht viel zu erzählen haben;
Er will dafür uns auch viel Abfaß geben.

Viert. Bedient. Ich mach' mir an des Illo seinem Stuhl
Deßwegen auch zu thun, so viel ich kann,
Der führt dir gar verwunderſame Reden. (Gehen zu den Tafeln.)

Kellermeiſter (zu Neumann).

Wer mag der ſchwarze Herr ſein mit dem Kreuz,
Der mit Graf Palffy ſo vertraulich ſchwatzt?

Neumann. Das iſt auch einer, dem ſie zu viel trauen,
Maradas nennt er ſich, ein Spanier.

Kellermeiſt. 's iſt nichts mit den Hiſpaniern, ſag' ich euch,
Die Welſchen alle taugen nichts.

Neumann. Ei, ei!
So ſolltet Ihr nicht ſprechen, Kellermeiſter.
Es ſind die erſten Generale drunter,
Auf die der Herzog juſt am meiſten hält.

(Terzky kommt und holt das Papier ab, an den Tafeln entſteht eine Bewegung.)

Kellermeiſter (zu den Bedienten).

Der Generallieutnant ſteht auf. Gebt Acht!
Sie machen Aufbruch. Fort und rückt die Seſſel!

(Die Bedienten eilen nach hinten. Ein Theil der Gäſte kommt vorwärts.)

Sechster Auftritt.

Octavio Piccolomini kommt im Geſpräch mit Maradas, und beide ſtellen ſich ganz vorne hin auf eine Seite des Proſceniums. Auf die entgegengeſetzte Seite tritt Max Piccolomini, allein, in ſich gekehrt und ohne Antheil an der übrigen Handlung. Den mittlern Raum zwiſchen beiden, doch einige Schritte mehr zurück, erfüllen Buttler, Iſolani, Götz, Tiefenbach, Colalto und bald darauf Graf Terzky.

Iſolani (während daß die Geſellſchaft vorwärts kommt).

Gut' Nacht! — Gut' Nacht, Colalto — Generallieutnant
Gut' Nacht! Ich ſagte beſſer, guten Morgen.

Götz (zu Tiefenbach). Herr Bruder, profit Mahlzeit!
Tiefenbach. Das war ein königliches Mahl!
Götz. Ja, die Frau Gräfin
Versteht's. Sie lernt' es ihrer Schwieger ab,
Gott hab' sie selig! Das war eine Hausfrau!
Isolani (will weggehen). Lichter! Lichter!
Terzky (kommt mit der Schrift zu Isolani).
Herr Bruder! Zwei Minuten noch. Hier ist
Noch was zu unterschreiben.
Isolani. Unterschreiben,
So viel Ihr wollt! Verschont mich nur mit Lesen.
Terzky. Ich will Euch nicht bemühn. Es ist der Eid,
Den Ihr schon kennt. Nur einige Federstriche.
(Wie Isolani die Schrift dem Octavio hinreicht.)
Wie's kommt! Wen's eben trifft! Es ist kein Rang hier.
(Octavio durchläuft die Schrift mit anscheinender Gleichgültigkeit. Terzky beobachtet ihn von weitem.)
Götz (zu Terzky).
Herr Graf! Erlaubt mir, daß ich mich empfehle.
Terzky. Eilt doch nicht so — Noch einen Schlaftrunk — He!
(Zu den Bedienten.)
Götz. Bin's nicht im Stand.
Terzky. Ein Spielchen.
Götz. Excusiert mich.
Tiefenbach (setzt sich).
Vergebt, ihr Herrn. Das Stehen wird mir sauer.
Terzky. Macht's Euch bequem, Herr Generalfeldzeugmeister!
Tiefenbach. Das Haupt ist frisch, der Magen ist gesund,
Die Beine aber wollen nicht mehr tragen.
Isolani (auf seine Corpulenz zeigend).
Ihr habt die Last auch gar zu groß gemacht.
(Octavio hat unterschrieben und reicht Terzky die Schrift, der sie dem Isolani gibt. Dieser geht an den Tisch zu unterschreiben.)
Tiefenbach. Der Krieg in Pommern hat mir's zugezogen,
Da mußten wir heraus in Schnee und Eis,
Das werd' ich wohl mein Lebtag nicht verwinden.

Götz. Ja wohl! der Schwed' frug nach der Jahreszeit nichts.

(Terzky reicht das Papier an Don Maradas; dieser geht an den Tisch zu unterschreiben.)

Octavio (nähert sich Buttlern).

Ihr liebt die Bacchusfeste auch nicht sehr,
Herr Oberster, ich hab' es wohl bemerkt,
Und würdet, däucht mir, besser Euch gefallen
Im Toben einer Schlacht, als eines Schmauses.

Buttler. Ich muß gestehn, 's ist nicht in meiner Art.

Octavio (zutraulich näher tretend).

Auch nicht in meiner, kann ich Euch versichern,
Und mich erfreut's, sehr würd'ger Oberst Buttler,
Daß wir uns in der Denkart so begegnen.
Ein halbes Dutzend guter Freunde höchstens
Um einen kleinen, runden Tisch, ein Gläschen
Tokayerwein, ein offnes Herz dabei
Und ein vernünftiges Gespräch — so lieb' ich's!

Buttler. Ja, wenn man's haben kann, ich halt' es mit.

(Das Papier kommt an Buttlern, der an den Tisch geht, zu unterschreiben. Das Proscenium wird leer, so daß beide Piccolomini, jeder auf seiner Seite, allein stehen bleiben.)

Octavio (nachdem er seinen Sohn eine Zeitlang aus der Ferne stillschweigend betrachtet, nähert sich ihm ein wenig).

Du bist sehr lange ausgeblieben, Freund.

Max (wendet sich schnell um, verlegen).

Ich — dringende Geschäfte hielten mich.

Octavio. Doch, wie ich sehe, bist du noch nicht hier?

Max. Du weißt, daß groß Gewühl mich immer still macht.

Octavio (rückt ihm noch näher).

Ich darf nicht wissen, was so lang dich aufhielt?
(lüftig.) — Und Terzky weiß es doch.

Max. Was weiß der Terzky?

Octavio (bedeutend). Er war der einz'ge, der dich nicht vermiß

Isolani (der von weitem Acht gegeben, tritt dazu).

Recht, alter Vater! Fall' ihm ins Gepäck
Schlag' die Quartier' ihm auf! es ist nicht richtig,

Terzky (kommt mit der Schrift).
Fehlt keiner mehr? Hat alles unterschrieben?
Octavio. Es haben's alle.
Terzky (rufend). Nun? wer unterschreibt noch?
Buttler (zu Terzky).
Zähl' nach! Just dreißig Namen müssen's sein.
Terzky. Ein Kreuz steht hier.
Tiefenbach. Das Kreuz bin ich.
Isol. (zu Terzky). Er kann nicht schreiben, doch sein Kreuz ist gut,
Und wird ihm honoriert von Jud und Christ.
Octavio (pressiert, zu Max).
Gehn wir zusammen, Oberst. Es wird spät.
Terzky. Ein Piccolomini nur ist aufgeschrieben.
Isolani (auf Max zeigend).
Gebt Acht, es fehlt an diesem steinernen Gast,
Der uns den ganzen Abend nichts getaugt.
(Max empfängt aus Terzky's Händen das Blatt, in welches er gedankenlos hineinsieht.)

Siebenter Auftritt.

Die Vorigen. Illo kommt aus dem hintern Zimmer; er hat den goldnen Pokal in der Hand und ist sehr erhitzt; ihm folgen Götz und Buttler, die ihn zurückhalten wollen.

Illo. Was wollt ihr? Laßt mich!
Götz und Buttler. Illo, trinkt nicht mehr!
Illo (geht auf den Octavio zu und umarmt ihn, trinkend).
Octavio, das bring' ich dir! Ersäuft
Sei aller Groll in diesem Bundestrunk!
Weiß wohl, du hast mich nie geliebt — Gott straf' mich,
Und ich dich auch nicht! Laß Vergangenes
Vergessen sein! Ich schätze dich unendlich,
(Ihn zu wiederholtenmalen küssend.)
Ich bin dein bester Freund, und, daß ihr's wißt!
Wer mir ihn eine falsche Katze schilt,
Der hat's mit mir zu thun.

Terzky (bei Seite). Bist du bei Sinnen?
Bedenk' doch, Illo, wo du bist!

Illo (treuherzig). Was wollt Ihr, es sind lauter gute Freunde.

(Sich mit vergnügtem Gesicht im ganzen Kreise umsehend.)

Es ist kein Schelm hier unter uns, das freut mich.

Terzky (zu Buttler, dringend).
Nehmt ihn doch mit Euch fort! Ich bitt' Euch, Buttler.

(Buttler führt ihn an den Schenktisch.)

Isolani (zu Max, der bisher unverwandt, aber gedankenlos in das Papier gesehen).
Wird's bald, Herr Bruder? Hat Er's durchstudiert?

Max (wie aus einem Traum erwachend). Was soll ich?

Terzky und Isolani (zugleich). Seinen Namen drunter setzen.

(Man sieht den Octavio ängstlich gespannt den Blick auf ihn richten.)

Max (gibt es zurück).
Laßt's ruhn bis morgen. Es ist ein Geschäft,
Hab' heute keine Fassung. Schickt mir's morgen.

Terzky. Bedenk' Er doch —

Isolani. Frisch! Unterschrieben! Was?
Er ist der Jüngste von der ganzen Tafel,
Wird ja allein nicht klüger wollen sein,
Als wir zusammen! Seh' Er her! Der Vater
Hat auch, wir haben alle unterschrieben.

Terzky (zum Octavio). Braucht euer Ansehn doch. Bedeutet ihn.

Octavio. Mein Sohn ist mündig.

Illo (hat den Pokal auf den Schenktisch gesetzt). Wovon ist die Rede?

Terzky. Er weigert sich, das Blatt zu unterschreiben.

Max. Es wird bis morgen ruhen können, sag' ich.

Illo. Es kann nicht ruhn. Wir unterschrieben alle,
Und du mußt auch, du mußt dich unterschreiben.

Max. Illo, schlaf wohl.

Illo. Nein, so entkömmst du nicht!
Der Fürst soll seine Freunde kennen lernen.

(Es sammeln sich alle Gäste um die Beiden.)

Max. Wie ich für ihn gesinnt bin, weiß der Fürst.
Es wissen's alle, und der Fratzen braucht's nicht.

Illo. Das ist der Dank, das hat der Fürst davon,
Daß er die Welschen immer vorgezogen!
Terzky (in höchster Verlegenheit zu den Kommandeurs, die einen Auflauf machen).
Der Wein spricht aus ihm! Hört ihn nicht, ich bitt' euch.
Isolani (lacht). Der Wein erfindet nichts, er schwatzt's nur aus.
Illo. Wer nicht ist mit mir, der ist wider mich!
Die zärtlichen Gewissen! Wenn sie nicht
Durch eine Hinterthür, durch eine Klausel —
Terzky (fällt schnell ein). Er ist ganz rasend, gebt nicht Acht auf ihn.
Illo (lauter schreiend). Durch eine Klausel sich salvieren können.
Was Klausel? Hol der Teufel diese Klausel —
Max (wird aufmerksam und sieht wieder in die Schrift).
Was ist denn hier so hoch Gefährliches?
Ihr macht mir Neugier, näher hinzuschaun.
Terzky (bei Seite zu Illo).
Was machst du Illo? Du verderbest[1] uns!
Tiefenbach (zu Colalto).
Ich merkt' es wohl, vor Tische las man's anders.
Götz. Es kam mir auch so vor.
Isolani. Was ficht das mich an?
Wo andre Namen, kann auch meiner stehn.
Tiefenbach. Vor Tisch war ein gewisser Vorbehalt
Und eine Klausel drinn von Kaisers Dienst.
Buttler (zu einem der Kommandeurs).
Schämt euch, ihr Herrn! Bedenkt, worauf es ankommt.
Die Frag' ist jetzt, ob wir den General
Behalten sollen oder ziehen lassen?
Man kann's so scharf nicht nehmen und genau.
Isolani (zu einem der Generale).
Hat sich der Fürst auch so verklausuliert,
Als er dein Regiment dir zugetheilt?
Terzky (zu Götz). Und Euch die Lieferungen, die an tausend
Pistolen Euch in einem Jahre tragen?

1. Du verderbest pour tu verdirbst.

Illo. Spitzbuben selbst, die uns zu Schelmen machen!
Wer nicht zufrieden ist, der sag's! da bin ich!

Tiefenbach. Nun, nun! Man spricht ja nur.

Max (hat gelesen und gibt das Papier zurück). Bis morgen also!

Illo (vor Wuth stammelnd und seiner nicht mehr mächtig, hält ihm mit der einen Hand die Schrift, mit der andern den Degen vor).

Schreib' — Judas!

Isolani. Pfui, Illo!

Octavio. Terzky. Buttler (zugleich). Degen weg!

Max (ist ihm rasch in den Arm gefallen und hat ihn entwaffnet, zu Graf Terzky).

Bring' ihn zu Bette!

(Er geht ab. Illo, fluchend und scheltend, wird von einigen Kommandeurs gehalten. Unter allgemeinem Aufbruch fällt der Vorhang.)

Fünfter Aufzug.

Scene: Ein Zimmer in Piccolomini's Wohnung. Es ist Nacht.

Erster Auftritt.

Octavio Piccolomini. Kammerdiener leuchtet. Gleich darauf Max Piccolomini.

Octavio. Sobald mein Sohn herein ist, weiset ihn
Zu mir — Was ist die Glocke?

Kammerdiener. Gleich ist's Morgen.

Octavio. Setzt euer Licht hieher — Wir legen uns
Nicht mehr zu Bette; ihr könnt schlafen gehn.

(Kammerdiener ab. Octavio geht nachdenkend durchs Zimmer. Max Piccolomini tritt auf, nicht gleich von ihm bemerkt, und sieht ihm einige Augenblicke schweigend zu.)

Max. Bist du mir bös, Octavio? Weiß Gott,
Ich bin nicht Schuld an dem verhaßten Streit.
— Ich sahe wohl, du hattest unterschrieben;
Was du gebilliget, das konnte mir
Auch recht sein — doch es war — du weißt — ich kann

In solchen Sachen nur dem eignen Licht,
Nicht fremdem folgen.

Octavio (geht auf ihn zu und umarmt ihn). Folg' ihm ferner auch,
Mein bester Sohn! Es hat dich treuer jetzt
Geleitet, als das Beispiel deines Vaters.

Max. Erklär' dich deutlicher.

Octavio. Ich werd' es thun.
Nach dem, was diese Nacht geschehen ist,
Darf kein Geheimniß bleiben zwischen uns.

(Nachdem beide sich niedergesetzt.)

Max, sage mir, was denkst du von dem Eid,
Den man zur Unterschrift uns vorgelegt?

Max. Für etwas Unverfänglich's halt' ich ihn,
Obgleich ich dieses Förmliche nicht liebe.

Octavio. Du hättest dich aus keinem andern Grunde
Der abgedrungnen Unterschrift geweigert?

Max. Es war ein ernst Geschäft — ich war zerstreut —
Die Sache selbst erschien mir nicht so dringend —

Octavio. Sei offen, Max. Du hattest keinen Argwohn?

Max. Worüber Argwohn? Nicht den mindesten.

Octavio. Dank's deinem Engel, Piccolomini!
Unwissend zog er dich zurück vom Abgrund.

Max. Ich weiß nicht, was du meinst.

Octavio. Ich will dir's sagen:
Zu einem Schelmstück solltest du den Namen
Hergeben, deinen Pflichten, deinem Eid
Mit einem einz'gen Federstrich entsagen.

Max (steht auf). Octavio!

Octavio. Bleib sitzen. Viel noch hast du
Von mir zu hören, Freund, hast Jahre lang
Gelebt in unbegreiflicher Verblendung.
Das schwärzeste Komplot entspinnet sich
Vor deinen Augen, eine Macht der Hölle
Umnebelt deiner Sinne hellen Tag -
Ich darf nicht länger schweigen, muß die Binde
Von deinen Augen nehmen.

Max. Eh du sprichst,
Bedenk' es wohl! Wenn von Vermuthungen
Die Rede sein soll — und ich fürchte fast,
Es ist nichts weiter — spare sie! Ich bin
Jetzt nicht gefaßt, sie ruhig zu vernehmen.

Octavio. So ernsten Grund du hast, dies Licht zu fliehn,
So dringendern hab' ich, daß ich dir's gebe.
Ich konnte dich der Unschuld deines Herzens,
Dem eignen Urtheil ruhig anvertraun;
Doch deinem Herzen selbst seh' ich das Netz
Verderblich jetzt bereiten — Das Geheimniß,
(Ihn scharf mit den Augen fixirend.)
Das du vor mir verbirgst, entreißt mir meines.

Max (versucht zu antworten, stockt aber und schlägt den Blick verlegen zu Boden).

Octavio (nach einer Pause).
So wisse denn! Man hintergeht dich — spielt
Aufs schändlichste mit dir und mit uns allen.
Der Herzog stellt sich an, als wollt' er die
Armee verlassen; und in dieser Stunde
Wird's eingeleitet, die Armee dem Kaiser
— Zu stehlen und dem Feinde zuzuführen!

Max. Das Pfaffenmährchen kenn' ich, aber nicht
Aus deinem Mund erwartet' ich's zu hören.

Octavio. Der Mund, aus dem du's gegenwärtig hörst,
Verbürget dir, es sei kein Pfaffenmährchen.

Max. Zu welchem Rasenden macht man den Herzog!
Er könnte daran denken, dreißig tausend
Geprüfter Truppen, ehrlicher Soldaten,
Worunter mehr denn tausend Edelleute,
Von Eid und Pflicht und Ehre wegzulocken,
Zu einer Schurkenthat sie zu vereinen?

Octavio. So was nichtswürdig Schändliches begehrt
Er keineswegs — Was er von uns will
Führt einen weit unschuldigeren Namen.
Nichts will er, als dem Reich den Frieden schenken;

Und weil der Kaiser diesen Frieden haßt,
So will er ihn — er will ihn dazu zwingen!
Zufrieden stellen will er alle Theile
Und zum Ersatz für seine Mühe Böhmen,
Das er schon inne hat, für sich behalten.

Max. Hat er's um uns verdient, Octavio,
Daß wir — wir so unwürdig von ihm denken?

Octavio. Von unserm Denken ist hier nicht die Rede
Die Sache spricht, die klarsten Beweise.
Mein Sohn! dir ist nicht unbekannt, wie schlimm
Wir mit dem Hofe stehn — doch von den Ränken,
Den Lügenkünsten hast du keine Ahnung,
Die man in Übung setzte, Meuterei[1]
Im Lager auszusäen. Aufgelöst
Sind alle Bande, die den Officier
An seinen Kaiser fesseln, den Soldaten
Vertraulich binden an das Bürgerleben.
Pflicht- und gesetzlos steht er gegenüber
Dem Staat gelagert, den er schützen soll,
Und drohet, gegen ihn das Schwert zu kehren.
Es ist so weit gekommen, daß der Kaiser
In diesem Augenblick vor seinen eignen
Armeen zittert — der Verräther Dolche
In seiner Hauptstadt fürchtet — seiner Burg;
Ja im Begriffe steht, die zarten Enkel
Nicht vor den Schweden, vor den Lutheranern
— Nein! vor den eignen Truppen wegzuflüchten.

Max. Hör' auf! Du ängstigest, erschütterst mich.
Ich weiß, daß man vor leeren Schrecken zittert;
Doch wahres Unglück bringt der falsche Wahn.

Octavio. Es ist kein Wahn. Der bürgerliche Krieg
Entbrennt, der unnatürlichste von allen,

1. Meuterei, mutinerie. Ce mot français, d'où dérive le mot allemand, se rattache à meute, qui, avant de signifier une troupe de chiens de chasse, avait le sens de soulèvement. La racine est *mota*, de *movere*. Comparez les mots *émeute, ameuter*.

Wenn wir nicht, schleunig rettend, ihm begegnen.
Der Obersten sind viele längst erkauft,
Der Subalternen Treue wankt; es wanken
Schon ganze Regimenter, Garnisonen.
Ausländern sind die Festungen vertraut,
Dem Schafgotsch, dem verdächtigen, hat man
Die ganze Mannschaft Schlesiens, dem Terzky
Fünf Regimenter, Reiterei und Fußvolk,
Dem Illo, Kinsky, Buttler, Isolan
Die bestmontierten Truppen übergeben.

Max. Uns beiden auch.

Octavio. Weil man uns glaubt zu haben,
Zu locken meint durch glänzende Versprechen.
So theilt er mir die Fürstenthümer Glatz
Und Sagan zu, und wohl seh' ich den Angel,
Womit man dich zu fangen denkt.

Max. Nein! Nein!
Nein! sag' ich dir!

Octavio. O, öffne doch die Augen!
Weßwegen, glaubst du, daß man uns nach Pilsen
Beorderte? Um mit uns Rath zu pflegen?
Wann hätte Friedland unsers Raths bedurft?
Wir sind berufen, uns ihm zu verkaufen,
Und weigern wir uns — Geisel[1] ihm zu bleiben.
Deßwegen ist Graf Gallas weggeblieben —
Auch deinen Vater sähest du nicht hier,
Wenn höh're Pflicht ihn nicht gefesselt hielt.

Max. Er hat es keinen Hehl, daß wir um seinetwillen
Hieher berufen sind — gestehet ein,
Er brauche unsers Arms, sich zu erhalten.
Er that so viel für uns, und so ist's Pflicht,
Daß wir jetzt auch für ihn was thun!

Octavio. Und weißt du,
Was dieses ist, das wir für ihn thun sollen?

1. Geisel, ôtage, proprement : celui qui est battu, en moyen haut-allemand : *gîsel;* à la même racine se rattache die Geißel, le fouet

Des Illo trunkner Muth hat dir's verrathen.
Besinn' dich doch, was du gehört, gesehn.
Zeugt das verfälschte Blatt, die weggelassne,
So ganz entscheidungsvolle Klausel nicht,
Man wolle zu nichts Gutem uns verbinden?

Max. Was mit dem Blatte diese Nacht geschehn,
Ist mir nichts weiter, als ein schlechter Streich
Von diesem Illo. Dies Geschlecht von Mäklern[1]
Pflegt alles auf die Spitze gleich zu stellen[2].
Sie sehen, daß der Herzog mit dem Hof
Zerfallen ist, vermeinen ihm zu dienen,
Wenn sie den Bruch unheilbar nur erweitern.
Der Herzog, glaub' mir, weiß von all dem nichts.

Octavio. Es schmerzt mich, deinen Glauben an den Mann,
Der dir so wohlbegründet scheint, zu stürzen.
Doch hier darf keine Schonung sein — du mußt
Maßregeln nehmen, schleunige, mußt handeln.
— Ich will dir also nur gestehn — daß alles,
Was ich dir vertraut, was so unglaublich
Dir scheint, daß — daß ich es aus seinem eignen
— Des Fürsten Munde habe.

Max (in heftiger Bewegung). Nimmermehr!

Octavio. Er selbst vertraute mir — was ich zwar längst
Auf anderm Weg schon in Erfahrung brachte:
Daß er zum Schweden wolle übergehn
Und an der Spitze des verbundnen Heers
Den Kaiser zwingen wolle —

Max. Er ist heftig.
Es hat der Hof empfindlich ihn beleidigt;
In einem Augenblick des Unmuths, sei's!
Mag er sich leicht einmal vergessen haben.

Octavio. Bei kaltem Blute war er, als er mir
Dies eingestand; und weil er mein Erstaunen

1. Mäklern, entremetteurs. Le verbe mäkeln se rattache à **macher**.

2. Auf die Spitze stellen, placer sur la pointe, exagérer.

Als Furcht auslegte, wies er im Vertraun
Mir Briefe vor, der Schweden und der Sachsen,
Die zu bestimmter Hilfe Hoffnung geben.

Max. Es kann nicht sein! kann nicht sein! kann nicht sein!
Siehst du, daß es nicht kann! Du hättest ihm
Nothwendig deinen Abscheu ja gezeigt,
Er hätt' sich weisen lassen oder du
— Du stündest nicht mehr lebend mir zur Seite!

Octavio. Wohl hab' ich mein Bedenken ihm geäußert,
Hab' dringend, hab' mit Ernst ihn abgemahnt;
— Doch meinen Abscheu, meine innerste
Gesinnung hab' ich tief versteckt.

Max. Du wärst
So falsch gewesen? Das sieht meinem Vater
Nicht gleich! Ich glaubte deinen Worten nicht,
Da du von ihm mir Böses sagtest; kann's
Noch wen'ger jetzt, da du dich selbst verleumdest[1].

Octavio. Ich drängte mich nicht selbst in sein Geheimniß.

Max. Aufrichtigkeit verdiente sein Vertraun.

Octavio. Nicht würdig war er meiner Wahrheit mehr.

Max. Noch minder würdig deiner war Betrug.

Octavio. Mein bester Sohn! Es ist nicht immer möglich,
Im Leben sich so kinderrein zu halten,
Wie's uns die Stimme lehrt im Innersten.
In steter Nothwehr gegen arge List
Bleibt auch das redliche Gemüth nicht wahr —
Das eben ist der Fluch der bösen That,
Daß sie, fortzeugend, immer Böses muß gebären.
Ich klügle[2] nicht, ich thue meine Pflicht;
Der Kaiser schreibt mir mein Betragen vor.
Wohl wär' es besser, überall dem Herzen
Zu folgen, doch darüber würde man
Sich manchen guten Zweck versagen müssen.

1. Verleumden, de Leumund (au moyen âge: *liumunt*), renommée. La race est l'ancien *klût* = κλυτός.
2. Klügle, raffine, subtilise.

Hier gilt's, mein Sohn, dem Kaiser wohl zu dienen,
Das Herz mag dazu sprechen, was es will.

Max. Ich soll dich heut nicht fassen, nicht verstehn.
Der Fürst, sagst du, entdeckte redlich dir sein Herz
Zu einem bösen Zweck, und du willst ihn
Zu einem guten Zweck betrogen haben!
Hör' auf! ich bitte dich — Du raubst den Freund
Mir nicht — Laß mich den Vater nicht verlieren!

Octavio (unterdrückt seine Empfindlichkeit).
Noch weißt du alles nicht, mein Sohn! Ich habe
Dir noch was zu eröffnen. (Nach einer Pause.) Herzog Friedland
Hat seine Zurüstung gemacht. Er traut
Auf seine Sterne. Unbereitet denkt er uns
Zu überfallen — mit der sichern Hand
Meint er den goldnen Zirkel[1] schon zu fassen.
Er irret sich — wir haben auch gehandelt.
Er faßt sein bös geheimnißvolles Schicksal.

Max. Nichts Rasches, Vater! O, bei allem Guten
Laß dich beschwören. Keine Uebereilung!

Octavio. Mit leisen Tritten schlich er seinen bösen Weg!
So leis' und schlau ist ihm die Rache nachgeschlichen.
Schon steht sie ungesehen, finster hinter ihm,
Ein Schritt nur noch, und schaudernd rühret er sie an.
— Du hast den Questenberg bei mir gesehn,
Noch kennst du nur sein öffentlich Geschäft,
Auch ein geheimes hat er mitgebracht,
Das bloß für mich war.

Max. Darf ich's wissen?

Octavio. Max!
— Des Reiches Wohlfahrt leg' ich mit dem Worte,
Des Vaters Leben dir in deine Hand.
Der Wallenstein ist deinem Herzen theuer,
Ein starkes Band der Liebe, der Verehrung
Knüpft seit der frühen Jugend dich an ihn —

1. Den goldenen Zirkel, la couronne.

Du nährst den Wunsch — O, laß mich immerhin
Vorgreifen deinem zögernden Vertrauen —
Die Hoffnung nährst du, ihm viel näher noch
Anzugehören.

Max. Vater —

Octavio. Deinem Herzen trau' ich,
Doch bin ich deiner Fassung auch gewiß?
Wirst du's vermögen, ruhigen Gesichts
Vor diesen Mann zu treten, wenn ich dir
Sein ganz Geschick nun anvertrauet habe?

Max. Nachdem du seine Schuld mir anvertraut!

Octavio (nimmt ein Papier aus der Schatulle und reicht es ihm hin).

Max. Was? Wie? Ein offner kaiserlicher Brief.

Octavio. Lies ihn.

Max (nachdem er einen Blick hineingeworfen).
Der Fürst verurtheilt und geächtet!

Octavio. So ist's.

Max. O, das geht weit! O unglücksvoller Irrthum!

Octavio. Lies weiter! Faß dich!

Max (nachdem er weiter gelesen, mit einem Blick des Erstaunens auf seinen Vater).
Wie? Was? Du? Du bist —

Octavio. Bloß für den Augenblick — und bis der König
Von Ungarn bei dem Heer erscheinen kann,
Ist das Kommando mir[1] gegeben —

Max. Und glaubst du, daß du's ihm entreißen werdest?
Das denke ja nicht — Vater! Vater! Vater!
Ein unglückselig Amt ist dir geworden.
Dies Blatt hier — dieses! willst du geltend machen?
Den Mächtigen in seines Heeres Mitte,
Umringt von seinen Tausenden, entwaffnen?
Du bist verloren — du, wir alle sind's!

Octavio. Was ich dabei zu wagen habe, weiß ich.
Ich stehe in der Allmacht Hand[2]; sie wird

1. D'après l'histoire, c'est le général Gallas qui a reçu le commandement intérimaire, et non Octavio.
2. Cette pensée est très-élastique.

Das fromme Kaiserhaus mit ihrem Schilde
Bedecken und das Werk der Nacht zertrümmern.
Der Kaiser hat noch treue Diener; auch im Lager
Gibt es der braven Männer genug, die sich
Zur guten Sache munter schlagen werden.
Die Treuen sind gewarnt, bewacht die andern;
Den ersten Schritt erwart' ich nur, sogleich —

Max. Auf den Verdacht hin willst du rasch gleich handeln?

Octavio. Fern sei vom Kaiser die Tyrannenweise!
Den Willen nicht, die That nur will er strafen.
Noch hat der Fürst sein Schicksal in der Hand —
Er lasse das Verbrechen unvollführt,
So wird man ihn still vom Kommando nehmen,
Er wird dem Sohne seines Kaisers weichen.
Ein ehrenvoll Exil auf seine Schlösser
Wird Wohlthat mehr, als Strafe für ihn sein.
Jedoch der erste offenbare Schritt —

Max. Was nennst du einen solchen Schritt? Er wird
Nie einen bösen thun. Du aber könntest
(Du hast's gethan) den frömmsten auch mißdeuten.

Octavio. Wie strafbar auch des Fürsten Zwecke waren,
Die Schritte, die er öffentlich gethan,
Verstatteten noch eine milde Deutung.
Nicht eher denk' ich dieses Blatt zu brauchen,
Bis eine That gethan ist, die unwidersprechlich
Den Hochverrath bezeugt und ihn verdammt.

Max. Und wer soll Richter drüber sein?

Octavio. — Du selbst.

Max. O, dann bedarf es dieses Blattes nie,
Ich hab' dein Wort, du wirst nicht eher handeln,
Bevor du mich — mich selber überzeugt.

Octavio. Ist's möglich? Noch — nach allem, was du weißt,
Kannst du an seine Unschuld glauben?

Max (lebhaft). Dein Urtheil kann sich irren, nicht mein Herz.
(Gemäßigter fortfahrend.)
Der Geist ist nicht zu fassen, wie ein andrer.

Wie er sein Schicksal an die Sterne knüpft,
So gleicht er ihnen auch in wunderbarer,
Geheimer, ewig unbegriffner Bahn.
Glaub' mir, man thut ihm Unrecht. Alles wird
Sich lösen. Glänzend werden wir den Reinen
Aus diesem schwarzen Argwohn treten sehn.

Octavio. Ich will's erwarten.

Zweiter Auftritt.

Die Vorigen. Der Kammerdiener. Gleich darauf ein Kourier.

Octavio. Was gibt's?

Kammmerdiener. Ein Eilbot' wartet vor der Thür.

Octavio. So früh' am Tag! Wer ist's? Wo kommt er her?

Kammerdiener. Das wollt' er mir nicht sagen.

Octavio. Führ' ihn herein. Laß nichts davon verlauten.
(Kammerdiener ab. Kornet tritt ein.)
Seid ihr's, Kornet? Ihr kommt vom Grafen Gallas?
Gebt her den Brief.

Kornet. Bloß mündlich ist mein Auftrag.
Der Generallieutnant traute nicht.

Octavio. Was ist's?

Kornet. Er läßt Euch sagen — Darf ich frei hier sprechen?

Octavio. Mein Sohn weiß alles.

Kornet. Wir haben ihn.

Octavio. Wen meint Ihr?

Kornet. Den Unterhändler, den Sesin!

Octavio (schnell). Habt ihr?

Kor. Im Böhmerwald erwischt' ihn Hauptmann Mohrbrand
Vorgestern früh, als er nach Regensburg
Zum Schweden unterwegs war mit Depeschen.

Octavio. Und die Depeschen —

Kornet. Hat der Generallieutnant
Sogleich nach Wien geschickt mit dem Gefangnen.

Octav. Nun endlich! endlich! Das ist eine große Zeitung

Der Mann ist uns ein kostbares Gefäß,
Das wicht'ge Dinge einschließt — Fand man viel?
Kornet. An sechs Pakete mit Graf Terzky's Wappen.
Octavio. Keins von des Fürsten Hand?
Kornet. Nicht, daß ich wüßte.
Octavio. Und der Sesina?
Kornet. Der that sehr erschrocken,
Als man ihm sagt', es ginge nacher[1] Wien.
Graf Altring aber sprach ihm guten Muth ein,
Wenn er nur alles wollte frei bekennen.
Octavio. Ist Altringer bei eurem Herrn? Ich hörte,
Er läge krank zu Linz.
Kornet. Schon seit drei Tagen
Ist er zu Frauenberg beim Generallieutnant.
Sie haben sechzig Fähnlein[2] schon beisammen,
Erles'nes Volk, und lassen Euch entbieten[3],
Daß sie von Euch Befehle nur erwarten.
Octavio. In wenig Tagen kann sich viel ereignen.
Wann müßt ihr fort?
Kornet. Ich wart' auf eure Ordre.
Octavio. Bleibt bis zum Abend.
Kornet. Wohl. (Will gehen.)
Octavio. Sah Euch doch niemand?
Kornet. Kein Mensch. Die Kapuziner ließen mich
Durch's Klosterpförtchen ein, so wie gewöhnlich.
Octavio. Geht, ruht Euch aus und haltet Euch verborgen,
Ich denk' Euch noch vor Abend abzufert'gen.
Die Sachen liegen der Entwicklung nah,
Und eh der Tag, der eben jetzt am Himmel
Verhängnißvoll heraufbricht, untergeht,
Muß ein entscheidend Loos gefallen sein. (Kornet geht ab.)

1. Nacher pour nach, vers.
2. Fähnlein, compagnie de soldats. Littéralement : petit drapeau. Le mot Fahne vient du gothique *fana*, qui correspond à *pannus*, morceau d'étoffe. Notre *fanon* ou *fanion* appartient à la même racine.
3. entbieten, faire savoir. Le verbe simple bieten est de la même famille que bitten, prier.

Dritter Auftritt.

Beide Piccolomini.

Oct. Was nun, mein Sohn? Jetzt werden wir bald klar sein.
— Denn alles, weiß ich, ging durch den Sesina.

Max (der während des ganzen vorigen Auftritts in einem heftigen innern Kampf gestanden, entschlossen).

Ich will auf kürzerm Weg mir Licht verschaffen.
Leb wohl!

Octavio. Wohin? Bleib da!

Max. Zum Fürsten.

Octavio (erschrickt). Was?

Max (zurückkommend). Wenn du geglaubt, ich werde eine Rolle
In deinem Spiele spielen, hast du dich
In mir verrechnet. Mein Weg muß gerad sein.
Ich kann nicht wahr sein mit der Zunge, mit
Dem Herzen falsch — nicht zusehn, daß mir einer
Als seinem Freunde traut, und mein Gewissen
Damit beschwichtigen, daß er's auf seine
Gefahr thut, daß mein Mund ihn nicht belogen.
Wofür mich einer kauft, das muß ich sein.
— Ich geh' zum Herzog. Heut noch werd' ich ihn
Auffordern, seinen Leumund vor der Welt
Zu retten, eure künstlichen Gewebe
Mit einem graden Schritte zu durchreißen.

Octavio. Das wolltest du?

Max. Das will ich. Zweifle nicht.

Octavio. Ich habe mich in dir verrechnet, ja.
Ich rechnete auf einen weisen Sohn,
Der die wohlthät'gen Hände würde segnen,
Die ihn zurück vom Abgrund ziehn — und einen
Verblendeten entdeck' ich, den zwei Augen
Zum Thoren machten, Leidenschaft umnebelt,
Den selbst des Tages volles Licht nicht heilt,
Befrag ihn! Geh! Sei unbesonnen genug,

Ihm deines Vaters, deines Kaisers
Geheimniß preiszugeben. Nöth'ge mich
Zu einem lauten Bruche vor der Zeit!
Und jetzt, nachdem ein Wunderwerk des Himmels
Bis heute mein Geheimniß hat beschützt,
Des Argwohns helle Blicke eingeschläfert,
Laß mich's erleben, daß mein eigner Sohn
Mit unbedachtsam rasendem Beginnen
Der Staatskunst mühevolles Werk vernichtet.

Max. O diese Staatskunst, wie verwünsch' ich sie!
Ihr werdet ihn durch eure Staatskunst noch
Zu einem Schritte treiben — Ja, ihr könntet ihn,
Weil ihr ihn schuldig *wollt*, noch schuldig *machen*.
O! das kann nicht gut endigen — und, mag sich's
Entscheiden, wie es will, ich sehe ahnend
Die unglückselige Entwicklung nahen. —
Denn dieser Königliche, wenn er fällt,
Wird eine Welt im Sturze mit sich reißen,
Und wie ein Schiff, das mitten auf dem Weltmeer
In Brand geräth mit *einem mal*, und berstend
Auffliegt und alle Mannschaft, die es trug,
Ausschüttet plötzlich zwischen Meer und Himmel,
Wird er uns alle, die wir an sein Glück
Befestigt sind, in seinen Fall hinabziehn.
Halte du es, wie du willst! Doch mir vergönne,
Daß ich auf meine Weise mich betrage.
Dein muß es bleiben zwischen mir und ihm,
Und eh der Tag sich neigt, muß sich's erklären,
Ob ich den Freund, ob ich den Vater soll entbehren.

(Indem er abgeht, fällt der Vorhang).

ARGUMENT ANALYTIQUE.

DE LA MORT DE WALLENSTEIN.

ACTE I.

Wallenstein fait avec Séni des observations astrologiques. Saturne tend enfin à disparaître; Mars est dominé par Jupiter et Vénus; le ciel est favorable; mais voici Terzky qui apporte une mauvaise nouvelle : Sésina a été pris par Gallas; le complot est découvert. Illo survient et profite de cet événement pour combattre l'indécision de son général; il lui persuade enfin de recevoir le Suédois Wrangel et de conclure avec lui le traité. Wallenstein se recueille d'abord et fait seul en face de sa conscience l'examen de sa situation; quoi qu'il lui en coûte, il donne l'ordre d'amener l'ambassadeur d'Oxenstiern. Wrangel expose avec fermeté les conditions du chancelier; il demande que les régiments espagnols soient désarmés et qu'on livre à l'armée suédoise Égra et quelques quartiers de Prague. Wallenstein est outré de ces prétentions; il demande un nouveau délai pour réfléchir; il ne faut rien moins que les raisonnements irréfutables de la comtesse Terzky pour le décider à rappeler Wrangel et à envoyer ses messagers à Prague.

ACTE II.

Wallenstein charge Octavio du commandement des régiments espagnols et lui ordonne de s'emparer d'Altringer qui se cache à Frauenberg auprès de Gallas. En ce moment se présente Max qui entend enfin la vérité et supplie Wallenstein de ne pas se souiller d'une trahison; il se heurte contre une décision irrévocable; de même que Terzky et Illo ne peuvent pas triompher de sa superstition, lorsqu'ils demandent pour la seconde fois le renvoi d'Octavio. Celui-ci, protégé par la confiance illimitée de son chef, commence en toute liberté son œuvre; il gagne Isolani et Buttler à la cause de l'empereur; il est moins heureux avec son fils qui persiste à suivre la voix de son cœur; Max partira, mais non sans avoir revu Thécla.

ACTE III.

Wallenstein a trahi : la comtesse Terzky compte sur l'amour de Thécla pour lui assurer l'appui des Piccolomini; elle sonde sa nièce, mais son entretien est interrompu par l'arrivée de la duchesse de Friedland, qui ne connaît pas encore le secret. Wallenstein attend le retour du messager qu'il a envoyé à Prague : il apprend que Buttler a trahi; en causant il aperçoit au fond de la scène sa famille qu'il fait approcher, et là il reçoit la confidence de l'amour de sa fille pour Max. Au moment où il se perd dans ses rêves de grandeur, Illo et Terzky lui annoncent la défection de la plupart de ses généraux; les Croates et les chasseurs sont partis; les soldats de Tiefenbach refusent de quitter les portes de la ville; les troupes ont pris les armes et se rangent silencieuses et mornes autour de leurs drapeaux. Le doute n'est plus possible : Octavio a trahi; les garnisons de Prague, de Budweis et d'autres villes se sont déclarées pour l'empereur. Wallenstein apparaît en armes : il veut se mettre à la tête des soldats restés fidèles. Voici des cuirassiers qui viennent lui demander la vérité; ils sont à moitié gagnés par l'éloquence de leur général, lorsqu'on apprend que les régiments de Terzky arrachent de leurs drapeaux les aigles impériales. Les cuirassiers s'en vont, et leur corps demande en armes qu'on leur rende leur colonel. Max, en effet, n'est pas parti; il se présente pour faire ses adieux à Thécla. Wallenstein fait un dernier effort pour le retenir; deux coups de feu qui ont tué un de ses officiers le forcent de se montrer aux soldats et de leur commander l'obéissance; mais sa présence n'impose pas aux mutins; il se décide à quitter Pilsen et à gagner Égra. Max est entraîné par les siens; il les conduira à la mort.

ACTE IV.

La scène a changé; l'action se passe à Égra. Buttler est heureux de tenir enfin sa victime et cherche à gagner à ses vues le noble Gordon. Celui-ci est attaché à son devoir; il ne reconnaît que l'autorité de l'empereur et gémit d'entendre accuser de trahison son ancien compagnon à la cour de Burgau. Wallenstein arrive avec le bourgmestre d'Égra et s'informe avec intérêt de la situation de la ville, des protestants qui l'habitent et promet enfin à son interlocuteur, protestant lui-même, un avenir plus heureux pour l'État et l'Église. Terzky accourt content: il porte de bonnes nouvelles : les Suédois sont vainqueurs; un régiment impérial a été exterminé avec son colonel; mais en même temps on entend des cris : au secours! Thécla semble

mourante; elle a appris que Max a péri à Neustadt. Cet événement produit sur les différents personnages des impressions très-diverses : Buttler conclut qu'il est impossible de tarder, qu'il faut tuer Wallenstein, Terzky et Illo; ces deux derniers se réjouissent de pouvoir enfin se venger sur les traîtres et de dicter leurs conditions à l'empereur. Gordon, toujours noble, parle au premier la langue de la clémence, aux autres celle de la modération. Le reste de l'acte se passe dans l'appartement de Wallenstein. Celui-ci, oubliant le danger qui le menace, veille auprès de Thécla qui enfin reprend ses sens. Elle demande à parler au capitaine suédois qui a apporté la fatale nouvelle; elle veut savoir comment Max est mort et où il est enterré. Au sortir de cette entrevue, elle s'apprête à partir, et après avoir revu un moment sa mère, elle quitte Egra avec sa gouvernante et son écuyer.

ACTE V.

Buttler prépare son crime : il commande les douze dragons qui doivent tuer Terzky et Illo au banquet et propose aux capitaines Deveroux et Macdonald de se charger du meurtre de Wallenstein. Tout est silencieux; nulle part on n'aperçoit de lumière; le château seul est éclairé. Wallenstein, après avoir félicité froidement le capitaine suédois, se plonge dans la réflexion; il ne voit pas la comtesse Terzky qui, tourmentée par le pressentiment de la catastrophe, cherche un refuge auprès de lui et lui fait part de ses craintes. L'arrivée de Gordon met fin à leur entretien; une nouvelle conversation s'engage : le vieux commandant d'Égra rappelle les temps passés et essaye de donner à Wallenstein quelques conseils; tout à coup Séni accourt, des signes dans le ciel lui annoncent qu'un danger est imminent : il supplie son chef de se défier des Suédois; Gordon se joint à lui ainsi que son valet de chambre. Wallenstein, pour la première fois, n'écoute pas les astres et reste sourd aux prières : il se retire dans son appartement. Immédiatement Buttler se présente avec les meurtriers; Gordon veut l'empêcher d'avancer; on entend le son des clairons; on croit que les Suédois sont arrivés; c'est au contraire Octavio avec les troupes impériales. Pendant ce temps, Buttler pénètre dans la chambre du général et le fait tuer. Octavio lui reproche ce crime; la comtesse Terzky apprend à la fois la mort de son mari et celle de son beau-frère; elle s'empoisonne et demande à être enterrée avec son mari dans le tombeau de leurs ancêtres. Octavio reste seul; il reçoit, le désespoir dans l'âme, une lettre adressée au prince Piccolomini.

Personen.

Wallenstein.
Octavio Piccolomini.
Max Piccolomini.
Terzky.
Illo.
Isolani.
Buttler.
Rittmeister Neumann.
Ein Adjutant.
Oberst Wrangel, von den Schweden gesendet.
Gordon, Kommandant von Eger.
Major Geralbin.
Deveroux, Macdonald, } Hauptleute in der Wallensteinischen Armee.
Schwedischer Hauptmann.
Eine Gesandtschaft von Kürassieren.
Bürgermeister von Eger.
Seni.
Herzogin von Friedland.
Gräfin Terzky.
Thekla.
Fräulein Neubrunn, Hofdame der Prinzessin.
Von Rosenberg, Stallmeister der Prinzessin.
Dragoner.

Die Scene ist in den drei ersten Aufzügen zu Pilsen, in den zwei letzten zu Eger.

Wallensteins Tod

in fünf Aufzügen.

Erster Aufzug.

Ein Zimmer, zu astrologischen Arbeiten eingerichtet und mit Sphären, Karten, Quadranten und anderm astronomischen Geräthe versehen. Der Vorhang von einer Rotunde ist aufgezogen, in welcher die sieben Planetenbilder, jedes in einer Nische, seltsam beleuchtet, zu sehen sind. Seni beobachtet die Sterne, Wallenstein steht vor einer großen schwarzen Tafel, auf welcher der Planetenaspect gezeichnet ist.

Erster Auftritt.

Wallenstein. Seni.

Wallenstein. Laß es jetzt gut sein, Seni[1]. Komm herab[2].
Der Tag bricht an, und Mars regiert die Stunde.
Es ist nicht gut mehr operieren. Komm!
Wir wissen genug.

Seni. Nur noch die Venus laß mich
Betrachten, Hoheit. Eben geht sie auf.

1. Schiller avait eu l'idée de déterminer Wallenstein à la révolte sur la foi d'un oracle. Séni aurait eu pour maître un célèbre tireur d'horoscopes, qui aurait prédit déjà avec succès la mort de l'empereur Matthias, en expliquant de la manière suivante un monogramme composé de sept M : *Magnus Monarcha Mundi Mathias Mense Majo Moritur.* Le même astrologue aurait également interprété un oracle composé de cinq F : *Fidat Fortunæ Friedlandus. Fata Favebunt.* Gœthe combattit cette idée, en montrant qu'un oracle avait un caractère trop commun, trop plat, tandis que la foi dans les astres était si naturelle à l'homme et présentait en même temps une apparence si scientifique, qu'elle méritait à peine le nom de superstition. Schiller fut heureux de se rendre à de pareils arguments et ne se servit que des données astrologiques.

2. Séni observe les astres.

Wie eine Sonne glänzt ſie in dem Oſten.

Wallenſtein. Ja, ſie iſt jetzt in ihrer Erdennäh'
Und wirkt herab mit allen ihren Stärken.

(Die Figur auf der Tafel betrachtend.)

Glückſeliger Aſpect! So ſtellt ſich endlich
Die große Drei[1] verhängnißvoll zuſammen,
Und beide Segensſterne, Jupiter
Und Venus, nehmen den verderblichen,
Den tück'ſchen Mars in ihre Mitte, zwingen
Den alten Schadenſtifter mir zu dienen.
Denn lange war er feindlich mir geſinnt
Und ſchoß mit ſenkrecht — oder ſchräger Strahlung,
Bald im Gevierten[2], bald im Doppelſchein,
Die rothen Blitze meinen Sternen zu
Und ſtörte ihre ſegenvollen Kräfte.
Jetzt haben ſie den alten Feind beſiegt
Und bringen ihn am Himmel mir gefangen.

Seni. Und beide große Lumina von keinem
Malefico beleidigt! Der Saturn
Unſchädlich, machtlos, in cadente domo[3].

Wallenſtein. Saturnus' Reich iſt aus, der die geheime
Geburt, die Dinge in dem Erdenſchooß
Und in den Tiefen des Gemüths beherrſcht,
Und über allem, was das Licht ſcheut, waltet.
Nicht Zeit iſt's mehr, zu brüten und zu ſinnen,
Denn Jupiter, der glänzende, regiert
Und zieht das dunkel zubereitete Werk
Gewaltig in das Reich des Lichts — Jetzt muß
Gehandelt werden, ſchleunig, eh die Glücks-
Geſtalt mir wieder wegflicht überm[4] Haupt,

1. Die große Drei, la trinité des trois planètes les plus brillantes.

2. Im Gevierten. C'est le quadrat aspect ou la position de deux planètes éloignées l'une de l'autre d'un quart de cercle, c'est-à-dire de quatre-vingt-dix degrés.

3. *In cadente domo.* C'est le fuseau qui va se coucher à l'horizon. Saturne est impuissant, parce qu'il est au moment de disparaître.

Voyez la note de l'acte II, scène VI des *Piccolomini*.

4. Ueberm pour über dem.

Denn stets in Wandlung ist der Himmelsbogen.
(Es geschehen Schläge an die Thür.)
Man pocht. Sieh, wer es ist.

Terzky (draußen). Laß öffnen!

Wallenstein. Es ist Terzky.
Was gibt's so Dringendes? Wir sind beschäftigt.

Terzky (draußen). Leg' alles jetzt bei Seit', ich bitte dich.
Es leidet keinen Aufschub.

Wallenstein. Oeffne, Seni.

(Indem jener dem Terzky aufmacht, zieht Wallenstein den Vorhang vor die Bilder.)

Zweiter Auftritt.

Wallenstein. Graf Terzky.

Terzky (tritt ein). Vernahmst du's schon? Er ist gefangen, ist
Vom Gallas schon dem Kaiser ausgeliefert!

Wallenstein (zu Terzky). Wer ist gefangen? Wer ist ausgeliefert?

Terzky. Wer unser ganz Geheimniß weiß, um jede
Verhandlung mit den Schweden weiß und Sachsen,
Durch dessen Hände alles ist gegangen —

Wallenstein (zurückfahrend).
Sesin doch nicht? Sag' nein, ich bitte dich!

Terzky. Grad' auf dem Weg nach Regensburg zum Schweden
Ergriffen ihn des Gallas Abgeschickte,
Der ihm schon lang die Fähre abgelauert.
Sein ganz Paket an Kinsky, Matthes Thurn,
An Oxenstirn, an Arnheim führt er bei sich;
Das alles ist in ihrer Hand, sie haben
Die Einsicht nun in alles, was geschehen.

Dritter Auftritt.

Vorige. Illo kommt.

Illo (zu Terzky). Weiß er's?

Terzky. Er weiß es.

Illo (zu Wallenstein). Denkst du deinen Frieden
Nun noch zu machen mit dem Kaiser, sein
Vertraun zurückzurufen? Wär' es auch,
Du wolltest allen Planen jetzt entsagen,
Man weiß, was du gewollt hast. Vorwärts mußt du,
Denn rückwärts kannst du nun nicht mehr.

Terzky. Sie haben Documente gegen uns
In Händen, die unwidersprechlich zeigen —

Wallenst. Von meiner Handschrift nichts. Dich straf' ich Lügen[1].

Illo. So? Glaubst du wohl, was dieser da, dein Schwager,
In deinem Namen unterhandelt hat,
Das werde man nicht dir auf Rechnung setzen?
Dem Schweden soll sein Wort für deines gelten,
Und deinen Wiener Feinden nicht?

Terzky. Du gabst nichts Schriftliches — Besinn' dich aber,
Wie weit du mündlich gingst mit dem Sesin.
Und wird er schweigen? Wenn er sich mit deinem
Geheimniß retten kann, wird er's bewahren?

Illo. Das fällt dir selbst nicht ein! Und da sie nun
Berichtet sind, wie weit du schon gegangen,
Sprich, was erwartest du? Bewahren kannst du
Nicht länger dein Kommando, ohne Rettung
Bist du verloren, wenn du's niederlegst.

Wallenstein. Das Heer ist meine Sicherheit. Das Heer
Verläßt mich nicht. Was sie auch wissen mögen,
Die Macht ist mein, sie müssen's niederschlucken;
— Und stell' ich Kaution für meine Treu',
So müssen sie sich ganz zufrieden geben.

Illo. Das Heer ist dein; jetzt für den Augenblick
Ist's dein; doch zittre vor der langsamen,
Der stillen Macht der Zeit. Vor offenbarer
Gewalt beschützt dich heute noch und morgen
Der Truppen Gunst; doch gönnst du ihnen Frist,

1. Les arguments de Wallenstein sont excessivement faibles et petits. | Illo et Terzky raisonnent avec une rigueur impitoyable.

Sie werden unvermerkt die gute Meinung,
Worauf du jetzo fußest, untergraben,
Die einen um den andern listig stehlen —
Bis, wenn der große Erdstoß nun geschieht,
Der treulos mürbe Bau zusammenbricht.

Wallenstein. Es ist ein böser Zufall!

Illo. O! einen glücklichen will ich ihn nennen,
Hat er auf dich die Wirkung, die er soll,
Treibt dich zu schneller That — Der schwed'sche Oberst —

Wallenstein. Er ist gekommen? Weißt du, was er bringt?

Illo. Er will nur dir allein sich anvertraun.

Wallenstein. Ein böser, böser Zufall — Freilich! freilich!
Sesina weiß zu viel und wird nicht schweigen.

Terzky. Er ist ein böhmischer Rebell und Flüchtling,
Sein Hals ist ihm verwirkt; kann er sich retten
Auf deine Kosten, wird er Anstand nehmen?
Und wenn sie auf der Folter ihn befragen,
Wird er, der Weichling, Stärke gnug besitzen?

Wallenstein (im Nachsinnen verloren).
Nicht herzustellen mehr ist das Vertraun.
Und mag ich handeln, wie ich will, ich werde
Ein Landsverräther ihnen sein und bleiben;
Und kehr' ich noch so redlich auch zurück
Zu meiner Pflicht, es wird mir nichts mehr helfen —

Illo. Verderben wird es dich. Nicht deiner Treu',
Der Ohnmacht nur wird's zugeschrieben werden.

Wallenstein (in heftiger Bewegung auf- und abgehend).
Wie? sollt' ich's nun im Ernst erfüllen müssen,
Weil ich zu frei gescherzt mit den Gedanken?
Verflucht, wer mit dem Teufel spielt!

Illo. Wenn's nur dein Spiel gewesen, glaube mir,
Du wirst's in schwerem Ernste büßen müssen.

Wallenstein. Und müßt' ich's in Erfüllung bringen, jetzt,
Jetzt, da die Macht noch mein ist, müßt's geschehn.

Illo. Wo möglich, eh sie von dem Schlage sich
In Wien besinnen und zuvor dir kommen —

Wallenstein (die Unterschriften betrachtend).
Das Wort der Generale hab' ich schriftlich —
Max Piccolomini steht nicht hier. Warum nicht?
Terzky. Es war — er meinte —
Illo. Bloßer Eigendünkel!
Es brauche das nicht zwischen dir und ihm.
Wallenstein. Es braucht das nicht, er hat ganz Recht —
Die Regimenter wollen nicht nach Flandern,
Sie haben eine Schrift mir übersandt
Und widersetzen laut sich dem Befehl.
Der erste Schritt zum Aufruhr ist geschehn.
Illo. Glaub' mir, du wirst sie leichter zu dem Feind,
Als zu dem Spanier hinüber führen.
Wallenstein. Ich will doch hören was der Schwede mir
Zu sagen hat!
Illo (pressiert). Wollt Ihr ihn rufen, Terzky?
Er steht schon draußen.
Wallenstein. Warte noch ein wenig,
Es hat mich überrascht — es kam zu schnell —
Ich bin es nicht gewohnt, daß mich der Zufall
Blind waltend, finster herrschend mit sich führe.
Illo. Hör' ihn für's erste nur, erwäg's nachher. (Sie gehen.)

Vierter Auftritt.

Wallenstein (mit sich selbst redend).
Wär's möglich? Könnt' ich nicht mehr, wie ich wollte?
Nicht mehr zurück, wie mir's beliebt? Ich müßte
Die That vollbringen, weil ich sie gedacht[1],
Nicht die Versuchung von mir wies — das Herz
Genährt mit diesem Traum, auf ungewisse

1. Wallenstein a fait plus que de penser à trahir; il a agi; il oublie que Sésina, son négociateur, vient d'être pris par Gallas. — Au point de vue dramatique, ce monologue est d'une grande beauté : c'est un spectacle saisissant que celui d'un homme qui, au moment de signer une trahison, délibère avec lui-même et donne à son passé un dernier regret. Hamlet fait les mêmes réflexions, mais avec plus de vérité,

Erfüllung hin die Mittel mir gespart,
Die Wege bloß mir offen hab' gehalten? —
Beim großen Gott des Himmels! Es war nicht
Mein Ernst, beschlossne Sache war es nie.
An dem Gedanken bloß gefiel ich mir;
Die Freiheit reizte mich und das Vermögen.
War's Unrecht, an dem Gaukelbilde mich
Der königlichen Hoffnung zu ergötzen?
Blieb in der Brust mir nicht der Wille frei,
Und sah ich nicht den guten Weg zur Seite,
Der mir die Rückkehr offen stets bewahrte?
Wohin denn seh' ich plötzlich mich geführt?
Pfadlos liegt's hinter mir, und eine Mauer
Aus meinen eignen Werken baut sich auf,
Die mir die Umkehr thürmend hemmt! (Er bleibt tiefsinnig stehen.)
Strafbar erschein' ich, und ich kann die Schuld,
Wie ich's versuchen mag, nicht von mir wälzen;
Denn mich verklagt der Doppelsinn des Lebens,
Und — selbst der frommen Quelle reine That
Wird der Verdacht, schlimmdeutend, mir vergiften.
War ich, wofür ich gelte, der Verräther,
Ich hätte mir den guten Schein gespart,
Die Hülle hätt' ich dicht um mich gezogen,
Dem Unmuth Stimme nie geliehen. Der Unschuld,
Des unverführten Willens mir bewußt,
Gab ich der Laune Raum, der Leidenschaft —
Kühn war das Wort, weil es die That nicht war.
Jetzt werden sie, was planlos ist geschehn,
Vorsehend, planvoll mir zusammenknüpfen,
Was der Zorn, und was der frohe Muth
Mich sprechen ließ im Ueberfluß des Herzens,
Zu künstlichem Gewebe mir vereinen
Und eine Klage furchtbar draus bereiten,
Dagegen ich verstummen muß. So hab' ich
Mit eignem Netz verderblich mich umstrickt,
Und nur Gewaltthat kann es reißend lösen. (Wiederum still [illegible])

Wie anders! da des Muthes freier Trieb
Zur kühnen That mich zog, die rauh gebietend
Die Noth jetzt, die Erhaltung von mir heischt.
Ernst ist der Anblick der Nothwendigkeit.
Nicht ohne Schauder greift des Menschen Hand
In des Geschicks geheimnißvolle Urne.
In meiner Brust war meine That noch mein;
Einmal entlassen aus dem sichern Winkel
Des Herzens, ihrem mütterlichen Boden,
Hinausgegeben in des Lebens Fremde,
Gehört sie jenen tück'schen Mächten an,
Die keines Menschen Kunst vertraulich macht.
(Er macht heftige Schritte durchs Zimmer, dann bleibt er wieder sinnend stehen.)
Und was ist dein Beginnen? Hast du dir's
Auch redlich selbst bekannt? Du willst die Macht,
Die ruhig, sicher thronende erschüttern,
Die in verjährt geheiligtem Besitz,
In der Gewohnheit festgegründet ruht,
Die an der Völker frommem Kinderglauben
Mit tausend zähen Wurzeln sich befestigt.
Das wird kein Kampf der Kraft sein mit der Kraft,
Den fürcht' ich nicht. Mit jedem Gegner wag' ich's,
Den ich kann sehen und in's Auge fassen,
Der, selbst voll Muth, auch mir den Muth entflammt.
Ein unsichtbarer Feind ist's, den ich fürchte,
Der in der Menschen Brust mir widersteht,
Durch feige Furcht allein mir fürchterlich —
Nicht, was lebendig, kraftvoll sich verkündigt
Ist das gefährlich Furchtbare. Das ganz
Gemeine ist's, das ewig Gestrige,
Was immer war und immer wiederkehrt
Und morgen gilt, weil's heute hat gegolten!
Denn aus Gemeinem ist der Mensch gemacht,
Und die Gewohnheit nennt er seine Amme.
Weh dem, der an den würdig alten Hausrath
Ihm rührt, das theure Erbstück seiner Ahnen!

Das Jahr übt eine heiligende Kraft;
Was grau vor Alter ist, das ist ihm göttlich.
Sei im Besitze, und du wohnst im Recht,
Und heilig wird's die Menge dir bewahren.
(Zu dem Pagen, der hereintritt.)
Der schwed'sche Oberst? Ist er's? Nun er komme.
(Page geht. Wallenstein hat den Blick nachdenkend auf die Thüre geheftet.)
Noch ist sie rein – noch! das Verbrechen kam
Nicht über diese Schwelle nicht — So schmal ist
Die Grenze, die zwei Lebenspfade scheidet!

Fünfter Auftritt.

Wallenstein und Wrangel.

Wallenstein (nachdem er einen forschenden Blick auf ihn geheftet).
Ihr nennt euch Wrangel[1]?
Wrangel. Gustav Wrangel, Oberst
Vom blauen Regimente Südermannland.
Wallenst. Ein Wrangel war's, der vor Stralsund viel Böses
Mir zugefügt, durch tapfre Gegenwehr
Schuld war, daß mir die Seestadt widerstanden.
Wrangel. Das Werk des Elements, mit dem Sie kämpften
Nicht mein Verdienst, Herr Herzog! Seine Freiheit
Vertheidigte mit Sturmes Macht der Belt,
Es sollte Meer und Land nicht Einem dienen.
Wallenstein. Den Admiralshut riss't ihr mir vom Haupt.
Wrangel. Ich komme, eine Krone drauf zu setzen.
Wallenstein (winkt ihm, Platz zu nehmen, setzt sich).
Euer Kreditiv. Kommt ihr mit ganzer Vollmacht?
Wrangel (bedenklich). Es sind so manche Zweifel noch zu lösen—

1. Cette scène est un chef-d'œuvre de discussion politique; elle est [illegible] dans le massif des faits. [illegible] un historien pouvait seul entreprendre. C'est bien là la langue sobre et habile des diplomates, le raisonnement âpre et serré des négociateurs, la courtoisie des gens du monde. De pareilles pages nous permettent de mesurer les progrès que Schiller a dus à l'étude de l'histoire et à l'observation de la vie.

Wallenstein (nachdem er gelesen).
Der Brief hat Händ und Füß. Es ist ein klug,
Verständig Haupt, Herr Wrangel, dem ihr dienet.
Es schreibt der Kanzler, er voliziehe nur
Den eignen Einfall des verstorbnen Königs,
Indem er mir zur böhm'schen Kron' verhelfe.

Wrangel. Er sagt, was wahr ist. Der Hochselige
Hat immer groß gedacht von Euer Gnaden
Fürtrefflichem Verstand und Feldherrngaben,
Und stets der Herrschverständigste, beliebt' ihm
Zu sagen, sollte Herrscher sein und König.

Wallenstein. Er durft'es sagen. (Seine Hand vertraulich fassend.)
Aufrichtig, Oberst Wrangel — Ich war stets
Im Herzen auch gut schwedisch — Ei, das habt ihr
In Schlesien erfahren und bei Nürnberg.
Ich hatt' euch oft in meiner Macht und ließ
Durch eine Hinterthür euch stets entwischen.
Das ist's, was sie in Wien mir nicht verzeihn,
Was jetzt zu diesem Schritt mich treibt — Und weil
Nun unser Vortheil so zusammengeht,
So laßt uns zu einander auch ein recht
Vertrauen fassen.

Wrangel. Das Vertrau'n wird kommen,
Hat jeder nur erst seine Sicherheit.

Wallenst. Der Kanzler, merk' ich, traut mir noch nicht recht.
Ja, ich gesteh's — Es liegt das Spiel nicht ganz
Zu meinem Vortheil. Seine Würden meint,
Wenn ich dem Kaiser, der mein Herr ist, so
Mitspielen kann, ich könn' das Gleiche thun
Am Feinde, und das eine wäre mir
Noch eher zu verzeihen, als das andre.
Ist das nicht eure Meinung auch, Herr Wrangel?

Wrangel. Ich hab' hier bloß ein Amt und keine Meinung.

Wallenstein. Der Kaiser hat mich bis zum Aeußersten
Gebracht. Ich kann ihm nicht mehr ehrlich dienen.
Zu meiner Sicherheit, aus Nothwehr thu' ich

Den harten Schritt, den mein Bewußtsein tadelt.

Wrang. Ich glaub's. So weit geht niemand, der nicht muß.
(Nach einer Pause.)
Was eure Fürstlichkeit bewegen mag,
Also zu thun an Ihrem Herrn und Kaiser,
Gebührt nicht uns zu richten und zu deuten.
Der Schwede ficht für seine gute Sach'
Mit seinem guten Degen und Gewissen,
Die Concurrenz ist, die Gelegenheit
Zu unsrer Gunst, im Krieg gilt jeder Vortheil;
Wir nehmen unbedenklich, was sich bietet;
Und wenn sich alles richtig so verhält —

Wallenst. Woran denn zweifelt man? An meinem Willen
An meinen Kräften? Ich versprach dem Kanzler,
Wenn er mir sechzehntausend Mann vertraut,
Mit achtzehntausend von des Kaisers Heer
Dazu zu stoßen —

Wrangel. Euer Gnaden sind
Bekannt für einen hohen Kriegesfürsten,
Für einen zweiten Attila und Pyrrhus.
Noch mit Erstaunen redet man davon,
Wie Sie vor Jahren, gegen Menschendenken,
Ein Heer wie aus dem Nichts hervorgerufen.
Jedennoch —

Wallenstein. Dennoch?

Wrangel. Seine Würden meint,
Ein leichter Ding doch möcht' es sein, mit Nichts
Ins Feld zu stellen sechzigtausend Krieger,
Als uns ein Sechzigtheil davon — (Er hält inne.)

Wallenstein. Nun was?
Nur frei heraus?

Wrangel. Zum Treubruch zu verleiten.

Wallenst. Meint er? Er urtheilt wie ein Schwed' und wie
Ein Protestant. Ihr Lutherischen fechtet
Für eure Bibel; euch ist's um die Sach';
Mit eurem Herzen folgt ihr eurer Fahne. —

Wer zu dem Feinde läuft von euch, der hat
Mit zweien Herrn zugleich den Bund gebrochen.
Von all dem ist die Rede nicht bei uns —

Wrangel. Herr Gott im Himmel! Hat man hier zu Lande
Denn keine Heimath, keinen Herd und Kirche?

Wallenstein. Ich will Euch sagen, wie das zugeht — Ja,
Der Oesterreicher hat ein Vaterland,
Und liebt's und hat auch Ursach es zu lieben.
Doch dieses Heer, das kaiserlich sich nennt,
Das hier in Böheim hauset, das hat keins;
Das ist der Auswurf fremder Länder, ist
Der aufgegebne Theil des Volks, dem nichts
Gehöret, als die allgemeine Sonne.
Und dieses böhm'sche Land, um das wir fechten,
Das hat kein Herz für seinen Herrn, den ihm
Der Waffen Glück, nicht eigne Wahl gegeben.
Mit Murren trägt's des Glaubens Tyrannei,
Die Macht hat's eingeschreckt, beruhigt nicht.
Ein glühend, rachvoll Angedenken lebt
Der Gräuel, die geschahn auf diesem Boden.
Und kann's der Sohn vergessen, daß der Vater
Mit Hunden in die Messe ward gehetzt?
Ein Volk, dem das geboten wird, ist schrecklich,
Es räche oder dulde die Behandlung.

Wrangel. Der Adel aber und die Officiere?
Solch eine Flucht und Felonie, Herr Fürst,
Ist ohne Beispiel in der Welt Geschichten.

Wallenstein. Sie sind auf jegliche Bedingung mein.
Nicht mir, den eignen Augen mögt ihr glauben.
(Er gibt ihm die Eidesformel. Wrangel durchliest sie und legt sie, nachdem er gelesen, schweigend auf den Tisch.)
Wie ist's? Begreift ihr nun?

Wrangel. Begreif's, wer's kann!
Herr Fürst! ich lass' die Maske fallen — Ja!
Ich habe Vollmacht, alles abzuschließen.
Es steht der Rheingraf nur vier Tagemärsche

Von hier mit fünfzehntausend Mann; er wartet
Auf Ordre nur, zu Ihrem Heer zu stoßen.
Die Ordre stell' ich aus, sobald wir einig.

Wallenstein. Was ist der Kanzlers Forderung?

Wrang. (bedenklich). Zwölf Regimenter gilt es, schwedisch Volk.
Mein Kopf muß dafür haften. — Alles könnte
Zuletzt nur falsches Spiel —

Wallenstein. (fährt auf). Herr Schwede!

Wrangel (ruhig fortfahrend). Muß demnach
Darauf bestehn, daß Herzog Friedland förmlich,
Unwiderruflich breche mit dem Kaiser,
Sonst ihm kein schwedisch Volk vertrauet wird.

Wallenst. Was ist die Forderung? Sagt's kurz und gut.

Wrangel. Die span'schen Regimenter, die dem Kaiser
Ergeben, zu entwaffnen, Prag zu nehmen
Und diese Stadt, wie auch das Grenzschloß Eger,
Den Schweden einzuräumen.

Wallenstein. Viel gefordert!
Prag! Sei's um Eger! Aber Prag? Geht nicht.
Ich leist' euch jede Sicherheit, die ihr
Vernünft'gerweise von mir fordern möget.
Prag aber — Böhmen — kann ich selbst beschützen.

Wrangel. Man zweifelt nicht daran. Es ist uns auch
Nicht um's Beschützen bloß. Wir wollen Menschen
Und Geld umsonst nicht aufgewendet haben.

Wallenstein. Wie billig.

Wrangel. Und so lang, bis wir entschädigt,
Bleibt Prag verpfändet.

Wallenstein. Traut ihr uns so wenig?

Wrangel (steht auf).
Der Schwede muß sich vorsehn mit dem Deutschen.
Man hat uns über's Ostmeer hergerufen;
Gerettet haben wir vom Untergang
Das Reich — mit unserm Blut des Glaubens Freiheit,
Die heil'ge Lehr' des Evangeliums
Versiegelt — Aber jetzt schon fühlet man

Nicht mehr die Wohlthat, nur die Last, erblickt
Mit scheelem Aug' die Fremdlinge im Reiche
Und schickte gern mit einer Handvoll Geld
Uns heim in unsre Wälder. Nein! wir haben
Um Judas' Lohn, um klingend Gold und Silber,
Den König auf der Wahlstatt[1] nicht gelassen!
So vieler Schweden adeliges Blut,
Es ist um Gold und Silber nicht geflossen!
Und nicht mit magerm Lorbeer wollen wir
Zum Vaterland die Wimpel wieder lüften[2]:
Wir wollen Bürger bleiben auf dem Boden,
Den unser König fallend sich erobert.

Wallenstein. Helft den gemeinen Feind mir niederhalten,
Das schöne Grenzland kann euch nicht entgehn.

Wrangel. Und liegt zu Boden der gemeine Feind,
Wer knüpft die neue Freundschaft dann zusammen?
Uns ist bekannt, Herr Fürst — wenn gleich der Schwede
Nichts davon merken soll — daß ihr mit Sachsen
Geheime Unterhandlung pflegt. Wer bürgt uns
Dafür, daß wir nicht Opfer der Beschlüsse sind,
Die man vor uns zu hehlen nöthig achtet?

Wallenstein. Wohl wählte sich der Kanzler seinen Mann,
Er hätt' mir keinen zähern schicken können.
(Aufstehend.)
Besinnt euch eines Bessern, Gustav Wrangel.
Von Prag nichts mehr.

Wrangel. Hier endigt meine Vollmacht.

Wallenst. Euch meine Hauptstadt räumen! Lieber tret' ich
Zurück — zu meinem Kaiser.

Wrangel. Wenn's noch Zeit ist.

Wallenst. Das steht bei mir, noch jetzt, zu jeder Stunde.

Wrang. Vielleicht vor wenig Tagen noch. Heut nicht mehr.

1. Wahlstatt, le champ de bataille. La syllabe Wahl correspond au moyen haut-allemand *val*, qui se disait des morts du champ de bataille, choisi par les Valkyries. Cf. le gothique *ga-val-jan* choisir, *val-is*, choisi, aimé.

2. Die Wimpel lüften, *vela dare*.

— Seit der Sesin gefangen sitzt, nicht mehr!
(Wie Wallenstein betroffen schweigt.)
Herr Fürst! Wir glauben, daß Sie's ehrlich meinen;
Seit gestern sind wir deß gewiß — Und nun
Dies Blatt uns für die Truppen bürgt, ist nichts,
Was dem Vertrauen noch im Wege stünde.
Prag soll uns nicht entzweien. Mein Herr Kanzler
Begnügt sich mit der Altstadt[1], euer Gnaden
Läßt er den Ratschin und die kleine Seite.
Doch Eger muß vor allem sich uns öffnen,
Eh' an Conjunction zu denken ist.

Wallenstein. Euch also soll ich trauen, ihr nicht mir?
Ich will den Vorschlag in Erwägung ziehn.

Wrangel. In keine gar zu lange, muß ich bitten.
Ins zweite Jahr schon schleicht die Unterhandlung;
Erfolgt auch diesmal nichts, so will der Kanzler
Auf immer sie für abgebrochen halten.

Wallenst. Ihr drängt mich sehr. Ein solcher Schritt will wohl
Bedacht sein.

Wrangel. Eh man überhaupt dran denkt,
Herr Fürst! durch rasche That nur kann er glücken. (Er geht ab.)

Sechster Auftritt.

Wallenstein. Terzky und Illo kommen zurück.

Illo. Ist's richtig?

Terzky. Seid ihr einig?

Illo. Dieser Schwede
Ging ganz zufrieden fort. Ja, ihr seid einig.

Wallenst. Hört, noch ist nichts geschehn, und — wohl erwogen,
Ich will es lieber doch nicht thun.

Terzky. Wie? Was ist das?

Wallenstein. Von dieser Schweden Gnade leben,

1. Altstadt, Ratschin, die kleine Seite, sont des quartiers de Prague.

Der Uebermüthigen? Ich trüg' es nicht.
Illo. Kommst du als Flüchtling, ihre Hilf' erbettelnd?
Du bringest ihnen mehr, als du empfängst.
Wallenstein. Wie war's mit jenem königlichen Bourbon[1]
Der seines Volkes Feinde sich verkaufte
Und Wunden schlug dem eignen Vaterland?
Fluch war sein Lohn, der Menschen Abscheu rächte
Die unnatürlich frevelhafte That.
Illo. Ist das dein Fall?
Wallenstein. Die Treue, sag' ich euch[2],
Ist jedem Menschen, wie der nächste Blutsfreund,
Als ihren Rächer fühlt er sich geboren.
Der Secten Feindschaft, der Parteien Wuth,
Der alte Neid, die Eifersucht macht Friede,
Was noch so wüthend ringt, sich zu zerstören.
Verträgt, vergleicht sich, den gemeinen Feind
Der Menschlichkeit, das wilde Thier zu jagen,
Das mordend einbricht in die sichre Hürde[3],
Worin der Mensch geborgen wohnt — denn ganz
Kann ihn die eigne Klugheit nicht beschirmen.
Nur an die Stirne setzt' ihm die Natur
Das Licht der Augen, fromme Treue soll
Den bloßgegebnen Rücken ihm beschützen.
Terzky. Denk' von dir selbst nicht schlimmer, als der Feind,
Der zu der That die Hände freudig bietet.
So zärtlich dachte jener Karl auch nicht,
Der Oehm und Ahnherr dieses Kaiserhauses,
Der nahm den Bourbon auf mit offnen Armen,
Denn nur vom Nutzen wird die Welt regiert.

1. Bourbon. Le connétable de Bourbon s'était distingué à Agnadel et à Marignan ; mais dépouillé injustement de ses biens par la reine-mère Louise de Savoie, il alla servir Charles-Quint et contribua à la victoire de Pavie. Il fut tué au siége de Rome (1527)

2. Cet éloge de la fidélité manque de simplicité. Wallenstein est trop rhéteur.

3. Die Hürde, parc (des moutons).

Siebenter Auftritt.

Gräfin Terzky zu den Vorigen.

Wallenst. Wer ruft Euch? Hier ist kein Geschäft für Weiber.
Gräfin. Ich komme, meinen Glückwunsch abzulegen.
— Komm' ich zu früh etwa? Ich will nicht hoffen.
Wallenst. Gebrauch' dein Ansehn, Terzky. Heiß' sie gehn.
Gräfin. Ich gab den Böhmen einen König schon.
Wallenstein. Er war darnach.
Gräfin (zu den andern). Nun, woran liegt es? Sprecht!
Terzky. Der Herzog will nicht.
Gräfin. Will nicht, was er muß?
Illo. An Euch ist's jetzt. Versucht's, denn ich bin fertig,
Spricht man von Treue mir und von Gewissen.
Gräfin. Wie? da noch alles lag in weiter Ferne,
Der Weg sich noch unendlich vor dir dehnte,
Da hattest du Entschluß und Muth — und jetzt,
Da aus dem Traume Wahrheit werden will
Da die Vollbringung nahe, der Erfolg
Versichert ist, da fängst du an zu zagen?
Nur in Entwürfen bist du tapfer, feig
In Thaten? Gut! Gib deinen Feinden Recht!
Da eben ist es, wo sie dich erwarten.
Den Vorsatz glauben sie dir gern; sei sicher,
Daß sie's mit Brief und Siegel dir belegen!
Doch an die Möglichkeit der That glaubt keiner,
Da müßten sie dich fürchten und dich achten.
Ist's möglich? Da du so weit bist gegangen,
Da man das Schlimmste weiß, da dir die That
Schon als begangen zugerechnet wird,
Willst du zurückziehn und die Frucht verlieren?
Entworfen bloß ist's ein gemeiner Frevel,
Vollführt, ist's ein unsterblich Unternehmen;
Und wenn es glückt, so ist es auch verziehn,
Denn aller Ausgang ist ein Gottes Urtheil.

Kammerdiener (tritt ein). Der Oberst Piccolomini.
Gräfin (schnell). Soll warten.
Wallenstein. Ich kann ihn jetzt nicht sehn. Ein andermal.
Kammerdiener. Nur um zwei Augenblicke bittet er,
Er hab' ein dringendes Geschäft —
Wallenst. Wer weiß was er uns bringt. Ich will doch hören.
Gräfin (lacht).
Wohl mag's ihm dringend sein. Du kannst's erwarten.
Wallenstein. Was ist's?
Gräfin. Du sollst es nachher wissen.
Jetzt denke dran, den Wrangel abzufert'gen. (Kammerdiener geht.)
Wallenst. Wenn eine Wahl noch wäre — noch ein milderer
Ausweg sich fände — jetzt noch will ich ihn
Erwählen und das Aeußerste vermeiden.
Gräfin. Verlangst du weiter nichts, ein solcher Weg
Liegt nah vor dir. Schick' diesen Wrangel fort!
Vergiß die alten Hoffnungen, wirf dein
Vergangenes Leben weg, entschließe dich
Ein neues anzufangen. Auch die Tugend
Hat ihre Helden, wie der Ruhm, das Glück.
Reis' hin nach Wien zum Kaiser steh'ndes Fußes,
Nimm eine volle Kasse mit[1], erklär',

1. Nimm eine volle Kasse mit. Schiller s'est souvenu d'une anecdote qu'il a racontée ainsi dans son *Histoire de la guerre de Trente ans*. Unter diesen Umständen geschah es, daß einer aus seinem Gefolge sich die Erlaubniß ausbat, ihm einen Rath zu ertheilen. „Beim Kaiser, fing er an, sind Eure fürstliche Gnaden ein gewisser, ein großer und hoch äßimirter Herr; beim Feinde sind Sie noch ein ungewisser König. Es ist aber nicht weise gehandelt, das Gewisse zu wagen für das Ungewisse. Der Feind wird sich Eurer Gnaden Person bedienen, weil die Gelegenheit günstig ist; Ihre Person aber wird ihm immer verdächtig sein, und stets wird er fürchten, daß Sie auch ihm einmal thun möchten, wie jetzt dem Kaiser. Deswegen kehren Sie um, dieweil es noch Zeit ist." — „Und wie ist da noch zu helfen?" fiel der Herzog ihm ins Wort. — „Sie haben, erwiederte jener, vierzigtausend Armirte (Dukaten mit geharnischten Männern) in den Truhen. Die nehmen Sie in die Hand und reisen geraden Wegs damit an den kaiserlichen Hof. Dort erklären Sie, daß Sie alle bisherigen Schritte bloß gethan, die Treue der kaiserlichen Diener auf die Probe zu stellen und die Redlichgesinnten von den Verdächtigen zu unterscheiden. Und da nun die meisten sich zum Abfall geneigt bewiesen, so seien Sie jetzt gekommen, Seine kaiserliche Majestät vor diesen gefährlichen Menschen zu warnen. So werden Sie jeden zum Verräther machen, der Sie jetzt zum Schelm machen will Am kaiserlichen Hof wird man Sie mit den vierzigtausend Armirten gewißlich willkommen heißen, und Sie werden wieder der erste Friedländer werden." — „Der

Du hab'st der Diener Treue nur erproben,
Den Schweden bloß zum Besten haben wollen.

Illo. Auch damit ist's zu spät. Man weiß zu viel.
Er würde nur das Haupt zum Todesblocke tragen.

Gräfin. Das fürcht' ich nicht. Gesetzlich ihn zu richten,
Fehlt's an Beweisen; Willkür meiden sie.
Man wird den Herzog ruhig lassen ziehn.
Ich seh', wie alles kommen wird. Der König
Von Ungarn wird erscheinen, und es wird sich
Von selbst verstehen, daß der Herzog geht;
Nicht der Erklärung wird das erst bedürfen.
Der König wird die Truppen lassen schwören,
Und alles wird in seiner Ordnung bleiben.
An einem Morgen ist der Herzog fort.
Auf seinen Schlössern wird es nun lebendig,
Dort wird er jagen, baun, Gestüte[1] halten,
Sich eine Hofstatt gründen, goldne Schlüssel
Austheilen, gastfrei große Tafel geben,
Und kurz, ein großer König sein — im Kleinen
Und weil er klug sich zu bescheiden weiß,
Nichts wirklich mehr zu gelten, zu bedeuten,
Läßt man ihn scheinen, was er mag; er wird
Ein großer Prinz bis an sein Ende scheinen.
Ei nun! der Herzog ist dann eben auch
Der neuen Menschen einer, die der Krieg
Emporgebracht, ein übernächtiges
Geschöpf der Hofgunst, die mit gleichem Aufwand
Freiherrn und Fürsten macht.

Wallenstein (steht auf, heftig bewegt).
Zeigt einen Weg mir an aus diesem Drang[2],
Hilfreiche Mächte! einen solchen zeigt mir,

Vorschlag ist gut, antwortete Wallenstein nach einigem Nachdenken, aber der Teufel traue.“

1. Gestüte a le sens collectif qu'avait autrefois Stute, qui signifiait un troupeau de chevaux; de l'ancien *stual*, *stuol*.

2. L'ironie de la comtesse a bien porté : elle soulève la fierté de Wallenstein.

Den ich vermag zu gehn — Ich kann mich nicht,
Wie so ein Wortheld, so ein Tugendschwätzer,
An meinem Willen wärmen und Gedanken —
Nicht zu dem Glück, das mir den Rücken kehrt,
Großthuend sagen: Geh, ich brauch dich nicht!
Wenn ich nicht wirke mehr, bin ich vernichtet.
Nicht Opfer, nicht Gefahren will ich scheun,
Den letzten Schritt, den äußersten zu meiden;
Doch eh' ich sinke in die Nichtigkeit,
So klein aufhöre, der so groß begonnen,
Eh mich die Welt mit jenen Elenden
Verwechselt, die der Tag erschafft und stürzt,
Eh spreche Welt und Nachwelt meinen Namen
Mit Abscheu aus, und Friedland sei die Losung
Für jede fluchenswerthe That.

Gräfin. Was ist denn hier so wider die Natur?
Ich kann's nicht finden, sage mir's — o, laß
Des Aberglaubens nächtliche Gespenster
Nicht deines hellen Geistes Meister werden!
Du bist des Hochverraths verklagt; ob mit,
Ob ohne Recht, ist jetzo nicht die Frage —
Du bist verloren, wenn du dich nicht schnell der Macht
Bedienst, die du besitzest — Ei! wo lebt denn
Das friedsame Geschöpf, das seines Lebens
Sich nicht mit allen Lebenskräften wehrt?
Was ist so kühn, das Nothwehr nicht entschuldigt?

Wallenstein. Einst war mir dieser Ferdinand so huldreich;
Er liebte mich, er hielt mich werth, ich stand
Der Nächste seinem Herzen. Welchen Fürsten
Hat er geehrt, wie mich? — Und so zu enden!

Gräfin. So treu bewahrst du jede kleine Gunst,
Und für die Kränkung hast du kein Gedächtniß?
Muß ich dich dran erinnern, wie man dir
Zu Regensburg die treuen Dienste lohnte?
Du hattest jeden Stand im Reich beleidigt;
Ihn groß zu machen, hattest du den Haß,

Den Fluch der ganzen Welt auf dich geladen;
Im ganzen Deutschland lebte dir kein Freund,
Weil du allein gelebt für deinen Kaiser.
An ihn bloß hieltest du bei jenem Sturme
Dich fest, der auf dem Regensburger Tag
Sich gegen dich zusammenzog — Da ließ er
Dich fallen! ließ dich fallen! dich, dem Bayern,
Dem Uebermüthigen, zum Opfer, fallen!
Sag' nicht, daß die zurückgegebne Würde
Das erste, schwere Unrecht ausgesöhnt.
Nicht wahrlich guter Wille stellte dich,
Dich stellte das Gesetz der herben Noth
An diesen Platz, den man dir gern verweigert.

Wallenstein. Nicht ihrem guten Willen, das ist wahr,
Noch seiner Neigung dank' ich dieses Amt.
Mißbrauch' ich's, so mißbrauch' ich kein Vertrauen.

Gräfin. Vertrauen? Neigung? — Man bedurfte deiner!
Die ungestüme Presserin, die Noth,
Der nicht mit hohlen Namen, Figuranten
Gedient ist, die die That will, nicht das Zeichen,
Den Größten immer aufsucht und den Besten,
Ihn an das Ruder stellt, und müßte sie ihn
Aufgreifen aus dem Pöbel selbst — die setzte dich
In dieses Amt und schrieb dir die Bestallung.
Denn lange, bis es nicht mehr kann, behilft
Sich dies Geschlecht mit feilen Sklavenseelen
Und mit den Drahtmaschinen seiner Kunst —
Doch wenn das Aeußerste ihm nahe tritt,
Der hohle Schein es nicht mehr thut, da fällt
Es in die starken Hände der Natur,
Des Riesengeistes, der nur sich gehorcht,
Nichts von Verträgen weiß und nur auf ihre
Bedingung, nicht auf seine, mit ihm handelt.

Wallenst. Wahr ist's! Sie sahn mich immer, wie ich bin,
Ich hab' sie in dem Kaufe nicht betrogen,
Denn nie hielt ich's der Mühe werth, die kühn

Umgreifende Gemüthsart zu verbergen.

Gräfin. Vielmehr — du hast dich furchtbar stets gezeigt.
Nicht du, der stets sich selber treu geblieben,
Die haben Unrecht, die dich fürchteten,
Und doch die Macht dir in die Hände gaben.
Denn Recht hat jeder eigene Charakter,
Der übereinstimmt mit sich selbst; es gibt
Kein andres Unrecht, als den Widerspruch.
Warst du ein andrer, als du vor acht Jahren
Mit Feuer und Schwert durch Deutschlands Kreise zogst,
Die Geißel schwangest über alle Länder,
Hohn sprachest allen Ordnungen des Reichs,
Der Stärke fürchterliches Recht nur übtest
Und jede Landeshoheit niedertratst,
Um deines Sultans Herrschaft auszubreiten?
Da war es Zeit, den stolzen Willen dir
Zu brechen, dich zur Ordnung zu verweisen!
Doch wohl gefiel dem Kaiser, was ihm nützte,
Und schweigend drückt' er diesen Freveltaten
Sein kaiserliches Siegel auf. Was damals
Gerecht war, weil du's für ihn thatst, ist's heute
Auf einmal schändlich, weil es gegen ihn
Gerichtet wird?

Wallen. (aufstehend). Von dieser Seite sah ich's nie — Ja! Dem
Ist wirklich so. Es übte dieser Kaiser
Durch meinen Arm im Reiche Thaten aus,
Die nach der Ordnung nie geschehen sollten.
Und selbst den Fürstenmantel, den ich trage,
Verdank' ich Diensten, die Verbrechen sind.

Gräfin. Gestehe denn, daß zwischen dir und ihm
Die Rede nicht kann sein von Pflicht und Recht,
Nur von der Macht und der Gelegenheit!
Der Augenblick ist da, wo du die Summe
Der großen Lebensrechnung ziehen sollst,
Die Zeichen stehen sieghaft über dir,
Glück winken die Planeten dir herunter

Und rufen: Es ist an der Zeit! Hast du
Dein Lebenlang umsonst der Sterne Lauf
Gemessen? — den Quadranten und den Zirkel
Geführt? — den Zodiak, die Himmelskugel
Auf diesen Wänden nachgeahmt, um dich herum
Gestellt in stummen, ahnungsvollen Zeichen
Die sieben Herrscher des Geschicks,
Nur um ein eitles Spiel damit zu treiben?
Führt alle diese Zurüstung zu nichts,
Und ist kein Mark in dieser hohlen Kunst,
Daß sie dir selbst nichts gilt, nichts über dich
Vermag im Augenblicke der Entscheidung?

Wallenstein (ist während dieser letzten Rede mit heftig arbeitendem Gemüth auf- und abgegangen und steht jetzt plötzlich still, die Gräfin unterbrechend).

Ruft mir den Wrangel, und es sollen gleich
Drei Boten satteln.

Illo. Nun, gelobt sei Gott! (Eilt hinaus.)

Wallenstein. Es ist sein[1] böser Geist und meiner. Ihn
Straft er durch mich, das Werkzeug seiner Herrschsucht,
Und ich erwart' es, daß der Rache Stahl
Auch schon für meine Brust geschliffen ist.
Nicht hoffe, wer des Drachen Zähne sä't,
Erfreuliches zu ernten. Jede Unthat
Trägt ihren eignen Racheengel schon,
Die böse Hoffnung, unter ihrem Herzen.
Er kann mir nicht mehr traun, — so kann ich auch
Nicht mehr zurück. Geschehe denn, was muß.
Nicht stets behält das Schicksal, denn das Herz
In uns ist sein gebietrischer Vollzieher. (Zu Terzky.)
Bring' mir den Wrangel in mein Kabinet,
Die Boten will ich selber sprechen. Schickt
Nach dem Octavio! (Zur Gräfin, welche eine triumphirende Miene macht.)
Frohlocke nicht!
Denn eifersüchtig sind des Schicksals Mächte.

1. Sein, le mauvais génie de l'empereur.

Voreilig Jauchzen greift in ihre Rechte.
Den Samen legen wir in ihre Hände,
Ob Glück, ob Unglück aufgeht, lehrt das Ende.
(Indem er abgeht, fällt der Vorhang.)

Zweiter Aufzug.

Ein Zimmer.

Erster Auftritt.

Wallenstein. Octavio Piccolomini. Bald darauf Max Piccolomini.

Wallenstein. Mir meldet er[1] aus Linz[2], er läge krank;
Doch hab' ich sichre Nachricht, daß er sich
Zu Frauenberg versteckt beim Grafen Gallas.
Nimm beide fest und schick' sie mir hieher.
Du übernimmst die spanischen Regimenter,
Machst immer Anstalt und bist niemals fertig,
Und treiben sie dich, gegen mich zu ziehn,
So sagst du Ja, und bleibst gefesselt stehn.
Ich weiß, daß dir ein Dienst damit geschieht,
In diesem Spiel dich müßig zu verhalten.
Du rettest gern, so lang du kannst, den Schein[3];
Extreme Schritte sind nicht deine Sache,
Drum hab' ich diese Rolle für dich ausgesucht;
Du wirst mir durch dein Nichtsthun diesesmal
Am nützlichsten — Erklärt sich unterdessen

1. Mir meldet er. Altringer était resté, sous prétexte de maladie, au château de Frauenberg. Gallas, d'après l'histoire, s'était offert à le chercher et Wallenstein mit même à sa disposition une de ses voitures; mais on ne revit aucun des deux. A son tour, Octavio se chargea de faire revenir son collègue; il retourna, mais en ennemi, à la tête d'une armée. Schiller, on le voit, a un peu modifié les faits.

2. Linz, ville de la Haute-Autriche.

3. Rettest... Schein, sauvez les apparences.

Das Glück für mich, so weißt du, was zu thun.
(Max Piccolomini tritt ein.)
Jetzt, Alter, geh. Du mußt heut Nacht noch fort
Nimm meine eignen Pferde. — Diesen da
Behalt' ich hier — Macht's mit dem Abschied kurz!
Wir werden uns ja, denk' ich, alle froh
Und glücklich wiedersehn.

Octavio (zu seinem Sohn). Wir sprechen uns noch. (Geht ab.)

Zweiter Auftritt.

Wallenstein. Max Piccolomini.

Max (nähert sich ihm). Mein General —

Wallenstein. Der bin ich nicht mehr,
Wenn du des Kaisers Officier dich nennst.

Max. So bleibt's dabei, du willst das Heer verlassen?

Wallenstein. Ich hab' des Kaisers Dienst entsagt.

Max. Und willst das Heer verlassen?

Wallenstein. Vielmehr hoff' ich,
Mir's enger noch und fester zu verbinden. (Er setzt sich.)
Ja, Max. Nicht eher wollt' ich dir's eröffnen,
Als bis des Handelns Stunde würde schlagen.
Der Jugend glückliches Gefühl ergreift
Das Rechte leicht, und eine Freude ist's,
Das eigne Urtheil prüfend auszuüben,
Wo das Exempel rein zu lösen[1] ist.
Doch wo von zwei gewissen Uebeln eins
Ergriffen werden muß, wo sich das Herz
Nicht ganz zurückbringt aus dem Streit der Pflichten,
Da ist es Wohlthat, keine Wahl zu haben,
Und eine Gunst ist die Nothwendigkeit.
— Die ist vorhanden. Blicke nicht zurück.
Es kann dir nichts mehr helfen. Blicke vorwärts!
Urtheile nicht! Bereite dich, zu handeln!

1. Rein zu lösen, résoudre en bien.

— Der Hof hat meinen Untergang beschlossen.
Drum bin ich Willens, ihm zuvor zu kommen.
— Wir werden mit den Schweden uns verbinden.
Sehr wackre Leute sind's und gute Freunde.
(Hält ein, Piccolominis Antwort erwartend.)
— Ich hab' dich überrascht. Antwort' mir nicht.
Ich will dir Zeit vergönnen, dich zu fassen.
(Er steht auf und geht nach hinten. Max steht lange unbeweglich, in den heftigsten Schmerz versetzt; wie er eine Bewegung macht, kommt Wallenstein zurück und stellt sich vor ihn.)
Max. Mein General! — Du machst mich heute mündig.
Denn bis auf diesen Tag war mir's erspart,
Den Weg mir selbst zu finden und die Richtung.
Dir folgt' ich unbedingt. Auf dich nur braucht' ich
Zu sehn und war des rechten Pfads gewiß.
Zum erstenmale heut verweisest du
Mich an mich selbst und zwingst mich, eine Wahl
Zu treffen zwischen dir und meinem Herzen.
Wallenstein. Sanft wiegte dich bis heute dein Geschick,
Du konntest spielend deine Pflichten üben,
Jedwedem schönen Trieb Genüge thun,
Mit ungetheiltem Herzen immer handeln.
So kann's nicht ferner bleiben. Feindlich scheiden
Die Wege sich. Mit Pflichten streiten Pflichten.
Du mußt Partei ergreifen in dem Krieg,
Der zwischen deinem Freund und deinem Kaiser
Sich jetzt entzündet.
Max. Krieg! ist das der Name[1]?
Der Krieg ist schrecklich, wie des Himmels Plagen,
Doch er ist gut, ist ein Geschick, wie sie.
Ist das ein guter Krieg, den du dem Kaiser
Bereitest mit des Kaisers eignem Heer?
O Gott des Himmels, was ist das für eine
Veränderung! Ziemt solche Sprache mir

1. Krieg, ist das der Name? Max refuse de donner le nom de guerre à une trahison. Son intervention augmente l'intérêt du drame.

Mit dir, der, wie der feste Stern des Pols,
Mir als die Lebensregel vorgeschienen!
O, welchen Riß erregst du mir im Herzen!
Der alten Ehrfurcht eingewachsnen Trieb
Und des Gehorsams heilige Gewohnheit
Soll ich versagen lernen deinem Namen?
Nein, wende nicht dein Angesicht zu mir!
Es war mir immer eines Gottes Antlitz,
Kann über mich nicht gleich die Macht verlieren
Die Sinne sind in deinen Banden noch,
Hat gleich die Seele blutend sich befreit!

Wallenstein. Max, hör' mich an.

Max. O, thu' es nicht! Thu's nicht!
Sieh, deine reinen, edeln Züge wissen
Noch nichts von dieser unglückselgen That.
Bloß deine Einbildung befleckte sie,
Die Unschuld will sich nicht vertreiben lassen
Aus deiner hoheitblickenden Gestalt.
Wirf ihn heraus, den schwarzen Fleck, den Feind.
Ein böser Traum bloß ist es dann gewesen,
Der jede sichre Tugend warnt. Es mag
Die Menschheit solche Augenblicke haben;
Doch siegen muß das glückliche Gefühl.
Nein, du wirst so nicht endigen. Das würde[1]
Verrufen bei den Menschen jede große
Natur und jedes mächtige Vermögen,
Recht geben würd' es dem gemeinen Wahn,
Der nicht an Edles in der Freiheit glaubt,
Und nur der Ohnmacht sich vertrauen mag.

Wallenst. Streng wird die Welt mich tadeln, ich erwart' es.
Mir selbst schon sagt' ich, was du sagen kannst.
Wer meide nicht, wenn er's umgehen kann,
Das Aeußerste! Doch hier ist keine Wahl,

1. Das würde verrufen. Max exprime ici les idées favorites de l'auteur. Schiller est le chantre inspiré de tout ce qui est noble et grand. Cette élévation de pensée lui a valu l'admiration universelle.

Ich muß Gewalt ausüben oder leiden —
So steht der Fall. Nichts anders bleibt mir übrig.

Max. Sei's denn! Behaupte dich in deinem Posten
Gewaltsam, widersetze dich dem Kaiser,
Wenn's sein muß, treib's zur offenen Empörung,
Nicht loben werd' ich's, doch ich kann's verzeihn,
Will, was ich nicht gut heiße, mit dir theilen.
Nur — zum Verräther werde nicht! Das Wort
Ist ausgesprochen, zum Verräther nicht!
Das ist kein überschrittnes Maß, kein Fehler,
Wohin der Muth verirrt in seiner Kraft.
O, das ist ganz was anders — das ist schwarz,
Schwarz, wie die Hölle!

Wallenstein (mit finsterm Stirnfalten, doch gemäßigt).
Schnell fertig ist die Jugend mit dem Wort,
Das schwer sich handhabt, wie des Messers Schneide;
Aus ihrem heißen Kopfe nimmt sie keck
Der Dinge Maß, die nur sich selber richten.
Gleich heißt ihr alles schändlich oder würdig,
Bös oder gut — und was die Einbildung
Phantastisch schleppt in diesen dunkeln Namen,
Das bürdet sie den Sachen auf und Wesen.
Eng ist die Welt, und das Gehirn ist weit.
Leicht bei einander wohnen die Gedanken,
Doch hart im Raume stoßen sich die Sachen;
Wo eines Platz nimmt, muß das andre rücken,
Wer nicht vertrieben sein will, muß vertreiben;
Da herrscht der Streit, und nur die Stärke siegt.
— Ja, wer durchs Leben gehet ohne Wunsch,
Sich jeden Zweck versagen kann, der wohnt
Im leichten Feuer mit dem Salamander
Und hält sich rein im reinen Element.
Mich schuf aus gröberm Stoffe die Natur,
Und zu der Erde zieht mich die Begierde.
Dem bösen Geist gehört die Erde, nicht
Dem guten. Was die Göttlichen uns senden

Von oben, sind nur allgemeine Güter;
Ihr Licht erfreut, doch macht es keinen reich,
In ihrem Staat erringt sich kein Besitz.
Den Edelstein, das allgeschätzte Gold
Muß man den falschen Mächten abgewinnen,
Die unterm Tage schlimmgeartet hausen.
Nicht ohne Opfer macht man sie geneigt,
Und keiner lebet, der aus ihrem Dienst
Die Seele hätte rein zurückgezogen.

Max (mit Bedeutung). O, fürchte, fürchte diese falschen Mächte!
Sie halten nicht Wort! Es sind Lügengeister,
Die dich berückend in den Abgrund ziehn.
Trau' ihnen nicht! ich warne dich — O, kehre
Zurück zu deiner Pflicht! Gewiß, du kannst's!
Schick' mich nach Wien. Ja, thue das. Laß mich,
Mich deinen Frieden machen mit dem Kaiser.
Er kennt dich nicht, ich aber kenne dich,
Er soll dich sehn mit meinem reinen Auge,
Und sein Vertrauen bring' ich dir zurück.

Wallenst. Es ist zu spät. Du weißt nicht, was geschehen.

Max. Und wär's zu spät — und wär' es auch so weit,
Daß ein Verbrechen nur vom Fall dich rettet,
So falle! falle würdig, wie du standst.
Verliere das Kommando. Geh vom Schauplatz.
Du kannst's mit Glanze, thu's mit Unschuld auch.
— Du hast für andre viel gelebt, leb' endlich
Einmal dir selber! Ich begleite dich,
Mein Schicksal trenn' ich nimmer von dem deinen —

Wallenstein. Es ist zu spät. Indem du deine Worte
Verlierst, ist schon ein Meilenzeiger nach dem andern
Zurückgelegt von meinen Eilenden,
Die mein Gebot nach Prag und Eger tragen.
— Ergib dich drein. Wir handeln, wie wir müssen.
So laß uns das Nothwendige mit Würde,
Mit festem Schritte thun — Was thu' ich Schlimmres
Als jener Cäsar that, deß Name noch

Bis heut das Höchste in der Welt benennet?
Er führte wider Rom die Legionen,
Die Rom ihm zur Beschützung anvertraut.
Warf er das Schwert von sich, er war verloren,
Wie ich es wär', wenn ich entwaffnete.
Ich spüre was in mir von seinem Geist.
Gib mir sein Glück! Das andre will ich tragen.

(Max, der bisher in einem schmerzvollen Kampfe gestanden, geht schnell ab. Wallenstein sieht ihm verwundert und betroffen nach und steht in tiefe Gedanken verloren.)

Dritter Auftritt.

Wallenstein, Terzky. Gleich darauf Illo.

Terzky. Max Piccolomini verließ dich eben?
Wallenstein. Wo ist der Wrangel?
Terzky. Fort ist er.
Wallenstein. So eilig?
Terzky. Es war, als ob die Erd' ihn eingeschluckt.
Er war kaum von dir weg, als ich ihm nachging,
Ich hatt' ihn noch zu sprechen, — doch weg war er,
Und niemand wußte mir von ihm zu sagen.
Ich glaub' es ist der Schwarze selbst gewesen,
Ein Mensch kann nicht auf einmal so verschwinden.
Illo (kommt). Ist's wahr, daß du den Alten willst verschicken?
Terzky. Wie? Den Octavio! Wo denkst du hin?
Wallenstein. Er geht nach Frauenberg, die spanischen
Und welschen Regimenter anzuführen.
Terzky. Das wolle Gott nicht, daß du das vollbringst!
Illo. Dem Falschen willst du Kriegsvolk anvertrauen?
Ihn aus den Augen lassen, grade jetzt,
In diesem Augenblicke der Entscheidung?
Terzky. Das wirst du nicht thun. Nein, um alles nicht!
Wallenstein. Seltsame Menschen seid ihr.
Illo. O, nur diesmal
Gib unsrer Warnung nach. Laß ihn nicht fort.

Wallenstein. Und warum soll ich ihm dies einemal
Nicht trauen, da ich's stets gethan? Was ist geschehn,
Das ihn um meine gute Meinung brächte?
Aus eurer Grille, nicht der meinen, soll ich
Mein alt erprobtes Urtheil von ihm ändern?
Denkt nicht, daß ich ein Weib sei. Weil ich ihm
Getraut bis heut', will ich auch heut' ihm trauen.

Terzky. Muß es denn der just sein? Schick' einen andern!

Wallenstein. Der muß es sein, den hab' ich mir erlesen.
Er taugt zu dem Geschäft, drum gab' ich's ihm.

Illo. Weil er ein Welscher ist, drum taugt er dir.

Wallenst. Weiß wohl, ihr war't den beiden nie gewogen,
Weil ich sie achte, liebe, euch und andern
Vorziehe sichtbarlich, wie sie's verdienen,
Drum sind sie euch ein Dorn im Auge! Was
Geht euer Neid mich an und mein Geschäft?
Daß ihr sie haßt, das macht sie mir nicht schlechter.
Liebt oder haßt einander, wie ihr wollt,
Ich lasse jedem seinen Sinn und Neigung,
Weiß doch, was mir ein jeder von euch gilt.

Illo. Er geht nicht ab — müßt' ich die Räder ihm am Wagen
Zerschmettern lassen.

Wallenstein. Mäßige dich, Illo!

Terzky. Der Questenberger, als er hier gewesen,
Hat stets zusammen auch gesteckt mit ihm.

Wallenstein. Geschah mit meinem Wissen und Erlaubniß.

Terzky. Und daß geheime Boten an ihn kommen
Vom Gallas, weiß ich auch.

Wallenstein. Das ist nicht wahr.

Illo. O, du bist blind mit deinen sehenden Augen!

Wallenst. Du wirst mir meinen Glauben nicht erschüttern,
Der auf die tiefste Wissenschaft sich baut.
Trügt er, dann ist die ganze Sternkunst Lüge.
Denn wißt, ich hab' ein Pfand vom Schicksal selbst,
Daß er der treuste ist von meinen Freunden.

Illo. Hast du auch eins, daß jenes Pfand nicht lüge?

Wallenstein. Es gibt im Menschenleben Augenblicke,
Wo er dem Weltgeist näher ist als sonst,
Und eine Frage frei hat an das Schicksal.
Solch ein Moment war's, als ich in der Nacht,
Die vor der Lützner Action vorherging,
Gedankenvoll an einen Baum gelehnt,
Hinaus sah in die Ebene. Die Feuer
Des Lagers brannten düster durch den Nebel,
Der Waffen dumpfes Rauschen unterbrach
Der Runden Ruf einförmig nur die Stille.
Mein ganzes Leben ging, vergangenes
Und künftiges, in diesem Augenblick
An meinem inneren Gesicht vorüber,
Und an des nächsten Morgens Schicksal knüpfte
Der ahnungsvolle Geist die fernste Zukunft,
Da sagt' ich also zu mir selbst: „So vielen
Gebietest du! Sie folgen deinen Sternen
Und setzen, wie auf eine große Nummer,
Ihr Alles auf dein einzig Haupt und sind
In deines Glückes Schiff mit dir gestiegen.
Doch kommen wird der Tag, wo diese alle
Das Schicksal wieder auseinander streut,
Nur wen'ge werden treu bei dir verharren.
Den möcht' ich wissen, der der Treuste mir
Von allen ist, die dieses Lager einschließt.
Gib mir ein Zeichen, Schicksal! Der soll's sein,
Der an dem nächsten Morgen mir zuerst
Entgegenkommt mit einem Liebeszeichen."
Und dieses bei mir denkend, schlief ich ein.
Und mitten in die Schlacht ward ich geführt
Im Geist. Groß war der Drang. Mir tödtete
Ein Schuß das Pferd, ich sank, und über mir
Hinweg, gleichgültig, setzten Roß und Reiter,
Und keuchend lag ich, wie ein Sterbender,
Zertreten unter ihrer Hufe Schlag.
Da faßte plötzlich hilfreich mich ein Arm,

Es war Octavio's — und schnell erwach' ich,
Tag war es — und Octavio stand vor mir.
„Mein Bruder," sprach er, „reite heute nicht
„Den Schecken[1], wie du pflegst. Besteige lieber
„Das sichre Thier, das ich dir ausgesucht,
„Thu's mir zu lieb, es warnte mich ein Traum."
Und dieses Thieres Schnelligkeit entriß
Mich Banniers verfolgenden Dragonern.
Mein Vetter ritt den Schecken an dem Tag,
Und Roß und Reiter sah ich niemals wieder.

Illo. Das war ein Zufall.

Wallenstein (bedeutend). Es gibt keinen Zufall;
Und was uns blindes Ohngefähr nur dünkt,
Gerade das steigt aus den tiefsten Quellen.
Versiegelt hab' ich's und verbrieft[2], daß er
Mein guter Engel ist, und nun kein Wort mehr! (Er geht.)

Terzky. Das ist mein Trost, der Max bleibt uns als Geisel.

Illo. Und der soll mir nicht lebend hier vom Platze.

Wallenstein (bleibt stehen und kehrt sich um).
Seid ihr nicht wie die Weiber, die beständig
Zurück nur kommen auf ihr erstes Wort,
Wenn man Vernunft gesprochen stundenlang!
— Des Menschen Thaten und Gedanken, wißt,
Sind nicht, wie Meeres blind bewegte Wellen.
Die innre Welt, sein Mikrokosmus[3], ist
Der Tiefe Schacht, aus dem sie ewig quellen.
Sie sind nothwendig, wie des Baumes Frucht,
Sie kann der Zufall gaukelnd nicht verwandeln.

1. Den Schecken, le cheval pie.

2. Versiegelt und verbrieft. Ces deux mots marquent un engagement irrévocable qu'on a pris.

3. Mikrokosmus. Certains philosophes regardaient l'homme comme le miroir fidèle de la création, c'est-à-dire comme un univers en petit, de même que l'univers était pour eux un homme en grand. Les croyances astrologiques étaient fondées sur les rapports profonds qui unissaient ces deux mondes. Wallenstein, en se servant ici de ce terme de l'école, désigne simplement la nature intime, le caractère, ou, ce qu'il appelle quelques vers plus bas, le noyau de l'homme.

Hab' ich des Menschen Kern erst untersucht,
So weiß ich auch sein Wollen und sein Handeln. (Gehen ab.)

Vierter Auftritt.

Zimmer in Piccolominis Wohnung.

Octavio Piccolomini reisefertig. Ein Adjutant.

Octavio. Ist das Kommando[1] da?
Adjutant. Es wartet unten.
Octavio. Es sind doch sichre Leute, Adjutant?
Aus welchem Regimente nahmt Ihr sie?
Adjutant. Von Tiefenbach.
Octavio. Dies Regiment ist treu.
Laßt sie im Hinterhof sich ruhig halten,
Sich niemand zeigen, bis Ihr klingeln hört;
Dann wird das Haus geschlossen, scharf bewacht,
Und jeder, den Ihr antrefft, bleibt verhaftet. (Adjutant ab.)
Zwar hoff' ich, es bedarf nicht ihres Dienstes,
Denn meines Calculs halt' ich mich gewiß.
Doch es gilt Kaisers Dienst, das Spiel ist groß,
Und besser zu viel Vorsicht, als zu wenig.

Fünfter Auftritt.

Octavio Piccolomini. Isolani tritt herein.

Isol. Hier bin ich — Nun! wer kommt noch von den andern?
Oct. (geheimnißvoll). Vorerst ein Wort mit Euch, Graf Isolani.
Isolani (geheimnißvoll).
Soll's losgehn? Will der Fürst was unternehmen?
Mir dürft Ihr trauen. Setzt mich auf die Probe.
Octavio. Das kann geschehn.
Isolani. Herr Bruder, ich bin nicht
Von denen, die mit Worten tapfer sind

1. Das Kommando, les hommes commandés.

Und, kommt's zur That, das Weite schimpflich suchen.
Der Herzog hat als Freund an mir gethan,
Weiß Gott, so ist's! Ich bin ihm alles schuldig.
Auf meine Treue kann er baun.

Octavio. Es wird sich zeigen.

Isolani. Nehmt Euch in Acht. Nicht alle denken so.
Es halten's hier noch viele mit dem Hof
Und meinen, daß die Unterschrift von neulich,
Die abgestohlne, sie zu nichts verbinde.

Octavio. So? nennt mir doch die Herren, die das meinen.

Isolani. Zum Henker! Alle Deutschen sprechen so.
Auch Esterhazy, Kaunitz, Deodat
Erklären jetzt, man müss' dem Hof gehorchen.

Octavio. Das freut mich.

Isolani. Freut Euch.

Octavio. Daß der Kaiser noch
So gute Freunde hat und wackre Diener.

Isolani. Spaßt nicht. Es sind nicht eben schlechte Männer.

Octavio. Gewiß nicht. Gott verhüte, daß ich spaße!
Sehr ernstlich freut es mich, die gute Sache
So stark zu sehn.

Isolani. Was Teufel! Wie ist das?
Seid Ihr denn nicht? — Warum bin ich denn hier?

Octavio (mit Ansehen). Euch zu erklären, rund und nett, ob Ihr
Ein Freund wollt heißen oder Feind des Kaisers!

Isolani (trotzig). Darüber werd' ich dem Erklärung geben,
Dem's zukommt, diese Frag' an mich zu thun.

Octav. Ob mir das zukommt, mag dies Blatt euch lehren.

Isol. Wa — was? das ist des Kaisers Hand und Siegel.
(Liest.)
„Als werden sämmtliche Hauptleute unsrer
„Armee der Ordre unsers lieben, treuen,
„Des Generalleutnant Piccolomini,
„Wie unsrer eignen„ — Hm — Ja — So — Ja, ja!
Ich — mach' euch meinen Glückwunsch, Generalleutnant!

Octavio. Ihr unterwerft Euch dem Befehl?

Isolani. Ich — aber
Ihr überrascht mich auch so schnell — Man wird
Mir doch Bedenkzeit, hoff' ich —

Octavio. Zwei Minuten.

Isolani. Mein Gott, der Fall ist aber —

Octavio. Klar und einfach.
Ihr sollt erklären, ob Ihr euren Herrn
Verrathen wollet oder treu ihm dienen.

Isol. Verrath — mein Gott — wer spricht denn von Verrath?

Octavio. Das ist der Fall. Der Fürst ist ein Verräther,
Will die Armee zum Feind hinüberführen.
Erklärt Euch kurz und gut. Wollt Ihr dem Kaiser
Abschwören? Euch dem Feind verkaufen? Wollt Ihr?

Isolani. Was denkt Ihr? Ich des Kaisers Majestät
Abschwören? Sagt' ich so? Wann hätt' ich das
Gesagt?

Octavio. Noch habt Ihr's nicht gesagt. Noch nicht
Ich warte drauf, ob Ihr es werdet sagen.

Isolani. Nun, seht, das ist mir lieb, daß Ihr mir selbst
Bezeugt, ich habe so was nicht gesagt.

Octavio. Ihr sagt Euch also von dem Fürsten los?

Isolani. Spinnt er Verrath — Verrath trennt alle Bande.

Octavio. Und seid entschlossen, gegen ihn zu fechten?

Isol. Er that mir Gutes — doch, wenn er ein Schelm ist,
Verdamm' ihn Gott! die Rechnung ist zerrissen.

Octavio. Mich freut's, das Ihr in Gutem Euch gefügt.
Heut' Nacht in aller Stille brecht Ihr auf
Mit allen leichten Truppen; es muß scheinen,
Als käm' die Ordre von dem Herzog selbst.
Zu Frauenberg ist der Versammlungsplatz,
Dort gibt Euch Gallas weitere Befehle.

Isolani. Es soll geschehn. Gedenkt mir's aber auch
Beim Kaiser, wie bereit Ihr mich gefunden.

Octavio. Ich werd' es rühmen.

(Isolani geht, es kommt ein Bedienter.)

Oberst Buttler? Gut.

Isolani (zurückkommend).
Vergebt mir auch mein barsches Wesen, Alter.
Herr Gott! wie komm' ich wissen, welche große
Person ich vor mir hatte!

Octavio. Laßt das gut sein.

Isolani. Ich bin ein lust'ger alter Knab'[1], und wär'
Mir auch ein rasches Wörtlein übern Hof
Entschlüpft zuweilen in der Lust des Weins,
Ihr wißt ja, bös war's nicht gemeint. (Geht ab.)

Octavio. Macht Euch
Darüber keine Sorge! — Das gelang.
Glück, sei uns auch so günstig bei den andern!

Sechster Auftritt.

Octavio Piccolomini. Buttler.

Buttler. Ich bin zu euver Ordre, Generalleutnant.

Octav. Seid mir als werther Gast und Freund willkommen.

Buttler. Zu große Ehr' für mich.

Octavio (nachdem beide Platz genommen).
Ihr habt die Neigung nicht erwiedert[2].
Womit ich gestern euch entgegen kam,
Wohl gar als leere Formel sie verkannt.
Von Herzen ging mir jener Wunsch, es war
Mir Ernst um Euch, denn eine Zeit ist jetzt,
Wo sich die Guten eng verbinden sollten.

Buttler. Die Gleichgesinnten können es allein.

Octavio. Und alle Guten nenn ich gleichgesinnt.
Dem Menschen bring' ich nur die That in Rechnung,
Wozu ihn ruhig der Charakter treibt;
Denn blinder Mißverständnisse Gewalt
Drängt oft den Besten aus dem rechten Gleise.

1. Ein alter Knab', je suis un vieil enfant.
2. Allusion aux paroles qu'il a adressées à Buttler à la fin du banquet. (Voy. les *Piccolomini*, acte IV, scène VI.)

Ihr kamt durch Frauenberg. Hat Euch Graf Gallas
Nichts anvertraut? Sagt mir's. Er ist mein Freund.

Buttler. Er hat verlorne Worte nur gesprochen[1].

Octavio. Das hör' ich ungern, denn sein Rath war gut.
Und einen gleichen hätt ich Euch zu geben.

Buttler. Spart Euch die Müh' — mir die Verlegenheit,
So schlecht die gute Meinung zu verdienen.

Octavio. Die Zeit ist theuer, laßt uns offen reden.
Ihr wißt, wie hier die Sachen stehn. Der Herzog
Sinnt auf Verrath, ich kann Euch mehr noch sagen,
Er hat ihn schon vollführt; geschlossen ist
Das Bündniß mit dem Feind vor wen'gen Stunden.
Nach Prag und Eger reiten schon die Boten,
Und morgen will er zu dem Feind uns führen.
Doch er betrügt sich, denn die Klugheit wacht,
Noch treue Freunde leben hier dem Kaiser,
Und mächtig steht ihr unsichtbarer Bund.
Dies Manifest erklärt ihn in die Acht,
Spricht los das Heer von des Gehorsams Pflichten,
Und alle Gutgesinnten ruft es auf,
Sich unter meiner Führung zu versammeln.
Nun wählt, ob Ihr mit uns die gute Sache,
Mit ihm der Bösen böses Loos wollt theilen?

Buttler (steht auf). Sein Loos ist meines.

Octavio. Ist das euer letzter
Entschluß?

Buttler. Er ist's.

Octavio. Bedenkt Euch, Oberst Buttler.
Noch habt Ihr Zeit. In meiner treuen Brust
Begraben bleibt das rasch gesprochene Wort.
Nehmt es zurück. Wählt eine bessere
Partei. Ihr habt die gute nicht ergriffen.

Buttler. Befehlt Ihr sonst noch etwas, Generalleutnant?

Octavio. Seht eure weißen Haare! Nehmt's zurück.

1. Voyez les *Piccolomini*, acte I, scène I.

Buttler. Lebt wohl!

Octavio. Was? Diesen guten tapfern Degen
Wollt Ihr in solchem Streite ziehen? Wollt
In Fluch den Dank verwandeln, den Ihr Euch
Durch vierzigjähr'ge Treu' verdient um Oestreich?

But. (bitter lachend). Dank vom Haus Oestreich! (Er will gehen.)

Octavio (läßt ihn bis an die Thüre gehen, dann ruft er). Buttler!

Buttler. Was beliebt?

Octavio. Wie war es mit dem Grafen?

Buttler. Grafen! Was?

Octavio. Dem Grafentitel, mein' ich.

Buttler (heftig auffahrend). Tod und Teufel!

Octavio (kalt). Ihr suchtet darum nach. Man wies Euch ab.

Buttler. Nicht ungestraft sollt Ihr mich höhnen. Zieht!

Oct. Steckt ein. Sagt ruhig, wie es damit ging. Ich will
Genugthuung nachher Euch nicht verweigern.

Buttler. Mag alle Welt doch um die Schwachheit wissen,
Die ich mir selber nie verzeihen kann!
— Ja! Generalleutnant, ich besitze Ehrgeiz,
Verachtung hab' ich nie ertragen können.
Es that mir wehe, daß Geburt und Titel
Bei der Armee mehr galten, als Verdienst.
Nicht schlechter wollt' ich sein, als Meinesgleichen,
So ließ ich mich in unglücksel'ger Stunde
Zu jenem Schritt verleiten — Es war Thorheit!
Doch nicht verdient' ich, sie so hart zu büßen!
Versagen konnte man's — Warum die Weigerung
Mit dieser kränkenden Verachtung schärfen,
Den alten Mann, den treu bewährten Diener
Mit schwerem Hohn zermalmend niederschlagen,
An seiner Herkunft Schmach so rauh ihn mahnen,
Weil er in schwacher Stunde sich vergaß!
Doch einen Stachel gab Natur dem Wurm,
Den Willkür übermüthig spielend tritt —

Octavio. Ihr müßt verleumdet sein. Vermuthet Ihr
Den Feind, der Euch den schlimmen Dienst geleistet?

Buttler. Sei's, wer es will! Ein niederträcht'ger Bube[1]
Ein Höfling muß es sein, ein Spanier,
Der Junker[2] irgend eines alten Hauses
Dem ich im Licht mag stehn, ein neid'scher Schurke,
Den meine selbstverdiente Würde kränkt.
Octavio. Sagt, billigte der Herzog jenen Schritt?
Buttler. Er trieb mich dazu an, verwendete
Sich selbst für mich mit edler Freudeswärme.
Octavio. So? Wißt Ihr das gewiß?
Buttler. Ich las den Brief.
Octavio (bedeutend).
Ich auch — doch anders lautete sein Inhalt. (Buttler wird betroffen.)
Durch Zufall bin ich im Besitz des Briefs,
Kann Euch durch einen Anblick überführen. (Er gibt ihm den Brief.)
Buttler. Ha! was ist das?
Octavio. Ich fürchte, Oberst Buttler,
Man hat mit Euch ein schändlich Spiel getrieben.
Der Herzog, sagt Ihr, trieb Euch zu dem Schritt? —
In diesem Briefe spricht er mit Verachtung
Von Euch, räth dem Minister, euren Dünkel,
Wie er ihn nennt, zu züchtigen.
(Buttler hat den Brief gelesen, seine Kniee zittern, er greift nach einem Stuhl, setzt sich nieder).
Kein Feind verfolgt Euch. Niemand will Euch übel.
Dem Herzog schreibt allein die Kränkung zu,
Die Ihr empfangen; deutlich ist die Absicht.
Losreißen wollt' er Euch von eurem Kaiser —
Von eurer Rache hofft' er zu verlangen,
Was eure wohlbewährte Treu' ihn nimmer
Erwarten ließ bei ruhiger Besinnung.
Zum blinden Werkzeug wollt' er Euch, zum Mittel
Verworfner Zwecke Euch verächtlich brauchen.
Er hat's erreicht. Zu gut nur glückt' es ihm[3],

1. Bube, un polisson. D'après l'histoire, c'est Illo et non Buttler qui a subi cette humiliation.

2. Junker, un jeune noble.

3. Zu gut nur... ihm, il ne réussit que trop.

Euch wegzulocken von dem guten Pfade,
Auf dem Ihr vierzig Jahre seid gewandelt.

Buttler (mit der Stimme bebend).

Kann mir des Kaisers Majestät vergeben?

Octavio. Sie thut noch mehr. Sie macht die Kränkung gut,
Die unverdient dem Würdigen geschehn.
Aus freiem Trieb bestätigt sie die Schenkung,
Die euch der Fürst zu bösem Zweck gemacht.
Das Regiment ist euer, das Ihr führt.

Buttler (will aufstehen, sinkt zurück. Sein Gemüth arbeitet heftig, er versucht zu reden und vermag es nicht. Endlich nimmt er den Degen vom Gehänge und reicht ihn dem Piccolomini.)

Octavio. Was wollt Ihr? Faßt Euch!

Buttler. Nehmt!

Octavio. Wozu? Besinnt Euch!

Buttler. Nehmt hin! Nicht werth mehr bin ich dieses Degens.

Octavio. Empfangt ihn neu zurück aus meiner Hand
Und führt ihn stets mit Ehre für das Recht.

Buttler. Die Treue brach ich solchem gnäd'gen Kaiser!

Oct. Macht's wieder gut. Schnell trennt Euch von dem Herzog.

Buttler. Mich von ihm trennen!

Octavio. Wie? Bedenkt Ihr Euch?

Buttler (furchtbar ausbrechend).

Nur von ihm trennen? O, er soll nicht leben[1]!

Octavio. Folgt mir nach Frauenberg, wo alle Treuen
Bei Gallas sich und Altringer versammeln.
Viel andre bracht' ich noch zu ihrer Pflicht
Zurück, heut' Nacht entfliehen sie aus Pilsen. —

Buttler (ist heftig auf- und abgegangen und tritt zu Octavio mit entschlossenem Blick).

Graf Piccolomini! darf Euch der Mann
Von Ehre sprechen, der die Treue brach?

Octavio. Der darf es, der so ernstlich es bereut.

Buttler. So laßt mich hier, auf Ehrenwort.

1. O, er soll nicht leben. Quelque grand qu'ait été l'affront, la conduite de Buttler est indigne d'un soldat. Voy. l'Introduction

Octavio. Was sinnt Ihr?
Buttler. Mit meinem Regimente laßt mich bleiben.
Octav. Ich darf Euch traun. Doch sagt mir, was Ihr brütet?
Butt. Die That wird's lehren. Fragt mich jetzt nicht weiter!
Traut mir! Ihr könnt's! Bei Gott, Ihr überlasset
Ihn seinem guten Engel nicht! Lebt wohl! (Geht ab.)
Bedienter (bringt ein Billet).
Ein Unbekannter bracht's und ging gleich wieder.
Des Fürsten Pferde stehen auch schon unten. (Ab.)
Oct. (liest). „Macht, daß Ihr fortkommt. Euer treuer Isolani."
— O, läge diese Stadt erst hinter mir!
So nah dem Hafen sollten wir noch scheitern?
Fort, fort! Hier ist nicht länger Sicherheit
Für mich. Wo aber bleibt mein Sohn?

Siebenter Auftritt.

Beide Piccolomini.

Max (kommt in der heftigsten Gemüthsbewegung, seine Blicke rollen wild, sein Gang ist unstät; er scheint den Vater nicht zu bemerken, der von ferne steht und ihn mitleidig ansieht. Mit großen Schritten geht er durch das Zimmer, bleibt wieder stehen und wirft sich zuletzt in einen Stuhl, gerad vor sich hin starrend).
Octavio (nähert sich ihm).
Ich reise ab, mein Sohn. (Da er keine Antwort erhält, faßt er ihn bei der Hand.) Mein Sohn, leb wohl!
Max. Leb wohl!
Octavio. Du folgst mir doch bald nach?
Max (ohne ihn anzusehen). Ich dir?
Dein Weg ist krumm, er ist der meine nicht.
(Octavio läßt seine Hand los, fährt zurück.)
O, wärst du wahr gewesen und gerade,
Nie kam es dahin, alles stünde anders!
Er hätte nicht das Schreckliche gethan,
Die Guten hätten Kraft bei ihm behalten,
Nicht in der Schlechten Garn wär' er gefallen.
Warum so heimlich, hinterlistig lauernd,

Gleich einem Dieb und Diebeshelfer, schleichen?
Unsel'ge Falschheit! Mutter alles Bösen!
Du jammerbringende, verderbest uns!
Wahrhaftigkeit, die reine, hätt' uns alle,
Die welterhaltende, gerettet. Vater!
Ich kann dich nicht entschuldigen, ich kann's nicht.
Der Herzog hat mich hintergangen schrecklich;
Du aber hast viel besser nicht gehandelt.

Octavio. Mein Sohn, ach, ich verzeihe deinem Schmerz.

Max (steht auf, betrachtet ihn mit zweifelhaften Blicken).
Wär's möglich, Vater? Vater? Hättest du's
Mit Vorbedacht bis dahin treiben wollen?
Du steigst durch seinen Fall. Octavio,
Das will mir nicht gefallen.

Octavio. Gott im Himmel!

Max. Weh mir! Ich habe die Natur verändert.
Wie kommt der Argwohn in die freie Seele?
Vertrauen, Glaube, Hoffnung ist dahin,
Denn alles log mir, was ich hochgeachtet.
Nein! Nein! Nicht alles! Sie ja lebt mir noch,
Und sie ist wahr und lauter, wie der Himmel.
Betrug ist überall und Heuchelschein,
Und Mord und Gift und Meineid und Verrath;
Der einzig reine Ort ist unsre Liebe,
Der unentweihte in der Menschlichkeit.

Octavio. Max, folg' mir lieber gleich, das ist doch besser.

Max. Was? Eh' ich Abschied noch von ihr genommen?
Den letzten? — Nimmermehr!

Octavio. Erspare dir
Die Qual der Trennung, der nothwendigen.
Komm mit mir! Komm, mein Sohn! (Will ihn fortziehen.)

Max. Nein. So wahr Gott lebt!

Oc. (dringender). Komm mit mir! Ich gebiete dir's, dein Vater

Max. Gebiete mir, was menschlich ist. Ich bleibe.

Octavio. Max, in des Kaisers Namen, folge mir!

Max. Kein Kaiser hat dem Herzen vorzuschreiben.

Und willst du mir das Einzige noch rauben,
Was mir mein Unglück übrig ließ, ihr Mitleid?
Muß grausam auch das Grausame geschehn?
Das Unabänderliche soll ich noch
Unedel thun; mit heimlich feiger Flucht,
Wie ein Unwürdiger, mich von ihr stehlen?
Sie soll mein Leben sehen, meinen Schmerz,
Die Klagen hören der zerrissnen Seele
Und Thränen um mich weinen — O! die Menschen
Sind grausam, aber sie ist wie ein Engel.
Sie wird von gräßlich wüthender Verzweiflung
Die Seele retten, diesen Schmerz des Todes
Mit sanften Trostesworten klagend lösen.

Octavio. Du reißest dich nicht los, vermagst es nicht.
O, komm, mein Sohn, und rette deine Tugend!

Max. Verschwende deine Worte nicht vergebens!
Dem Herzen folg' ich, denn ich darf ihm trauen.

Octavio (außer Fassung, zitternd).
Max! Max! Wenn das Entsetzliche mich trifft,
Wenn du — mein Sohn — mein eignes Blut — ich darf's
Nicht denken! — dich dem Schändlichen verkaufst,
Dies Brandmal aufdrückst unsers Hauses Adel,
Dann soll die Welt das Schauderhafte sehn,
Und von des Vaters Blute triefen soll
Des Sohnes Stahl im gräßlichen Gefechte.

Max. O! hättest du vom Menschen besser stets
Gedacht, du hättest besser auch gehandelt.
Fluchwürd'ger Argwohn! Unglückselig'er Zweifel!
Es ist ihm Festes nichts und Unverrücktes,
Und alles wanket, wo der Glaube fehlt.

Octavio. Und trau' ich deinem Herzen auch, wird's immer
In deiner Macht auch stehen, ihm zu folgen?

Max. Du hast des Herzens Stimme nicht bezwungen,
So wenig wird der Herzog es vermögen[1].

1. Ces paroles caractérisent parfaitement le rôle de Max.

Octavio. O Max, ich seh' dich niemals wiederkehren!
Max. Unwürdig deiner wirst du nie mich sehn.
Octavio. Ich geh' nach Frauenberg, die Pappenheimer
Lass' ich dir hier, auch Lothringen, Toscana
Und Tiefenbach bleibt da, dich zu bedecken,
Sie lieben dich und sind dem Eide treu,
Und werden lieber tapfer streitend fallen,
Als von dem Führer weichen und der Ehre.
Max. Verlaß dich drauf, ich lasse fechtend hier
Das Leben oder führe sie aus Pilsen.
Octavio (aufbrechend). Mein Sohn, leb wohl!
Max. Leb wohl!
Octavio. Wie? Keinen Blick
Der Liebe? Keinen Händedruck zum Abschied?
Es ist ein blut'ger Krieg, in den wir gehn,
Und ungewiß, verhüllt ist der Erfolg.
So pflegten wir uns vormals nicht zu trennen.
Ist es denn wahr? Ich habe keinen Sohn mehr?

(Max fällt in seine Arme, sie halten einander lange schweigend umfaßt, dann entfernen sie sich nach verschiedenen Seiten.)

Dritter Aufzug.

Saal bei der Herzogin von Friedland.

Erster Auftritt.

Gräfin Terzky. Thekla. Fräulein von Neubrunn. Beide letztern mit weiblichen Arbeiten beschäftigt.

Gräfin. Ihr habt mich nichts zu fragen, Thekla? Gar nichts?
Schon lange wart' ich auf ein Wort von Euch.
Könnt Ihr's ertragen, in so langer Zeit
Nicht einmal seinen Namen auszusprechen?
Wie? Oder wär' ich jetzt schon überflüssig,
Und gäb' es andere Wege, als durch mich?
Gesteht mir, Nichte. Habt Ihr ihn gesehn?

Thekla. Ich hab' ihn heut' und gestern nicht gesehn.
Gräfin. Auch nicht von ihm gehört? Verbergt mir nichts.
Thekla. Kein Wort.
Gräfin. Und könnt so ruhig sein?
Thekla. Ich bin's.
Gräfin. Verlaßt uns, Neubrunn.
(Fräulein von Neubrunn entfernt sich.)

Zweiter Auftritt

Gräfin. Thekla.

Gräfin. Es gefällt mir nicht,
Daß er sich grade jetzt so still verhält.
Thekla. Gerade jetzt!
Gräfin. Nachdem er alles weiß!
Denn jetzo war's die Zeit, sich zu erklären.
Thekla. Sprecht deutlicher, wenn ich's verstehen soll.
Gräfin. In dieser Absicht schickt' ich sie hinweg.
Ihr seid kein Kind mehr, Thekla. Euer Herz
Ist mündig, denn Ihr liebt, und kühner Muth
Ist bei der Liebe. Den habt Ihr bewiesen.
Ihr artet mehr nach eures Vaters Geist,
Als nach der Mutter ihrem. Darum könnt Ihr hören,
Was sie nicht fähig ist zu tragen.
Thekla. Ich bitt' Euch, endet diese Vorbereitung.
Sei's, was es sei. Heraus damit! Es kann
Mich mehr nicht ängstigen, als dieser Eingang.
Was habt Ihr mir zu sagen? Faßt es kurz.
Gräfin. Ihr müßt nur nicht erschrecken —
Thekla. Nennt's! Ich bitt Euch.
Gräfin. Es steht bei Euch, dem Vater einen großen Dienst
Zu leisten —
Thekla. Bei mir stünde das! Was kann —
Gräfin. Max Piccolomini liebt Euch. Ihr könnt
Ihn unauflöslich an den Vater binden.
Thekla. Braucht's dazu meiner? Ist er es nicht schon?

Gräfin. Er war's!
Thekla. Und warum sollt' er's nicht mehr sein,
Nicht immer bleiben?
Gräfin. Auch am Kaiser hängt er.
Thekla. Nicht mehr, als Pflicht und Ehre von ihm fordern.
Gräfin. Von seiner Liebe fordert man Beweise,
Und nicht von seiner Ehre — Pflicht und Ehre!
Das sind vieldeutig doppelsinn'ge Namen,
Ihr sollt sie ihm auslegen, seine Liebe
Soll seine Ehre ihm erklären.
Thekla. Wie?
Gräfin. Er soll dem Kaiser oder Euch entsagen.
Thekla. Er wird den Vater gern in den Privatstand
Begleiten. Ihr vernahmt es von ihm selbst,
Wie sehr er wünscht, die Waffen wegzulegen.
Gräfin. Er soll sie nicht weglegen, ist die Meinung,
Er soll sie für den Vater ziehn.
Thekla. Sein Blut,
Sein Leben wird er für den Vater freudig
Verwenden, wenn ihm Unglimpf widerführe.
Gräfin. Ihr wollt mich nicht errathen — Nun, so hört.
Der Vater ist vom Kaiser abgefallen,
Steht im Begriff, sich zu dem Feind zu schlagen
Mit sammt dem ganzen Heer —
Thekla. O meine Mutter!
Gräfin. Es braucht ein großes Beispiel, die Armee
Ihm nachzuziehn. Die Piccolomini
Stehn bei dem Heer in Ansehn; sie beherrschen
Die Meinung, und entscheidend ist ihr Vorgang.
Des Vaters sind wir sicher durch den Sohn —
— Ihr habt jetzt viel in eurer Hand.
Thekla. O jammervolle Mutter! Welcher Streich des Todes
Erwartet dich! — Sie wird's nicht überleben.
Gräfin. Sie wird in das Nothwendige sich fügen.
Ich kenne sie — das Ferne, Künftige beängstigt
Ihr fürchtend Herz, was unabänderlich

Und wirklich da ist, trägt sie mit Ergebung.

Thekla. O meine ahnungsvolle Seele — Jetzt —
Jetzt ist sie da, die kalte Schreckenshand,
Die in mein fröhlich Hoffen schaudernd greift.
Ich wußt' es wohl — O gleich, als ich hier eintrat,
Weissagte mir's das bange Vorgefühl,
Daß über mir die Unglücksterne stünden —
Doch warum denk' ich jetzt zuerst an mich —
O meine Mutter! meine Mutter!

Gräfin. Faßt Euch.
Brecht nicht in eitle Klagen aus. Erhaltet
Dem Vater einen Freund, Euch den Geliebten,
So kann noch alles gut und glücklich werden.

Thekla. Gut werden! Was? Wir sind getrennt auf immer!
Ach, davon ist nun gar nicht mehr die Rede.

Gräfin. Er läßt Euch nicht! Er kann nicht von Euch lassen.

Thekla. O der Unglückliche!

Gräfin. Wenn er Euch wirklich liebt, wird sein Entschluß
Geschwind gefaßt sein.

Thekla. Sein Entschluß wird bald
Gefaßt sein, daran zweifelt nicht. Entschluß!
Ist hier noch ein Entschluß?

Gräfin. Faßt Euch. Ich höre
Die Mutter nahn.

Thekla. Wie werd' ich ihren Anblick
Ertragen?

Gräfin. Faßt Euch.

Dritter Auftritt.

Die Herzogin. Vorige.

Herzogin (zur Gräfin). Schwester, wer war hier?
Ich hörte lebhaft reden.

Gräfin. Es war niemand.

Herzog. Ich bin so schreckhaft. Jedes Rauschen kündigt mir
Den Fußtritt eines Unglücksboten an.

Könnt Ihr mir sagen, Schwester, wie es steht?
Wird er dem Kaiser seinen Willen thun,
Dem Kardinal die Reiter senden? Sprecht,
Hat er den Questenberg mit einer guten
Antwort entlassen?

Gräfin. Nein, das hat er nicht.

Herzogin. O dann ist's aus! Ich seh das Aergste kommen.
Sie werden ihn absetzen; es wird alles wieder
So werden wie zu Regensburg.

Gräfin. So wird's
Nicht werden. Diesmal nicht. Dafür seid ruhig.
(Thekla heftig bewegt, stürzt auf die Mutter zu und schließt sie weinend in die Arme.)

Herzogin. O der unbeugsam unbezähmte Mann!
Was hab' ich nicht getragen und gelitten
In dieser Ehe unglücksvollem Bund!
Denn gleich wie an ein feurig Rad gefesselt,
Das rastlos eilend, ewig, heftig treibt,
Bracht' ich ein angstvoll Leben mit ihm zu,
Und stets an eines Abgrunds jähem Rande
Sturzdrohend, schwindelnd riß er mich dahin.
— Nein, weine nicht, mein Kind. Laß dir mein Leiden
Zu keiner bösen Vorbedeutung werden.
Den Stand, der dich erwartet, nicht verleiden.
Es lebt kein zweiter Friedland; du mein Kind,
Hast deiner Mutter Schicksal nicht zu fürchten.

Thekla. O lassen Sie uns fliehen, liebe Mutter!
Schnell! Schnell! Hier ist kein Aufenthalt für uns.
Jedwede nächste Stunde brütet irgend
Ein neues, ungeheures Schreckbild aus.

Herzogin. Dir wird ein ruhigeres Loos! — Auch wir,
Ich und dein Vater, sahen schöne Tage,
Der ersten Jahre denk' ich noch mit Lust.
Da war er noch der fröhlich Strebende,
Sein Ehrgeiz war ein mild erwärmend Feuer,
Noch nicht die Flamme, die verzehrend rast.

Der Kaiser liebte ihn, vertraute ihm,
Und was er anfing, das mußt' ihm gerathen.
Doch seit dem Unglückstag zu Regensburg,
Der ihn von seiner Höh' herunterstürzte,
Ist ein unstäter, ungesell'ger Geist,
Argwöhnisch, finster über ihn gekommen.
Ihn floh die Ruhe, und, dem alten Glück,
Der eignen Kraft nicht fröhlich mehr vertrauend,
Wandt' er sein Herz den dunkeln Künsten zu,
Die keinen, der sie pflegte, noch beglückt.

Gräfin. Ihr seht's mit euren Augen — Aber ist
Das ein Gespräch, womit wir ihn erwarten?
Er wird bald hier sein, wißt Ihr. Soll er sie
In diesem Zustand finden?

Herzogin. Komm, mein Kind.
Wisch deine Thränen ab. Zeig deinem Vater
Ein heitres Antlitz — Sieh, die Schleife hier
Ist los — Dies Haar muß aufgebunden werden.
Komm, trockne deine Thränen. Sie entstellen
Dein holdes Auge — Was ich sagen wollte?
Ja, dieser Piccolomini ist doch
Ein würd'ger Edelmann und voll Verdienst.

Gräfin. Das ist er, Schwester.

Thekla (zur Gräfin, beängstigt). Tante, wollt Ihr mich
Entschuldigen? (Will gehen.)

Gräfin. Wohin? der Vater kommt.

Thekla. Ich kann ihn jetzt nicht sehn.

Gräfin. Er wird Euch aber
Vermissen, nach Euch fragen.

Herzogin. Warum geht sie?

Thekla. Es ist mir unerträglich, ihn zu sehn.

Gräfin (zur Herzogin). Ihr ist nicht wohl.

Herzogin (besorgt). Was fehlt dem lieben Kinde?

(Beide folgen dem Fräulein und sind beschäftigt, sie zurückzuhalten.
Wallenstein erscheint im Gespräch mit Illo.)

Vierter Auftritt.

Wallenstein. Illo. Vorige.

Wallenstein. Es ist noch still im Lager?

Illo. Alles still.

Wallenstein. In wenig Stunden kann die Nachricht da sein
Aus Prag, daß diese Hauptstadt unser ist.
Dann können wir die Maske von uns werfen,
Den hiesigen Truppen den gethanen Schritt
Zugleich mit dem Erfolg zu wissen thun.
In solchen Fällen thut das Beispiel alles.
Der Mensch ist ein nachahmendes Geschöpf,
Und wer der Vorderste ist, führt die Heerde.
Die Prager Truppen wissen es nicht anders,
Als daß die Pilsner Völker uns gehuldigt,
Und hier in Pilsen sollen sie uns schwören,
Weil man zu Prag das Beispiel hat gegeben.
— Der Buttler, sagst du, hat sich nun erklärt?

Illo. Aus freiem Trieb, unaufgefordert kam er,
Sich selbst, sein Regiment dir anzubieten.

Wallenstein. Nicht jeder Stimme, find' ich, ist zu glauben,
Die warnend sich im Herzen läßt vernehmen.
Uns zu berücken, borgt der Lügengeist
Nachahmend oft die Stimme von der Wahrheit
Und streut betrügliche Orakel aus.
So hab' ich diesem würdig braven Mann,
Dem Buttler, stilles Unrecht abzubitten;
Denn ein Gefühl, daß ich nicht Meister bin,
Furcht möcht' ich's nicht gern nennen, überschleicht
In seiner Nähe schaudernd mir die Sinne
Und hemmt der Liebe freudige Bewegung.
Und dieser Redliche, vor dem der Geist
Mich warnt, reicht mir das erste Pfand des Glücks.

Illo. Und sein geachtet Beispiel, zweifle nicht,
Wird dir die Besten in dem Heer gewinnen.

Wallenstein. Jetzt geh und schick mir gleich den Isolan
Hieher, ich hab' ihn mir noch jüngst verpflichtet.
Mit ihm will ich den Anfang machen. Geh!
(Illo geht hinaus; unterdessen sind die übrigen wieder vorwärts gekommen.)
Wallenstein. Sieh da, die Mutter mit der lieben Tochter!
Wir wollen einmal von Geschäften ruhn —
Kommt! Mich verlangte, eine heitre Stunde
Im lieben Kreis der Meinen zu verleben.
Gräfin. Wir waren lang nicht so beisammen, Bruder.
Wallenstein (bei Seite, zur Gräfin).
Kann sie's vernehmen? Ist sie vorbereitet?
Gräfin. Noch nicht.
Wallenstein. Komm her, mein Mädchen! Setz' dich zu mir.
Es ist ein guter Geist auf deinen Lippen,
Die Mutter hat mir deine Fertigkeit
Gepriesen, es soll eine zarte Stimme
Des Wohllauts in dir wohnen, die die Seele
Bezaubert. Eine solche Stimme brauch'
Ich jetzt, den bösen Dämon zu vertreiben,
Der um mein Haupt die schwarzen Flügel schlägt.
Herzogin. Wo hast du deine Cither, Thekla? Komm.
Laß deinen Vater eine Probe hören
Von deiner Kunst.
Thekla. O meine Mutter! Gott!
Herzogin. Komm, Thekla, und erfreue deinen Vater.
Thekla. Ich kann nicht, Mutter —
Gräfin. Wie? Was ist das, Nichte?
Thekla (zur Gräfin).
Verschont mich — Singen — jetzt — in dieser Angst
Der schwerbeladnen Seele — vor ihm singen —
Der meine Mutter stürzt ins Grab!
Herzogin. Wie, Thekla, Launen? Soll dein güt'ger Vater
Vergeblich einen Wunsch geäußert haben?
Gräfin. Hier ist die Cither.
Thekla. O mein Gott — wie kann ich —
(Hält das Instrument mit zitternder Hand, ihre Seele arbeitet im heftig-

sten Kampf, und im Augenblick, da sie anfangen soll zu singen, schaudert sie zusammen, wirft das Instrument weg und geht schnell ab.)

Herzogin. Mein Kind — o, sie ist krank!

Wallenstein. Was ist dem Mädchen? Pflegt sie so zu sein?

Gräfin. Nun, weil sie es denn selbst verräth, so will
Auch ich nicht länger schweigen.

Wallenstein. Wie?

Gräfin. Sie liebt ihn.

Wallenstein. Liebt! Wen?

Gräfin. Den Piccolomini liebt sie.
Hast du es nicht bemerkt? Die Schwester auch nicht?

Herzogin. O war es dies, was ihr das Herz beklemmte!
Gott segne dich, mein Kind! du darfst
Dich deiner Wahl nicht schämen.

Gräfin. Diese Reise —
Wenn's deine Absicht nicht gewesen, schreib's
Dir selber zu. Du hättest einen andern
Begleiter wählen sollen!

Wallenstein. Weiß er's?

Gräfin. Er hofft sie zu besitzen.

Wallenstein. Hofft,
Sie zu besitzen — Ist der Junge toll?

Gräfin. Nun mag sie's selber hören!

Wallenstein. Die Friedländerin
Denkt er davon zu tragen? Nun! Der Einfall
Gefällt mir! Die Gedanken stehen ihm nicht niedrig.

Gräfin. Weil du so viele Gunst ihm stets bezeugt,
So —

Wallenstein. — Will er mich auch endlich noch beerben.
Nun ja! Ich lieb' ihn, halt' ihn werth; was aber
Hat das mit meiner Tochter Hand zu schaffen?
Sind es die Töchter, sind's die einz'gen Kinder,
Womit man seine Gunst bezeugt?

Herzogin. Sein adeliger Sinn und seine Sitten —

Wallenstein. Erwerben ihm mein Herz, nicht meine Tochter.

Herzogin. Sein Stand und seine Ahnen —

Wallenstein. Ahnen! Was!
Er ist ein Unterthan, und meinen Eidam
Will ich mir auf Europens Thronen suchen.
Herzogin. O lieber Herzog! Streben wir nicht allzuhoch
Hinauf, daß wir zu tief nicht fallen mögen.
Wallenstein. Ließ ich mir's so viel kosten, in die Höh'
Zu kommen, über die gemeinen Häupter
Der Menschen wegzuragen, um zuletzt
Die große Lebensrolle mit gemeiner
Verwandtschaft zu beschließen? — Hab' ich darum —
(Plötzlich hält er inne, sich fassend.)
Sie ist das Einzige, was von mir nachbleibt
Auf Erden; eine Krone will ich sehn
Auf ihrem Haupte, oder will nicht leben[1].
Was? Alles — alles setz' ich dran, um sie
Recht groß zu machen — ja, in der Minute,
Worin wir sprechen — (Er besinnt sich.) Und ich sollte nun
Wie ein weichherz'ger Vater, was sich gern hat
Und liebt, fein bürgerlich zusammengeben?
Und jetzt soll ich das thun, jetzt eben, da ich
Auf mein vollendet Werk den Kranz will setzen —
Nein, sie ist mir ein langgespartes Kleinod,
Die höchste, letzte Münze meines Schatzes,
Nicht niedriger fürwahr gedenk' ich sie
Als um ein Königsscepter loszuschlagen —
Herzogin. O mein Gemahl! Sie bauen immer, bauen
Bis in die Wolken, bauen fort und fort
Und denken nicht dran, daß der schmale Grund
Das schwindelnd schwanke Werk nicht tragen kann.
Wall. (zur Gräfin). Hast du ihr angekündigt, welchen Wohnsitz
Ich ihr bestimmt?
Gräfin. Noch nicht. Entdeckt's ihr selbst.
Herzogin. Wie? Gehen wir nach Kärnthen nicht zurück?

1. Wallenstein demande une couronne ou renonce à la vie : jamais il n'a mieux indiqué le but égoïste de sa révolte.

Wallenstein. Nein.

Herzogin. Oder sonst auf keines Ihrer Güter?

Wallenstein. Sie würden dort nicht sicher sein.

Herzogin. Nicht sicher
In Kaisers Landen, unter Kaisers Schutz?

Wallenst. Den hat des Friedlands Gattin nicht zu hoffen.

Herzogin. O Gott, bis dahin haben Sie's gebracht!

Wallenstein. In Holland werden Sie Schutz finden.

Herzogin. Was?
Sie senden uns in lutherische Länder?

Wallenstein. Der Herzog Franz von Lauenburg wird Ihr Geleitsmann dahin sein.

Herzogin. Der Lauenburger?
Der's mit dem Schweden hält, des Kaisers Feind?

Wallenst. Des Kaisers Feinde sind die meinen nicht mehr.

Herzogin (sieht den Herzog und die Gräfin schreckensvoll an).
Ist's also wahr? Es ist? Sie sind gestürzt?
Sind vom Kommando abgesetzt? O Gott
Im Himmel!

Gräfin (seitwärts zum Herzog). Lassen wir sie bei dem Glauben.
Du siehst, daß sie die Wahrheit nicht ertrüge.

Fünfter Auftritt.

Graf Terzky. Vorige.

Gräfin. Terzky! Was ist ihm? Welches Bild des Schreckens,
Als hätt' er ein Gespenst gesehn!

Terzky (Wallenstein bei Seite führend, heimlich).
Ist's dein Befehl, daß die Kroaten reiten?

Wallenstein. Ich weiß von nichts.

Terzky. Wir sind verrathen!

Wallenstein. Was?

Terzky. Sie sind davon, heut Nacht, die Jäger auch,
Leer stehen alle Dörfer in der Runde.

Wallenstein. Und Isolan?

Terzky. Den hast du ja verschickt.

Wallenstein. Ich?

Terzky. Nicht? Du hast ihn nicht verschickt? Auch nicht Den Deodat? Sie sind verschwunden beide.

Sechster Auftritt.

Illo. Vorige.

Illo. Hat dir der Terzky[1] —

Terzky. Er weiß alles.

Illo. Auch daß Maradas, Esterhazy, Götz, Colalto, Kaunitz dich verlassen? —

Terzky. Teufel!

Wallenstein (winkt). Still!

Gräfin (hat sie von weitem ängstlich beobachtet, tritt hinzu). Terzky! Gott! Was gibt's? Was ist geschehn?

Wallenst. (im Begriff aufzubrechen). Nichts! Laßt uns gehen.

Terzky (will ihm folgen). Es ist nichts, Therese.

Gräfin (hält ihn). Nichts? Seh' ich nicht, daß alles Lebensblut Aus euren geisterbleichen Wangen wich, Daß selbst der Bruder Fassung nur erkünstelt?

Page (kommt). Ein Adjutant fragt nach dem Grafen Terzky

(Ab. Terzky folgt dem Pagen.)

Wallenstein. Hör', was er bringt — (Zu Illo.) Das konnt nicht so heimlich Geschehen ohne Meuterei — Wer hat Die Wache an den Thoren?

Illo. Tiefenbach.

Wallenstein. Laß Tiefenbach ablösen unverzüglich Und Terzky's Grenadiere aufziehn — Höre! Hast du von Buttlern Kundschaft?

Illo. Buttlern traf ich. Gleich ist er selber hier. Der hält dir fest.

(Illo geht. Wallenstein will ihm folgen.)

1. Terzky annonce le premier les mauvaises nouvelles. Illo vient immédiatement les compléter, après s'être informé si Wallenstein l sait. Voyez le même procédé, acte scène II et III.

Gräfin. Laß ihn nicht von dir, Schwester! Halt' ihn auf —
Es ist ein Unglück —

Herzogin. Großer Gott! Was ist's? (Hängt sich an ihn.)

Wallenstein (erwehrt sich ihrer).
Seid ruhig! Laßt mich! Schwester! Liebes Weib,
Wir sind im Lager! Da ist's nun nicht anders,
Da wechseln Sturm und Sonnenschein geschwind,
Schwer lenken sich die heftigen Gemüther,
Und Ruhe nie beglückt des Führers Haupt —
Wenn ich soll bleiben, geht! Denn übel stimmt
Der Weiber Klage zu dem Thun der Männer.

(Er will gehen. Terzky kommt zurück.)

Terzky. Bleib hier. Von diesem Fenster muß man's sehn.

Wallenstein (zur Gräfin). Geht, Schwester!

Gräfin. Nimmermehr!

Wallenstein. Ich will's.

Terzky (führt sie bei Seite, mit einem bedeutenden Wink auf die Herzogin).
Therese!

Herzogin. Komm, Schwester, weil er es befiehlt. (Gehen ab.)

Siebenter Auftritt.

Wallenstein. Graf Terzky.

Wallenstein (ans Fenster tretend). Was gibts denn?

Terzky. Es ist ein Rennen und Zusammenlaufen
Bei allen Truppen. Niemand weiß die Ursach.
Geheimnißvoll, mit einer finstern Stille,
Stellt jedes Corps sich unter seine Fahnen,
Die Tiefenbacher machen böse Mienen,
Nur die Wallonen stehen abgesondert
Zu ihrem Lager, lassen niemand zu
Und halten sich gesetzt, so wie sie pflegen.

Wallenstein. Zeigt Piccolomini sich unter ihnen?

Terzky. Man sucht ihn, er ist nirgends anzutreffen.

Wallenstein. Was überbrachte denn der Adjudant?

Terzky. Ihn schickten meine Regimenter ab,
Sie schwören nochmals Treue dir, erwarten
Voll Kriegeslust den Aufruf zum Gefechte.

Wallenstein. Wie aber kam der Lärmen in das Lager?
Es sollte ja dem Heer verschwiegen bleiben,
Bis sich zu Prag das Glück für uns entschieden.

Terzky. O daß du mir geglaubt! Noch gestern Abends
Beschwuren wir dich, den Octavio,
Den Schleicher, aus den Thoren nicht zu lassen,
Du gabst die Pferde selber ihm zur Flucht —

Wallenstein. Das alte Lied! Einmal für allemal,
Nichts mehr von diesem thörichten Verdacht!

Terzky. Dem Isolani hast du auch getraut,
Und war der Erste doch, der dich verließ.

Wallenstein. Ich zog ihn gestern erst aus seinem Elend.
Fahr' hin! Ich hab' auf Dank ja nie gerechnet.

Terzky. Und so sind alle, einer wie der andre.

Wallenstein. Und thut er Unrecht, daß er von mir geht'?
Er folgt dem Gott, dem er sein Lebenlang
Am Spieltisch hat gedient. Mit meinem Glücke
Schloß er den Bund und bricht ihn, nicht mit mir.
War ich ihm was, er mir? Das Schiff nur bin ich,
Auf das er seine Hoffnung hat geladen,
Mit dem er wohlgemuth das freie Meer
Durchsegelte; er sieht es über Klippen
Gefährlich gehn und rettet schnell die Waare.
Leicht, wie der Vogel von dem wirthbarn Zweige,
Wo er genistet, fliegt er von mir auf.
Kein menschlich Band ist unter uns zerrissen.
Na, der verdient, betrogen sich zu sehn,
Der Herz gesucht bei dem Gedankenlosen!
Mit schnell verlöschten Zügen schreiben sich
Des Lebens Bilder auf die glatte Stirne,

1. Ces considérations de Wallenstein sont déplacées dans la situation où il se trouve; elles ont un air de fausse grandeur et rappellent par quelques traits les froides déclamations des anciens stoïciens.

Nichts fällt in eines Busens stillen Grund,
Ein muntrer Sinn bewegt die leichten Säfte,
Doch keine Seele wärmt das Eingeweide.

Terzky. Doch möcht' ich mich den glatten Stirnen lieber,
Als jenen tiefgefurchten, anvertrauen.

Achter Auftritt.

Wallenstein. Terzky. Illo kommt wüthend.

Illo. Verrath und Meuterei!

Terzky. Ha! was nun wieder?

Illo. Die Tiefenbacher, als ich die Ordre gab,
Sie abzulösen — Pflichtvergessne Schelmen!

Terzky. Nun?

Wallenstein. Was denn?

Illo. Sie verweigern den Gehorsam.

Terzky. So laß sie niederschießen! O, gib Ordre!

Wallenstein. Gelassen! Welche Ursache geben sie?

Illo. Kein andrer sonst hab' ihnen zu befehlen,
Als Generalleutnant Piccolomini.

Wallenstein. Was — Wie ist das?

Illo. So hab' er's hinterlassen
Und eigenhändig vorgezeigt vom Kaiser.

Terzky. Vom Kaiser — Hörst du's, Fürst!

Illo. Auf seinen Antrieb
Sind gestern auch die Obersten entwichen.

Terzky. Hörst du's!

Illo. Auch Montecuculi, Caraffa
Und noch sechs andre Generale werden
Vermißt, die er beredt hat, ihm zu folgen.
Das hab' er alles schon seit lange schriftlich
Bei sich gehabt vom Kaiser und noch jüngst
Erst abgeredet mit dem Questenberger.

(Wallenstein sinkt auf einen Stuhl und verhüllt sich das Gesicht.)

Terzky. O hättest du mir doch geglaubt!

Neunter Auftritt.

Gräfin. Vorige.

Gräfin. Ich kann die Angst — ich kann's nicht länger tragen,
In Gotteswillen, sagt mir, was es ist.
Illo. Die Regimenter fallen von uns ab.
Graf Piccolomini ist ein Verräther.
Gräfin. O meine Ahnung! (Stürzt aus dem Zimmer.)
Terzky. Hätt' man mir geglaubt!
Da siehst du's, wie die Sterne dir gelogen!
Wallenst. (richtet sich auf). Die Sterne lügen nicht, das aber ist
Geschehen wider Sternenlauf und Schicksal.
Die Kunst ist redlich, doch dies falsche Herz
Bringt Lug und Trug in den wahrhaft'gen Himmel.
Nur auf der Wahrheit ruht die Wahrsagung;
Wo die Natur aus ihren Grenzen wanket,
Da irret alle Wissenschaft. War es
Ein Aberglaube, menschliche Gestalt
Durch keinen solchen Argwohn zu entehren,
O nimmer schäm' ich dieser Schwachheit mich!
Religion ist in der Thiere Trieb,
Es trinkt der Wilde selbst nicht mit dem Opfer,
Dem er das Schwert will in den Busen stoßen.
Das war kein Heldenstück, Octavio[1]!
Nicht deine Klugheit siegte über meine,
Dein schlechtes Herz hat über mein gerades
Den schändlichen Triumph davon getragen.
Kein Schild fing deinen Mordstreich auf, du führtest
Ihn ruchlos auf die unbeschützte Brust,
Ein Kind nur bin ich gegen solche Waffen.

1. La conduite d'Octavio est odieuse; il ne veut pas trahir l'empereur, mais il manque de franchise envers son vieux compagnon d'armes. Wallenstein gagne à tomber victime d'une perfidie; sa douleur nous intéresse, parce qu'elle vient d'un cœur blessé. Nous oublions qu'il est traître lui-même, et nous ne voyons que l'ami trompé par un ami. Voy. l'Introduction, p. XIII.

Zehnter Auftritt.

Vorige. Buttler.

Terzky. O sieh da! Buttler! das ist noch ein Freund[1]!

Wallenstein (geht ihm mit ausgebreiteten Armen entgegen und umfaßt ihn mit Herzlichkeit).

Komm an mein Herz, du alter Kriegsgefährt!
So wohl thut nicht der Sonne Blick im Lenz,
Als Freundes Angesicht in solcher Stunde.

Buttler. Mein General — ich komme —

Wallenst. (sich auf seine Schultern lehnend). Weißt du's schon?
Der Alte hat dem Kaiser mich verrathen.
Was sagst du? Dreißig Jahre haben wir
Zusammen ausgelebt und ausgehalten.
In einem Feldbett haben wir geschlafen,
Aus einem Glas getrunken, einen Bissen
Getheilt; ich stützte mich auf ihn, wie ich
Auf deine treue Schulter jetzt mich stütze,
Und in dem Augenblick, da liebevoll
Vertrauend meine Brust an seiner schlägt,
Ersieht er sich den Vortheil, sticht das Messer
Mir listig lauernd, langsam in das Herz!

(Er verbirgt das Gesicht an Buttlers Brust.)

Buttler. Vergeßt den Falschen! Sagt, was wollt Ihr thun?

Wallenstein. Wohl, wohl gesprochen. Fahre hin! Ich bin
Noch immer reich an Freunden; bin ich nicht[2]?
Das Schicksal liebt mich noch, denn eben jetzt,
Da es des Heuchlers Tücke mir entdeckt,
Hat es ein treues Herz mir zugesendet.
Nichts mehr von ihm. Denkt nicht, daß sein Verlust
Mich schmerze, o! mich schmerzt nur der Betrug.

1. La scène est d'autant plus émouvante que le spectateur sait quel est ce Buttler que Wallenstein presse contre son cœur.

2. Cette confiance de Wallenstein en lui-même, quoiqu'elle ait un air de grandeur, n'est pas exempte d'une certaine jactance.

Denn werth und theuer waren mir die Beiden,
Und jener Max, er liebte mich wahrhaftig,
Er hat mich nicht getäuscht, er nicht — Genug,
Genug davon! Jetzt gilt es schnellen Rath —
Der Reitende, den mir Graf Kinsky schickt
Aus Prag, kann jeden Augenblick erscheinen.
Was er auch bringen mag, er darf den Meutern
Nicht in die Hände fallen. Drum geschwind,
Schickt einen sichern Boten ihm entgegen,
Der auf geheimem Weg ihn zu mir führe. (Illo will gehen.)
Buttler (hält ihn zurück). Mein Feldherr, wen erwartet Ihr?
Wallenstein. Den Eilenden, der mir die Nachricht bringt
Wie es mit Prag gelungen.
Buttler. Hum!
Wallenstein. Was ist Euch?
Buttler. So wißt Ihr's nicht?
Wallenstein. Was denn?
Buttler. Wie dieser Lärmen
Ins Lager kam?
Wallenstein. Wie?
Buttler. Jener Bote —
Wallenstein (erwartungsvoll). Nun?
Buttler. Er ist herein.
Terzky und Illo. Er ist herein?
Wallenstein. Mein Bote?
Buttler. Seit mehrern Stunden.
Wallenstein. Und ich weiß es nicht?
Buttler. Die Wache fing ihn auf.
Illo (stampft mit dem Fuß). Verdammt!
Buttler. Sein Brief
Ist aufgebrochen, läuft durchs ganze Lager —
Wallenstein (gespannt). Ihr wißt, was er enthält?
Buttler (bedenklich). Befragt mich nicht!
Terzky. O — weh' uns, Illo! Alles stürzt zusammen!
Wal. Verhehlt mir nichts. Ich kann das Schlimmste hören.
Prag ist verloren? Ist's? Gesteht mir's frei.

Buttler. Es ist verloren. Alle Regimenter
Zu Budweis, Tabor, Braunau, Königingrätz,
Zu Brünn und Znaym haben Euch verlassen,
Dem Kaiser neu gehuldiget, Ihr selbst
Mit Kinsky, Terzky, Illo seid geächtet.

(Terzky und Illo zeigen Schrecken und Wuth. Wallenstein bleibt ruhig und gefaßt stehen.)

Wallenstein (nach einer Pause).
Es ist entschieden, nun ist's gut — und schnell
Bin ich geheilt von allen Zweifelsqualen;
Die Brust ist wieder frei, der Geist ist hell,
Nacht muß es sein, wo Friedlands Sterne strahlen.
Mit zögerndem Entschluß, mit wankendem Gemüth
Zog ich das Schwert, ich that's mit Widerstreben,
Da es in meine Wahl noch war gegeben!
Nothwendigkeit ist da, der Zweifel flieht,
Jetzt fecht' ich für mein Haupt und für mein Leben.

(Er geht ab. Die andern folgen.)

Eilfter Auftritt.

Gräfin Terzky (kommt aus dem Seitenzimmer).
Nein! ich kann's länger nicht — Wo sind sie? Alles
Ist leer. Sie lassen mich allein — allein
In dieser fürchterlichen Angst — Ich muß
Mich zwingen vor der Schwester, ruhig scheinen
Und alle Qualen der bedrängten Brust
In mir verschließen — das ertrag' ich nicht!
— Wenn es uns fehl schlägt, wenn er zu den Schweden
Mit leerer Hand, als Flüchting, müßte kommen,
Nicht als geehrter Bundsgenosse, stattlich,
Gefolgt von eines Heeres Macht — Wenn wir
Von Land zu Lande, wie der Pfalzgraf[1] müßten wandern,
Ein schmählich Denkmal der gefallnen Größe —

1. Le comte palatin qui avait accepté la couronne de Bohême et qui la perdit pour toujours, ainsi que ses propres États.

Nein, diesen Tag will ich nicht schaun! und könnt'
Er selbst es auch ertragen, so zu sinken,
Ich trüg's nicht, so gesunken ihn zu sehn.

Zwölfter Auftritt.

Gräfin. Herzogin. Thekla.

Thekla (will die Herzogin zurückhalten).
O liebe Mutter bleiben Sie zurück!

Herzogin. Nein, hier ist noch ein schreckliches Geheimniß,
Das mir verhehlt wird — Warum meidet mich
Die Schwester? Warum seh' ich sie voll Angst
Umhergetrieben? Warum dich voll Schrecken?
Und was bedeuten diese stummen Winke,
Die du verstohlen heimlich mit ihr wechselst?

Thekla. Nichts, liebe Mutter!

Herzogin. Schwester, ich will's wissen.

Gräfin. Was hilft's auch, ein Geheimniß draus zu machen!
Läßt sich's verbergen? Früher, später muß
Sie's doch vernehmen lernen und ertragen.
Nicht Zeit ist's jetzt, der Schwäche nachzugeben,
Muth ist uns noth und ein gefaßter Geist,
Und in der Stärke müssen wir uns üben.
Drum besser, es entscheidet sich ihr Schicksal
Mit einem Wort — Man hintergeht Euch, Schwester,
Ihr glaubt, der Herzog sei entsetzt — der Herzog
Ist nicht entsetzt — er ist —

Thekla (zur Gräfin gehend). Wollt Ihr sie tödten?

Gräfin. Der Herzog ist —

Thekla (die Arme um die Mutter schlagend).
O standhaft, meine Mutter!

Gräfin. Empört hat sich der Herzog, zu dem Feind
Hat er sich schlagen wollen, die Armee
Hat ihn verlassen, und es ist mißlungen.

(Während dieser Worte wankt die Herzogin und fällt ohnmächtig in die Arme ihrer Tochter.)

Ein großer Saal beim Herzog von Friedland.

Dreizehnter Auftritt.

Wallenstein im Harnisch.

Du hast's erreicht, Octavio! — Fast bin ich
Jetzt so verlassen wieder, als ich einst
Vom Regensburger Fürstentage ging.
Da hatt' ich nichts mehr als mich selbst — doch was
Ein Mann kann werth sein, habt ihr schon erfahren.
Den Schmuck der Zweige habt ihr abgehauen,
Da steh' ich, ein entlaubter Stamm! Doch innen
Im Marke lebt die schaffende Gewalt,
Die sprossend eine Welt aus sich geboren.
Schon einmal galt ich euch statt eines Heers,
Ich Einzelner. Dahingeschmolzen vor
Der schwed'schen Stärke waren euere Heere,
Am Lech sank Tilly, euer letzter Hort,
Ins Bayerland, wie ein geschwollner Strom,
Ergoß sich dieser Gustav, und zu Wien
In seiner Hofburg zitterte der Kaiser.
Soldaten waren theuer, denn die Menge
Geht nach dem Glück — Da wandte man die Augen
Auf mich, den Helfer in der Noth; es beugte sich
Der Stolz des Kaisers vor dem Schwergekränkten,
Ich sollte aufstehn mit dem Schöpfungswort
Und in die hohlen Läger Menschen sammlen.
Ich that's. Die Trommel ward gerührt. Mein Name
Ging, wie ein Kriegsgott, durch die Welt. Der Pflug,
Die Werkstatt wird verlassen, alles wimmelt
Der altbekannten Hoffnungsfahne zu —
— Noch fühl' ich mich denselben, der ich war!
Es ist der Geist, der sich den Körper baut,
Und Friedland wird sein Lager um sich füllen.
Führt eure Tausende mir kühn entgegen,
Gewohnt wohl sind sie, unter mir zu siegen,

Nicht gegen mich — Wenn Haupt und Glieder sich trennen,
Da wird sich zeigen, wo die Seele wohnte.

Illo und Terzky treten ein.

Muth, Freunde, Muth! Wir sind noch nicht zu Boden.
Fünf Regimenter Terzky sind noch unser
Und Buttlers wackre Schaaren — Morgen stößt
Ein Heer zu uns von sechzehntausend Schweden.
Nicht mächt'ger war ich, als ich vor neun Jahren
Auszog, dem Kaiser Deutschland zu erobern.

Vierzehnter Auftritt.

Vorige. Neumann, der den Grafen Terzky bei Seite führt und mit ihm spricht.

Terzky (zu Neumann). Was suchen Sie?
Wallenstein. Was gibt's?
Terzky. Zehn Kürassiere
Von Pappenheim verlangen dich im Namen
Des Regiments zu sprechen.
Wallenstein (schnell zu Neumann). Laß sie kommen.
(Neumann geht hinaus.)
Davon erwart' ich etwas. Gebet Acht,
Sie zweifeln noch und sind noch zu gewinnen.

Fünfzehnter Auftritt.

Wallenstein. Terzky. Illo. Zehn Kürassiere, von einem Gefreiten geführt, marschiren auf und stellen sich nach dem Kommando in einem Glied vor den Herzog, die Honneurs machend.

Wallenstein (nachdem er sie eine Zeitlang mit den Augen gemessen zum Gefreiten).
Ich kenne dich wohl. Du bist aus Brügg' in Flandern,
Dein Nam' ist Mercy.
Gefreiter. Heinrich Mercy heiß' ich.
Wallenstein. Du wurdest abgeschnitten auf dem Marsch,
Von Hessischen umringt und schlugst dich durch,

Mit hundert achtzig Mann durch ihre Tausend.
Gefreiter. So ist's, mein General.
Wallenstein. Was wurde dir
Für diese wackre That?
Gefreiter. Die Ehr' mein Feldherr,
Um die ich bat, bei diesem Corps zu dienen.
Wallenstein (wendet sich zu einem Andern).
Du warst darunter, als ich die Freiwilligen
Heraus ließ treten auf dem Altenberg,
Die schwed'sche Batterie hinweg zu nehmen.
Zweiter Küraſſier. So ist's, mein Feldherr.
Wallenstein. Ich vergesse keinen,
Mit dem ich einmal Worte hab' gewechselt.
Bringt eure Sache vor.
Gefreiter (kommandirt). Gewehr in Arm!
Wallenstein (zu einem Dritten gewendet).
Du nennst dich Risbeck, Köln ist dein Geburtsort.
Dritter Küraſſier. Risbeck aus Köln.
Wallenstein. Den schwed'schen Oberst Dübald brachtest du
Gefangen ein im Nürenberger Lager.
Dritter Küraſſier. Ich nicht, mein General.
Wallenstein. Ganz recht! Es war
Dein ältrer Bruder, der es that — Du hattest
Noch einen jüngern Bruder, wo blieb der?
Dritter Küraſ. Er steht zu Olmütz bei des Kaisers Heer.
Wallenstein (zum Gefreiten). Nun, so laß hören.
Gefreiter. Ein kaiserlicher Brief kam uns zu Handen,
Der uns —
Wallenstein (unterbricht ihn). Wer wählte euch?
Gefreiter. Jedwede Fahn'
Zog ihren Mann durchs Loos.
Wallenstein. Nun denn, zur Sache!
Gefreiter. Ein kaiserlicher Brief kam uns zu Handen,
Der uns befiehlt, die Pflicht dir aufzukünden,
Weil du ein Feind und Landsverräther seist.
Wallenstein. Was habt ihr drauf beschlossen?

Gefreiter. Unsre Kameraden
Zu Braunau, Budweis, Prag und Olmütz haben
Bereits gehorcht, und ihrem Beispiel folgten
Die Regimenter Tiefenbach, Toscana.
— Wir aber glauben's nicht, daß du ein Feind
Und Landsverräther bist, wir halten's bloß
Für Lug und Trug und spanische Erfindung. (Treuherzig.)
Du selber sollst uns sagen, was du vorhast,
Denn du bist immer wahr mit uns gewesen,
Das höchste Zutraun haben wir zu dir,
Kein fremder Mund soll zwischen uns sich schieben,
Den guten Feldherrn und die guten Truppen.

Wallenstein. Daran erkenn' ich meine Pappenheimer.

Gefreiter. Und dies entbietet dir dein Regiment:
Ist's deine Absicht bloß, dies Kriegesscepter,
Das dir gebührt, das dir der Kaiser hat
Vertraut, in deinen Händen zu bewahren,
Oestreichs rechtschaffener Feldhauptmann zu sein,
So wollen wir dir beistehn und dich schützen
Bei deinem guten Rechte gegen jeden —
Und wenn die andern Regimenter alle
Sich von dir wenden, wollen wir allein
Dir treu sein, unser Leben für dich lassen.
Denn das ist unsre Reiterpflicht, daß wir
Umkommen lieber, als dich sinken lassen.
Wenn's aber so ist, wie des Kaisers Brief
Besagt, wenn's wahr ist, daß du uns zum Feind
Treuloser Weise willst hinüber führen,
Was Gott verhüte! ja, so wollen wir
Dich auch verlassen und dem Brief gehorchen.

Wallenstein. Hört, Kinder —

Gefreiter. Braucht nicht viel Worte. Sprich
Ja oder Nein, so sind wir schon zufrieden.

Wallenstein. Hört an. Ich weiß, daß ihr verständig seid,
Selbst prüft und denkt und nicht der Heerde folgt.
Drum hab' ich euch, ihr wißt's, auch ehrenvoll

Stets unterschieden in der Heereswoge;
Denn nur die Fahnen zählt der schnelle Blick
Des Feldherrn, er bemerkt kein einzeln Haupt,
Streng herrscht und blind der eiserne Befehl,
Es kann der Mensch dem Menschen hier nichts gelten —
So, wißt ihr, hab' ich's nicht mit euch gehalten;
Wie ihr euch selbst zu fassen angefangen
Im rohen Handwerk, wie von euren Stirnen
Der menschliche Gedanke mir geleuchtet,
Hab' ich als freie Männer euch behandelt,
Der eignen Stimme Recht euch zugestanden —

Gefreiter. Ja, würdig hast du stets mit uns verfahren,
Mein Feldherr, uns geehrt durch dein Vertraun,
Uns Gunst erzeigt vor allen Regimentern.
Wir folgen auch dem großen Haufen nicht,
Du siehst's! Wir wollen treulich bei dir halten.
Sprich nur ein Wort, dein Wort soll uns genügen,
Daß es Verrath nicht sei, worauf du sinnst,
Daß du das Heer zum Feind nicht wollest führen.

Wallenstein. Mich, mich verräth man! Aufgeopfert hat mich
Der Kaiser meinen Feinden, fallen muß ich,
Wenn meine braven Truppen mich nicht retten.
Euch will ich mich vertrauen — Euer Herz
Sei meine Festung! Seht, auf diese Brust
Zielt man! Nach diesem greisen Haupte! — Das
Ist span'sche Dankbarkeit; das haben wir
Für jene Mordschlacht auf der alten Feste,
Auf Lützens Ebnen! Darum warfen wir
Die nackte Brust der Partisan' entgegen;
Drum machten wir die eisbedeckte Erde,
Den harten Stein zu unserm Pfühl; kein Strom
War uns zu schnell, kein Wald zu undurchdringlich,
Wir folgten jenem Mansfeld unverdrossen
Durch alle Schlangenkrümmen seiner Flucht,
Ein ruheloser Marsch war unser Leben,
Und wie des Windes Sausen, heimathlos,

Durchstürmten wir die kriegbewegte Erde.
Und jetzt, da wir die schwere Waffenarbeit,
Die undankbare, fluchbeladene, gethan,
Mit unermüdet treuem Arm des Krieges Last
Gewälzt, soll dieser kaiserliche Jüngling
Den Frieden leicht wegtragen, soll den Oelzweig,
Die wohlverdiente Zierde unsers Haupts,
Sich in die blonden Knabenhaare flechten —

Gefreiter. Das soll er nicht, so lang wir's hindern können.
Niemand, als du, der ihn mit Ruhm geführt,
Soll diesen Krieg, den fürchterlichen, enden.
Du führtest uns heraus ins blut'ge Feld
Des Todes, du, kein andrer, sollst uns fröhlich
Heimführen in des Friedens schöne Fluren
Der langen Arbeit Früchte mit uns theilen —

Wallenstein. Wie? Denkt ihr, euch im späten Alter endlich
Der Früchte zu erfreuen? Glaubt das nicht.
Ihr werdet dieses Kampfes Ende nimmer
Erblicken! dieser Krieg verschlingt uns alle.
Oestreich will keinen Frieden: darum eben,
Weil ich den Frieden suche, muß ich fallen.
Was kümmert's Oestreich, ob der lange Krieg
Die Heere aufreibt und die Welt verwüstet,
Es will nur wachsen stets und Land gewinnen.
Ihr seid gerührt — Ich seh' den edeln Zorn
Aus euren kriegerischen Augen blitzen.
O daß mein Geist euch jetzt beseelen möchte,
Kühn, wie er einst in Schlachten euch geführt!
Ihr wollt mir beistehn, wollt mich mit den Waffen
Bei meinem Rechte schützen — das ist edelmüthig!
Doch denket nicht, daß ihr's vollenden werdet,
Das kleine Heer! Vergebens werdet ihr
Für euren Feldherrn euch geopfert haben. (Zutraulich.
Nein! Laßt uns sicher gehen, Freunde suchen,
Der Schwede sagt uns Hilfe zu, laßt uns
Zum Schein sie nutzen, bis wir, beiden furchtbar,

Europens Schicksal in den Händen tragen
Und der erfreuten Welt aus unserm Lager
Den Frieden schön bekränzt entgegen führen.

Gefreit. So treibst du's mit dem Schweden nur zum Schein?
Du willst den Kaiser nicht verrathen, willst uns
Nicht schwedisch machen? Sieh, das ist's allein,
Was wir von dir verlangen zu erfahren.

Wal. Was geht der Schwed' mich an? Ich hass' ihn, wie
Den Pfuhl der Hölle, und mit Gott gedenk' ich ihn
Bald über seine Ostsee heimzujagen.
Mir ist's allein ums Ganze. Seht! Ich hab'
Ein Herz, der Jammer dieses deutschen Volks erbarmt mich.
Ihr seid gemeine Männer nur; doch denkt
Ihr nicht gemein, ihr scheint mir's werth vor andern,
Daß ich ein traulich Wörtlein zu euch rede —
Seht! Fünfzehn Jahr' schon brennt die Kriegesfackel,
Und doch ist nirgends Stillstand. Schwed' und Deutscher!
Papist und Lutheraner! Keiner will
Dem andern weichen! Jede Hand ist wider
Die andre! Alles ist Partei und nirgends
Kein Richter! Sagt, wo soll das enden? Wer
Den Knäul entwirren, der, sich endlos selbst
Vermehrend, wächst — Er muß zerhauen werden.
Ich fühl's, daß ich der Mann des Schicksals bin,
Und hoff's mit eurer Hilfe zu vollführen.

Sechzehnter Auftritt.

Buttler. Vorige.

Butt. (in Eifer). Das ist nicht wohl gethan, mein Feldherr!
Wallenstein. Was?
Buttler. Das muß uns schaden bei den Gutgesinnten.
Wallenstein. Was denn?
Buttler. Es heißt den Aufruhr öffentlich erklären!
Wallenstein. Was ist es denn?

Buttler. Graf Terzkys Regimenter reißen
Den kaiserlichen Adler von den Fahnen
Und pflanzen deine Zeichen auf.

Gefreiter (zu den Kürassieren). Rechts um!

Wallenstein. Verflucht sei dieser Rath und wer ihn gab!

(Zu den Kürassieren, welche abmarschieren.)

Halt, Kinder, halt — Es ist ein Irrthum — Hört —
Und streng will ich's bestrafen — Hört doch! Bleibt!
Sie hören nicht. (Zu Illo.) Geh nach, bedeute sie,
Bring' sie zurück, es koste was es wolle. (Illo eilt hinaus.)
Das stürzt uns ins Verderben — Buttler! Buttler!
Ihr seid mein böser Dämon, warum mußtet Ihr's
In ihrem Beisein melden! — Alles war
Auf gutem Weg — sie waren halb gewonnen —
Die Rasenden, mit ihrer unbedachten
Dienstfertigkeit! O grausam spielt das Glück
Mit mir! Der Freunde Eifer ist's, der mich
Zu Grunde richtet, nicht der Haß der Feinde.

Siebzehnter Auftritt.

Vorige. Die Herzogin stürzt ins Zimmer. Ihr folgt Thekla und die Gräfin. Dann Illo.

Herzogin. O Albrecht! Was hast du gethan!

Wallenstein. Nun das noch!

Gräfin. Verzeih' mir, Bruder. Ich vermocht' es nicht,
Sie wissen alles.

Herzogin. Was hast du gethan!

Gräfin (zu Terzky). Ist keine Hoffnung mehr? Ist alles denn
Verloren?

Terzky. Alles. Prag ist in des Kaisers Hand,
Die Regimenter haben neu gehuldigt.

Gräfin. Heimtückischer Octavio! — Und auch
Graf Max ist fort?

Terzky. Wo sollt' er sein — er ist

Mit seinem Vater über zu dem Kaiser.

(Thekla stürzt in die Arme ihrer Mutter, das Gesicht an ihrem Busen verbergend.)

Herzogin (sie in die Arme schließend).
Unglücklich Kind! Unglücklichere Mutter!

Wallenstein (bei Seite gehend mit Terzky).
Laß einen Reisewagen schnell bereit sein
Im Hinterhofe, diese wegzubringen. (Auf die Frauen zeigend.)
Der Scherfenberg kann mit, der ist uns treu,
Nach Eger bringt er sie, wir folgen nach. (Zu Illo, der wiederkommt.)
Du bringst sie nicht zurück?

Illo. Hörst du den Auflauf?
Das ganze Korps der Pappenheimer ist
Im Anzug. Sie verlangen ihren Oberst,
Den Max, zurück, er sei auf dem Schloß,
Behaupten sie, du haltest ihn mit Zwang,
Und wenn du ihn nicht losgeb'st, werde man
Ihn mit dem Schwerte zu befreien wissen. (Alle stehen erstaunt.)

Terzky. Was soll man daraus machen?

Wallenstein. Sagt' ich's nicht?
O mein wahrsagend Herz! Er ist noch hier.
Er hat mich nicht verrathen, hat es nicht
Vermocht — Ich habe nie daran gezweifelt.

Gräfin. Ist er noch hier, o dann ist alles gut,
Dann weiß ich, was ihn ewig halten soll! (Thekla umarmend.)

Terzky. Es kann nicht sein. Bedenke doch! Der Alte
Hat uns verrathen, ist zum Kaiser über,
Wie kann er's wagen, hier zu sein?

Illo (zum Wallenstein). Den Jagdzug,
Den du ihm kürzlich schenktest, sah ich noch
Vor wenig Stunden übern Markt wegführen.

Gräfin. O Nichte, dann ist er nicht weit!

Thekla (hat den Blick nach der Thür geheftet und ruft lebhaft). Da ist er!

Achtzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Max Piccolomini.

Max (mitten in den Saal tretend).
Ja! Ja! Da ist er! Ich vermag's nicht länger,
Mit leisem Tritt um dieses Haus zu schleichen,
Den günst'gen Augenblick verstohlen zu
Erlauern — Dieses Harren, diese Angst
Geht über meine Kräfte!
(Auf Thekla zugehend, welche sich ihrer Mutter in die Arme geworfen.)
O sieh mich an! Sieh nicht weg, holder Engel!
Bekenn' es frei vor allen. Fürchte niemand.
Es höre, wer es will, daß wir uns lieben.
Wozu es noch verbergen? Das Geheimniß
Ist für die Glücklichen; das Unglück braucht,
Das hoffnungslose, keinen Schleier mehr,
Frei, unter tausend Sonnen kann es handeln.
(Er bemerkt die Gräfin, welche mit frohlockendem Gesicht auf Thekla blickt.)
Nein, Base Terzky, seht mich nicht erwartend,
Nicht hoffend an! Ich komme nicht, zu bleiben.
Abschied zu nehmen, komm' ich — Es ist aus.
Ich muß, muß dich verlassen, Thekla — muß!
Doch deinen Haß kann ich nicht mit mir nehmen.
Nur einen Blick des Mitleids gönne mir,
Sag', daß du mich nicht hassest. Sag' mir's, Thekla.
(Indem er ihre Hand faßt, heftig bewegt.)
O Gott! — Gott! ich kann nicht von dieser Stelle.
Ich kann es nicht — kann diese Hand nicht lassen.
Sag', Thekla, daß du Mitleid mit mir hast,
Dich selber überzeugst, ich kann nicht anders.
(Thekla, seinen Blick vermeidend, zeigt mit der Hand auf ihren Vater; er wendet sich nach dem Herzog um, den er jetzt erst gewahr wird.)
Du hier? — Nicht du bist's, den ich hier gesucht.
Dich sollten meine Augen nicht mehr schauen.
Ich hab' es nur mit ihr allein. Hier will ich

Von diesem Herzen freigesprochen sein,
An allem andern ist nichts mehr gelegen.

Wallenstein. Denkst du, ich soll der Thor sein und dich ziehen lassen
Und eine Großmuthsscene mit dir spielen?
Dein Vater ist zum Schelm an mir geworden.
Du bist mir nichts mehr, als sein Sohn, sollst nicht
Umsonst in meine Macht gegeben sein.
Denk' nicht, daß ich die alte Freundschaft ehren werde,
Die er so ruchlos hat verletzt. Die Zeiten
Der Liebe sind vorbei, der zarten Schonung,
Und Haß und Rache kommen an die Reihe.
Ich kann auch Unmensch sein, wie er.

Max. Du wirst mit mir verfahren, wie du Macht hast.
Wohl aber weißt du, daß ich deinem Zorn
Nicht trotze, noch ihn fürchte. Was mich hier
Zurückhält, weißt du! (Thekla bei der Hand fassend.)
Sieh! Alles — alles wollt' ich dir verdanken,
Das Loos der Seligen wollt' ich empfangen
Aus deiner väterlichen Hand. Du hast's
Zerstört; doch daran liegt dir nichts. Gleichgültig
Trittst du das Glück der Deinen in den Staub,
Der Gott, dem du dienst, ist kein Gott der Gnade.
Wie das gemüthlos blinde Element,
Das furchtbare, mit dem kein Bund zu schließen,
Folgst du des Herzens wildem Trieb allein.
Weh denen, die auf dich vertraun, an dich
Die sichre Hütte ihres Glückes lehnen,
Gelockt von deiner gastlichen Gestalt!
Schnell, unverhofft, bei nächtlich stiller Weile
Fährt's in dem tück'schen Feuerschlunde, ladet
Sich aus mit tobender Gewalt, und weg
Treibt über alle Pflanzungen der Menschen
Der wilde Strom in grausender Zerstörung.

Wallenstein. Du schilderst deines Vaters Herz. Wie du's Beschreibst, so ist's in seinem Eingeweide,

In dieser schwarzen Heuchlers Brust gestaltet.
O mich hat Höllenkunst getäuscht. Mir sandte
Der Abgrund den verstecktesten der Geister,
Den lügekundigsten herauf und stellt' ihn
Als Freund an meine Seite. Wer vermag
Der Hölle Macht zu widerstehn! Ich zog
Den Basilisken auf an meinem Busen;
Mit meinem Herzblut nährt' ich ihn, er sog
Sich schwelgend voll an meiner Liebe Brüsten,
Ich hatte nimmer Arges gegen ihn,
Weit offen ließ ich des Gedankens Thore
Und warf die Schlüssel weiser Vorsicht weg —
Am Sternenhimmel suchten meine Augen,
Im weiten Weltenraum den Feind, den ich
Im Herzen meines Herzens eingeschlossen.
— Wär' ich dem Ferdinand gewesen, was
Octavio mir war — ich hätt' ihm nie
Krieg angekündigt — nie hätt' ich's vermocht.
Er war mein strenger Herr nur, nicht mein Freund,
Nicht meiner Treu' vertraute sich der Kaiser.
Krieg war schon zwischen mir und ihm, als er
Den Feldherrnstab in meine Hände legte,
Denn Krieg ist ewig zwischen List und Argwohn,
Nur zwischen Glauben und Vertraun ist Friede.
Wer das Vertraun vergiftet, o der mordet
Das werdende Geschlecht im Leib der Mutter!

Max. Ich will den Vater nicht vertheidigen.
Weh' mir, daß ich's nicht kann!
Unglücklich schwere Thaten sind geschehn,
Und eine Frevelhandlung faßt die andre
In enggeschlossner Kette grausend an.
Doch wie geriethen wir, die nichts verschuldet,
In diesen Kreis des Unglücks und Verbrechens?
Wem brachen wir die Treue? Warum muß
Der Väter Doppelschuld und Frevelthat
Uns gräßlich wie ein Schlangenpaar umwinden?

Warum der Väter unversöhnter Haß
Auch uns, die Liebenden, zerreißend scheiden?

(Er umschlingt Thekla mit heftigem Schmerz.)

Wallenst. (hat den Blick schweigend auf ihn geheftet und nähert sich jetzt).
Max, bleibe bei mir. — Geh nicht von mir, Max!
Sieh, als man dich im Prag'schen Winterlager
Ins Zelt mir brachte, einen zarten Knaben,
Des deutschen Winters ungewohnt, die Hand
War dir erstarrt an der gewichtigen Fahne,
Du wolltest männlich sie nicht lassen, damals nahm ich
Dich auf, bedeckte dich mit meinem Mantel,
Ich selbst war deine Wärterin, nicht schämt' ich
Der kleinen Dienste mich, ich pflegte deiner
Mit weiblich sorgender Geschäftigkeit,
Bis du, von mir erwärmt, an meinem Herzen
Das junge Leben wieder freudig fühltest.
Wann hab' ich seitdem meinen Sinn verändert?
Ich habe viele Tausend reich gemacht,
Mit Ländereien sie beschenkt, belohnt,
Mit Ehrenstellen — dich hab' ich geliebt,
Mein Herz, mich selber hab' ich dir gegeben,
Sie alle waren Fremdlinge, du warst
Das Kind des Hauses — Max, du kannst mich nicht verlassen!
Es kann nicht sein, ich mag's und will's nicht glauben,
Daß mich der Max verlassen kann!

Max. O Gott!

Wallenstein. Ich habe dich gehalten und getragen
Von Kindesbeinen an — Was that dein Vater
Für dich, das ich nicht reichlich auch gethan?
Ein Liebesnetz hab' ich um dich gesponnen,
Zerreiß' es, wenn du kannst — Du bist an mich
Geknüpft mit jedem zarten Seelenbande,
Mit jeder heil'gen Fessel der Natur,
Die Menschen an einander ketten kann.
Geh' hin, verlaß mich, diene deinem Kaiser,
Laß dich mit einem goldnen Gnadenkettlein,

Mit seinem Widderfell dafür belohnen,
Daß dir der Freund, der Vater deiner Jugend,
Daß dir das heiligste Gefühl nichts galt.

Max (in heftigem Kampf).
O Gott! Wie kann ich anders? Muß ich nicht?
Mein Eid — die Pflicht —

Wallenstein. Pflicht, gegen wen? Wer bist du?
Wenn ich am Kaiser Unrecht handle, ist's
Mein Unrecht, nicht das deinige. Gehörst
Du dir? Bist du dein eigener Gebieter,
Stehst frei da in der Welt, wie ich, daß du
Der Thäter deiner Thaten könntest sein?
Auf mich bist du gepflanzt, ich bin dein Kaiser,
Mir angehören, mir gehorchen, das
Ist deine Ehre, dein Naturgesetz.
Und wenn der Stern, auf dem du lebst und wohnst,
Aus seinem Gleise tritt, sich brennend wirft
Auf eine nächste Welt und sie entzündet,
Du kannst nicht wählen, ob du folgen willst,
Fort reißt er dich in seines Schwunges Kraft
Sammt seinem Ring und allen seinen Monden.
Mit leichter Schuld gehst du in diesen Streit,
Dich wird die Welt nicht tadeln, sie wird's loben,
Daß dir der Freund das Meiste hat gegolten.

Neunzehnter Auftritt.

Vorige. Neumann.

Wallenstein. Was gibt's?

Neumann. Die Pappenheimischen sind abgesessen
Und rücken an zu Fuß; sie sind entschlossen,
Den Degen in der Hand das Haus zu stürmen,
Den Grafen wollen sie befrein.

Wallenstein (zu Terzky). Man soll
Die Ketten vorziehn, das Geschütz aufpflanzen.
Mit Kettenkugeln will ich sie empfangen. (Terzky geht.)

Mir vorzuschreiben mit dem Schwert! Geh, Neumann,
Sie sollen sich zurückziehn, augenblicks,
Ist mein Befehl, und in der Ordnung schweigend warten,
Was mir gefallen wird zu thun.

(Neumann geht ab. Illo ist ans Fenster getreten.)

Gräfin. Entlaß ihn!
Ich bitte dich! entlaß ihn!

Illo (am Fenster.) Tod und Teufel!

Wallenstein. Was ist's?

Illo. Aufs Rathhaus steigen sie, das Dach
Wird abgedeckt, sie richten die Kanonen
Aufs Haus —

Max. Die Rasenden!

Illo. Sie machen Anstalt,
Uns zu beschießen —

Herzogin und Gräfin. Gott im Himmel!

Max (zu Wallenstein). Laß mich
Hinunter, sie bedeuten —

Wallenstein. Keinen Schritt!

Max (auf Thekla und die Herzogin zeigend). Ihr Leben aber! Deins!

Wallenstein. Was bringst du, Terzky?

Zwanzigster Auftritt.

Vorige. Terzky kommt zurück.

Terzky. Botschaft von unsern treuen Regimentern.
Ihr Muth sei länger nicht zu bändigen,
Sie flehen um Erlaubniß anzugreifen,
Vom Prager und vom Mühl-Thor sind sie Herr,
Und wenn du nur die Losung wolltest geben,
So könnten sie den Feind im Rücken fassen,
Ihn in die Stadt einkeilen, in der Enge
Der Straßen leicht ihn überwältigen.

Illo. O komm! Laß ihren Eifer nicht erkalten!
Die Buttlerischen halten treu zu uns,
Wir sind die größre Zahl und werfen sie

Und enden hier in Pilsen die Empörung.
Wallenstein. Soll diese Stadt zum Schlachtgefilde werden,
Und brüderliche Zwietracht, feueraugig,
Durch ihre Straßen losgelassen toben?
Dem tauben Grimm, der keinen Führer hört,
Soll die Entscheidung übergeben sein?
Hier ist nicht Raum zum Schlagen, nur zum Würgen;
Die losgebundnen Furien der Wuth
Ruft keines Herrschers Stimme mehr zurück.
Wohl, es mag sein! Ich hab' es lang bedacht,
So mag sich's rasch und blutig denn entladen. (Zu Max gewendet.)
Wie ist's? Willst du den Gang mit mir versuchen?
Freiheit zu gehen hast du. Stelle dich
Mir gegenüber. Führe sie zum Kampf.
Den Krieg verstehst du, hast bei mir etwas
Gelernt, ich darf des Gegners mich nicht schämen,
Und keinen schönern Tag erlebst du, mir
Die Schule zu bezahlen.
Gräfin. Ist es dahin
Gekommen? Vetter! Vetter! könnt ihr's tragen?
Max. Die Regimenter, die mir anvertraut sind,
Dem Kaiser treu hinwegzuführen, hab' ich
Gelobt; dies will ich halten oder sterben.
Mehr fordert keine Pflicht von mir. Ich fechte
Nicht gegen dich, wenn ich's vermeiden kann,
Denn auch dein feindlich Haupt ist mir noch heilig.
(Es geschehn zwei Schüsse. Illo und Terzky eilen ans Fenster.)
Wallenstein. Was ist das?
Terzky. Er stürzt.
Wallenstein. Stürzt! Wer?
Illo. Die Tiefenbacher thaten
Den Schuß.
Wallenstein. Auf wen?
Illo. Auf diesen Neumann, den
Du schicktest —
Wall. (auffahrend). Tod und Teufel! So will ich — (Will gehen.)

Terzky. Dich ihrer blinden Wuth entgegenstellen?
Herzogin und Gräfin. Um Gotteswillen nicht!
Illo. Jetzt nicht, mein Feldherr!
Gräfin. O halt' ihn! halt' ihn!
Wallenstein. Laßt mich!
Max. Thu' es nicht,
Jetzt nicht. Die blutig rasche That hat sie
In Wuth gesetzt, erwarte ihre Reue —
Wallenstein. Hinweg! Zu lange schon hab' ich gezaudert.
Das konnten sie sich freventlich erkühnen,
Weil sie mein Angesicht nicht sahn — Sie sollen
Mein Antlitz sehen, meine Stimme hören —
Sind es nicht meine Truppen! Bin ich nicht
Ihr Feldherr und gefürchteter Gebieter?
Laß sehn, ob sie das Antlitz nicht mehr kennen,
Das ihre Sonne war in dunkler Schlacht.
Es braucht der Waffen nicht. Ich zeige mich
Vom Altan dem Rebellenheer, und schnell
Bezähmt, gebt Acht, kehrt der empörte Sinn
Ins alte Bette des Gehorsams wieder.

(Er geht. Ihm folgen Illo, Terzky und Buttler.)

Einundzwanzigster Auftritt.

Gräfin. Herzogin. Max und Thekla.

Gräfin (zur Herzogin).
Wenn sie ihn sehn — Es ist noch Hoffnung, Schwester.
Herzogin. Hoffnung! ich habe keine.
Max (der während des letzten Auftritts in einem sichtbaren Kampf von
rne gestanden, tritt näher). Das ertrag' ich nicht.
Ich kam hierher mit fest entschiedner Seele,
Ich glaubte, recht und tadellos zu thun,
Und muß hier stehen, wie ein Hassenswerther,
Ein roh Unmenschlicher, vom Fluch belastet,
Vom Abscheu aller, die mir theuer sind,
Unwürdig schwer bedrängt die Lieben sehn,

Die ich mit einem Wort beglücken kann —
Das Herz in mir empört sich, es erheben
Zwei Stimmen streitend sich in meiner Brust,
In mir ist Nacht, ich weiß das Rechte nicht zu wählen.
O wohl, wohl hast du wahr geredet, Vater,
Zu viel vertraut' ich auf das eigne Herz,
Ich stehe wankend, weiß nicht, was ich soll.

Gräfin. Sie wissen's nicht? Ihr Herz sagt's Ihnen nicht?
So will ich's Ihnen sagen!
Ihr Vater hat den schreienden Verrath
An uns begangen, an des Fürsten Haupt
Gefrevelt, uns in Schmach gestürzt, daraus
Ergibt sich klar, was Sie, sein Sohn, thun sollen:
Gutmachen, was der Schändliche verbrochen,
Ein Beispiel aufzustellen frommer Treu',
Daß nicht der Name Piccolomini
Ein Schandlied sei, ein ew'ger Fluch im Haus
Der Wallensteiner.

Max. Wo ist eine Stimme
Der Wahrheit, der ich folgen darf? Uns alle
Bewegt der Wunsch, die Leidenschaft. Daß jetzt
Ein Engel mir vom Himmel niederstiege,
Das Rechte mir, das unverfälschte, schöpfte
Am reinen Lichtquell mit der reinen Hand!
(Indem seine Augen auf Thekla fallen.)
Wie? Such' ich diesen Engel noch? Erwart' ich
Noch einen andern? (Er nähert sich ihr, den Arm um sie schlagend.)
Hier, auf dieses Herz
Das unfehlbare, heilig reine, will
Ich's legen, deine Liebe will ich fragen,
Die nur den Glücklichen beglücken kann,
Vom unglückselig Schuldigen sich wendet.
Kannst du mich dann noch lieben, wenn ich bleibe?
Erkläre, daß du's kannst, und ich bin euer.

Gräfin (mit Bedeutung). Bedenkt —

Max (unterbricht sie). Bedenke nichts. Sag', wie du's fühlst.

Gräfin. An euren Vater denkt —
Max (unterbricht sie). Nicht Friedlands Tochter,
Ich frage dich, dich, die Geliebte, frag' ich!
Es gilt nicht eine Krone zu gewinnen,
Das möchtest du mit klugem Geist bedenken.
Die Ruhe deines Freundes gilt's, das Glück
Von einem Tausend tapfrer Heldenherzen,
Die seine That zum Muster nehmen werden.
Soll ich dem Kaiser Eid und Pflicht abschwören?
Soll ich ins Lager des Octavio
Die vatermörderische Kugel senden?
Denn wenn die Kugel los ist aus dem Lauf,
Ist sie kein todtes Werkzeug mehr, sie lebt,
Ein Geist fährt in sie, die Erinnyen
Ergreifen sie, des Frevels Rächerinnen,
Und führen tückisch sie den ärgsten Weg.
Thekla. O Max —
Max (unterbricht sie). Nein, übereile dich auch nicht.
Ich kenne dich. Dem edeln Herzen könnte
Die schwerste Pflicht die nächste scheinen. Nicht
Das Große, nur das Menschliche geschehe.
Denk', was der Fürst von je an mir gethan.
Denk' auch, wie's ihm mein Vater hat vergolten.
O auch die schönen, freien Regungen
Der Gastlichkeit, der frommen Freundestreue
Sind eine heilige Religion dem Herzen,
Schwer rächen sie die Schauder der Natur
An dem Barbaren, der sie gräßlich schändet.
Leg' alles, alles in die Wage, sprich
Und laß dein Herz entscheiden.
Thekla. O das deine
Hat längst entschieden. Folge deinem ersten
Gefühl —
Gräfin. Unglückliche!
Thekla. Wie könnte das
Das Rechte sein, was dieses zarte Herz

Nicht gleich zuerst ergriffen und gefunden?
Geh und erfülle deine Pflicht! Ich würde
Dich immer lieben. Was du auch erwählt,
Du würdest edel stets und deiner würdig
Gehandelt haben — aber Reue soll
Nicht deiner Seele schönen Frieden stören.

Max. So muß ich dich verlassen, von dir scheiden!

Thekla. Wie du dir selbst getreu bleibst, bist du's mir.
Uns trennt das Schicksal, unsre Herzen bleiben einig.
Ein blut'ger Haß entzweit auf ew'ge Tage
Die Häuser Friedland, Piccolomini,
Doch wir gehören nicht zu unserm Hause [1].
— Fort! Eile! Eile, deine gute Sache
Von unsrer unglückseligen zu trennen.
Auf unserm Haupte liegt der Fluch des Himmels,
Es ist dem Untergang geweiht. Auch mich
Wird meines Vaters Schuld mit ins Verderben
Hinabziehn. Traure nicht um mich! Mein Schicksal
Wird bald entschieden sein.

(Max faßt sie in die Arme, heftig bewegt. Man hört hinter der Scene ein lautes, wildes, langverhallendes Geschrei „Vivat Ferdinandus!" von kriegerischen Instrumenten begleitet. Max und Thekla halten einander unbeweglich in den Armen.)

Zweiundzwanzigster Auftritt.

Vorige. Terzky.

Gräf. (ihm entgegen). Was war das? Was bedeutete das Rufen?

Terzky. Es ist vorbei, und alles ist verloren.

Gräfin. Wie? und sie gaben nichts auf seinen Anblick?

Terzky. Nichts. Alles war umsonst.

Herzogin. Sie riefen Vivat.

Terzky. Dem Kaiser.

1. Ce mot est surtout vrai de Thécla : elle appartient plus au ciel qu'à la terre. Quoique trop idéal, ce rôle fera toujours beaucoup d'effet.

Gräfin. O die Pflichtvergessenen!
Terzky. Man ließ ihn nicht einmal zum Worte kommen.
Als er zu reden anfing, fielen sie
Mit kriegerischem Spiel betäubend ein.
— Hier kommt er.

Dreiundzwanzigster Auftritt.

Vorige. Wallenstein begleitet von Illo und Buttler. Darauf Küraſſiere.

Wallenstein (im Kommen). Terzky!
Terzky. Mein Fürst?
Wallenstein. Laß unsre Regimenter
Sich fertig halten, heut noch aufzubrechen,
Denn wir verlassen Pilsen noch vor Abend. (Terzky geht ab.)
Buttler —
Buttler. Mein General?
Wallenstein. Der Kommandant zu Eger
Ist euer Freund und Landsmann. Schreibt ihm gleich
Durch einen Eilenden, er soll bereit sein,
Uns morgen in die Festung einzunehmen —
Ihr folgt uns selbst mit eurem Regiment.
Buttler. Es soll geschehn, mein Feldherr.
Wallenstein (tritt zwischen Max und Thekla, welche sich während dieser Zeit fest umschlungen gehalten). Scheidet!
Max. Gott!
(Küraſſiere mit gezogenem Gewehr treten in den Saal und sammeln sich im Hintergrunde. Zugleich hört man unten einige muthige Passagen aus dem Pappenheimer Marsch, welche dem Max zu rufen scheinen.)
Wallenstein (zu den Küraſſieren).
Hier ist er. Er ist frei. Ich halt' ihn nicht mehr.
(Er steht abgewendet und so, daß Max ihm nicht beikommen, noch sich dem Fräulein nähern kann.)
Max. Du hassest mich, treibst mich im Zorn von dir.
Zerreißen soll das Band der alten Liebe,
Nicht sanft sich lösen, und du willst den Riß,

Den schmerzlichen, mir schmerzlicher noch machen!
Du weißt, ich habe ohne dich zu leben
Noch nicht gelernt — In eine Wüste geh' ich
Hinaus, und alles, was mir werth ist, alles
Bleibt hier zurück — O wende deine Augen
Nicht von mir weg! Noch einmal zeige mir
Dein ewig theures und verehrtes Antlitz!
Verstoß' mich nicht — (Er will seine Hand fassen. Wallenstein zieht sie zurück. Er wendet sich an die Gräfin.) Ist hier kein andres Auge,
Das Mitleid für mich hätte — Base Terzky —

(Sie wendet sich von ihm; er kehrt sich zur Herzogin.)

Ehrwürd'ge Mutter —

Herzogin. Gehn Sie, Graf, wohin
Die Pflicht sie ruft — So können Sie uns einst
Ein treuer Freund, ein guter Engel werden
Am Thron des Kaisers.

Max. Hoffnung geben Sie mir,
Sie wollen mich nicht ganz verzweifeln lassen.
O täuschen Sie mich nicht mit leerem Blendwerk!
Mein Unglück ist gewiß, und Dank dem Himmel!
Der mir ein Mittel eingibt, es zu enden.

(Die Kriegsmusik beginnt wieder. Der Saal füllt sich mehr und mehr mit Bewaffneten an. Er sieht Buttlern dastehn.)

Ihr auch hier, Oberst Buttler — Und Ihr wollt mir
Nicht folgen? — Wohl! Bleibt eurem neuen Herrn
Getreuer, als dem alten. Kommt! Versprecht mir[1],
Die Hand gebt mir darauf, daß Ihr sein Leben
Beschützen, unverletzlich wollt bewahren.

(Buttler verweigert seine Hand.)

Des Kaisers Acht hängt über ihm und gibt
Sein fürstlich Haupt jedwedem Mordknecht preis,
Der sich den Lohn der Blutthat will verdienen;
Jetzt thät' ihm eines Freundes fromme Sorge,
Der Liebe treues Auge noth — und die

1. Ce trait est très-émouvant.

Ich scheidend um ihn seh' —

(Zweideutige Blicke auf Illo und Buttler richtend.)

Illo. Sucht die Verräther
In eures Vaters, in des Gallas Lager.
Hier ist nur einer noch. Geht und befreit uns
Von seinem hassenswürd'gen Anblick. Geht.

(Max versucht es noch einmal, sich der Thekla zu nähern. Wallenstein verhindert es. Er steht unschlüssig, schmerzvoll; indeß füllt sich der Saal immer mehr und mehr, und die Hörner ertönen unten immer auffordernder und in immer kürzeren Pausen.)

Max. Blast! Blast! — O wären es die schwed'schen Hörner,
Und ging's von hier gerad' ins Feld des Todes,
Und alle Schwerter, alle, die ich hier
Entblößt muß sehn, durchdrängen meinen Busen!
Was wollt ihr? Kommt ihr, mich von hier hinweg
Zu reißen? — O treibt mich nicht zur Verzweiflung!
Thut's nicht! Ihr könntet es bereun!

(Der Saal ist ganz mit Bewaffneten erfüllt.)

Noch mehr — Es hängt Gewicht sich an Gewicht,
Und ihre Masse zieht mich schwer hinab. —
Bedenket was ihr thut. Es ist nicht wohlgethan,
Zum Führer den Verzweifelnden zu wählen,
Ihr reißt mich weg von meinem Glück, wohlan,
Der Rachegöttin weih' ich eure Seelen!
Ihr habt gewählt zum eigenen Verderben,
Wer mit mir geht, der sei bereit zu sterben!

(Indem er sich nach dem Hintergrund wendet, entsteht eine rasche Bewegung unter den Kürassieren, sie umgeben und begleiten ihn in wildem Tumult. Wallenstein bleibt unbeweglich, Thekla sinkt in ihrer Mutter Arme. Der Vorhang fällt.)

Vierter Aufzug.

In des Bürgermeisters Hause, zu Eger.

Erster Auftritt.

Buttler, der eben anlangt.

Er ist herein. Ihn führte sein Verhängniß.

Der Rechen ist gefallen hinter ihm,
Und wie die Brücke, die ihn trug, beweglich
Sich niederließ und schwebend wieder hob,
Ist jeder Rettungsweg ihm abgeschnitten.
Bis hieher, Friedland, und nicht weiter! sagt
Die Schicksalsgöttin. Aus der böhmischen Erde
Erhub sich dein bewundert Meteor,
Weit durch den Himmel einen Glanzweg ziehend,
Und hier an Böhmens Grenze muß es sinken!
— Du hast die alten Fahnen abgeschworen,
Verblendeter, und traust dem alten Glück!
Den Krieg zu tragen in des Kaisers Länder,
Den heil'gen Herd der Laren umzustürzen,
Bewaffnest du die frevelhafte Hand.
Nimm dich in Acht! dich treibt der böse Geist
Der Rache — daß dich Rache nicht verderbe!

Zweiter Auftritt.

Buttler und Gordon.

Gordon. Seid Ihr's? — O wie verlangt mich, Euch zu hören.
Der Herzog ein Verräther! O mein Gott!
Und flüchtig! Und sein fürstlich Haupt geächtet!
Ich bitt' Euch, General, sagt mir ausführlich,
Wie alles dies zu Pilsen sich begeben!

Buttler. Ihr habt den Brief erhalten, den ich Euch
Durch einen Eilenden vorausgesendet?

Gordon. Und habe treu gethan, wie Ihr mich hießt,
Die Festung unbedenklich ihm geöffnet,
Denn mir befiehlt ein kaiserlicher Brief,
Nach eurer Ordre blindlings mich zu fügen.
Jedoch verzeiht! als ich den Fürsten selbst
Nun sah, da fing ich wieder an zu zweifeln,
Denn wahrlich! nicht als ein Geächteter
Trat Herzog Friedland ein in diese Stadt.

Von seiner Stirne leuchtete wie sonst
Des Herrschers Majestät, Gehorsam fordernd,
Und ruhig, wie in Tagen guter Ordnung,
Nahm er des Amtes Rechenschaft mir ab.
Leutselig macht das Mißgeschick, die Schuld,
Und schmeichelnd zum geringern Manne pflegt
Gefallner Stolz herunter sich zu beugen;
Doch sparsam und mit Würde wog der Fürst
Mir jedes Wort des Beifalls, wie der Herr
Den Diener lobt, der seine Pflicht gethan.

Buttler. Wie ich Euch schrieb, so ist's genau geschehn.
Es hat der Fürst dem Feinde die Armee
Verkauft, ihm Prag und Eger öffnen wollen.
Verlassen haben ihn auf dies Gerücht
Die Regimenter alle bis auf fünfe,
Die Terzky'schen, die ihm hieher gefolgt.
Die Acht ist ausgesprochen über ihn,
Und ihn zu liefern, lebend oder todt,
Ist jeder treue Diener aufgefordert.

Gordon. Verräther an dem Kaiser — solch ein Herr!
So hochbegabt! O was ist Menschengröße!
Ich sagt' es oft: das kann nicht glücklich enden;
Zum Fallstrick ward ihm seine Größ' und Macht
Und diese dunkelschwankende Gewalt.
Denn um sich greift der Mensch, nicht darf man ihn
Der eignen Mäßigung vertraun. Ihn hält
In Schranken nur das deutliche Gesetz
Und der Gebräuche tiefgetretne Spur.
Doch unnatürlich war und neuer Art
Die Kriegsgewalt in dieses Mannes Händen;
Dem Kaiser selber stellte sie ihn gleich,
Der stolze Geist verlernte sich zu beugen.
O Schad' um solchen Mann! denn keiner möchte
Da feste stehen, mein' ich, wo er fiel.

Buttler. Spart eure Klagen, bis er Mitleid braucht,
Denn jetzt noch ist der Mächtige zu fürchten.

Die Schweden sind im Anmarsch gegen Eger,
Und schnell, wenn wir's nicht rasch entschlossen hindern,
Wird die Vereinigung geschehn. Das darf nicht sein!
Es darf der Fürst nicht freien Fußes mehr
Aus diesem Platz, denn Ehr' und Leben hab' ich
Verpfändet, ihn gefangen hier zu nehmen,
Und euer Beistand ist's, auf den ich rechne.

Gordon. O hätt' ich nimmer diesen Tag gesehn!
Aus seiner Hand empfing ich die Würde,
Er selber hat dies Schloß mir anvertraut,
Das ich in seinen Kerker soll verwandeln.
Wir Subalternen haben keinen Willen;
Der freie Mann, der mächtige, allein
Gehorcht dem schönen menschlichen Gefühl.
Wir aber sind nur Schergen[1] des Gesetzes,
Des grausamen; Gehorsam heißt die Tugend,
Um die der Niedre sich bewerben darf.

Buttler. Laßt Euch das enggebundene Vermögen
Nicht leid thun. Wo viel Freiheit, ist viel Irrthum,
Doch sicher ist der schmale Weg der Pflicht.

Gordon. So hat ihn alles denn verlassen, sagt Ihr?
Er hat das Glück von Tausenden gegründet,
Denn königlich war sein Gemüth, und stets
Zum Geben war die volle Hand geöffnet —
(Mit einem Seitenblick auf Buttlern.)
Vom Staube hat er Manchen aufgelesen,
Zu hoher Ehr' und Würden ihn erhöht
Und hat sich keinen Freund damit, nicht einen
Erkauft, der in der Noth ihm Farbe hielt!

Buttler. Hier lebt ihm einer, denn er kaum gehofft.

Gordon. Ich hab' mich keiner Gunst von ihm erfreut.
Fast zweifl' ich, ob er je in seiner Größe
Sich eines Jugendfreunds erinnert hat —
Denn fern von ihm hielt mich der Dienst, sein Auge

1. Der Scherge, l'huissier; ici l'exécuteur de la loi.

Verlor mich in den Mauern dieser Burg,
Wo ich, von seiner Gnade nicht erreicht,
Das freie Herz im Stillen mir bewahrte.
Denn als er mich in dieses Schloß gesetzt,
War's ihm noch Ernst um seine Pflicht; nicht sein
Vertrauen täusch' ich, wenn ich treu bewahre,
Was meiner Treue übergeben ward.

Buttler. So sagt, wollt Ihr die Acht an ihm vollziehn,
Mir eure Hilfe leihn, ihn zu verhaften?

Gordon (nach einem nachdenklichen Stillschweigen, kummervoll).
Ist es an dem — verhält sich's, wie Ihr sprecht —
Hat er den Kaiser, seinen Herrn, verrathen,
Das Heer verkauft, die Festungen des Landes
Dem Reichsfeind öffnen wollen — ja, dann ist
Nicht Rettung mehr für ihn — Doch es ist hart,
Daß unter allen eben mich das Loos
Zum Werkzeug seines Sturzes muß erwählen.
Denn Pagen waren wir am Hof zu Burgau[1]
Zu gleicher Zeit, ich aber war der ältre.

Buttler. Ich weiß davon.

Gordon. Wohl dreißig Jahre sind's. Da strebte schon
Der kühne Muth im zwanzigjähr'gen Jüngling.
Ernst über seine Jahre war sein Sinn,
Auf große Dinge männlich nur gerichtet.
Durch unsre Mitte ging er stillen Geists,
Sich selber die Gesellschaft; nicht die Lust,
Die kindische, der Knaben zog ihn an;
Doch oft ergriff's ihn plötzlich wundersam,
Und der geheimnißvollen Brust entfuhr,
Sinnvoll und leuchtend, ein Gedankenstrahl,
Daß wir uns staunend ansahn, nicht recht wissend,
Ob Wahnsinn, ob ein Gott aus ihm gesprochen.

Buttler. Dort war's, wo er zwei Stock hoch niederstürzte,

1. Wallenstein avait été page de Charles, margrave de Burgau, fils de l'archiduc Ferdinand, de la branche de Tyrol.

Als er im Fensterbogen eingeschlummert,
Und unbeschädigt stand er wieder auf.
Von diesem Tag an, sagt man, ließen sich
Anwandlungen des Wahnsinns bei ihm spüren.

Gordon. Tiefsinn'ger wurd' er, das ist wahr, er wurde
Katholisch. Wunderbar hatt' ihn das Wunder
Der Rettung umgekehrt. Er hielt sich nun
Für ein begünstigt und befreites Wesen,
Und keck, wie einer, der nicht straucheln kann,
Lief er auf schwankem Seil des Lebens hin.
Nachher führt' uns das Schicksal auseinander
Weit, weit; er ging der Größe kühnen Weg
Mit schnellem Schritt, ich sah ihn schwindelnd gehn,
Ward Graf und Fürst und Herzog und Dictator,
Und jetzt ist alles ihm zu klein, er streckt,
Die Hände nach der Königskrone aus,
Und stürzt in unermeßliches Verderben!

Buttler. Brecht ab. Er kommt.

Dritter Auftritt.

Wallenstein im Gespräch mit dem Bürgermeister von Eger. Die Vorigen.

Wallenst. Ihr wart sonst eine freie Stadt? Ich seh'
Ihr führt den halben Adler in dem Wappen.
Warum den halben nur?

Bürgermeister. Wir waren reichsfrei,
Doch seit zweihundert Jahren ist die Stadt
Der böhm'schen Kron' verpfändet. Daher rührt's,
Daß wir nur noch den halben Adler führen.
Der untre Theil ist cancellirt[1], bis etwa
Das Reich uns wieder einlöst[2].

1. Cancellirt, la partie inférieure de l'aigle appartient à la chancellerie de Bohème, à titre de gage.
2. Einlöst, dégage.

Wallenstein. Ihr verdientet
Die Freiheit. Haltet euch nur brav. Gebt keinem
Aufwieglervolk Gehör. Wie hoch seid ihr
Besteuert?

Bürg. (zuckt die Achseln). Daß wir's kaum erschwingen können.
Die Garnison lebt auch auf unsre Kosten.

Wallenstein. Ihr sollt erleichtert werden. Sagt mir an,
Es sind noch Protestanten in der Stadt? (Bürgermeister stutzt.)
Ja, ja. Ich weiß es. Es verbergen sich noch viele
In diesen Mauern — ja, gesteht's nur frei —
Ihr selbst — Nicht war? (Fixirt ihn mit den Augen. Bürgermeister erschrickt.) Seid ohne Furcht. Ich hasse
Die Jesuiten — Läg's an mir, sie wären längst
Aus Reiches Grenzen — Meßbuch oder Bibel!
Mir ist's all eins — Ich hab's der Welt bewiesen —
In Glogau hab' ich selber eine Kirch'
Den Evangelischen erbauen lassen.
— Hört, Bürgermeister — wie ist euer Name?

Bürgermeister. Pachhälbel, mein erlauchter Fürst.

Wallenstein. Hört — aber sagt's nicht weiter, was ich Euch
Jetzt im Vertraun eröffne.
(Ihm die Hand auf die Achsel legend, mit einer gewissen Feierlichkeit.)
Die Erfüllung
Der Zeiten ist gekommen, Bürgermeister.
Die Hohen werden fallen, und die Niedrigen
Erheben sich — Behaltet's aber bei Euch!
Die spanische Doppelherrschaft neiget sich
Zu ihrem Ende, eine neue Ordnung
Der Dinge führt sich ein — Ihr sahtt doch jüngst
Am Himmel die drei Monde?

Bürgermeister. Mit Entsetzen.

Wallenstein. Davon sich zwei in blut'ge Dolchgestalt
Verzogen und verwandelten. Nur einer,
Der mittlere, blieb stehn in seiner Klarheit.

Bürgermeister. Wir zogen's auf den Türken.

Wallenstein. Türken! Was?

Zwei Reiche werden blutig untergehen
Im Osten und im Westen, sag' ich Euch,
Und nur der lutherische Glaub' wird bleiben.
(Er bemerkt die zwei andern.)
Ein starkes Schießen war ja diesen Abend
Zur linken Hand, als wir den Weg hieher
Gemacht. Vernahm man's auch hier in der Festung?

Gordon. Wohl hörten wir's, mein General. Es brachte
Der Wind den Schall gerad' von Süden her.

Buttl. Von Neustadt[1] oder Weiden schien's zu kommen.

Wallenst. Das ist der Weg, auf dem die Schweden nahn.
Wie stark ist die Besatzung?

Gordon. Hundert achtzig
Dienstfähige Mann, der Rest sind Invaliden.

Wallenstein. Und wie viel stehn im Jochimsthal?

Gordon. Zweihundert
Arkebusierer hab' ich hingeschickt,
Den Posten zu verstärken gegen die Schweden.

Wallenstein. Ich lobe eure Vorsicht. An den Werken
Wird auch gebaut. Ich sah's bei der Hereinfahrt.

Gordon. Weil uns der Rheingraf[2] jetzt so nah bedrängt,
Ließ ich noch zwei Basteien[3] schnell errichten.

Wallenstein. Ihr seid genau in eures Kaisers Dienst.
Ich bin mit euch zufrieden, Oberstleutnant. (Zu Buttlern.)
Der Posten in dem Jochimsthal soll abziehn
Sammt allen, die dem Feind entgegenstehn. (Zu Gordon.)
In euren treuen Händen, Kommandant,
Laß ich mein Weib, mein Kind und meine Schwester.
Denn hier ist meines Bleibens nicht; nur Briefe
Erwart' ich, mit dem Frühesten die Festung
Sammt allen Regimentern zu verlassen.

1. C'était le combat de Neustadt, où périt Max.

2. Der Rheingraf, Othon-Louis, général suedois. Voy. p. 92, note 1.

3. Bastei, bastion. Le suffixe ei dérive de la terminaison romane *ia*, *ie*; ce qui le prouve, c'est qu'il a l'accent contrairement à la règle.

Vierter Auftritt.

Vorige. Terzky.

Terzky. Willkommne Botschaft! Frohe Zeitungen!
Wallenstein. Was bringst du?
Terzky. Eine Schlacht ist vorgefallen
Bei Neustadt, und die Schweden blieben Sieger.
Wall. Was sagst du? Woher kommt dir diese Nachricht?
Terzky. Ein Landmann bracht' es mit von Tirschenreut,
Nach Sonnenuntergang hab's angefangen,
Ein kaiserlicher Trupp von Tachau her
Sei eingebrochen in das schwed'sche Lager,
Zwei Stunden hab' das Schießen angehalten,
Und tausend Kaiserliche sei'n geblieben,
Ihr Oberst mit, mehr wußt' er nicht zu sagen.
Wallenstein. Wie käme kaiserliches Volk nach Neustadt?
Der Altringer — er müßte Flügel haben —
Stand gestern vierzehn Meilen noch von da;
Des Gallas Völker sammeln sich zu Fraunberg
Und sind noch nicht beisammen. Hätte sich
Der Suys etwa so weit vorgewagt?
Es kann nicht sein. (Illo erscheint.)
Terzky. Wir werden's alsbald hören,
Denn hier kommt Illo fröhlich und voll Eile.

Fünfter Auftritt.

Die Vorigen. Illo.

Illo (zu Wallenstein). Ein Reitender ist da und will dich sprechen.
Terzky. Hat's mit dem Siege sich bestätigt? Sprich?
Wallenstein. Was bringt er? Woher kommt er?
Illo. Von dem Rheingraf,
Und was er bringt, will ich voraus dir melden.
Die Schweden stehn fünf Meilen nur von hier.
Bei Neustadt hab' der Piccolomini

Sich mit der Reiterei auf sie geworfen,
Ein fürchterliches Morden sei geschehen,
Doch endlich hab' die Menge überwältigt,
Die Pappenheimer alle, auch der Max,
Der sie geführt — sei'n auf dem Platz geblieben.

Wallenstein. Wo ist der Bote? Bringt mich zu ihm.
(Will abgehen.)

Indem stürzt Fräulein Neubrunn ins Zimmer; ihr folgen einige Bediente, die durch den Saal rennen.

Neubrunn. Hilfe! Hilfe!

Illo und Terzky. Was gibt's?

Neubrunn. Das Fräulein!

Wallenstein und Terzky. Weiß sie's?

Neubrunn. Sie will sterben. (Eilt fort.)
(Wallenstein mit Terzky und Illo ihr nach.)

Sechster Auftritt.

Buttler und Gordon.

Gordon (erstaunt). Erklärt mir. Was bedeutete der Auftritt?

Buttler. Sie hat den Mann verloren, den sie liebte,
Der Piccolomini war's, der umgekommen.

Gordon. Unglücklich Fräulein!

Buttler. Ihr habt gehört, was dieser Illo brachte,
Daß sich die Schweden siegend nahn.

Gordon. Wohl hört' ich's.

Buttler. Zwölf Regimenter sind sie stark, und fünf
Stehn in der Näh', den Herzog zu beschützen.
Wir haben nur mein einzig Regiment,
Und nicht Zweihundert stark ist die Besatzung.

Gordon. So ist's.

Buttler. Nicht möglich ist's, mit so geringer Mannschaft
Solch einen Staatsgefangnen zu bewahren.

Gordon. Das seh' ich ein.

Buttler. Die Menge hätte bald das kleine Häuflein
Entwaffnet, ihn befreit.

Gordon. Das ist zu fürchten.

Buttler (nach einer Pause).
Wißt! Ich bin Bürge worden für den Ausgang,
Mit meinem Haupte haft' ich für das seine.
Wort muß ich halten, führ's, wohin es will,
Und ist der Lebende nicht zu bewahren,
So ist — der Todte uns gewiß.

Gordon. Versteh' ich Euch? Gerechter Gott! Ihr könntet —

Buttler. Er darf nicht leben.

Gordon. Ihr vermöchtet's!

Buttler. Ihr oder ich. Er sah den letzten Morgen.

Gordon. Ermorden wollt Ihr ihn?

Buttler. Das ist mein Vorsatz.

Gordon. Der eurer Treu' vertraut!

Buttler. Sein böses Schicksal!

Gordon. Des Feldherrn heilige Person!

Buttler. Das war er!

Gordon. O was er war, löscht kein Verbrechen aus!
Ohn' Urtheil?

Buttler. Die Vollstreckung ist statt Urtheils.

Gordon. Das wäre Mord und nicht Gerechtigkeit,
Denn hören muß sie auch den Schuldigsten.

Buttler. Klar ist die Schuld, der Kaiser hat gerichtet,
Und seinen Willen nur vollstrecken wir.

Gordon. Den blut'gen Spruch muß man nicht rasch vollziehn,
Ein Wort nimmt sich, ein Leben nie zurück.

Buttler. Der hurt'ge Dienst gefällt den Königen.

Gordon. Zu Henkers Dienst drängt sich kein edler Mann.

Buttler. Kein muthiger erbleicht vor kühner That.

Gordon. Das Leben wagt der Muth, nicht das Gewissen.

Buttler. Was? Soll er frei ausgehn, des Krieges Flamme,
Die unauslöschliche, aufs neu entzünden?

Gordon. Nehmt ihn gefangen, tödtet ihn nur nicht,
Greift blutig nicht dem Gnadenengel vor.

Buttler. Wär' die Armee des Kaisers nicht geschlagen,
Möcht' ich lebendig ihn erhalten haben.

Gordon. O warum schloß ich ihm die Festung auf!
Buttler. Der Ort nicht, sein Verhängniß tödtet ihn.
Gordon. Auf diesen Wällen wär' ich ritterlich,
Des Kaisers Schloß vertheidigend, gesunken.
Buttler. Und tausend brave Männer kamen um!
Gordon. In ihrer Pflicht — das schmückt und ehrt den Mann;
Doch schwarzen Mord verfluchte die Natur.
Buttler (eine Schrift hervorlangend).
Hier ist das Manifest, das uns befiehlt,
Uns seiner zu bemächtigen. Es ist an Euch
Gerichtet, wie an mich. Wollt Ihr die Folgen tragen,
Wenn er zum Feind entrinnt durch unsre Schuld?
Gordon. Ich, der Ohnmächtige, o Gott!
Buttler. Nehmt Ihr's auf Euch! Steht für die Folgen ein!
Mag werden draus, was will! Ich leg's auf Euch.
Gordon. O Gott im Himmel!
Buttler. Wißt Ihr andern Rath,
Des Kaisers Meinung zu vollziehen? Sprecht!
Denn stürzen, nicht vernichten will ich ihn.
Gordon. O Gott! Was sein muß, seh' ich klar, wie Ihr,
Doch anders schlägt das Herz in meiner Brust.
Buttler. Auch dieser Illo, dieser Terzky dürfen
Nicht leben, wenn der Herzog fällt.
Gordon. O nicht um diese thut mir's leid. Sie trieb
Ihr schlechtes Herz, nicht die Gewalt der Sterne[1].
Sie waren's, die in seine ruh'ge Brust
Den Samen böser Leidenschaft gestreut,
Die mit fluchwürdiger Geschäftigkeit
Die Unglücksfrucht in ihm genährt — Mag sie
Des bösen Dienstes böser Lohn ereilen!
Buttler. Auch sollen sie im Tod ihm gleich voran.
Verabredet ist schon Alles. Diesen Abend
Bei eines Gastmahls Freuden wollten wir

1. Gordon juge d'après les idées de l'auteur. L'histoire n'absout pas Wallenstein et même l'art dramatique n'a pas réussi à le présenter complètement comme la victime de ses croyances astrologiques.

Sie lebend greifen und im Schloß bewahren.
Viel kürzer ist es so. Ich geh' sogleich,
Die nöthigen Befehle zu ertheilen.

Siebenter Auftritt.

Vorige. Illo und Terzky.

Terzky. Nun soll's bald anders werden! Morgen ziehn
Die Schweden ein, zwölftausend tapfre Krieger.
Dann grad' auf Wien! He! Lustig, Alter! Kein
So herb Gesicht zu solcher Freudenbotschaft!

Illo. Jetzt ist's an uns, Gesetze vorzuschreiben
Und Rach' zu nehmen an den schlechten Menschen,
Den schändlichen, die uns verlassen. Einer
Hat's schon gebüßt, der Piccolomini.
Ging's allen so, die's übel mit uns meinen!
Wie schwer trifft dieser Schlag das alte Haupt!
Der hat sein ganzes Leben lang sich ab-
Gequält, sein altes Grafenhaus zu fürsten,
Und jetzt begräbt er seinen einz'gen Sohn!

Buttler. Schad' ist's doch um den heldenmüth'gen Jüngling,
Dem Herzog selbst ging's nah, man sah es wohl.

Illo. Hört, alter Freund! das ist es, was mir nie
Am Herrn gefiel, es war mein ew'ger Zank,
Er hat die Welschen immer vorgezogen.
Auch jetzo noch, ich schwör's bei meiner Seele,
Säh' er uns alle lieber zehnmal todt,
Könnt' er den Freund damit ins Leben rufen.

Terzky. Still, still! Nicht weiter! Laß die Todten ruhn!
Heut' gilt es, wer den andern niedertrinkt,
Denn euer Regiment will uns bewirthen.
Wir wollen eine lust'ge Fastnacht halten,
Die Nacht sei einmal Tag, bei vollen Gläsern
Erwarten wir die schwed'sche Avantgarde.

Illo. Ja laßt uns heut' noch guter Dinge sein,

Denn heiße Tage stehen uns bevor.
Nicht ruhn soll dieser Degen, bis er sich
In Österreich'schem Blute satt gebadet.

Gordon. Pfui, welche Red' ist das, Herr Feldmarschall!
Warum so wüthen gegen euren Kaiser —

Buttler. Hofft nicht zu viel von diesem ersten Sieg.
Bedenkt, wie schnell des Glückes Rad sich dreht,
Denn immer noch sehr mächtig ist der Kaiser.

Illo. Der Kaiser hat Soldaten, keinen Feldherrn,
Denn dieser König Ferdinand von Ungarn
Versteht den Krieg nicht — Gallas? Hat kein Glück
Und war von jeher nur ein Heerverderber.
Und diese Schlange, der Octavio,
Kann in die Fersen heimlich wohl verwunden,
Doch nicht in offner Schlacht dem Friedland stehn.

Terzky. Nicht fehlen kann's uns, glaubt mir's nur. Das Glück
Verläßt den Herzog nicht; bekannt ist's ja,
Nur unterm Wallenstein kann Östreich siegen.

Illo. Der Fürst wird ehestens ein großes Heer
Beisammen haben, alles drängt sich, strömt
Herbei zum alten Ruhme seiner Fahnen.
Die alten Tage seh' ich wiederkehren,
Der Große wird er wieder, der er war.
Wie werden sich die Thoren dann ins Aug'
Geschlagen haben, die ihn jetzt verließen!
Denn Länder schenken wird er seinen Freunden
Und treue Dienste kaiserlich belohnen.
Wir aber sind in seiner Gunst die Nächsten. (Zu Gordon.)
Auch eurer wird er dann gedenken, wird Euch
Aus diesem Neste ziehen, eure Treu'
In einem höhern Posten glänzen lassen.

Gordon. Ich bin vergnügt, verlange höher nicht
Hinauf; wo größe Höh', ist große Tiefe.

Illo. Ihr habt hier weiter nichts mehr zu bestellen,
Denn morgen ziehn die Schweden in die Festung.
Kommt, Terzky. Es wird Zeit zum Abendessen.

Was meint Ihr? Lassen wir die Stadt erleuchten,
Den Schwedischen zur Ehr', und wer's nicht thut,
Der ist ein Spanischer und ein Verräther.

Terzky. Laßt das. Es wird dem Herzog nicht gefallen.

Illo. Was! Wir sind Meister hier, und keiner soll sich
Für kaiserlich bekennen, wo wir herrschen.
— Gut' Nacht, Gordon. Laßt Euch zum letztenmal
Den Platz empfohlen sein, schickt Runden aus,
Zur Sicherheit kann man das Wort noch ändern.
Schlag Zehn bringt Ihr dem Herzog selbst die Schlüssel,
Dann seid Ihr eures Schließeramtes quitt.
Denn morgen ziehn die Schweden in die Festung,

Terzky (im Abgehen zu Buttler). Ihr kommt doch auch aufs Schloß?

Buttler. Zu rechter Zeit. (Jene gehen ab.)

Achter Auftritt.

Buttler und Gordon.

Gordon (ihnen nachsehend). Die Unglückseligen! Wie ahnungslos
Sie in das ausgespannte Mordnetz stürzen
In ihrer blinden Siegestrunkenheit! —
Ich kann sie nicht beklagen. Dieser Illo,
Der übermüthig freche Bösewicht.
Der sich in seines Kaisers Blut will baden!

Buttler. Thut, wie er Euch befohlen. Schickt Patrouillen
Herum; sorgt für die Sicherheit der Festung;
Sind jene oben, schließ' ich gleich die Burg,
Daß in der Stadt nichts von der That verlaute!

Gordon (ängstlich). O eilt nicht so! Erst sagt mir —

Buttler. Ihr vernahmt's!
Der nächste Morgen schon gehört den Schweden.
Die Nacht nur ist noch unser; sie sind schnell,
Noch schneller wollen wir sein — Lebet wohl.

Gordon. Ach eure Blicke sagen mir nichts Gutes.
Versprechet mir —

Buttler. Der Sonne Licht ist unter,

Herab steigt ein verhängnißvoller Abend —
Sie macht ihr Dünkel sicher. Wehrlos gibt sie
Ihr böser Stern in unsre Hand, und mitten
In ihrem trunknen Glückeswahne soll
Der scharfe Stahl ihr Leben rasch zerschneiden.
Ein großer Rechenkünstler war der Fürst
Von jeher, alles wußt' er zu berechnen,
Die Menschen wußt' er, gleich des Brettspiels Steinen
Nach seinem Zweck zu setzen und zu schieben,
Nicht Anstand nahm er, andrer Ehr' und Würde
Und guten Ruf zu würfeln und zu spielen.
Gerechnet hat er fort und fort, und endlich
Wird doch der Calcul irrig sein; er wird
Sein Leben selbst hineingerechnet haben,
Wie jener[1] dort in seinem Zirkel fallen.

Gordon. O seiner Fehler nicht gedenket jetzt!
An seine Größe denkt, an seine Milde,
An seines Herzens liebenswerthe Züge,
An alle Edelthaten seines Lebens,
Und laßt sie in das aufgehobne Schwert
Als Engel bittend, gnadestehend fallen.

Buttler. Es ist zu spät. Nicht Mitleid darf ich fühlen;
Ich darf nur blutige Gedanken haben. (Gordons Hand fassend.)
Gordon! Nicht meines Hasses Trieb — Ich liebe
Den Herzog nicht und hab' dazu nicht Ursach —
Doch nicht mein Haß macht mich zu seinem Mörder.
Sein böses Schicksal ist's. Das Unglück treibt mich,
Die feindliche Zusammenkunft der Dinge.
Es denkt der Mensch die freie That zu thun,
Umsonst! Er ist das Spielwerk nur der blinden
Gewalt, die aus der eignen Wahl ihm schnell
Die furchtbare Nothwendigkeit erschafft.
Was hälf's ihm auch, wenn mir für ihn im Herzen
Was redete — Ich muß ihn dennoch tödten.

1. Archimède.

Gordon. O wenn das Herz Euch warnt, folgt seinem Triebe!
Das Herz ist Gottes Stimme; Menschenwerk
Ist aller Klugheit künstliche Berechnung.
Was kann aus blut'ger That Euch Glückliches
Gedeihen? O aus Blut entspringt nichts Gutes!
Soll sie die Staffel Euch zur Größe bauen?
O glaubt das nicht — Es kann der Mord bisweilen
Den Königen, der Mörder nie gefallen.

Buttler. Ihr wißt nicht. Fragt nicht. Warum mußten auch
Die Schweden fliehen und so eilend nahn!
Gern überließ ich ihn des Kaisers Gnade,
Sein Blut nicht will ich. Nein, er möchte leben,
Doch meines Wortes Ehre muß ich lösen.
Und sterben muß er, oder — hört und wißt!
Ich bin entehrt, wenn uns der Fürst entkommt.

Gordon. O solchen Mann zu retten —

Buttler (schnell). Was?

Gordon. Ist eines Opfers werth — Seid edelmüthig!
Das Herz und nicht die Meinung ehrt den Mann.

Buttler (kalt und stolz).
Er ist ein großer Herr der Fürst — Ich aber
Bin nur ein kleines Haupt, das wollt Ihr sagen.
Was liegt der Welt dran, meint Ihr, ob der niedrig
Geborene sich ehret oder schändet,
Wenn nur der Fürstliche gerettet wird.
— Ein jeder gibt den Werth sich selbst. Wie hoch ich
Mich selbst anschlagen will, das steht bei mir,
So hoch gestellt ist keiner auf der Erde,
Daß ich mich selber neben ihm verachte.
Den Menschen macht sein Wille groß und klein,
Und weil ich meinem treu bin, muß er sterben.

Gordon. O einen Felsen streb' ich zu bewegen!
Ihr seid von Menschen menschlich nicht gezeugt.
Nicht hindern kann ich Euch; ihn aber rette
Ein Gott aus eurer fürchterlichen Hand. (Sie gehen ab.)

Neunter Auftritt.

Ein Zimmer bei der Herzogin.

Thekla in einem Sessel, bleich, mit geschlossenen Augen. Herzogin und Fräulein von Neubrunn um sie beschäftigt. Wallenstein und die Gräfin im Gespräch.

Wallenstein. Wie wußte sie es denn so schnell?

Gräfin. Sie scheint
Unglück geahnt zu haben. Das Gerücht
Von einer Schlacht erschreckte sie, worin
Der kaiserliche Oberst sei gefallen.
Ich sah es gleich. Sie flog dem schwedischen
Kourier entgegen und entriß ihm schnell
Durch Fragen das unglückliche Geheimniß.
Zu spät vermißten wir sie, eilten nach;
Ohnmächtig lag sie schon in seinen Armen.

Wallenstein. So unbereitet mußte dieser Schlag
Sie treffen! Armes Kind! — Wie ist's? Erholt sie sich?
(Indem er sich zur Herzogin wendet.)

Herzogin. Sie schlägt die Augen auf.

Gräfin. Sie lebt!

Thekla (sich umschauend). Wo bin ich?

Wallenstein (tritt zu ihr, sie mit seinen Armen aufrichtend).
Komm zu dir, Thekla. Sei mein starkes Mädchen!
Sieh deiner Mutter liebende Gestalt
Und deines Vaters Arme, die dich halten!

Thekla (richtet sich auf). Wo ist er? Ist er nicht mehr hier?

Herzogin. Wer, meine Tochter?

Thekla. Der dieses Unglückswort aussprach —

Herzogin. O denke nicht daran, mein Kind! Hinweg
Von diesem Bilde wende die Gedanken.

Wallenstein. Laßt ihren Kummer reden! Laßt sie klagen!
Mischt eure Thränen mit den ihrigen,
Denn einen großen Schmerz hat sie erfahren;
Doch wird sie's übersehen, denn meine Thekla
Hat ihres Vaters unbezwungnes Herz.

Thekla. Ich bin nicht krank. Ich habe Kraft zu stehn.
Was weint die Mutter? Hab' ich sie erschreckt?
Es ist vorüber, ich besinn' mich wieder.
(Sie ist aufgestanden und sucht mit den Augen im Zimmer.)
Wo ist er? Man verberge mir ihn nicht.
Ich habe Stärke gnug, ich will ihn hören.

Herzogin. Nein, Thekla! Dieser Unglücksbote soll
Nie wieder unter deine Auge treten.

Thekla. Mein Vater —

Wallenstein. Liebes Kind!

Thekla. Ich bin nicht schwach,
Ich werde mich auch bald noch mehr erholen.
Gewähren Sie mir eine Bitte!

Wallenstein. Sprich.

Thekla. Erlauben Sie, daß dieser fremde Mann
Gerufen werde, daß ich ihn allein
Vernehme und befrage.

Herzogin. Nimmermehr!

Gräfin. Nein, das ist nicht zu rathen! Gib's nicht zu.

Wallenstein. Warum willst du ihn sprechen, meine Tochter?

Thekla. Ich bin gefaßter, wenn ich alles weiß.
Ich will nicht hintergangen sein. Die Mutter
Will mich nur schonen. Ich will nicht geschont sein.
Das Schreckliche ist ja gesagt, ich kann
Nichts Schrecklichers mehr hören.

Gräfin und Herzogin (zu Wallenstein). Thu' es nicht!

Thekla. Ich wurde überrascht von meinem Schrecken.
Mein Herz verrieth mich bei dem fremden Mann,
Er war ein Zeuge meiner Schwachheit, ja,
Ich sank in seine Arme, das beschämt mich.
Herstellen muß ich mich in seiner Achtung,
Und sprechen muß ich ihn nothwendig, daß
Der fremde Mann nicht ungleich von mir denke.

Wallenstein. Ich finde, sie hat Recht — und bin geneigt
Ihr diese Bitte zu gewähren. Ruft ihn.

(Fräulein Neubrunn geht hinaus.)

Herzogin. Ich, deine Mutter, aber will dabei sein.
Thekla. Am liebsten spräch' ich ihn allein. Ich werde
Alsdann um so gefaßter mich betragen.
Wallenstein. (zur Herzogin). Laß es geschehn. Laß sie's mit ihm allein
Ausmachen. Es gibt Schmerzen, wo der Mensch
Sich selbst nur helfen kann, ein starkes Herz
Will sich auf seine Stärke nur verlassen.
In ihrer, nicht an fremder Brust muß sie
Kraft schöpfen, diesen Schlag zu überstehn.
Es ist mein starkes Mädchen, nicht als Weib,
Als Heldin will ich sie behandelt sehn. (Er will gehen.)
Gräfin (hält ihn). Wo gehst du hin? Ich hörte Terzky sagen,
Du denkest morgen früh von hier zu gehn,
Uns aber hier zu lassen.
Wallenstein. Ja; ihr bleibt
Dem Schutze wackrer Männer übergeben.
Gräfin. O nimm uns mit dir, Bruder! Laß uns nicht
In dieser düstern Einsamkeit dem Ausgang
Mit sorgendem Gemüth entgegen harren.
Das gegenwärt'ge Unglück trägt sich leicht;
Doch grauenvoll vergrößert es der Zweifel
Und der Erwartung Qual dem weit Entfernten.
Wallenstein. Wer spricht von Unglück? Bessre deine Rede.
Ich hab' ganz andre Hoffnungen.
Gräfin. So nimm uns mit. O laß uns nicht zurück
In diesem Ort der traurigen Bedeutung.
Denn schwer ist mir das Herz in diesen Mauern,
Und wie ein Todtenkeller haucht mich's an;
Ich kann nicht sagen, wie der Ort mir widert.
O führ' uns weg! Komm, Schwester, bitt' ihn auch,
Daß er uns fortnimmt! Hilf mir, liebe Nichte!
Wallenstein. Des Ortes böse Zeichen will ich ändern,
Er sei's, der mir mein Theuerstes bewahrte.
Neubrunn (kommt zurück). Der schwed'sche Herr!
Wallenstein. Laßt sie mit ihm allein. (Ab.)

Herzogin (zu Thekla).
Sieh, wie du dich entfärbest! Kind, du kannst ihn
Unmöglich sprechen. Folge deiner Mutter.
Thekla. Die Neubrunn mag denn in der Nähe bleiben.
(Herzogin und Gräfin gehen ab.)

Zehnter Auftritt.

Thekla. Der schwedische Hauptmann. Fräulein Neubrunn.

Hauptmann (naht sich ehrerbietig).
Prinzessin — ich — muß um Verzeihung bitten,
Mein unbesonnen rasches Wort — Wie konnt' ich —
Thekla (mit edlem Anstand).
Sie haben mich in meinem Schmerz gesehn,
Ein unglücksvoller Zufall machte Sie
Aus einem Fremdling schnell mir zum Vertrauten.
Hauptmann. Ich fürchte, daß Sie meinen Anblick hassen[1],
Denn meine Zunge sprach ein traurig Wort.
Thekla. Die Schuld ist mein. Ich selbst entriß es Ihnen,
Sie waren nur die Stimme meines Schicksals.
Mein Schrecken unterbrach den angefangnen
Bericht. Ich bitte drum, daß Sie ihn enden.
Hauptmann (bedenklich).
Prinzessin, es wird Ihren Schmerz erneuern.
Thekla. Ich bin darauf gefaßt — Ich will gefaßt sein.
Wie fing das Treffen an? Vollenden Sie.
Hauptmann. Wir standen, keines Ueberfalls gewärtig,
Bei Neustadt schwach verschanzt in unserm Lager,
Als gegen Abend eine Wolke Staubes
Aufstieg vom Wald her, unser Vortrab fliehend
Ins Lager stürzte, rief, der Feind sei da.
Wir hatten eben nur noch Zeit, uns schnell
Aufs Pferd zu werfen, da durchbrachen schon,

1. L'allure et le récit du capitaine suédois sont d'une délicatesse exquise. On ne saurait mieux décrire la bravoure de Max.

In vollem Rosseslauf dahergesprengt,
Die Pappenheimer den Verhack; schnell war
Der Graben auch, der sich ums Lager zog,
Von diesen stürm'schen Schaaren überflogen.
Doch unbesonnen hatte sie der Muth
Vorausgeführt den andern, weit dahinten
War noch das Fußvolk, nur die Pappenheimer waren
Dem kühnen Führer kühn gefolgt —

(Thekla macht eine Bewegung. Der Hauptmann hält einen Augenblick inne, bis sie ihm einen Wink gibt fortzufahren.)

Von vorn und von den Flanken faßten wir
Sie jetzo mit der ganzen Reiterei
Und drängten sie zurück zum Graben, wo
Das Fußvolk, schnell geordnet, einen Rechen
Von Piken ihnen starr entgegenstreckte.
Nicht vorwärts konnten sie, auch nicht zurück,
Gekeilt in drangvoll fürchterliche Enge.
Da rief der Rheingraf ihrem Führer zu,
In guter Schlacht sich ehrlich zu ergeben,
Doch Oberst Piccolomini —

(Thekla schwindelnd, faßt einen Sessel.)

Ihn machte
Der Helmbusch kenntlich und das lange Haar,
Vom raschen Ritte war's ihm losgegangen —
Zum Graben winkt er, sprengt, der Erste, selbst
Sein edles Roß darüber weg, ihm stürzt
Das Regiment nach — doch — schon war's geschehn!
Sein Pferd, von einer Partisan durchstoßen, bäumt
Sich wüthend, schleudert weit den Reiter ab,
Und hoch weg über ihn geht die Gewalt
Der Rosse, keinem Zügel mehr gehorchend.

(Thekla, welche die letzten Reden mit allen Zeichen wachsender Angst begleitet, verfällt in ein heftiges Zittern, sie will sinken; Fräulein Neubrunn eilt hinzu und empfängt sie in ihren Armen.)

Neubrunn. Mein theures Fräulein —
Hauptmann (gerührt). Ich entferne mich.

Thekla. Es ist vorüber — bringen Sie's zu Ende.

Hauptmann. Da ergriff, als sie den Führer fallen sahn,
Die Truppen grimmig wüthende Verzweiflung.
Der eignen Rettung denkt jetzt keiner mehr.
Gleich wilden Tigern fechten sie; es reizt
Ihr starrer Widerstand die Unsrigen,
Und eher nicht erfolgt des Kampfes Ende,
Als bis der letzte Mann gefallen ist.

Thekla (mit zitternder Stimme).
Und wo — wo ist — Sie sagten mir nicht alles.

Hauptmann (nach einer Pause).
Heut früh bestatteten wir ihn. Ihn trugen
Zwölf Jünglinge der edelsten Geschlechter,
Das ganze Heer begleitete die Bahre.
Ein Lorbeer schmückte seinen Sarg, drauf legte
Der Rheingraf selbst den eignen Siegerdegen.
Auch Thränen fehlten seinem Schicksal nicht,
Denn viele sind bei uns, die seine Großmuth
Und seiner Sitten Freundlichkeit erfahren.
Und alle rührte sein Geschick. Gern hätte
Der Rheingraf ihn gerettet, doch er selbst
Vereitelt' es; man sagt, er wollte sterben.

Neubrunn (gerührt zu Thekla, welche ihr Angesicht verhüllt hat).
Mein theures Fräulein — Fräulein, sehn Sie auf!
O warum mußten Sie darauf bestehn?

Thekla. — Wo ist sein Grab?

Hauptmann. In einer Klosterkirche
Bei Neustadt ist er beigesetzt, bis man
Von seinem Vater Nachricht eingezogen.

Thekla. Wie heißt das Kloster?

Hauptmann. Sanct Kathrinenstift.

Thekla. Ist's weit bis dahin?

Hauptmann. Sieben Meilen zählt man.

Thekla. Wie geht der Weg?

Hauptmann. Man kommt bei Tirschenreut
Und Falkenberg durch unsre ersten Posten.

Thekla. Wer kommandirt sie?

Hauptmann. Oberst Seckendorf.

Thekla (tritt an den Tisch und nimmt aus dem Schmuckkästchen einen Ring).

Sie haben mich in meinem Schmerz gesehn
Und mir ein menschlich Herz gezeigt — Empfangen Sie
(indem sie ihm den Ring gibt)
Ein Angedenken dieser Stunde — Gehn Sie —

Hauptmann (bestürzt). Prinzessin —

(Thekla winkt ihm schweigend zu gehen und verläßt ihn. Hauptmann zaudert und will reden. Fräulein Neubrunn wiederholt den Wink. Er geht ab.)

Eilfter Auftritt.

Thekla. Neubrunn.

Thekla (fällt der Neubrunn um den Hals).
Jetzt, gute Neubrunn, zeige mir die Liebe,
Die du mir stets gelobt! Beweise dich
Als meine treue Freundin und Gefährtin!
— Wir müssen fort, noch diese Nacht.

Neubrunn. Fort, und wohin?

Thekla. Wohin? Es ist nur ein Ort in der Welt!
Wo er bestattet liegt, zu seinem Sarge!

Neubr. Was können Sie dort wollen, theures Fräulein?

Thekla. Was dort, Unglückliche! So würdest du
Nicht fragen, wenn du je geliebt. Dort, dort,
Ist alles, was noch übrig ist von ihm,
Der ein'zige Fleck ist mir die ganze Erde.
O halte mich nicht auf! Komm und mach' Anstalt!
Laß uns auf Mittel denken, zu entfliehen.

Neubrunn. Bedachten Sie auch Ihrers Vaters Zorn?

Thekla. Ich fürchte keines Menschen Zürnen mehr.

Neubrunn. Den Hohn der Welt! Des Tadels arge Zunge!

Thekla. Ich suche Einen auf, der nicht mehr ist.
Will ich denn in die Arme — o mein Gott!
Ich will ja in die Gruft nur des Geliebten.

Neubrunn. Und wir allein, zwei hilflos schwache Weiber?
Thekla. Wir waffnen uns, mein Arm soll dich beschützen.
Neubrunn. Bei dunkler Nachtzeit?
Thekla. Nacht wird uns verbergen.
Neubrunn. In dieser rauhen Sturmnacht?
Thekla. Ward ihm sanft
Gebettet unter den Hufen seiner Rosse?
Neubrunn. O Gott! Und dann die vielen Feindesposten!
Man wird uns nicht durchlassen.
Thekla. Es sind Menschen.
Frei geht das Unglück durch die ganze Erde!
Neubrunn. Die weite Reise —
Thekla. Zählt der Pilger Meilen,
Wenn er zum fernen Gnadenbilde wallt?
Neubrunn. Die Möglichkeit, aus dieser Stadt zu kommen?
Thekla. Gold öffnet uns die Thore. Geh nur, geh!
Neubrunn. Wenn man uns kennt?
Thekla. In einer Flüchtigen,
Verzweifelnden sucht niemand Friedlands Tochter.
Neubrunn. Wo finden wir die Pferde zu der Flucht?
Thekla. Mein Kavalier verschafft sie. Geh' und ruf' ihn!
Neubrunn. Wagt er das ohne Wissen seines Herrn?
Thekla. Er wird es thun. O geh nur! Zaudre nicht.
Neubrunn. Ach! und was wird aus Ihrer Mutter werden,
Wenn Sie verschwunden sind?
Thekla (sich besinnend und schmerzvoll vor sich hinschauend).
O meine Mutter!
Neubrunn. So viel schon leidet sie, die gute Mutter,
Soll sie auch dieser letzte Schlag noch treffen?
Thekla. Ich kann's ihr nicht ersparen! — Geh nur, geh!
Neubrunn. Bedenken Sie doch ja wohl, was Sie thun.
Thekla. Bedacht ist schon, was zu bedenken ist.
Neubrunn. Und sind wir dort, was soll mit Ihnen werden?
Thekla. Dort wird's ein Gott mir in die Seele geben.
Neubrunn. Ihr Herz ist jetzt voll Unruh', theures Fräulein,
Das ist der Weg nicht, der zur Ruhe führt.

Thekla. Zur tiefen Ruh', wie er sie auch gefunden.
— O eile, geh! Mach' keine Worte mehr!
Es zieht mich fort, ich weiß nicht, wie ich's nenne,
Unwiderstehlich fort zu seinem Grabe!
Dort wird mir leichter werden, augenblicklich!
Das herzerstickende Band des Schmerzens wird
Sich lösen — Meine Thränen werden fließen.
O geh, wir könnten längst schon auf dem Weg sein.
Nicht Ruhe find' ich, bis ich diesen Mauern
Entronnen bin — sie stürzen auf mich ein —
Fortstoßend treibt mich eine dunkle Macht
Von dannen — Was ist das für ein Gefühl!
Es füllen sich mir alle Räume dieses Hauses
Mit bleichen, holden Geisterbildern an —
Ich habe keinen Platz mehr — Immer neue!
Es drängt mich das entsetzliche Gewimmel
Aus diesen Wänden fort, die Lebende!

Neubr. Sie setzen mich in Angst und Schrecken, Fräulein,
Daß ich nun selber nicht zu bleiben wage.
Ich geh' und rufe gleich den Rosenberg. (Geht ab.)

Zwölfter Auftritt.

Thekla.

Sein Geist ist's, der mich ruft. Es ist die Schaar
Der Treuen, die sich rächend ihm geopfert.
Unedler Säumniß klagen sie mich an.
Sie wollten auch im Tod nicht von ihm lassen,
Der ihres Lebens Führer war — das thaten
Die rohen Herzen, und ich sollte leben!
— Nein! Auch für mich ward jener Lorbeerkranz,
Der deine Todtenbahre schmückt, gewunden.
Was ist das Leben ohne Liebesglanz?
Ich werf' es hin, da sein Gehalt verschwunden.
Ja, da ich dich, den Liebenden, gefunden,
Da war das Leben etwas. Glänzend lag

Vor mir der neue goldne Tag,
Mir träumte von zwei himmelschönen Stunden.
Du standest an dem Eingang in die Welt,
Die ich betrat mit klösterlichem Zagen,
Sie war von tausend Sonnen aufgehellt,
Ein guter Engel schienst du hingestellt,
Mich aus der Kindheit fabelhaften Tagen
Schnell auf des Lebens Gipfel hinzutragen.
Mein erst Empfinden war des Himmels Glück,
In dein Herz fiel mein erster Blick!
(Sie sinkt hier in Nachdenken und fährt dann mit Zeichen des Grauens auf.)
— Da kommt das Schicksal — Roh und kalt
Faßt es des Freundes zärtliche Gestalt
Und wirft ihn unter den Hufschlag seiner Pferde —
— Das ist das Loos des Schönen auf der Erde!

Dreizehnter Auftritt.

Thekla. Fräulein Neubrunn mit dem Stallmeister.

Neubrunn. Hier ist er, Fräulein, und er will es thun.
Thekla. Willst du uns Pferde schaffen, Rosenberg?
Stallmeister. Ich will sie schaffen.
Thekla. Willst du uns begleiten?
Stallmeister. Mein Fräulein, bis ans End' der Welt.
Thekla. Du kannst
Zum Herzog aber nicht zurück mehr kehren.
Stallmeister. Ich bleib' bei Ihnen.
Thekla. Ich will dich belohnen
Und einem andern Herrn empfehlen. Kannst du
Uns aus der Festung bringen unentdeckt?
Stallmeister. Ich kann's.
Thekla. Wann kann ich gehn?
Stallmeister. In dieser Stunde.
Wo geht die Reise hin?
Thekla. Nach — Sag's ihm, Neubrunn.
Neubrunn. Nach Neustadt.

Stallmeister. Wohl. Ich geh', es zu besorgen. (Ab.)
Neubrunn. Ach, da kommt Ihre Mutter, Fräulein.
Thekla. Gott!

Vierzehnter Auftritt.

Thekla. Neubrunn. Die Herzogin.

Herzogin. Er ist hinweg, ich finde dich gefaßter.
Thekla. Ich bin es, Mutter — Lassen Sie mich jetzt
Bald schlafen gehen und die Neubrunn um mich sein.
Ich brauche Ruh'.
Herzogin. Du sollst sie haben, Thekla.
Ich geh' getröstet weg, da ich den Vater
Beruhigen kann.
Thekla. Gut' Nacht denn, liebe Mutter!
(Sie fällt ihr um den Hals und umarmt sie in großer Bewegung.)
Herzogin. Du bist noch nicht ganz ruhig, meine Tochter.
Du zitterst ja so heftig, und dein Herz
Klopft hörbar an dem meinen.
Thekla. Schlaf wird es
Besänftigen — Gut' Nacht, geliebte Mutter!
(Indem sie aus den Armen der Mutter sich losmacht, fällt der Vorhang.

Fünfter Aufzug.

Buttlers Zimmer.

Erster Auftritt.

Buttler. Major Geraldin.

Buttler. Zwölf rüstige Dragoner sucht ihr aus,
Bewaffnet sie mit Piken, denn kein Schuß
Darf fallen — An dem Eßsaal nebenbei
Versteckt ihr sie, und wenn der Nachtisch auf-
Gesetzt, dringt ihr herein und ruft: Wer ist
Gut kaiserlich? — Ich will den Tisch umstürzen —

Dann werft ihr euch auf beide, stoßt sie nieder.
Das Schloß wird wohl verriegelt und bewacht,
Daß kein Gerücht davon zum Fürsten dringe.
Geht jetzt — Habt ihr nach Hauptmann Deveroux
Und Macdonald geschickt?

Geraldin. Gleich sind sie hier. (Geht ab.)

Buttler. Kein Aufschub ist zu wagen. Auch die Bürger
Erklären sich für ihn, ich weiß nicht, welch
Ein Schwindelgeist die ganze Stadt ergriffen.
Sie sehn im Herzog einen Friedensfürsten
Und einen Stifter neuer goldner Zeit.
Der Rath hat Waffen ausgetheilt; schon haben
Sich ihrer Hundert angeboten, Wache
Bei ihm zu thun. Drum gilt es, schnell zu sein,
Denn Feinde drohn von außen und von innen.

Zweiter Auftritt.

Buttler. Hauptmann Deveroux und Macdonald.

Macdonald. Da sind wir, General.
Deveroux. Was ist die Losung?
Buttler. Es lebe der Kaiser!
Beide (treten zurück). Wie?
Buttler. Haus Oestreich lebe!
Dever. Ist's nicht der Friedland, dem wir Treu' geschworen?
Macdonald. Sind wir nicht hergeführt, ihn zu beschützen?
Buttler. Wir einen Reichsfeind und Verräther schützen?
Deveroux. Nun ja, du nahmst uns ja für ihn in Pflicht.
Macdonald. Und bist ihm ja hieher gefolgt nach Eger.
Buttler. Ich that's, ihn desto sichrer zu verderben.
Deveroux. Ja so!
Macdonald. Das ist was anders.
Buttler (zu Deveroux). Elender!
So leicht entweichst du von der Pflicht und Fahne?
Deveroux. Zum Teufel, Herr! Ich folgte deinem Beispiel.

Kann der ein Schelm sein, dacht' ich, kannst du's auch.
Macdonald. Wir denken nicht nach. Das ist deine Sache!
Du bist der General und kommandirst,
Wir folgen dir, und wenn's zur Hölle ginge.
Buttler (besänftigt). Nun gut! Wir kennen einander[1].
Macdonald. Ja, das denk' ich.
Deveroux. Wir sind Soldaten der Fortuna, wer
Das Meiste bietet, hat uns.
Macdonald. Ja, so ist's.
Buttler. Jetzt sollt ihr ehrliche Soldaten bleiben.
Deveroux. Das sind wir gerne.
Buttler. Und Fortüne machen.
Macdonald. Das ist noch besser.
Buttler. Höret an.
Beide. Wir hören.
Buttler. Es ist des Kaisers Will' und Ordonnanz,
Den Friedland lebend oder todt zu fahen[2].
Deveroux. So steht's im Brief.
Macdonald. Ja, lebend oder todt!
Buttler. Und stattliche Belohnung wartet dessen
An Geld und Gütern, der die That vollführt.
Deveroux. Es klingt ganz gut. Das Wort klingt immer gu
Von dorten her. Ja, ja! Wir wissen schon!
So eine guldne Gnadenkett' etwa,
Ein krummes Roß[3], ein Pergament und so was.
— Der Fürst zahlt besser.
Macdonald. Ja, er ist splendid.
Buttler. Mit dem ist's aus. Sein Glücksstern ist gefallen
Macdonald. Ist das gewiß?
Buttler. Ich sag's euch.
Deveroux. Ist's vorbei
Mit seinem Glück?

1. Il y a dans tout ce dialogue un trait comique qui rend la scène encore plus lugubre. On sent l'influence de Shakespeare.

2. Fahen pour fangen.

3. Allusion à une récompense ce genre, qui avait été accor pour une action d'éclat.

Buttler. Vorbei auf immerdar.
Er ist so arm wie wir.
Macdonald. So arm wie wir.
Deveroux. Ja, Macdonald, da muß man ihn verlassen!
Buttler. Verlassen ist er schon von Zwanzigtausend.
Wir müssen mehr thun, Landsmann. Kurz und gut!
— Wir müssen ihn tödten. (Beide fahren zurück.)
Beide. Tödten?
Buttler. Tödten, sag' ich.
— Und dazu hab' ich euch erlesen.
Beide. Uns?
Buttler. Euch, Hauptmann Deveroux und Macdonald.
Deveroux (nach einer Pause). Wählt einen andern.
Macdonald. Ja, wählt einen andern.
Buttler (zu Deveroux).
Erschreckt's dich, feige Memme? Wie? Du hast
Schon deine dreißig Seelen auf dir liegen —
Deveroux. Hand an den Feldherrn legen — das bedenk'!
Macdonald. Dem wir das Jurament geleistet haben!
Buttler. Das Jurament ist null mit seiner Treu'.
Deveroux. Hör', General! Das dünkt mir doch zu gräßlich.
Macdon. Ja, das ist wahr! Man hat auch ein Gewissen.
Dever. Wenn's nur der Chef nicht wär', der uns so lang
Gekommandirt[1] hat und Respect gefordert.
Buttler. Ist das der Anstoß?
Deveroux. Ja! Hör'! Wen du sonst willst!
Dem eignen Sohn, wenn's Kaisers Dienst verlangt,
Will ich das Schwert ins Eingeweide bohren —
Doch sieh, wir sind Soldaten, und den Feldherrn
Ermorden, das ist eine Sünd' und Frevel,
Davon kein Beichtmönch absolviren kann.
Buttler. Ich bin dein Papst und absolvire dich.
Entschließt euch schnell.
Deveroux (steht bedenklich). Es geht nicht.

1. Ce barbarisme fait très-bon effet dans la bouche du capitaine.

Macdonald. Nein, es geht nicht.
Buttler. Nun denn so geht — und — schickt mir Pestalutzen.
Deveroux (stutzt). Den Pestalutz — Hum!
Macdonald. Was willst du mit diesem?
Buttler. Wenn ihr's verschmäht, es finden sich genug —
Deveroux. Nein, wenn er fallen muß, so können wir
Den Preis so gut verdienen, als ein andrer.
— Was denkst du, Bruder Macdonald!
Macdonald. Ja wenn
Er fallen muß und soll, und 's ist nicht anders,
So mag' ich's diesem Pestalutz nicht gönnen.
Deveroux (nach einigem Besinnen). Wann soll er fallen?
Buttler. Heut, in dieser Nacht,
Denn morgen stehn die Schweden vor den Thoren.
Deveroux. Stehst du mir für die Folgen, General?
Buttler. Ich steh' für alles.
Deveroux. Ist's des Kaisers Will'?
Sein netter, runder Will'? Man hat Exempel,
Das man den Mord liebt und den Mörder straft[1].
Buttler. Das Manifest sagt: Lebend oder todt.
Und lebend ist's nicht möglich, seht ihr selbst —
Dever. Todt also! Todt — Wie aber kommt man an ihn?
Die Stadt ist angefüllt mit Terzkyschen.
Macdonald. Und dann ist noch der Terzky und der Illo —
Buttler. Mit diesen beiden fängt man an, versteht sich.
Deveroux. Was? Sollen die auch fallen?
Buttler. Die zuerst.
Macdonald. Hör', Deveroux — das wird ein blut'ger Abend.
Dever. Hast du schon deinen Mann dazu? Trag's mir auf.
Buttler. Dem Major Geraldin ist's übergeben.
Es ist heut Faßnacht[2], und ein Essen wird
Gegeben auf dem Schloß; dort wird man sie
Bei Tafel überfallen, niederstoßen —

1. Gordon avait déjà fait cette objection, mais avec plus de noblesse.

2. L'orthographe de ce mot varie entre Faßnacht et Fastnacht.

Der Peſtalutz, der Leßley[1] ſind dabei —

Deveroux. Hör', General! Dir kann es nichts verſchlagen.
Hör' — laß mich tauſchen mit dem Geraldin.

Buttler. Die kleinere Gefahr iſt bei dem Herzog.

Deveroux. Gefahr? Was, Teufel! denkſt du von mir, Herr?
Des Herzogs Aug', nicht ſeinen Degen fürcht' ich.

Buttler. Was kann ſein Aug' dir ſchaden?

Deveroux. Alle Teufel!
Du kennſt mich, daß ich keine Memme bin.
Doch ſieh, es ſind noch nicht acht Tag', daß mir
Der Herzog zwanzig Goldſtück reichen laſſen
Zu dieſem warmen Rock, den ich hier anhab' —
Und wenn er mich nun mit der Pike ſieht
Daſtehn, mir auf den Rock ſieht — ſieh — ſo — ſo —
Der Teufel hol' mich! ich bin keine Memme.

Buttler. Der Herzog gab dir dieſen warmen Rock,
Und du, ein armer Wicht[2], bedenkſt dich, ihm
Dafür den Degen durch den Leib zu rennen.
Und einen Rock, der noch viel wärmer hält,
Hing ihm der Kaiſer um, den Fürſtenmantel.
Wie dankt er's ihm? Mit Aufruhr und Verrath.

Deveroux. Das iſt auch wahr. Den Danker hol' der Teufel!
Ich — bring' ihn um.

Buttler. Und willſt du dein Gewiſſen
Beruhigen, darfſt du den Rock nur ausziehn,
So kannſt du's friſch und wohlgemuth vollbringen.

Macdonald. Ja, da iſt aber noch was zu bedenken —

Buttler. Was gibt's noch zu bedenken, Macdonald?

Macdonald. Was hilft uns Wehr und Waffe wider den?
Er iſt nicht zu verwunden, er iſt feſt.

Buttler (fährt auf). Was wird er —

1. Leslie, Irlandais d'origine, était au service de Wallenstein et lui devait sa fortune. C'est lui qui se chargea d'exécuter la volonté de l'empereur; il mit le commandant d'Egra, Buttler et un autre officier, Gordon, dans le secret, et organisa le meurtre d'Illo, de Terzky, de Kinsky, ainsi que celui de son chef.

2. Wicht, de l'ancien *wiht*, signifie Geſchöpf, Weſen, créature.

Macdonald. Gegen Schuß und Hieb! Er ist
Gefroren[1], mit der Teufelskunst behaftet,
Sein Leib ist undurchdringlich, sag' ich dir.
Deveroux. Ja, ja! In Ingolstadt war auch so einer,
Dem war die Haut so fest wie Stahl, man mußt' ihn
Zuletzt mit Flintenkolben niederschlagen.
Macdonald. Hört, was ich thun will!
Deveroux. Sprich.
Macdonald. Ich kenne hier
Im Kloster einen Bruder Dominicaner
Aus unsrer Landsmannschaft, der soll mir Schwert
Und Pike tauchen in geweihtes Wasser
Und einen kräftigen Segen drüber sprechen,
Das ist bewährt, hilft gegen jeden Bann.
Buttler. Das thue, Macdonald. Jetzt aber geht.
Wählt aus dem Regimente zwanzig, dreißig
Handfeste Kerls, laßt sie dem Kaiser schwören.
Wenn's Eilf geschlagen — wenn die ersten Runden
Passirt sind, führt ihr sie in aller Stille
Dem Hause zu — Ich werde selbst nicht weit sein.
Dever. Wie kommen wir durch die Hartschiers[2] und Garde
Die in dem innern Hofraum Wache stehn?
Buttler. Ich hab' des Orts Gelegenheit erkundigt.
Durch eine hintre Pforte führ' ich euch,
Die nur durch einen Mann vertheidigt wird,
Mir gibt mein Rang und Amt zu jeder Stunde
Einlaß beim Herzog. Ich will euch vorangehn,
Und schnell mit einem Dolchstoß in die Kehle
Durchbohr' ich den Hartschier und mach' euch Bahn.
Deveroux. Und sind wir oben, wie erreichen wir
Das Schlafgemach des Fürsten, ohne daß
Das Hofgesind' erwacht und Lärmen ruft?
Denn er ist hier mit großem Comitat.
Buttler. Die Dienerschaft ist auf dem rechten Flügel,

1. Gefroren, invulnérable. 2. Hartschiers, gardes du corps.

Er haßt Geräusch, wohnt auf dem linken ganz allein.

Deveroux. Wär's nur vorüber, Macdonald — Mir ist Seltsam dabei zu Muthe, weiß der Teufel.

Macdonald. Mir auch. Es ist ein gar zu großes Haupt, Man wird uns für zwei Bösewichter halten.

Buttler. In Glanz und Ehr' und Ueberfluß könnt ihr Der Menschen Urtheil und Gered' verlachen.

Deveroux. Wenn's mit der Ehr' nur auch so recht gewiß ist.

Buttler. Seid unbesorgt. Ihr rettet Kron' und Reich Dem Ferdinand. Der Lohn kann nicht gering sein.

Deveroux. So ist's sein Zweck, den Kaiser zu entthronen?

Buttler. Das ist er! Kron' und Leben ihm zu rauben!

Deveroux. So müßt' er fallen durch des Henkers Hand, Wenn wir nach Wien lebendig ihn geliefert?

Buttler. Dies Schicksal könnt' er nimmermehr vermeiden.

Deveroux. Komm, Macdonald! Er soll als Feldherr enden Und ehrlich fallen von Soldatenhänden. (Sie gehen ab.)

Dritter Auftritt.

Ein Saal, aus dem man in eine Galerie gelangt, die sich weit nach hinten verliert.

Wallenstein sitzt an einem Tisch. Der schwedische Hauptmann steht vor ihm. Bald darauf Gräfin Terzky.

Wallenstein. Empfehlt mich eurem Herrn. Ich nehme Theil
An seinem guten Glück, und wenn Ihr mich
So viele Freude nicht bezeigen seht,
Als diese Siegespost verdienen mag,
So glaubt, es ist nicht Mangel guten Willens,
Denn unser Glück ist nunmehr eins. Lebt wohl!
Nehmt meinen Dank für eure Müh'. Die Festung
Soll sich euch aufthun morgen, wenn ihr kommt.

(Schwedischer Hauptmann geht ab. Wallenstein sitzt in tiefen Gedanken, starr vor sich hinsehend, den Kopf in die Hand gesenkt. Gräfin Terzky tritt

herein und steht eine Zeitlang vor ihm unbemerkt; endlich macht er eine rasche Bewegung, erblickt sie und faßt sich schnell.)

Kommst du von ihr? Erholt sie sich? Was macht sie?

Gräfin. Sie soll gefaßter sein nach dem Gespräch,
Sagt mir die Schwester — Jetzt ist sie zu Bette.

Wallen. Ihr Schmerz wird sanfter werden. Sie wird weinen.

Gräfin. Auch dich, mein Bruder, find' ich nicht wie sonst.
Nach einem Sieg erwartet' ich dich heitrer.
O bleibe stark! Erhalte du uns aufrecht,
Denn du bist unser Licht und unsre Sonne.

Wallenst. Sei ruhig. Mir ist nichts — Wo ist dein Mann?

Gräfin. Zu einem Gastmahl sind sie, er und Illo.

Wallenstein (steht auf und macht einige Schritte durch den Saal).
Es ist schon finstre Nacht — Geh auf dein Zimmer.

Gräfin. Heiß mich nicht gehn, o laß mich um dich bleiben!

Wallenstein (ist ans Fenster getreten).
Am Himmel ist geschäftige Bewegung,
Des Thurmes Fahne jagt der Wind, schnell geht
Der Wolken Zug, die Mondessichel wankt,
Und durch die Nacht zuckt ungewisse Helle.
— Kein Sternbild ist zu sehn! Der matte Schein dort,
Der einzelne, ist aus der Kassiopeia,
Und dahin steht der Jupiter — Doch jetzt
Deckt ihn die Schwärze des Gewitterhimmels!
(Er versinkt in Tiefsinn und steht starr hinaus.)

Gräf. (die ihm traurig zusieht, faßt ihn bei der Hand). Was sinnst du?

Wallenstein. Mir däucht, wenn ich ihn sähe, wär' mir wohl
Es ist der Stern, der meinem Leben strahlt,
Und wunderbar oft stärkte mich sein Anblick. (Pause.)

Gräfin. Du wirst ihn wieder sehn.

Wallenstein (ist wieder in eine tiefe Zerstreuung gefallen, er erholt sich und wendet sich schnell zur Gräfin).
Ihn wiedersehn? — O niemals wieder!

Gräfin. Wie?

Wallenstein. Er ist dahin — ist Staub!

Gräfin. Wen meinst du denn?

Wallenstein. Er ist der Glückliche. Er hat vollendet[1].
Für ihn ist keine Zukunft mehr, ihm spinnt
Das Schicksal keine Tücke mehr — sein Leben
Liegt faltenlos und leuchtend ausgebreitet,
Kein dunkler Flecken, blieb darin zurück,
Und unglückbringend pocht ihm keine Stunde.
Weg ist er über Wunsch und Furcht, gehört
Nicht mehr den trüglich wankenden Planeten —
O ihm ist wohl! Wer aber weiß, was uns
Die nächste Stunde schwarz verschleiert bringt!

Gräfin. Du sprichst von Piccolomini. Wie starb er?
Der Bote ging just von dir, als ich kam.
(Wallenstein bedeutet sie mit der Hand zu schweigen.)
O wende deine Blicke nicht zurück!
Vorwärts in hellre Tage laß uns schauen.
Freu' dich des Siegs, vergiß, was er dir kostet.
Nicht heute erst ward dir der Freund geraubt,
Als er sich von dir schied, da starb er dir.

Wallen. Verschmerzen werd' ich diesen Schlag, das weiß ich,
Denn was verschmerzte nicht der Mensch! Vom Höchsten
Wie vom Gemeinsten lernt er sich entwöhnen,
Denn ihn besiegen die gewalt'gen Stunden.
Doch fühl' ich's wohl, was ich in ihm verlor.
Die Blume ist hinweg aus meinem Leben,
Und kalt und farblos seh' ich's vor mir liegen.
Denn er stand neben mir, wie meine Jugend,
Er machte mir das Wirkliche zum Traum,
Um die gemeine Deutlichkeit der Dinge
Den goldnen Duft der Morgenröthe webend —
Am Feuer seines liebenden Gefühls
Erhoben sich, mir selber zum Erstaunen,
Des Lebens flach alltägliche Gestalten.
— Was ich mir ferner auch erstreben mag,

1. Ces regrets rehaussent le caractère de Wallenstein et justifient la création du rôle de Max. Sans lui, l'intérêt serait fort amoindri.

Das Schöne ist doch weg, das kommt nicht wieder,
Denn über alles Glück geht doch der Freund,
Der's fühlend erst erschafft, der's theilend mehrt.

Gräfin. Verzag' nicht an der eignen Kraft. Dein Herz
Ist reich genug, sich selber zu beleben.
Du liebst und preisest Tugenden an ihm,
Die du in ihn gepflanzt, in ihm entfaltet.

Wallenstein (an die Thüre gehend).
Wer stört uns noch in später Nacht? — Es ist
Der Kommandant. Er bringt die Festungsschlüssel.
Verlaß uns, Schwester! Mitternacht ist da.

Gräfin. O mir wird heut so schwer, von dir zu gehn,
Und bange Furcht bewegt mich.

Wallenstein. Furcht! Wovor?

Gräfin. Du möchtest schnell wegreisen diese Nacht,
Und beim Erwachen fänden wir dich nimmer.

Wallenstein. Einbildungen!

Gräfin. O meine Seele wird
Schon lang von trüben Ahnungen geängstigt,
Und wenn ich wachend sie bekämpft, sie fallen
Mein banges Herz in düstern Träumen an.
— Ich sah dich gestern Nacht mit deiner ersten
Gemahlin, reich geputzt, zu Tische sitzen —

Wallenst. Das ist ein Traum erwünschter Vorbedeutung,
Denn jene Heirath stiftete mein Glück.

Gräfin. Und heute träumte mir, ich suchte dich
In deinem Zimmer auf — Wie ich hineintrat
So war's dein Zimmer nicht mehr, die Karthause
Zu Gitschin war's die du gestiftet hast,
Und wo du willst, daß man dich hinbegrabe.

Wallenstein. Dein Geist ist nun einmal damit beschäftigt.

Gräfin. Wie? Glaubst du nicht, daß eine Warnungsstimme
In Träumen vorbedeutend zu uns spricht?

Wall. Dergleichen Stimmen gibt's — Es ist kein Zweifel!
Doch Warnungsstimmen möcht' ich sie nicht nennen
Die nur das Unvermeidliche verkünden.

Wie sich der Sonne Scheinbild in dem Dunstkreis
Malt, eh' sie kommt, so schreiten auch den großen
Geschicken ihre Geister schon voran,
Und in dem Heute wandelt schon das Morgen.
Es machte mir stets eigene Gedanken,
Was man vom Tod des vierten Heinrichs liest.
Der König fühlte das Gespenst des Messers
Lang vorher in der Brust, eh' sich der Mörder
Ravaillac damit waffnete. Ihn floh
Die Ruh', es jagt' ihn auf in seinem Louvre,
Ins Freie trieb es ihn; wie Leichenfeier
Klang ihm der Gattin Krönungsfest, er hörte
Im ahnungsvollen Ohr der Füße Tritt,
Die durch die Gassen von Paris ihn suchten.

Gräfin. Sagt dir die innre Ahnungsstimme nichts?

Wallenstein. Nichts. Sei ganz ruhig!

Gräfin (in düstres Nachsinnen verloren). Und ein andermal,
Als ich dir eilend nachging, liefst du vor mir
Durch einen langen Gang, durch weite Säle,
Es wollte gar nicht enden — Thüren schlugen
Zusammen, krachend — keuchend folgt' ich, konnte
Dich nicht erreichen — plötzlich fühlt' ich mich
Von hinten angefaßt mit kalter Hand,
Du warst's und küßtest mich, und über uns
Schien eine rothe Decke sich zu legen —

Wallenst. Das ist der rothe Teppich meines Zimmers.

Gräfin (ihn betrachtend).
Wenn's dahin sollte kommen — Wenn ich dich,
Der jetzt in Lebensfülle vor mir steht —
(Sie sinkt ihm weinend an die Brust.)

Wallenst. Des Kaisers Achtsbrief ängstigt dich. Buchstaben
Verwunden nicht, er findet keine Hände.

Gräfin. Fänd' er sie aber, dann ist mein Entschluß
Gefaßt — ich führe bei mir, was mich tröstet. (Geht ab.)

Vierter Auftritt.

Wallenstein. Gordon. Dann der Kammerdiener.

Wallenstein. Ist's ruhig in der Stadt?
Gordon. Die Stadt ist ruhig.
Wallenstein. Ich höre rauschende Musik, das Schloß ist
Von Lichtern hell. Wer sind die Fröhlichen?
Gordon. Dem Grafen Terzky und dem Feldmarschall
Wird ein Bankett gegeben auf dem Schloß.
Wall. (vor sich). Es ist des Sieges wegen — Dies Geschlecht
Kann sich nicht anders freuen, als bei Tisch.
(Klingelt, Kammerdiener tritt ein.)
Entkleide mich, ich will mich schlafen legen.
(Er nimmt die Schlüssel zu sich.)
So sind wir denn vor jedem Feind bewahrt
Und mit den sichern Freunden eingeschlossen;
Denn alles müßt' mich trügen, oder ein
Gesicht, wie dies (auf Gordon schauend), ist keines Heuchlers Larve.
(Kammerdiener hat ihm den Mantel, Ringkragen und die Feldbinde abgenommen.)
Gib Acht! Was fällt da?
Kammerdiener. Die goldne Kette ist entzwei gesprungen.
Wallenstein. Nun, sie hat lang genug gehalten. Gib!
(Indem er die Kette betrachtet.)
Das war des Kaisers erste Gunst. Er hing sie
Als Erzherzog mir um, im Krieg vom Friaul,
Und aus Gewohnheit trug ich sie bis heut.
— Aus Aberglauben, wenn ihr wollt. Sie sollte
Ein Talisman mir sein, so lang ich sie
An meinem Halse gläubig würde tragen,
Das flücht'ge Glück, daß erste Gunst sie war,
Mir auf Zeitlebens binden — Nun, es sei!
Mir muß fortan ein neues Glück beginnen,
Denn dieses Bannes Kraft ist aus.
(Kammerdiener entfernt sich mit den Kleidern. Wallenstein steht auf,

macht einen Gang durch den Saal und bleibt zuletzt nachdenkend vor Gordon stehen.)

Wie doch die alte Zeit mir näher kommt.
Ich seh' mich wieder an dem Hof zu Burgau,
Wo wir zusammen Edelknaben waren.
Wir hatten öfters Streit, du meintest's gut
Und pflegtest gern den Sittenprediger
Zu machen, schaltest mich, daß ich nach hohen Dingen
Unmäßig strebte, kühnen Träumen glaubend,
Und priesest mir den goldnen Mittelweg.
— Ei, deine Weisheit hat sich schlecht bewährt,
Sie hat dich früh zum abgelebten Manne
Gemacht und würde dich, wenn ich mit meinen
Großmüth'gern Sternen nicht dazwischen träte,
Im schlechten Winkel still verlöschen lassen.

Gordon. Mein Fürst! Mit leichtem Muthe knüpft der arme Fischer
Den kleinen Nachen an im sichern Port,
Sieht er im Sturm das große Meerschiff stranden.

Wallenstein. So bist du schon im Hafen, alter Mann?
Ich nicht. Es treibt der ungeschwächte Muth
Noch frisch und herrlich auf der Lebenswoge,
Die Hoffnung nenn' ich meine Göttin noch,
Ein Jüngling ist der Geist, und seh' ich mich
Dir gegenüber, ja, so möcht' ich rühmend sagen,
Daß über meinem braunen Scheitelhaar
Die schnellen Jahre machtlos hingegangen.

(Er geht mit großen Schritten durchs Zimmer und bleibt auf der entgegengesetzten Seite, Gordon gegenüber, stehen.)

Wer nennt das Glück noch falsch? Mir war es treu,
Hob aus der Menschen Reihen mich heraus
Mit Liebe, durch des Lebens Stufen mich
Mit kraftvoll leichten Götterarmen tragend.
Nichts ist gemein in meines Schicksals Wegen,
Noch in den Furchen meiner Hand. Wer möchte
Mein Leben mir nach Menschenweise deuten?

Zwar jetzo scheint' ich tief herabgestürzt;
Doch werd' ich wieder steigen, hohe Fluth
Wird bald auf diese Ebbe schwellend folgen —

Gordon. Und doch erinnr' ich an den alten Spruch:
Man soll den Tag nicht vor dem Abend loben.
Nicht Hoffnung möcht' ich schöpfen aus dem langen Glück,
Dem Unglück ist die Hoffnung zugesendet.
Furcht soll das Haupt des Glücklichen umschweben,
Denn ewig wanket des Geschickes Wage.

Wall. (lächelnd). Den alten Gordon hör' ich wieder sprechen.
— Wohl weiß ich, daß die ird'schen Dinge wechseln,
Die bösen Götter fordern ihren Zoll.
Das wußten schon die alten Heidenvölker,
Drum wählten sie sich selbst freiwill'ges Unheil,
Die eifersücht'ge Gottheit zu versöhnen,
Und Menschenopfer bluteten dem Typhon[1].
(Nach einer Pause, ernst und stiller.)
Auch ich hab' ihm geopfert — Denn mir fiel
Der liebste Freund, und viel durch meine Schuld.
So kann mich keines Glückes Gunst mehr freuen,
Als dieser Schlag mich hat geschmerzt — Der Neid
Des Schicksals ist gesättigt, es nimmt Leben
Für Leben an, und abgeleitet ist
Auf das geliebte reine Haupt der Blitz,
Der mich zerschmetternd sollte niederschlagen.

Fünfter Auftritt.

Vorige. Seni.

Wallenst. Kommt da nicht Seni? Und wie außer sich!
Was führt dich noch so spät hieher, Baptist?

Seni. Furcht deinetwegen, Hoheit.

Wallenstein. Sag', was gibt's?

1. Typhon appartient à la fois à la mythologie des Egyptiens et à celle des Grecs. Ces derniers nous le représentent comme un des fils de la Terre et du Tartare. Jupiter le tua.

Seni. Flieh', Hoheit, eh' der Tag anbricht! Vertraue dich
Den Schwedischen nicht an!
Wallenstein. Was fällt dir ein?
Seni (mit steigendem Ton). Vertrau' dich diesen Schweden nicht!
Wallenstein. Was ist's denn?
Seni. Erwarte nicht die Ankunft dieser Schweden!
Von falschen Freunden droht dir nahes Unheil,
Die Zeichen stehen grausenhaft, nah', nahe
Umgeben dich die Netze des Verderbens.
Wallenstein. Du träumst, Baptist, die Furcht bethöret dich.
Seni. O glaube nicht, daß leere Furcht mich täusche.
Komm, lies es selbst in dem Planetenstand,
Daß Unglück dir von falschen Freunden droht.
Wall. Von falschen Freunden stammt mein ganzes Unglück,
Die Weisung hätte früher kommen sollen,
Jetzt brauch' ich keine Sterne mehr dazu.
Seni. O komm und sieh! Glaub' deinen eignen Augen.
Ein gräulich Zeichen steht im Haus des Lebens,
Ein naher Feind, ein Unhold lauert hinter
Den Strahlen deines Sterns — O laß dich warnen!
Nicht diesen Heiden überliefre dich,
Die Krieg mit unsrer heil'gen Kirche führen.
Wallenstein (lächelnd).
Schallt das Orakel daher? — Ja, ja! Nun
Besinn' ich mich — Dies schwed'sche Bündniß hat
Dir nie gefallen wollen — Leg' dich schlafen,
Baptista! Solche Zeichen fürcht' ich nicht.
Gordon (der durch diese Reden heftig erschüttert worden, wendet sich zu Wallenstein.). Mein fürstlicher Gebieter! Darf ich reden?
Oft kommt ein nützlich Wort aus schlechtem Munde.
Wallenstein. Sprich frei!
Gord. Mein Fürst! Wenn's doch kein leeres Furchtbild wäre,
Wenn Gottes Vorsehung sich dieses Mundes
Zu Ihrer Rettung wunderbar bediente!
Wallenstein. Ihr sprecht im Fieber, einer wie der andre.
Wie kann mir Unglück kommen von den Schweden?

Sie suchten meinen Bund, er ist ihr Vortheil.

Gordon. Wenn dennoch eben dieser Schweden Ankunft —
Gerade die es wär', die das Verderben
Beflügelte auf Ihr so sichres Haupt — (Vor ihm niederstürzend.)
O noch ist's Zeit, mein Fürst —

Seni (kniet nieder). O hör' ihn! hör' ihn!

Wall. Zeit, und wozu? Steht auf — Ich will's, steht auf.

Gord. (steht auf). Der Rheingraf ist noch fern. Gebieten Sie,
Und diese Festung soll sich ihm verschließen.
Will er uns dann belagern, er versuch's.
Doch sag' ich dies: Verderben wird er eher
Mit seinem ganzen Volk vor diesen Wällen,
Als unsers Muthes Tapferkeit ermüden.
Erfahren soll er, was ein Heldenhaufe
Vermag, beseelt von einem Heldenführer,
Dem's Ernst ist, seinen Fehler gut zu machen.
Das wird den Kaiser rühren und versöhnen,
Denn gern zur Milde wendet sich sein Herz,
Und Friedland, der bereuend wiederkehrt,
Wird höher stehn in seines Kaisers Gnade,
Als je der Niegefallne hat gestanden.

Wallenstein (betrachtet ihn mit Befremdung und Erstaunen und schweigt eine Zeit lang, eine starke innere Bewegung zeigend).

Gordon — des Eifers Wärme führt Euch weit,
Es darf der Jugendfreund sich was erlauben.
— Blut ist geflossen, Gordon. Nimmer kann
Der Kaiser mir vergeben. Könnt' er's, ich,
Ich könnte nimmer mir vergeben lassen.
Hätt' ich vorher gewußt, was nun geschehn,
Daß es den liebsten Freund mir würde kosten,
Und hätte mir das Herz, wie jetzt, gesprochen —
Kann sein, ich hätte mich bedacht — kann sein,
Auch nicht — Doch was nun schonen noch? Zu ernsthaft
Hat's angefangen, um in nichts zu enden.
Hab' es denn seinen Lauf! (Indem er ans Fenster tritt.)
Sieh, es ist Nacht geworden, auf dem Schloß

Ist's auch schon stille — Leuchte Kämmerling.

(Kammerdiener, der unterdessen still eingetreten und mit sichtbarem Antheil in der Ferne gestanden, tritt hervor, heftig bewegt, und stürzt sich zu des Herzogs Füßen.)

Du auch noch? Doch ich weiß es ja, warum
Du meinen Frieden wünschest mit dem Kaiser.
Der arme Mensch! Er hat im Kärnthnerland
Ein kleines Gut und sorgt, sie nehmen's ihm,
Weil er bei mir ist. Bin ich denn so arm,
Daß ich den Dienern nicht ersetzen kann?
Nun! Ich will niemand zwingen. Wenn du meinst,
Daß mich das Glück geflohen, so verlaß mich.
Heut magst du mich zum letztenmal entkleiden
Und dann zu deinem Kaiser übergehn —
Gut' Nacht, Gordon!
Ich denke einen langen Schlaf zu thun,
Denn dieser letzten Tage Qual war groß;
Sorgt, daß sie nicht zu zeitig mich erwecken.

(Er geht ab. Kammerdiener leuchtet. Seni folgt. Gordon bleibt in der Dunkelheit stehen, dem Herzog mit den Augen folgend, bis er in dem äußersten Gang verschwunden ist; dann drückt er durch Geberden seinen Schmerz aus und lehnt sich gramvoll an eine Säule.)

Sechster Auftritt.

Gordon. Buttler anfangs hinter der Scene.

Buttler. Hier stehet still, bis ich das Zeichen gebe.

Gordon (fährt auf). Er ist's, er bringt die Mörder schon.

Buttler. Die Lichter
Sind aus. In tiefem Schlafe liegt schon alles.

Gordon. Was soll ich thun? Versuch ich's, ihn zu retten?
Bring' ich das Haus, die Wachen in Bewegung?

Buttler (erscheint hinten).
Vom Korridor her schimmert Licht. Das führt
Zum Schlafgemach des Fürsten.

Gordon. Aber brech' ich
Nicht meinen Eid dem Kaiser? Und entkommt er,

Des Feindes Macht verstärkend, lad' ich nicht
Auf mein Haupt alle fürchterlichen Folgen?

Buttler (etwas näher kommend). Still! Horch! Wer spricht da?

Gordon. Ach, es ist doch besser,
Ich stell's dem Himmel heim. Denn was bin ich,
Daß ich so großer That mich unterfinge?
Ich hab' ihn nicht ermordet, wenn er umkommt,
Doch seine Rettung wäre meine That,
Und jede schwere Folge müßt' ich tragen.

Buttler (herzutretend). Die Stimme kenn' ich.

Gordon. Buttler.

Buttler. Es ist Gordon.
Was sucht Ihr hier? Entließ der Herzog Euch
So spät?

Gordon. Ihr tragt die Hand in einer Binde?

Buttler. Sie ist verwundet. Dieser Illo focht
Wie ein Verzweifelter, bis wir ihn endlich
Zu Boden streckten —

Gordon (schauert zusammen). Sie sind todt?

Buttler. Es ist geschehn.
— Ist er zu Bett?

Gordon. Ach, Buttler!

Buttler (dringend). Ist er? Sprecht!
Nicht lange kann die That verborgen bleiben.

Gord. Er soll nicht sterben. Nicht durch Euch! Der Himme
Will euren Arm nicht. Seht, er ist verwundet.

Buttler. Nicht meines Armes braucht's.

Gordon. Die Schuldigen
Sind todt; genug ist der Gerechtigkeit
Geschehn! Laßt dieses Opfer sie versöhnen!

(Kammerdiener kommt den Gang her, mit dem Finger auf dem Mund, Stillschweigen gebietend.)

Er schläft! O mordet nicht den heil'gen Schlaf!

Buttler. Nein, er soll wachend sterben. (Will gehen.)

Gordon. Ach, sein Herz ist noch
Den ird'schen Dingen zugewendet, nicht

Gefaßt ist er, vor seinen Gott zu treten.
Buttler. Gott ist barmherzig! (Will gehen.)
Gordon (hält ihn). Nur die Nacht noch gönnt ihm.
Butt. Der nächste Augenblick kann uns verrathen. (Will fort.)
Gordon (hält ihn). Nur eine Stunde!
Buttler. Laßt mich los! Was kann
Die kurze Frist ihm helfen?
Gordon. O die Zeit ist
Ein wunderthät'ger Gott. In einer Stunde rinnen
Viel tausend Körner Sandes, schnell, wie sie,
Bewegen sich im Menschen die Gedanken.
Nur eine Stunde! Euer Herz kann sich,
Das seinige sich wenden — eine Nachricht
Kann kommen — ein beglückendes Ereigniß
Entscheidend, rettend, schnell vom Himmel fallen —
O was vermag nicht eine Stunde!
Buttler. Ihr erinnert mich,
Wie kostbar die Minuten sind. (Er stampft auf den Boden.)

Siebenter Auftritt.

Macdonald. Deveroux mit Hellebardierern treten hervor. Dann Kammerdiener. Vorige.

Gordon (sich zwischen ihn und jene werfend). Nein, Unmensch!
Erst über meinen Leichnam sollst du hingehn,
Denn nicht will ich das Gräßliche erleben.
Buttler (ihn wegdrängend). Schwachsinn'ger Alter!
(Man hört Trompeten in der Ferne.)
Macdonald und Deveroux. Schwedische Trompeten!
Die Schweden stehn vor Eger! Laßt uns eilen.
Gordon. Gott! Gott!
Buttl. An euren Posten, Kommandant! (Gordon stürzt hinaus.)
Kammerdiener (eilt herein).
Wer darf hier lärmen? Still, der Herzog schläft!
Deveroux (mit lauter, fürchterlicher Stimme).
Freund! jetzt ist's Zeit zu lärmen!

Kammerdiener (Geschrei erhebend). Hilfe! Mörder!

Buttler. Nieder mit ihm!

Kamm. (von Deveroux durchbohrt, stürzt am Eingang der Galerie). Jesus! Maria!

Buttler. Sprengt die Thüren!

(Sie schreiten über den Leichnam weg nach dem Gang hin. Man hört in der Ferne zwei Thüren nach einander stürzen. — Dumpfe Stimmen — Waffengetöse — dann plötzlich tiefe Stille.

Achter Auftritt.

Gräfin Terzky mit einem Lichte.

Ihr Schlafgemach ist leer, und sie ist nirgends
Zu finden; auch die Neubrunn wird vermißt,
Die bei ihr wachte — wäre sie entflohn?
Wo kann sie hingeflohen sein! Man muß
Nacheilen, alles in Bewegung setzen!
Wie wird der Herzog die Schreckenspost
Aufnehmen! — Wäre nur mein Mann zurück
Vom Gastmahl! Ob der Herzog wohl noch wach ist?
Mir war's, als hört' ich Stimmen hier und Tritte.
Ich will doch hingehn, an der Thüre lauschen.
Horch! Wer ist das? Es eilt die Trepp' herauf.

Neunter Auftritt.

Gräfin. Gordon. Dann Buttler.

Gordon (eilfertig, athemlos hereinstürzend).
Es ist ein Irrthum — Es sind nicht die Schweden.
Ihr sollt nicht weiter gehen — Buttler — Gott!
Wo ist er? (Indem er die Gräfin bemerkt.) Gräfin, sagen Sie —

Gräfin. Sie kommen von der Burg! Wo ist mein Mann?

Gord. (entsetzt). Ihr Mann! — O fragen Sie nicht! Gehen Sie
Hinein — (Will fort.)

Gräfin (hält ihn). Nicht eher, bis Sie mir entdecken —

Gord. (heftig dringend). An diesem Augenblicke hängt die Welt!

Um Gotteswillen, gehen Sie — Indem
Wir sprechen — Gott im Himmel! (Laut schreiend)
Buttler! Buttler!

Gräfin. Der ist ja auf dem Schloß mit meinem Mann.
(Buttler kommt aus der Galerie.)

Gordon (der ihn erblickt).
Es war ein Irrthum — Es sind nicht die Schweden —
Die Kaiserlichen sind's, die eingedrungen —
Der Generalleutnant schickt mich her, er wird
Gleich selbst hier sein — Ihr sollt nicht weiter gehn —

Buttler. Er kommt zu spät.

Gordon (stürzt an die Mauer). Gott der Barmherzigkeit!

Gräfin (ahnungsvoll).
Was ist zu spät? Wer wird gleich selbst hier sein?
Octavio in Eger eingedrungen?
Verrätherei! Verrätherei! Wo ist
Der Herzog. (Eilt dem Gange zu.)

Zehnter Auftritt.

Vorige. Seni. Dann Bürgermeister. Page. Kammerfrau. Bediente rennen schreckensvoll über die Scene.

Seni (der mit allen Zeichen des Schreckens aus der Galerie kommt).
O blutige, entsetzensvolle That!

Gräfin. Was ist
Geschehen, Seni?

Page (herauskommend). O erbarmenswürd'ger Anblick!
(Bediente mit Fackeln.)

Gräfin. Was ist's? Um Gotteswillen!

Seni. Fragt ihr noch?
Drin liegt der Fürst ermordet, euer Mann ist
Erstochen auf der Burg! (Gräfin bleibt erstarrt stehen.)

Kammerfrau (eilt herein). Hilf'! Hilf' der Herzogin!

Bürgermeister (kommt schreckensvoll). Was für ein Ruf
Des Jammers weckt die Schläfer dieses Hauses?

Gordon. Verflucht ist euer Haus auf ew'ge Tage!

In eurem Hause liegt der Fürst ermordet.

Bürgermeister. Das wolle Gott nicht! (Stürzt hinaus.)

Erster Bedienter. Flieht! Flieht! Sie ermorden
Uns alle!

Zweiter Bedienter (Silbergeräth tragend).
Da hinaus! Die untern Gänge sind besetzt.

Hinter der Scene (wird gerufen).
Platz! Platz dem Generalleutnant!

(Bei diesen Worten richtet sich die Gräfin aus ihrer Erstarrung auf, faßt sich und geht schnell ab.)

Hint. d. Scene. Besetzt das Thor! Das Volk zurückgehalten!

Eilfter Auftritt.

Vorige ohne die Gräfin. Octavio Piccolomini tritt herein mit Gefolge. Deveroux und Macdonald kommen zugleich aus dem Hintergrunde mit Hellebardierern. Wallensteins Leichnam wird in einem rothen Teppich hinten über die Scene getragen.

Octavio (rasch eintretend).
Es darf nicht sein! es ist nicht möglich! Buttler!
Gordon! ich will's nicht glauben. Saget nein.

Gordon (ohne zu antworten, weist mit der Hand nach hinten. Octavio sieht hin und steht von Entsetzen ergriffen).

Dev. (zu Buttler). Hier ist das goldne Vließ, des Fürsten Degen.

Macdonald. Befehlt Ihr, daß man die Kanzlei —

Buttler (auf Octavio zeigend). Hier steht er,
Der jetzt allein Befehle hat zu geben.

(Deveroux und Macdonald treten ehrerbietig zurück; alles verliert sich still, daß nur allein Buttler, Octavio und Gordon auf der Scene bleiben.)

Octavio (zu Buttler gewendet).
War das die Meinung, Buttler, als wir schieden?
Gott der Gerechtigkeit! Ich hebe meine Hand auf!
Ich bin an dieser ungeheuren That
Nicht schuldig.

Buttler. Eure Hand ist rein. Ihr habt
Die meinige dazu gebraucht.

Octavio. Ruchloser!
So mußtest du des Herrn Befehl mißbrauchen

Und blutig grauenvollen Meuchelmord
Auf deines Kaisers heil'gen Namen wälzen?

Buttler (gelassen). Ich hab' des Kaisers Urthel nur vollstreckt.

Octavio. O Fluch der Könige, der ihren Worten
Das fürchterliche Leben gibt, dem schnell
Vergänglichen Gedanken gleich die That,
Die fest unwiderrufliche, ankettet!
Mußt' er so rasch gehorcht sein? Konntest du
Dem Gnädigen nicht Zeit zur Gnade gönnen?
Des Menschen Engel ist die Zeit — die rasche
Vollstreckung an das Urtheil anzuheften,
Ziemt nur dem unveränderlichen Gott.

Buttler. Was scheltet ihr mich? Was ist mein Verbrechen?
Ich habe eine gute That gethan,
Ich hab' das Reich von einem furchtbarn Feinde
Befreit und mache Anspruch auf Belohnung.
Der einz'ge Unterschied ist zwischen eurem
Und meinem Thun: ihr habt den Pfeil geschärft,
Ich hab' ihn abgedrückt. Ihr sätet Blut
Und steht bestürzt, daß Blut ist aufgegangen.
Ich wußte immer, was ich that, und so
Erschreckt und überrascht mich kein Erfolg.
Habt ihr sonst einen Auftrag mir zu geben?
Denn stehnden Fußes reis' ich ab nach Wien[1],
Mein blutend Schwert vor meines Kaisers Thron
Zu legen und den Beifall mir zu holen,
Den der geschwinde, pünktliche Gehorsam
Von dem gerechten Richter fordern darf. (Geht ab.)

1. Ce dernier trait, l'idée d'aller à Vienne et de demander une récompense rend le caractère de Buttler encore plus repoussant qu'il ne l'était à la suite de son crime. On reprocherait au poëte de l'avoir présenté sous des dehors si odieux, si on ne devinait qu'il veut grandir la victime. — L'effet des dernières scènes est saisissant : les événements se précipitent; tout prend un air lugubre : Max périt, Thécla disparaît, Illo et Terzky sont assassinés; enfin Wallenstein lui-même succombe, et Octavio reçoit le titre de prince. Schiller a été plus heureux à dénouer qu'à former le nœud de la pièce.

Zwölfter Auftritt.

Vorige ohne Buttler. Gräfin Terzky tritt auf, bleich und entstellt. Ihre Sprache ist schwach und langsam, ohne Leidenschaft.

Oct. (ihr entgegen). O Gräfin Terzky, mußt' es dahin kommen?
Das sind die Folgen unglückselʼger Thaten.

Gräfin. Es sind die Früchte Ihres Thuns — Der Herzog
Ist todt, mein Mann ist todt, die Herzogin
Ringt mit dem Tode, meine Nichte ist verschwunden.
Dies Haus des Glanzes und der Herrlichkeit
Steht nun verödet, und durch alle Pforten
Stürzt das erschreckte Hofgesinde fort.
Ich bin die Letzte drin, ich schloß es ab
Und liefre hier die Schlüssel aus.

Octavio (mit tiefem Schmerz). O Gräfin,
Auch mein Haus ist verödet!

Gräfin. Wer soll noch
Umkommen? Wer soll noch mißhandelt werden?
Der Fürst ist todt, des Kaisers Rache kann
Befriedigt sein. Verschonen Sie die alten Diener,
Daß den Getreuen ihre Lieb' und Treu'
Nicht auch zum Frevel angerechnet werde!
Das Schicksal überraschte meinen Bruder
Zu schnell, er konnte nicht mehr an sie denken.

Oct. Nichts von Mißhandlung! Nichts von Rache, Gräfin!
Die schwere Schuld ist schwer gebüßt, der Kaiser
Versöhnt, nichts geht vom Vater auf die Tochter
Hinüber, als sein Ruhm und sein Verdienst.
Die Kaiserin ehrt Ihr Unglück, öffnet Ihnen
Theilnehmend ihre mütterlichen Arme.
Drum keine Furcht mehr! Fassen Sie Vertrauen
Und übergeben Sie sich hoffnungsvoll
Der kaiserlichen Gnade.

Gräfin (mit einem Blick zum Himmel). Ich vertraue mich
Der Gnade eines größern Herrn — Wo soll

Der fürstliche Leichnam seine Ruhstatt finden?
In der Karthause, die er selbst gestiftet,
Zu Gitschin ruht die Gräfin Wallenstein;
An ihrer Seite, die sein erstes Glück
Gegründet, wünscht' er, dankbar, einst zu schlummern.
O lassen Sie ihn dort begraben sein!
Auch für die Reste meines Mannes bitt' ich
Um gleiche Gunst. Der Kaiser ist Besitzer
Von unsern Schlössern, gönne man uns nur
Ein Grab noch bei den Gräbern unsrer Ahnen.

Octavio. Sie zittern, Gräfin — Sie verbleichen — Gott!
Und welche Deutung geb' ich Ihren Reden?

Gräf. (sammelt ihre letzte Kraft und spricht mit Lebhaftigkeit und Adel).
Sie denken würdiger von mir, als daß Sie glaubten,
Ich überlebte meines Hauses Fall.
Wir fühlten uns nicht zu gering, die Hand
Nach einer Königskrone zu erheben —
Es sollte nicht sein — doch wir denken königlich
Und achten einen freien, muth'gen Tod
Anständiger als ein entehrtes Leben.
— Ich habe Gift....

Octavio. O rettet! Helft!

Gräfin. Es ist zu spät.
In wenig Augenblicken ist mein Schicksal
Erfüllt. (Sie geht ab.)

Gordon. O Haus des Mordens und Entsetzens!
(Ein Kourier kommt und bringt einen Brief.)

Gordon (tritt ihm entgegen).
Was gibt's? Das ist das kaiserliche Siegel.
(Er hat die Aufschrift gelesen und übergibt den Brief dem Octavio mit einem Blick des Vorwurfs.)
Dem Fürsten Piccolomini.
(Octavio erschrickt und blickt schmerzvoll zum Himmel.
(Der Vorhang fällt.)

Ende.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Notice sur Wallenstein	1
Prolog	1
Wallensteins Lager	9
Die Piccolomini	55
Wallensteins Tod	155

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE PIGNON, 2

JUNIATA COLLEGE
2820 9100 032 366 0

WITHDRAWN FROM
JUNIATA COLLEGE LIBRARY

PT 2468 .W1 1881
Schiller, Friedrich,
1759-1805.
Wallenstein

832.63 Sch3wal

Juniata College Library
Huntingdon, Penna.

RULES

1. Books may be kept two weeks and may be renewed once for the same period.

2. A fine of five cents a day will be charged on each book which is not returned according to the above rule. No book will be issued to any person incurring a fine until that fine has been paid.

3. All injuries to books beyond reasonable wear and all losses shall be made good to the satisfaction of the Librarian.

4. Each borrower is held responsible for all books drawn on his number and for all fines on the same.

DEMCO

CLASSIQUES
ALLEMANDS

Format petit in-16, cartonné

PUBLIÉS AVEC DES NOTICES, DES ARGUMENTS ANALYTIQUES ET DES NOTES EN FRANÇAIS

(Les noms des annotateurs sont indiqués entre parenthèses.

AUERBACH : Choix de *récits villageois de la Forêt-Noire* (B. Lévy, inspecteur général des langues vivantes). » »
BENEDIX : *Le procès*, comédie (Lange, professeur au lycée Louis-le-Grand) . . . . . 75 c.
CHAMISSO : *Pierre Schlemihl* (Kœll, professeur au lycée Louis-le-Grand) . . . . . 1 fr.
CONTES ET MORCEAUX CHOISIS de Schmid, Krummacher, Liebeskind, Hebel, Herder et Campe (Scherdlin, professeur au lycée Charlemagne) . . . . . 2 fr.
CONTES POPULAIRES tirés de Grimm, Musæus, Andersen, et des *Feuilles de palmier* par Herder et Liebskind, (Scherdlin) . . . . . 3 fr.
GOETHE : *Campagne de France* (B. Lévy) . . . . . 1 fr. 50
— *Faust*, 1re partie (Büchner, professeur à la Faculté des lettres de Caen) . . . . . » »
— *Iphigénie en Tauride* (B. Lévy) . . . . . 1 fr. 50
— *Le Tasse* (B. Lévy) . . . . . 1 fr. 80
— Morceaux choisis (B. Lévy) . . . . . 3 fr.
KOTZEBUE : *La petite ville allemande* (Kœll) . . . . . » »
LESSING : *Dramaturgie de Hambourg*, extraits (Cottler, professeur au lycée Charlemagne) . . . . . 1 fr. 50
— *Lettres sur la littérature moderne* et *lettres archéologiques*, extraits (Cottler). . . . . 2 fr. 50
— *Laocoon* (B. Lévy) . . . . . 2 fr.
— *Minna de Barnhelm* (B. Lévy) . . . . . 1 fr. 50
NIEBUHR : *Histoires tirées des temps héroïques de la Grèce* (Koch, professeur au lycée St-Louis). . . . . 1 fr. 50
SCHILLER : *Histoire de la guerre de trente ans* (Schmidt et Leclaire). . . . . 2 fr. 50
— *La Fiancée de Messine* (Scherdlin) . . . . . 1 fr. 50
— Morceaux choisis (B. Lévy) . . . . . 3 fr.
— *Wallenstein* (Cottler). . . . . 2 fr. 50
SCHILLER et GOETHE : Extraits de leur correspondance (B. Lévy) . . . . . 3 fr.
SCHMID : *Les Œufs de Pâques* (Scherdlin). 1 fr. 50

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET.